HOMÉLIES ET DISCOURS

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

SUR LES

ÉPITRES ET ÉVANGILES

DES

DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE,

RECUEILLIS PAR LES SOINS DE

M. L'ABBÉ C. POUSSIN

Prêtre du diocèse de Reims, membre titulaire de l'Académie impériale de Reims, ancien professeur de littérature.

PARTIE D'ÉTÉ.

PARIS

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE J.-L. PAULMIER, ÉDITEUR

Rue du Cherche-Midi, 28, quartier Saint-Sulpice.

1854

HOMÉLIES ET DISCOURS

DES

SAINTS PÈRES DE L'ÉGLISE

LE JOUR DE LA SAINTE TRINITÉ.

ÉPITRE.

O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles ! Car qui a connu les desseins de Dieu ? Qui est entré dans le secret de ses conseils ? Qui lui a donné quelque chose le premier pour en attendre une récompense ? Tout est de lui, tout est pour lui, tout est en lui : à lui soient honneur et gloire dans tous les siècles ! Ainsi soit-il ! (Épître de saint Paul aux Romains, ch. XI, v. 33-36.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont impénétrables et ses voies incompréhensibles! » Saint Paul ici renferme dans son esprit tous les temps; il voit d'un même regard ce que Dieu a fait dès les premiers siècles, de quelle manière sa providence a disposé toutes choses, et avec quelle prudence elle les a conduites jusqu'ici. Il est épouvanté de cette multitude infinie d'événements qu'il contemple, et il s'écrie : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! » Mais cet étonnement qu'il témoigne en admirant la sagesse de la conduite de Dieu nous fait bien voir que ce saint apôtre, malgré sa connaissance admirable des secrets de Dieu, ignore cependant bien des choses qui lui sont cachées. Cette exclamation : « O profondeur! » est celle d'un homme qui voit bien une partie des divins secrets, mais qui en ignore l'autre. Tout manquant à ce divin apôtre pour exprimer, comme il l'eût souhaité, cette bonté infinie que Dieu avait témoignée aux hommes depuis la création du monde, bonté qui le transportait hors de lui-même, il ne trouve que ces deux mots pour l'exprimer : «profondeur et richesses. » Ce qui le saisit, c'est que Dieu d'abord ait voulu ces grandes choses, et qu'ensuite il ait pu les réaliser comme il le voulait; c'est qu'il ait tout fait par des voies qui nous paraissent tellement contraires à ses desseins, si disproportionnées à ses fins, que notre faible esprit se heurte partout à l'incompréhensible. Aussi, bien

loin de les comprendre parfaitement, on ne peut même commencer à les sonder. J'avoue, dit-il, que je me perds dans cet abîme et dans cette profondeur. A peine puis-je découvrir une partie de ces secrets. Il n'y a que Dieu seul qui les connaisse. Aussi ajoute-t-il : « Qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils? Qui lui a donné quelque chose le premier pour en attendre une récompense ? » Dieu, dit-il, est incompréhensible dans ses conseils; il ne l'a puisée nulle part ailleurs. Il en est lui-même la source. Ces libéralités infinies qu'il nous a faites sont de lui seul; il ne les a point empruntées. Personne ne lui a rien donné pour avoir droit d'en attendre récompense. Il est toujours le premier à nous prévenir de ses grâces; il ne nous les dispense jamais comme une dette. Il possède les véritables richesses, elles ne se trouvent qu'en lui. Il a toujours de quoi donner abondamment, et sans rien emprunter aux autres. « Tout est de lui, tout est par lui, et tout est en lui. » Il a tout fait; il conserve tout; il est riche sans avoir besoin qu'on lui donne; il est sage sans avoir besoin du conseil des autres. Et comment aurait-il besoin du conseil des autres, puisqu'il n'y a que lui seul qui soit capable de connaître ses propres conseils? Quelle source inépuisable de richesses ne fallait-il point, pour rendre les Gentils aussi riches en toutes sortes de grâces? Quelle sagesse ne fallait-il point, pour que les Juifs, jusque-là si favorisés, devinssent en toutes choses inférieurs aux Gentils, qui, tout ignorants qu'ils étaient, sont devenus les maîtres de ceux qui se disaient les maîtres des autres? N'est-ce donc pas avec raison que saint Paul, comme saisi de ces grands effets de la sagesse de Dieu, éclate aussitôt en louanges et en actions de grâces? « A lui la

gloire dans tous les siècles! Amen! » C'est toujours la coutume du saint apôtre. Aussitôt qu'il a exposé quelque vérité considérable, le sentiment qu'il en a dans le cœur fait que, transporté comme hors de lui, il en rend immédiatement gloire à Dieu.

Imitons saint Paul, mes Frères; tâchons de louer Dieu par une vie sainte et réglée. Souvenons-nous de l'exemple des Juifs. Les chrétiens n'ont point, comme eux, cette union toute de chair et de sang; mais ils en ont une autre toute spirituelle. Un Scythe, un Arabe peut devenir, par la foi, le fils d'Abrahàm; et le fils de cet Arabe, devenu fidèle, peut redevenir à son tour plus étranger à Abraham qu'un Arabe même. Ainsi ne nous rassurons point sur la sainteté de nos pères. Quand nous aurions le père le plus saint du monde, ne croyons pas que cela suffise pour notre salut, ni même pour notre gloire, dès que nous ne lui ressemblons point par nos mœurs. Et, au contraire, quand nous aurions pour père l'homme le plus perverti, nous n'en serions ni plus condamnables, ni plus à mépriser, si nous étions bons nous-mêmes.

Qu'y avait-il de plus méprisable que les Gentils? Cependant leur foi les a placés au rang des saints. Qu'y avait-il de plus grand que les Juifs? Et cependant ils sont devenus étrangers à l'égard d'Abraham, et se sont séparés de lui par leur infidélité. Cette union de sang par laquelle la nature nous lie tous ensemble est une union nécessaire, puisque nous sommes tous sortis d'Adam; tous ont part à cette union du côté d'Adam, de Noé ou de la terre, cette mère commune du genre humain. Mais cette union spirituelle dont nous parlons, et qui mérite véritablement les récompenses du ciel, nous sépare entièrement des méchants. On ne peut y avoir part que

par la ressemblance et par la sainteté des mœurs. Pour être uni du même lien, il faut mener la même vie, il faut avoir un même esprit. Nous regardons comme nos frères, non ceux qui sont sortis d'un même sein et d'une même mère que nous, mais ceux qui font preuve de la même ferveur et du même zèle.

C'est ainsi que Jésus-Christ donne à quelques-uns le nom d'enfants de Dieu, et à d'autres le nom d'enfants du démon, d'enfants de la géhenne, d'enfants de la perdition, d'enfants d'incrédulité. Timothée, par sa vertu, devint véritablement le fils de saint Paul. Quand il eût été un des proches parents du saint apôtre, il n'en eût tiré aucun avantage; mais tout inconnu, tout étranger qu'il lui fût, sans avoir avec lui ni rapport ni liaison, il devint cependant le plus proche de tous, par l'union de l'esprit et du cœur.

Soyons ainsi les enfants des saints, ou plutôt les enfants de Dieu. Souvenons-nous que Jésus-Christ lui-même nous assure que nous pouvons acquérir cette dignité. « Soyez parfaits, nous dit-il, comme l'est votre Père qui est dans les cieux. » C'est dans cette vue qu'en priant nous l'appelons « notre Père, » non-seulement pour nous souvenir de la grâce qu'il nous a faite, mais pour nous encourager nous-mêmes à la vertu, et à ne faire rien qui soit indigne d'un tel père.

Vous me demanderez peut-être comment un homme peut devenir enfant de Dieu? C'est en se délivrant de toutes sortes de passions, et en gardant la douceur envers tous ceux qui l'outragent. Car c'est ainsi que Dieu votre Père se conduit envers ceux qui le blasphèment. Aussi, quoique Jésus-Christ nous ait donné différents préceptes, il n'a jamais dit d'aucun autre commandement : « Faites

cela, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans le ciel ; » mais lorsqu'il dit : « Priez pour ceux qui vous calomnient ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, » c'est alors qu'il ajoute : « Il n'y a rien qui nous approche tant de Dieu et nous rende si conformes à lui que cette douceur que nous avons pour nos ennemis. »

Quand saint Paul nous exhorte à être les imitateurs de Dieu, c'est particulièrement en ce point ; car, quoique les autres vertus nous soient nécessaires, aucune ne l'est plus que la douceur et la bonté envers nos frères, par la raison que rien ne nous est plus nécessaire à nous-mêmes que la douceur et la bonté de Dieu. Qui en pourrait douter, en pensant à ce grand nombre de fautes dans lesquelles nous tombons tous les jours? Et combien cette bonté ne doit-elle pas s'étendre particulièrement aux pauvres de ce monde! Oh! oui, pour eux nous devons en avoir beaucoup ; mais, de grâce, ne la mesurons pas sur les aumônes que nous faisons, mais sur le bien que nous possédons. Que le riche qui donne beaucoup ne s'élève pas, et que le pauvre qui donne peu ne s'abatte point ; le pauvre souvent donne plus que le riche. Ne vous croyez pas malheureux, mes Frères, si vous êtes pauvres. Votre pauvreté vous sert à faire plus facilement et plus utilement l'aumône. Le riche qui a beaucoup de biens a beaucoup d'orgueil et beaucoup d'attachements. Le pauvre est libre de cette double passion, et devient ainsi en état de trouver plus d'occasions de faire l'aumône. Il va sans peine dans les prisons, il console les captifs, il visite les malade, il donne avec joie un verre d'eau froide ; mais le riche enflé de ses richesses perd toutes les occasions de faire le bien. Que la pauvreté donc ne vous décourage point, puisqu'elle vous rend les richesses du

ciel plus faciles à acquérir. Quand vous n'auriez rien à donner, donnez au moins votre compassion, et Dieu vous en rendra la récompense.

C'est dans cette vue que saint Paul nous recommande de pleurer avec ceux qui pleurent, et d'être à l'égard des prisonniers comme si nous étions prisonniers nous-mêmes. Ceux qui pleurent, et en général tous ceux qui se trouvent dans quelque affliction, se consolent en voyant d'autres personnes y prendre part. Une parole d'un homme touché de leurs souffrances les soulage plus dans le malheur qui les presse, que l'aumône donnée au pauvre ne le soulage dans la faim. Aussi, quand Dieu nous oblige d'assister le pauvre, ce n'est pas seulement afin de soulager la pauvreté, mais c'est pour nous apprendre à compatir nous-mêmes aux maux des autres. De même, ce qui rend l'avare si horrible aux yeux de Dieu, ce n'est pas ce mépris qu'il a du pauvre dans la misère, mais cette dureté de cœur et cette inhumanité à laquelle il s'accoutume. Quand Jésus-Christ disait : « Bienheureux les miséricordieux ! » il n'entendait pas désigner seulement ceux qui font actuellement de grandes aumônes, mais aussi ceux qui auraient la volonté d'en faire, s'ils le pouvaient. Ayons donc ce désir empreint dans nos âmes. Soyons portés du fond du cœur à la miséricorde, et tous les biens nous viendront à sa suite. Celui qui a le cœur touché de tendresse donne sans peine de grandes sommes aux pauvres ; il pleure s'il voit quelqu'un dans l'affliction ; s'il rencontre un opprimé, il le soutient ; si quelqu'un est noirci par des calomnies, il justifie son innocence. Comme il a en lui-même un trésor caché, c'est-à-dire un cœur charitable et compatissant, il en tire comme d'une source inépuisable, pour les

pauvres et les malheureux, des secours variés qui lui attireront ensuite les récompenses de Dieu.

Si donc nous aspirons, mes Frères, à ces divines récompenses, tâchons, avant toutes choses, d'avoir la douceur et la tendresse du cœur. Après nous avoir fait pratiquer mille biens dans cette vie, elle nous en acquerra d'infinis dans l'autre par la grâce et la miséricorde de Dieu, etc. Ainsi soit-il.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. (Saint Matth., ch. XXVIII.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Jésus, s'approchant, leur dit : Toute puissance m'a été donnée sur la terre. » Il leur parle encore, pour ainsi dire humainement, parce qu'ils n'avaient pas reçu le Saint-Esprit, qui pouvait réchauffer leurs cœurs.

« Allez donc et instruisez tous les peuples, les bapti-

« sant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, « et leur apprenant à observer toutes les choses que je « vous ai commandées. »

Il entend par là les maximes de la foi et les règles de la morale. Il ne leur dit rien des Juifs, il ne leur parle pas de tout ce qu'il avait enduré de leur part. Il ne reproche pas à saint Pierre son triple renoncement, et ne se plaint ni de la fuite ni de l'abandonnement des autres; il leur commande seulement d'aller dans tout le monde, et leur donne en abrégé la doctrine qu'ils doivent prêcher aux hommes en les baptisant, et en leur recommandant d'apprendre au monde « à observer toutes les choses qu'il a commandées. » Et, pour les rassurer contre la frayeur que ces grands commandements pouvaient leur causer, il ajoute : « Et sachez que je suis avec vous jusqu'à la « consommation des siècles. »

Considérez encore ici, mes Frères, la grandeur et la souveraine puissance du Fils de Dieu. Dans ses paroles et dans ses actions, il ne cesse de s'accommoder à ses disciples par une admirable condescendance. Il proteste qu'il sera toujours, non-seulement avec eux, mais encore avec tous ceux qui doivent croire un jour en lui. Les apôtres ne devaient pas vivre jusqu'à la fin du monde; c'est donc à tous les fidèles, qu'il regarde comme un seul corps, que Jésus-Christ parle visiblement. « Ne m'objectez pas, leur dit-il, la difficulté des choses que je vous ordonne ; car je suis avec vous, et je vous rendrai tout facile. » C'est par cette parole et cette promesse qu'il rassurait autrefois ses prophètes; car il dit à Jérémie, qui lui représentait son enfance, et à Moïse et à Ezéchiel, qui ne voulaient pas suivre ses ordres: « Je vous assure que je suis avec vous. »

Quelle différence voyons-nous entre les apôtres et les prophètes? Ces derniers s'excusent, lorsqu'on ne les envoie prêcher qu'à un seul peuple, et les premiers ne font aucune difficulté lorsqu'on les envoie dans tout le monde. Il leur parle et leur rappelle à dessein la fin du monde, afin de les attirer à lui; il ne veut leur faire considérer les maux qu'ils auront à souffrir sur la terre, que pour les exciter mieux à penser aux biens du ciel. Il semble leur dire par cette parole : Les maux dont vous serez affligés se termineront dans cette vie, puisque tout le monde même verra leur fin; mais les biens dont je vous ferai jouir ensuite seront éternels, comme je vous l'ai déjà dit. Les ayant fortifiés et rassurés par cette promesse, et leur ayant rappelé ce dernier jour, il les quitte et remonte au le ciel.

DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

SUR LA GRANDEUR ET L'INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE LA NATURE DE DIEU.

Après avoir dit « que les prophéties seront anéanties et que les langues cesseront, » saint Paul ajoute: « La science sera abolie. » Mais, si la science doit être abolie, notre nature se dégradera donc, loin de se perfectionner; car, en perdant la science, nous perdrons notre caractère d'hommes. « Craignez Dieu, dit l'Ecriture, et observez ses commandements; car c'est là tout l'homme.» Mais si craindre Dieu constitue l'homme, si la crainte de Dieu dépend de la science, et que la science, selon saint Paul,

doive être abolie, il s'ensuivra nécessairement que notre nature sera dégradée; que, loin de nous élever au-dessus, nous descendrons au-dessous de la brute, puisque nous l'emportons sur elle par la science autant qu'elle l'emporte sur nous par la plupart des qualités corporelles. Que veut donc dire saint Paul, et quel est son but en annonçant que « la science sera abolie? » Il ne parle pas, sans doute, de la science en général, mais d'une science particulière, et il appelle abolition un progrès vers le mieux, de sorte qu'à une science imparfaite succède une science parfaite. L'enfance cesse, non parce que la substance de l'enfant est détruite, mais parce qu'en avançant en âge, il parvient à l'état d'homme parfait. Il en est de même de la science. Cette science, à présent si bornée, ne sera plus renfermée dans des limites aussi étroites lorsqu'elle sera devenue pleine et entière. C'est là ce que veut dire le mot *aboli*, et c'est ce que saint Paul explique clairement lui-même dans la suite de son discours; car afin que par le mot « aboli » vous n'entendiez pas une destruction entière, mais une augmentation et un parfait accroissement, après avoir dit: « La science sera abolie, » il ajoute: « Ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très imparfait; mais lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli; » de manière qu'il n'y aura pas imperfection, mais perfection, et l'abolition dont parle l'Apôtre n'est qu'un accroissement et une perfection réelle.

Et considérez quelle est la sagesse de saint Paul. Il ne dit pas: Nous connaissons une partie, mais « nous connaissons d'une partie, » faisant entendre que nous ne saisissons qu'une fraction de partie. Peut-être désirez-vous savoir quelle est la partie qui nous reste à connaître,

quelle est celle que nous saisissons, si cette dernière est la plus grande ou la moindre. Afin donc que vous appreniez que vous ne saisissez que la moindre, et que même vous ne saisissez pas la millième partie, écoutez les paroles suivantes de l'Apôtre ; ou plutôt, avant de le faire parler lui-même, je vais vous citer un exemple pour vous faire comprendre, autant qu'il est possible par ce moyen, quelle est la partie qui nous reste à connaître, quelle est celle que nous saisissons maintenant. De combien la science qui doit nous être donnée à l'avenir diffère-t-elle de celle que nous possédons à présent? Autant un homme parfait diffère d'un enfant à la mamelle, autant la science future l'emporte sur la science présente. Et pour preuve que l'une des deux est supérieure à l'autre, écoutons saint Paul lui-même. Après avoir dit que « nous connaissons d'une partie, » et voulant montrer quelle est cette partie, et que nous ne saisissons que la moindre possible, il ajoute : « Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant; mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenait de l'enfant. » Il compare la science présente à l'état du plus petit enfant et la science future à celui d'un homme parfait; et il ne dit pas : Lorsque j'étais enfant, mais : « lorsque j'étais tout petit enfant, c'est-à-dire enfant encore à la mamelle. Pour nous convaincre que telle est dans l'Ecriture l'acception du mot dont il fait usage, écoutez le psaume qui dit : « Seigneur, notre souverain maître, que la gloire de votre nom paraît admirable dans toute la terre! Votre grandeur est élevée au-dessus des cieux. Vous avez formé une louange parfaite dans la bouche des plus petits enfants, des enfants à la mamelle. » Le prophète-roi se sert de la même expres-

sion que l'Apôtre, et l'entend aussi dans le sens d'enfant à la mamelle. Ensuite, le même saint Paul, voyant en esprit l'opiniâtreté de certains hommes qui viendraient après lui, ne s'est pas contenté d'un exemple unique; mais il confirme la même vérité par un second exemple, et même par un troisième. En effet, comme Moïse, envoyé aux Juifs, reçut de Dieu le pouvoir d'opérer trois prodiges, afin que si les Juifs refusaient de croire le premier, ils écoutassent la voix du second, et que, s'ils méprisaient le second, le troisième leur fît impression et les déterminât à recevoir le prophète; de même saint Paul, pour appuyer ce qu'il a envie de prouver, propose trois exemples : celui d'un enfant : « Lorsque j'étais enfant, dit-il, je jugeais en enfant; » celui d'un miroir et celui d'une énigme; après avoir dit : « Lorsque j'étais enfant, » il ajoute : « Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir et par des énigmes. » Le miroir est donc le second exemple qu'il apporte de la faiblesse et de l'imperfection de la science présente; l'énigme est la troisième. Un enfant encore à la mamelle entend et articule quelques mots. Il voit les objets qui l'environnent; mais il n'entend, ne voit, ne dit rien distinctement; il pense, mais il n'a que des idées confuses. De même, moi, je connais un certain nombre de vérités dont j'ignore la raison. Je sais, par exemple, que Dieu est partout, qu'il est tout entier partout; mais j'ignore comment. Je sais qu'il n'a point commencé d'être, qu'il n'a point été engendré, qu'il est éternel; mais je ne sais comment, mon esprit ne peut concevoir une substance qui n'a reçu l'être ni d'elle-même ni d'une autre. Je sais qu'il a engendré, mais j'ignore comment. Je sais que l'Esprit-Saint procède de lui, mais je ne sais comment il en procède. Je prends des aliments, mais

j'ignore comment ils se changent en chyle, en sang, en humeur, en bile. Et nous, qui ignorons la nature des aliments que nous voyons et prenons tous les jours, nous prétendons scruter l'essence divine !

Où sont donc ceux qui se vantent d'avoir reçu tout le trésor de la science, et qui, par cela même, tombent dans un abîme d'ignorance? En effet, ceux qui prétendent ici-bas connaître parfaitement les choses se privent eux-mêmes, pour la suite, d'une science parfaite. Moi, qui avoue ne connaître qu'une partie des objets, je m'avance vers la perfection, parce que ma science imparfaite s'efface peu à peu pour devenir plus parfaite, au lieu que celui qui se vante d'avoir déjà une science complète et entière, et qui avoue que cette science sera anéantie par la suite, déclare lui-même qu'il sera privé de la science qu'il possède actuellement, et d'une science plus parfaite qui la remplacerait, puisque, à l'entendre, il possède dès à présent une science parfaite et absolue. Vous voyez qu'avec l'orgueil d'une telle prétention ils n'ont pas la science qu'ils disent avoir ici-bas, et s'excluent eux-mêmes de celle qu'ils pourraient avoir dans une autre vie; tant c'est un grand mal de ne point rester dans les bornes que Dieu nous a prescrites dès le commencement ! C'est ainsi qu'Adam, trompé par l'espoir d'obtenir de nouvelles prérogatives, s'est vu déchu même de celles qu'il possédait. C'est ainsi que souvent les avares perdent ce qu'ils ont entre les mains par le désir d'avoir plus encore. C'est ainsi que ceux contre lesquels je m'élève, en se glorifiant de posséder ici-bas la science tout entière, sont dépouillés même de la partie qu'ils possèdent. Je vous exhorte donc, mes très chers Frères, à ne pas tomber dans cet excès d'égarement; car c'est le comble de la folie de sou-

tenir que l'on connaît toute l'essence divine, et je vais le prouver par les prophètes. Les prophètes semblent non-seulement ignorer toute l'essence de Dieu, mais encore jusqu'où va toute l'étendue de sa sagesse. Cependant la sagesse n'est pas toute l'essence divine, elle n'en est qu'une partie. Or, puisque les prophètes ne peuvent comprendre entièrement un des attributs de Dieu, ne serait-ce pas un excès de folie de croire qu'on peut soumettre à sa raison l'essence même de la divinité? Mais écoutons ce que dit le prophète-roi de la sagesse de l'Être-Suprême : « Votre science est merveilleusement élevée au-dessus de moi. » Reprenons d'un peu plus haut : « Je vous louerai, mon Dieu, parce que votre grandeur a éclaté d'une manière effrayante. » Que veut-il dire par ces mots : « D'une manière effrayante? » Il est beaucoup d'objets que nous admirons, mais sans frayeur, par exemple, la beauté d'un édifice, d'une peinture ou du corps humain. Nous admirons aussi l'étendue de la mer, mais nous ne considérons qu'avec frayeur ses abîmes profonds et immenses. Ainsi, lorsque le prophète considère la profondeur et l'immensité de la sagesse divine, il en est ébloui; et plein d'une admiration mêlée de frayeur, il recule devant ce spectacle, et s'écrie : « Je vous louerai, mon Dieu, parce que votre grandeur a éclaté d'une manière effrayante. Vos ouvrages sont admirables ! » « Votre science, dit-il encore, est merveilleusement élevée au-dessus de moi; elle me surpasse infiniment, et je ne puis y atteindre. » Voyez l'humble reconnaissance d'un serviteur docile. Je vous rends grâces, mon Dieu, dit David, de ce que vous êtes pour moi un maître incompréhensible. Il ne parle pas de l'essence divine, il n'en dit rien, parce qu'elle est reconnue comme incompréhensible;

mais, parlant de la présence de Dieu par tout, il fait voir qu'il ignore comment Dieu est présent partout. Pour vous convaincre que c'est l'objet qu'il a en vue, écoutez ses dernières paroles : « Si je monte au ciel, vous y êtes; si je descends dans les enfers, vous y êtes encore : » vous voyez comme Dieu est présent partout. Mais le prophète en ignore la raison; il est ébloui, embarrassé, effrayé de cette seule idée. N'est-ce point une folie extrême que des hommes qui sont bien loin d'avoir reçu les mêmes faveurs entreprennent de scruter l'essence même divine? Le même David dit, dans un de ses psaumes : « Vous m'avez révélé les secrets et les mystères de votre sagesse. » Et cependant le prophète, qui avait appris les secrets de la sagesse de Dieu, dit de cette même sagesse qu'elle est immense et incompréhensible : « Le Seigneur est vraiment grand, dit-il; sa puissance est infinie, sa sagesse n'a point de bornes; » c'est-à-dire qu'il est impossible de la comprendre. Comment, je vous prie, la sagesse de Dieu est incompréhensible pour le prophète, et son essence serait compréhensible pour nous! N'est-ce point une folie manifeste? Sa grandeur n'a point de limites, et vous prétendez borner et circonscrire son essence!

Occupé de la même question, le prophète Isaïe disait : « Qui racontera la génération divine? » Il ne dit pas : Qui raconte? mais « qui racontera? » afin d'exclure même les races futures. David avait dit : « Votre science est merveilleusement élevée au-dessus de moi. » Isaïe déclare qu'il est impossible, non-seulement à lui, mais à tout le genre humain, présent et à venir, de raconter la génération du Très-Haut. Mais voyons si l'Apôtre, bien qu'il ait reçu une plus grande grâce, a connu ce qui était

caché aux prophètes. C'est à lui que nous avons entendu dire : « Ce que nous avons maintenant de science et de prophéties est très imparfait; » et ce n'est pas seulement dans ce passage, mais dans un autre où, parlant non de l'essence de Dieu, mais de la sagesse qu'il montre dans sa providence; je ne dis pas cette providence universelle qui comprend les anges et les dominations supérieures; mais, examinant dans cette providence la partie qui s'occupe des hommes sur la terre, et même une portion de cette partie; car il n'examine ni celle qui fait lever le soleil, ni celle qui anime les âmes, ni celle qui forme les corps, ni celle qui gouverne le monde, ni celle qui renouvelle chaque année la nourriture de l'homme et de tous les êtres; mais, n'examinant que sous un de ses mille rapports la providence divine, celui de la réprobation des Juifs et de la vocation des Gentils, ébloui à cette vue comme à l'aspect d'une mer immense, ne voyant qu'une profondeur infinie, il recule épouvanté, et s'écrie à haute voix : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont impénétrables ! » Il ne dit pas incompréhensibles, mais impénétrables ; or, si on ne saurait les pénétrer, à plus forte raison ne saurait-on les comprendre. « Que ses voies sont impossibles à découvrir ! » Ses voies sont impossibles à découvrir, et il serait possible de le comprendre lui-même ! Et que parlé-je de ses voies? les récompenses qu'il nous destine ne sont pas compréhensibles : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » Les dons de Dieu sont ineffables : « Rendons grâces à Dieu, dit le même saint Paul, pour ses dons ineffables; » et ailleurs : « Sa paix surpasse tout sentiment. » Quoi donc ! les juge-

ments de Dieu sont impénétrables, ses voies impossibles à découvrir, sa paix surpasse tout sentiment, ses dons sont ineffables, l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce qu'il a préparé pour ceux qui l'aiment, sa grandeur n'a point de limites, sa sagesse n'a point de bornes; tout en Dieu est incompréhensible, et vous prétendez que Dieu lui-même est compréhensible! Quel est donc cet excès d'égarement? Pressons l'hérétique dans ses derniers retranchements, et ne le laissons point échapper. Demandons-lui ce que veut dire saint Paul par ces mots : « Ce que nous avons maintenant de science et de prophéties est très imparfait. » Il ne parle pas, dira-t-il, de l'essence de Dieu, mais de ses desseins. S'il parle des desseins de Dieu, notre victoire sera beaucoup plus complète; car si les desseins de Dieu sont incompréhensibles, à plus forte raison l'est-il lui-même. Mais, pour preuve que l'Apôtre ne parle pas ici des desseins de Dieu lui-même, écoutons la suite du passage. Après avoir dit : « Ce que nous avons maintenant de science et de prophéties est très imparfait, » il ajoute : « Je ne connais maintenant Dieu qu'imparfaitement et en partie; mais alors je le connaîtrai comme je suis moi-même connu. » De qui connu? est-ce de Dieu ou de ses desseins? C'est de Dieu sans doute; c'est donc Dieu qu'il ne connaît qu'imparfaitement et en partie. Quand il dit *en partie*, ce n'est pas qu'il connaisse une partie de l'essence divine et qu'il ignore l'autre; car Dieu est un être simple. Mais s'il sait que Dieu existe, il ignore quelle est son essence; s'il sait qu'il est sage, il ignore quelle est l'étendue de sa sagesse; s'il n'ignore point qu'il est grand, il ne connaît point les limites de sa grandeur; s'il sait qu'il est partout, il ne sait point comment il remplit tout de sa présence; s'il sait que sa provi-

Fin de l’aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

dence s'étend sur tout et gouverne tout dans le plus grand détail, il ignore de quelle manière. Voilà pourquoi il a dit : « Ce que nous avons maintenant de science et de prophéties est très imparfait. »

Mais, laissant l'Apôtre et les prophètes, transportons-nous, si vous le voulez, dans les cieux, et voyons si là même il est des êtres qui connaissent l'essence divine. Quand il y en aurait, ces êtres n'auraient rien de commun avec nous, car il y a une différence immense entre les anges et les hommes. Mais, pour apprendre encore mieux que même dans le ciel il n'est point de puissance créée qui connaisse Dieu parfaitement, écoutons les anges eux-mêmes. Quoi donc ! parlent-ils entre eux de l'essence du Très-Haut? Point du tout. Que font-ils donc? Pénétrés de frayeur et de respect, ils le glorifient, l'adorent, lui adressent continuellement des hymnes triomphales et des chants mystiques. Les uns lui disent : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Les séraphins s'écrient : « Saint ! saint ! saint ! » Ils détournent leur visage et ne peuvent même soutenir les regards d'un Dieu qui tempère sa gloire. Les chérubins font retentir ces paroles : « Bénie soit la gloire du Seigneur, du lieu où il réside ! » Ce n'est point que Dieu ait une place marquée ; non, sans doute, mais c'est pour employer un langage humain. C'est comme si nous disions : dans quelque lieu qu'il existe, ou de quelque manière qu'il existe ; s'il est même permis à l'homme de se servir des expressions humaines en parlant de Dieu. Vous voyez quelle est dans le ciel la crainte respectueuse pour le souverain Etre, et combien peu on le respecte sur la terre. Les anges le glorifient : les hommes veulent scruter sa nature : les anges le bénissent : les hommes prétendent le connaître : les anges se cou-

vrent le visage en sa présence : les hommes, sans nulle respect, osent porter leurs regards sur sa gloire ineffable. Qui ne gémirait pas, qui ne se lamenterait pas en voyant une telle folie, une telle extravagance?

MÉDITATION DE SAINT AUGUSTIN

SUR LA GRANDEUR DE DIEU ET SUR LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ.

Bénis le Seigneur, ô mon âme! Que toutes les puissances de mon être intérieur bénissent aussi son *saint* nom! Bénis le Seigneur, ô mon âme! et garde-toi d'oublier toutes les faveurs qu'il t'a prodiguées. Que toutes ses œuvres bénissent le Seigneur partout où s'étend son empire, et que mon âme unisse sa voix à leur voix pour célébrer ses louanges! Louons ce Dieu dont les anges publient les louanges, que les dominations adorent, devant lequel les puissances sont saisies d'un saint tremblement, que les chérubins et les séraphins célèbrent en s'écriant, sans cesse prosternés devant lui : Saint! saint! saint! Joignons nos voix à celles des saints anges pour louer, chacun en notre manière, celui qui est notre Seigneur à tous.

Ces esprits bienheureux adressent au Seigneur, sans les interrompre jamais, les louanges les plus pures; car ils sont, pour ainsi dire, identifiés avec la vue de Dieu qu'ils contemplent face à face, et non pas comme dans un miroir, ni à travers l'obscurité d'une énigme. Quel homme serait capable de dire ou même de concevoir l'infinie multitude d'esprits bienheureux et de vertus célestes

qui sont prosternés devant la face du Dieu tout puissant, et les saints transports d'allégresse qu'excite incessamment en eux la vue de cette face adorable, et leurs joies continuelles, et les ardeurs de cet amour qui les enivre de voluptés sans amertume, et les désirs brûlants qui naissent en eux de la satiété même, sans que ces désirs soient accompagnés de souffrance, ou que cette satiété produise le dégoût; et ces félicités qu'ils puisent dans leur union intime avec la félicité suprême; et cet éclat qu'ils empruntent au contact de la véritable lumière, et enfin cette ineffable transformation d'eux-mêmes en êtres incommutables opérée par l'éternelle contemplation de l'immuable Trinité?

Mais comment pourrions-nous comprendre la sublimité de la glorieuse nature angélique, nous qui ne pouvons pas même étudier la nature de notre âme? Quelle est donc cette substance qui est capable d'animer la chair, et qui ne l'est pas de se maintenir elle-même autant qu'elle le veut dans de pieuses pensées? Quelle est-elle cette substance à la fois si forte et si faible, si petite et si élevée, qui pénètre les secrets de Dieu, qui s'élève à la contemplation des choses célestes, qui a déployé tant d'intelligence et une perspicacité si déliée dans l'invention d'une foule d'arts utiles à l'humanité; qui, en un mot, a pu acquérir tant de connaissances sur tout ce qui lui est étranger, sans pouvoir sortir d'une ignorance profonde sur sa propre nature et sur son origine? Il en est qui ont timidement hasardé quelques opinions douteuses sur cette origine; mais tout ce que nous pouvons connaître d'elle, c'est qu'elle est une substance spirituelle et intelligente, formée par la vertu puissante du Créateur, vivant à sa manière d'une vie qui ne doit pas avoir de terme, ani-

mant un corps mortel dont elle soutient l'existence, sujette au changement et à l'oubli, susceptible d'être souvent affectée des impressions agréables ou désagréables de la joie ou de la crainte.

Chose vraiment prodigieuse et bien digne d'exciter notre admiration! pour ce qui est de Dieu, le créateur de toutes choses, l'être incompréhensible, ineffable, supérieur à tout, admirable par-dessus tout, nous en parlons sans la moindre hésitation, sans employer des formules dubitatives; nous lisons, nous composons même des ouvrages qui en parlent avec la même assurance, et quand il s'agit des anges ou des autres substances créées, nous sommes beaucoup moins affirmatifs dans ce que nous en disons, et nous approuvons avec bien plus de réserve ce qu'en disent les autres. L'esprit ne doit donc pas s'arrêter à ces substances; il doit laisser derrière lui tout ce qui a été créé; il faut qu'il coure, qu'il monte, qu'il s'élance, qu'il s'envole jusqu'à celui qui a créé toutes choses, pour le contempler, autant qu'il est possible, avec les yeux de la foi. Je veux suivre en moi-même cette marche ascendante, je veux m'élever par degrés jusqu'à mon âme, puis, la prenant, ainsi que mon esprit, pour point de départ, m'élancer jusqu'à mon Dieu, dont le séjour est si fort élevé au-dessus de ma tête.

Loin de moi, loin des regards de mon esprit et de mon cœur, tout ce que l'on peut voir ou imaginer! je veux repousser tout cela d'une main vigoureuse. Que l'esprit pur et simple s'élève seul en moi; qu'il s'élève d'un vol rapide jusqu'à celui qui a créé les anges, les âmes et tout ce qui existe. Oh! bienheureuse est l'âme qui abandonne ces basses régions pour s'élancer vers ces régions célestes; qui va établir sa demeure sur le sommet des mon-

tagnes pour pouvoir, de ces hauteurs, fixer ses regards d'aigle sur le soleil de justice!

Est-il, en effet, un spectacle plus beau et plus ravissant que celui dont on jouit quand on peut contempler, des yeux de l'esprit et assez parfaitement pour rassasier l'avidité de son cœur, Jésus-Christ, Dieu lui-même; voir, par un prodige ineffable, et voir exclusivement, celui qui est invisible? On goûte alors une douceur inconnue ici-bas; on est éclairé d'une lumière dont celle de ce monde ne peut donner la moindre idée. La lumière de ce monde, circonscrite dans les limites de l'espace et de la durée, disparaissant régulièrement pour céder la place aux ténèbres, cette lumière dont la jouissance nous est commune avec les insectes et les plus vils animaux, on ne devrait pas l'appeler une lumière, mais bien plutôt une nuit, si on la comparait avec cette subite lumière qui jaillit de la face du Très-Haut.

Encore que cette essence sublime et incommutable, cette lumière véritable et éternelle, cette lumière des anges, puisse être vue dans cette vie, parce que le privilége de la contempler est le seul prix réservé aux élus dans la céleste patrie, cependant, c'est la contempler et la posséder encore, en quelque manière, que de la voir ici-bas par les yeux de la foi, de l'intelligence, du sentiment, et de soupirer ardemment après sa possession. Que l'homme donc fasse monter les accents de sa voix jusqu'au-dessus des anges; qu'il concentre toutes les pensées de son esprit dans la contemplation de Dieu, et qu'il chante ses louanges autant qu'il est en lui de le faire. N'est-il pas juste que la créature bénisse le nom de son créateur? Dieu ne nous a créés que pour le louer, quoiqu'il n'ait pas besoin de nos louanges.

La puissance de Dieu est incompréhensible; il se suffit à lui-même, sans avoir besoin de personne; sa grandeur égale sa puissance et sa sagesse est infinie. Oh ! oui, il est bien grand, le Seigneur notre Dieu, et bien digne des louanges de ses créatures. Que notre cœur l'aime donc, et que notre langue célèbre sa gloire. Que nos écrits lui soient consacrés; une âme fidèle doit se dévouer tout entière à d'aussi saints exercices littéraires. Cette céleste littérature offrira les aliments les plus délicieux à l'âme de celui qui, n'ayant de goût que pour la contemplation des choses d'en haut, ne se lassera point de s'en nourrir. Enivré des délices qu'il aura puisées à longs traits dans la coupe divine, cédant aux transports d'une sainte allégresse, il fera retentir les accents de sa voix pour célébrer la gloire de Dieu du fond de ses entrailles, et, les brûlants désirs de son âme se répandant au dehors, il s'écriera :

O Dieu très haut, dont la bonté, la puissance, la miséricorde et la justice sont infinies, Dieu souverainement caché, souverainement clairvoyant, souverainement beau, souverainement fort, vous êtes stable et incompréhensible; invisible, quoique vos regards pénètrent partout; immuable, quoique tout change par vous; immortel, sans étendue, sans bornes, sans limites, infini, inaccessible à notre intelligence, à nos définitions, à nos recherches; immobile, bien qu'imprimant le mouvement à toutes choses; impénétrable, au-dessus de toute dénomination, formidable et terrible; digne de crainte et d'hommages, de respect et de vénération. Votre existence n'est jamais nouvelle ni jamais ancienne; vous renouvelez toutes choses, et vous laissez vieillir les superbes dans leur égarement, sans qu'ils s'en doutent.

Vous agissez incessamment, quoique toujours en re-

pos; vous amassez, sans avoir besoin de rien; vous soutenez toutes choses, sans en sentir le poids; vous remplissez tout, sans être enfermé nulle part. Créateur de tous les êtres, vous en prenez soin, vous les faites croître et prospérer. Vous cherchez sans cesse, quoique rien ne vous manque. Votre amour est exempt de passion, et votre sollicitude, de crainte. Votre repentir n'est point accompagné d'amertume, ni votre colère d'émotion; vous changez vos ouvrages et non vos desseins; vous reprenez, sans avoir jamais perdu et sans qu'on puisse dire que vous ayez trouvé; vous êtes toujours dans l'abondance, et vous aimez à acquérir; vous n'êtes point avare, et vous ne donnez point à titre gratuit; vous voulez bien devoir ce qu'on vous donne.

Et qui donc peut se glorifier de posséder quelque chose qui ne vous appartienne? Vous rendez, sans rien devoir, à chacun ce qui lui est dû; et vous remettez, sans rien perdre, les dettes à ceux qui vous doivent. Vous seul vivifiez toutes choses, et c'est par vous que tout a été tiré du néant. Vous êtes partout, et partout tout entier; mais on ne peut vous voir que des yeux de l'intelligence et non de ceux du corps. Quoique vous ne soyez absent d'aucun lieu, vous êtes pourtant bien éloigné des pensées des méchants; et encore ne peut-on pas dire que vous soyez absent des lieux dont vous êtes éloigné, puisque là où vous n'êtes pas par votre grâce, vous y êtes par votre vengeance. Rien n'est étranger à votre puissant contact; mais les effets n'en sont pas les mêmes pour toutes vos créatures. Aux unes il communique l'être sans leur communiquer en même temps la vie, le sentiment et l'intelligence; aux autres il donne l'être et la vie sans leur donner le sentiment et l'intelligence; à d'autres encore il communique

l'être, la vie et le sentiment, sans leur communiquer l'intelligence; à d'autres enfin il donne à la fois l'être, la vie, le sentiment et l'intelligence. Bien que vous ne soyez jamais différent de vous-même, vous ne laissez pas d'imprimer un cachet différent et spécial à chaque espèce particulière de vos créatures. Vous êtes sans cesse présent dans tous les lieux, et c'est à peine s'il nous est possible de vous trouver.

Vous avez beau être immobile, c'est en vain que nous cherchons à vous saisir. Vous possédez, vous remplissez, vous embrassez, vous soutenez toutes choses; vous les surpassez infiniment. Et ce n'est point d'une certaine partie de votre substance que vous les soutenez et les remplissez, en les surpassant et les embrassant d'une autre partie de cette même substance. Non, il n'en est pas ainsi; mais vous les remplissez quand vous les embrassez, et vous les embrassez quand vous les remplissez, comme vous les surpassez quand vous les soutenez et les soutenez quand vous les surpassez. Vous instruisez les cœurs de vos fidèles sans formuler vos enseignements par des sons articulés. Votre puissance est telle que vous passez facilement d'une extrémité à l'autre; vous disposez toutes choses avec une douceur infinie. Vous n'êtes ni étendu dans l'espace, ni sujet aux vicissitudes que le temps amène pour les autres substances. Vous n'avez ni accès ni issue; vous habitez au sein d'une lumière inaccessible, qu'aucun homme n'a jamais vue et ne pourra jamais voir. Tranquille en vous-même, dans un repos permanent, vous ne laissez pas d'environner tout, d'être partout tout entier; car vous ne sauriez être ni scindé ni divisé, puisque vous êtes véritablement un; vous ne sauriez être partagé, puisque votre substance entière remplit,

soutient, possède toutes choses, en leur communiquant un peu de cet éclat dont elle brille.

O mystère d'une immense profondeur ! l'esprit humain est impuissant à te comprendre, la bouche la plus éloquente ne pourrait parler dignement de toi, et pour t'expliquer, les plus longs discours du monde, tous les volumes renfermés dans les bibliothèques, ne suffiraient pas. Non, mon Dieu ! quand le monde entier serait plein d'écrits sur votre ineffable essence, nous ne pourrions point y puiser une connaissance exacte de vous-même, car vous êtes véritablement au-dessus de toutes les définitions; notre intelligence est incapable d'émettre sur vous quelques idées positives, et votre immensité ne se prête pas plus à être resserrée dans les bornes d'une appréciation écrite qu'à être renfermée dans l'espace. O source de la divine lumière ! ô soleil de l'éternelle clarté ! vous êtes grand sans étendue, et c'est pour cela qu'on ne saurait vous mesurer; vous êtes bon sans qu'on puisse assigner des limites à votre bonté, et c'est pour cela que vous êtes véritablement et souverainement bon. Il n'y a même que vous qui soyez bon. Pour vous, la volonté équivaut à l'action; entre vouloir et pouvoir il n'existe pour vous aucune différence.

Vous avez tiré toutes choses du néant, votre seule volonté a suffi pour les créer. Bien que vous n'éprouviez jamais le moindre besoin, vous possédez toutes vos créatures; vous les gouvernez sans aucune espèce de travail et de fatigue, et les soins que vous leur prodiguez ne vous causent jamais d'ennui; l'ordre le plus parfait ne cesse pas un seul instant de régner dans toutes les parties de votre immense empire, dans celles qui sont les plus éloignées de vous, comme dans celles qui en sont les plus

rapprochées. Vous êtes dans tous les lieux sans être resserré dans un espace quelconque; vous renfermez toutes choses sans qu'on puisse dire que vous les environniez; votre présence s'étend partout, quoique vous ne soyez ni stable ni mobile. Le mal ne vient pas de vous; vous êtes incapable de le faire, vous à qui rien n'est impossible, et jamais aucun de vos actes ne vous a coûté de repentir; jamais la moindre émotion n'est venue soulever en vous de ces tempêtes qui agitent parfois l'âme humaine; l'univers entier pourrait être en danger de périr, sans que votre impassibilité en subît la moindre altération; rien de ce qui est criminel ou vicieux n'arrive par votre ordre ou avec votre approbation.

Le mensonge n'a jamais souillé vos lèvres, puisque vous êtes l'éternelle vérité; c'est votre bonté qui nous a créés, c'est votre justice qui nous punit, c'est votre clémence qui nous pardonne. Aucune substance céleste, lumineuse ou terrestre, rien enfin des objets qui tombent sous nos sens ne mérite nos hommages ; vous seul en êtes digne, car vous êtes véritablement ce que vous êtes, et vous seul ne changez point. C'est à vous que convient parfaitement cette dénomination formulée par le mot *Celui qui est;* car vous êtes toujours le même, et le cours de vos années n'aura pas de terme.

Voilà quelques-unes des notions que j'ai puisées sur votre nature dans les enseignements de l'Église dont je suis devenu membre par votre grâce. Cette sainte mère m'a appris que vous êtes l'unique et véritable Dieu, immatériel et impassible; qu'il n'y a rien dans votre nature qui soit sujet à l'altération ou au changement, rien de complexe ou de créé. Il est donc certain que vous ne pouvez être vu par les yeux du corps, et qu'il n'a jamais

été donné à personne de vous contempler dans votre pure essence pendant cette vie mortelle. En effet, il résulte évidemment des données qui nous sont fournies par l'Eglise que le privilége de vous voir à la manière des anges nous est réservé pour une vie future ; mais, certes, encore les anges ne peuvent vous voir tel que vous êtes ; nul autre que vous ne saurait avoir une connaissance parfaite de votre sublime Trinité.

Vous êtes l'unité divine composée de plusieurs personnes : il y a en vous nombre sans nombre, poids sans pesanteur et mesure incommensurable. Nous n'assignons aucune origine à ce bien suprême qui n'est autre que vous, à ce bien dont toutes choses procèdent, par qui et en qui toutes choses existent ; mais nous disons que tout ce qui est bien participe de sa bonté. Encore que votre divine essence soit pure de tout alliage matériel et l'ait toujours été, elle ne laisse pas que d'avoir une forme ; mais cette forme n'a pas été créée : c'est la forme par excellence, la plus belle et la plus parfaite de toutes, celle enfin que vous imprimez comme votre sceau divin à chacune de vos créatures, tout en les faisant si différentes de vous-même, et sans qu'il s'opère dans votre substance la moindre altération, soit en accroissement, soit en diminution. Il n'y a rien de créé dans la nature qui ne soit votre ouvrage.

O Trinité qui ne formez qu'un seul Dieu ! ô Dieu unique en trois personnes ! vous dont la puissance infinie possède, gouverne et remplit toutes choses ! nous ne disons pas que vous remplissez toutes choses en ce sens qu'elles vous renferment, mais bien plutôt en ce sens qu'elles sont renfermées en vous. Ce n'est pas non plus d'une portion quelconque de vous-même que vous remplissez chaque

créature : loin de nous cette idée erronée, qui nous conduirait à croire que vous êtes plus ou moins dans vos créatures, selon qu'elles ont plus ou moins d'étendue, tandis qu'en réalité vous êtes également dans toutes, ou plutôt que toutes sont également en vous. Votre puissance infinie s'étend à toutes les parties de votre œuvre, et il n'est pas dans l'univers un seul individu qui puisse se soustraire à votre action. Celui-là, en effet, qui n'est point placé sous l'influence de votre miséricorde ne saurait échapper aux poursuites de votre colère. N'a-t-il pas été écrit : « Ni l'orient, ni l'occident, ni les montagnes « les plus désertes, ne peuvent offrir un asile contre la « justice de Dieu ? » Et encore : « Où pourrai-je fuir loin « de vos regards et du souffle de votre colère ? »

Telle est, dans notre croyance, l'immensité de votre grandeur, que vous êtes au milieu de toutes choses sans y être renfermé, et hors de toutes choses sans en être exclu. Si vous êtes au dedans de vos créatures, c'est afin de les contenir ; et si vous êtes au dehors, c'est afin de les limiter par l'immensité de votre grandeur *infinie*. Votre présence dans l'intérieur montre que c'est vous qui les avez créées, et votre présence à l'extérieur fait voir que c'est vous qui les gouvernez. Vous avez voulu que les choses créées ne fussent pas séparées de vous : c'est pour cela que vous êtes au milieu d'elles ; vous avez voulu aussi qu'elles fussent limitées par vous, non sous le rapport d'une immensité d'espace ou d'étendue, mais sous celui d'une *ubiquité* de puissance ; et voilà pourquoi vous êtes en dehors d'elles, car vous êtes présent à tout et tout vous est présent, quoiqu'il ne soit pas donné à tous les hommes de comprendre cette mystérieuse vérité.

Ainsi donc, l'unité indivisible de votre nature ne com-

porte pas la division des personnes, et de même que votre Trinité est une, et que votre unité est triple, de même les trois personnes sont inséparables. Il arrive bien quelquefois, à la vérité, qu'on nomme séparément chacune de ces personnes ; mais il n'est aucun des noms par lesquels on désigne chaque personne qui ne puisse également s'appliquer à une autre, tant il est vrai que vous avez bien voulu nous faire connaître l'indivisibilité de personnes qui vous caractérise. Ainsi le nom du Père se rapporte bien réellement au Fils, et celui du Fils au Père, comme celui du Saint-Esprit au Père et Fils.

Tous ces noms qui servent à désigner, soit votre substance, soit votre nature, soit votre puissance, en un mot, tout ce qui s'appelle proprement Dieu convient également aux trois personnes. Que l'on dise, par exemple, que Dieu est grand, tout puissant, éternel, ou que l'on qualifie la nature de Dieu de toute autre manière, ce qu'on en dira pourra être entendu de chacune des personnes de la Trinité. Votre nature, ô Dieu le Père ! ne peut donc être désignée par un nom qui vous convienne exclusivement et qui ne convienne pas aussi bien au Fils ou au Saint-Esprit. Nous disons que vous êtes Dieu par nature, mais le Fils est aussi Dieu par nature ; il en est de même du Saint-Esprit, quoiqu'il n'y ait pas trois Dieux, mais un seul en trois personnes, le Père, le Fils, le Saint-Esprit.

Vous êtes indivisible, ô divine Trinité ! et l'intelligence doit vous concevoir telle, alors même que la bouche articule des noms distincts pour vous désigner ; car les noms qui servent à désigner votre nature n'emportent pas l'idée de pluralité. Ce qui prouve que les personnes ne sauraient être séparées dans la sainte Trinité, qui est le seul Dieu

véritable, c'est que le nom de chacune de ces personnes peut toujours se rapporter à une autre personne. Si je nomme le Père, je donne à entendre qu'il a un Fils ; si je nomme le Fils, je donne à entendre qu'il a un Père ; enfin, puis-je nommer le Saint-Esprit sans faire comprendre qu'il s'agit de l'esprit de quelque substance, c'est-à-dire du Père et du Fils? Telle est la vraie croyance qui découle de la sainte doctrine ; telle est, à n'en pas douter, la croyance catholique et orthodoxe, celle que Dieu lui-même a daigné me communiquer dans sa miséricorde par l'organe de son Église.

Je vous invoque donc, Seigneur, par cette foi que vous m'avez donnée dans votre bonté pour le salut de mon âme. Une âme fidèle vit de sa foi ; elle possède déjà, par les douces pensées de l'espérance, ce qu'il lui sera donné de voir un jour en réalité. Je vous invoque, ô mon Dieu ! dans toute la pureté de ma conscience et par les ardeurs enivrantes de cette foi que vous m'avez communiquée quand vous m'avez retiré de l'abîme ténébreux d'ignorance où j'étais plongé, pour me conduire au grand jour de la vérité ; de cette foi que vous avez rendue pour moi si féconde en délices et en voluptés, quand vous m'avez initié aux douceurs de votre amour, en me sevrant des fausses douceurs du siècle, toujours suivies de quelque amertume.

Oui, ô bienheureuse Trinité ! c'est la voix éclatante de cette foi accompagnée d'un amour sincère que je veux faire parler auprès de vous ; daignez vous souvenir que vous l'avez nourrie dès le berceau, sans cesse éclairée des lumières de votre grâce, fortifiée enfin en l'augmentant dans mon cœur par les enseignements de l'Eglise, ma mère. C'est par elle que je vous invoque, ô bienheureuse,

sainte et glorieuse Trinité ! Dieu unique en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, Dieu tout puissant, Père éternel, souverain Seigneur, Fils unique du Père, Esprit consolateur, source intarissable de grâces et d'amour.

Père éternel, Fils engendré par le Père, Esprit régénérateur, vous qui êtes la véritable lumière, vous qui êtes la splendeur de cette véritable lumière, vous enfin qui êtes le véritable reflet de cette lumière et de cette splendeur; source de vie, fleuve que cette source alimente, canal dispensateur de ses eaux divines, j'élève vers vous ma voix suppliante. C'est de vous que tout procède, ô Père ! c'est par vous que tout existe, ô divin Fils ! c'est en vous que tout est conservé, ô Esprit-Saint !

Père éternel, vous êtes la vie par essence ; Verbe incréé, vous êtes la vie dérivant de la vie par essence; et vous, ô Esprit-Saint, vous êtes la vie de tout ce qui respire dans l'univers. Mystérieuse Trinité, dont la première personne ne procède que d'elle-même, dont la seconde procède de la première, et dont la troisième procède des deux autres, le Père *étant* par lui-même, le Fils *étant* par le Père, et le Saint-Esprit *étant* par le Père et le Fils; vous n'avez, Père, Verbe et Paraclet, qu'une seule nature, qu'une seule puissance, qu'une seule bonté, qu'une seule béatitude; c'est de vous et par vous que procède, en vous aussi que se trouve le bonheur de tout ce qui est parfaitement heureux dans l'univers.

O Dieu, qui êtes la vie véritable et souveraine, de qui et par qui procède, en qui aussi se trouve la vie de tout ce qui vit véritablement heureux ! ô Dieu, qui êtes le souverain bien et la souveraine beauté, de qui et par qui procèdent, en qui aussi se trouvent la bonté et la beauté de tout ce qu'il y a de bon et de beau dans l'univers ! votre

foi nous enflamme d'ardeur, votre espérance nous élève, et votre charité nous unit. Vous ordonnez qu'on vous cherche, vous vous laissez trouver, et vous ouvrez à celui qui frappe. C'est tomber que de s'éloigner de vous; c'est se relever, au contraire, que se diriger vers vous; c'est être stable que demeurer en vous. Pour vous perdre, il faut avoir été séduit; pour vous chercher, il faut y avoir été excité par vous; pour vous trouver, il faut avoir été purifié. Vous connaître, c'est vivre; vous servir, c'est régner; vous louer, c'est procurer à notre âme le salut et la joie. Aussi, mon Dieu, je vous loue, je vous bénis et je vous adore; je rends grâces à votre miséricorde et à votre bonté pour tous les bienfaits dont vous m'avez comblé, et je chante en votre honneur le céleste cantique : Saint! saint! saint!

Je vous en conjure, ô bienheureuse Trinité! venez à moi et rendez-moi digne d'être le temple de votre gloire. Vous, ô Père éternel, je vous en prie par votre Fils bien aimé; vous, ô divin Fils, je vous en prie par votre Père; et vous, ô Saint-Esprit, je vous en prie par le Père et le Fils dont vous procédez, faites que je m'éloigne des sentiers du vice, et que toutes les vertus qui sanctifient s'implantent dans mon cœur. Dieu immense, de qui procèdent, par qui et en qui ont été faites toutes les choses visibles et invisibles, vous qui entourez vos œuvres au dehors et les remplissez au dedans, vous qui êtes au-dessus d'elles pour les gouverner et au-dessous pour les soutenir, daignez veiller sur moi; car je suis aussi l'ouvrage de vos mains, je n'espère qu'en vous, je n'ai confiance qu'en votre miséricorde. Gardez-moi, je vous en supplie, ici où je suis, comme partout où je pourrai être, maintenant comme toujours, au dedans comme au dehors de

moi-même, devant comme derrière, au-dessus comme au-dessous; en un mot, daignez me si bien garder de tous côtés, qu'aucune partie de moi-même ne se trouve exposée aux embûches de mes ennemis.

Vous êtes le Dieu tout puissant, le gardien et le protecteur de ceux qui espèrent en vous, celui sans lequel personne n'est en sûreté ni à l'abri du danger. Vous êtes Dieu; il n'y en a pas d'autre que vous, soit au ciel, soit sur la terre. C'est vous qui faites des choses grandes, merveilleuses et impénétrables; vous êtes sans bornes ni limites. A vous appartiennent la louange, l'hommage et les bénédictions. C'est en votre honneur que tous les esprits bienheureux et toutes les puissances du ciel récitent des hymnes de gloire, et ne cessent de chanter des cantiques d'actions de grâces, hommage de créatures à leur créateur, d'esclaves à leur maître, et de soldats à leur roi. Toute créature vous glorifie, et toute intelligence publie vos grandeurs, ô sainte et indivisible Trinité!

Ceux qui sont saints et humbles de cœur, les âmes des justes, tous les citoyens de la céleste patrie, toutes les hiérarchies d'esprits bienheureux, chantent sans cesse votre gloire et votre grandeur, en vous offrant humblement le tribut de leurs adorations. Vous recevez, Seigneur, de ces heureux habitants de la cité sainte des hommages magnifiques et dignes de vous. L'homme aussi, l'homme qui tient un rang si élevé parmi vos créatures, ose célébrer vos louanges. Et moi, qui ne suis qu'un pécheur à peine digne du nom d'homme, je brûle du désir de vous louer pour ma part et de diriger vers vous mes plus vives affections. O mon Dieu, vous qui êtes ma vie, ma force et ma gloire, rendez-moi digne de vous louer. Daignez éclairer mon cœur et délier ma langue, afin que mon cœur

devienne capable de méditer votre gloire et que ma langue vous bénisse à chaque instant du jour.

Mais, hélas! la louange ne saurait vous être agréable dans la bouche du pécheur, et je ne suis qu'un homme aux lèvres impures : purifiez donc, je vous en supplie, mon cœur de toute souillure; sanctificateur tout puissant, sanctifiez mon corps et mon âme, rendez-moi digne de chanter vos louanges. Daignez recevoir avec indulgence et bonté le sacrifice de mes lèvres, que je vous fais dans toute la sincérité de mon cœur et avec toute l'ardeur de mon amour; que ce sacrifice devienne agréable à vos yeux et s'élève jusqu'à vous comme la suave odeur du plus pur encens. Que mon âme tout entière soit absorbée par votre souvenir sacré; qu'enivrée des délices de votre ineffable douceur, elle n'ait plus de goût désormais que pour les choses invisibles. Oui, puisse-t-elle, s'élançant au-delà de ce qui est visible, terrestre et temporel, ne plus sentir et ne goûter que ce qui est invisible, céleste et éternel! Puisse-t-elle enfin jouir de cette vue miraculeuse qui est la source des véritables félicités!

O vérité éternelle! ô véritable charité! ô éternité si chère à mon cœur! vous êtes mon Dieu, et je soupire nuit et jour après votre possession; vous êtes le but de toutes mes pensées, de tous mes désirs, le terme vers lequel je dirige mes pas. Vous connaître, c'est connaître la vérité, c'est connaître la vie éternelle. En tant que vous êtes la vérité, vous présidez à tout, et nous vous verrons tel que vous êtes quand seront passés les jours de cette vie périssable et enveloppée de ténèbres où l'on nous dit : Où est donc ce Dieu que vous adorez?

Moi-même j'ose quelquefois vous adresser cette question : Où êtes-vous, mon Dieu? Si je respire quelques in-

stants en vous, quand je répands mon âme en accents d'allégresse, en hymnes de joie, en cantiques de triomphe, pour célébrer votre gloire, je redeviens bientôt triste; mon âme retombe dans l'abîme d'où elle était sortie, ou plutôt elle se sent elle-même redevenue un véritable abîme. C'est alors qu'elle entend la voix de cette foi dont vous avez allumé le flambeau pour éclairer mes pas dans l'ombre de la nuit.

Pourquoi êtes-vous triste, ô mon âme? et pourquoi me troublez-vous? Espérez en Dieu : sa parole est un fanal qui éclaire mes pas. Espérez et prenez patience : la nuit, cette mère des méchants, ne durera pas toujours; la colère de Dieu passera aussi; le torrent débordé cessera enfin de couler ses eaux furieuses. Si nous avons été quelquefois des enfants de colère, plongés que nous étions dans les ténèbres; si notre chair, frappée de mort par le péché, conserve encore quelques vestiges de ce déplorable état, ils disparaîtront devant la clarté du jour; ils ne survivront pas aux ombres de la nuit. Mettez votre espoir dans le Seigneur. Aux premiers rayons du jour je serai là pour le contempler et le bénir à jamais. Je me lèverai avec l'aurore pour contempler le Dieu dont la vue seule est mon salut, ce Dieu qui ressuscitera un jour nos corps mortels, parce qu'ils sont la demeure de son Saint-Esprit. C'est alors que nous deviendrons véritablement enfants de lumière, nous qui ne sommes encore sauvés qu'en espérance, et qui n'avons cessé, qu'en espérance aussi, d'être des fils de la nuit et des ténèbres pour devenir des enfants du jour et de la lumière. Car si nous n'avons été que ténèbres autrefois, nous sommes maintenant devenus lumière en vous, ô mon Dieu! mais par la foi seulement et non encore en réalité, tandis qu'il

nous sera un jour donné de vous voir face à face, et alors nous n'aurons plus rien à espérer.

Vous êtes loué, Seigneur, par les immortelles légions de vos anges, et les vertus du ciel bénissent votre nom. Ces esprits bienheureux n'ont pas besoin de lire vos Saintes-Ecritures pour y puiser, comme nous, des notions sur votre sainte et indivisible Trinité. Ils voient sans cesse votre face adorable, et y lisent écrites en caractères éternels vos éternelles volontés. C'est là qu'ils apprennent à les connaître pour les adorer, et leur mystérieuse lecture n'est jamais interrompue, parce que ces divins caractères sont à jamais ineffaçables. C'est là aussi qu'ils lisent, pour les connaître et les adorer, vos immuables desseins, comme dans un livre qui ne sera jamais fermé pour eux, puisque vous êtes et serez à jamais ce livre des pures intelligences.

O heureuses, mille fois heureuses, ces puissances célestes, de pouvoir vous louer d'une manière si sainte et si pure, en puisant d'ineffables jouissances et des délices infinies dans les louanges qu'elles vous rendent! Si elles vous louent incessamment, et si elles trouvent tant de douceur à le faire, c'est qu'elles jouissent incessamment de votre vue, qui est pour elles un sujet inépuisable de joie et d'actions de grâces.

Pour nous qui, accablés du fardeau de la chair, relégués loin de votre visage dans cette vallée de larmes, absorbés par les mille préoccupations du siècle, ne pouvons vous louer dignement, nous ne laissons pas de vous louer cependant; mais c'est par notre foi, et non pas en réalité, à la manière des esprits célestes. C'est notre chair qui est cause que nous sommes réduits à vous louer d'une manière si imparfaite. Mais encore que nos louanges

soient si différentes des leurs, comme vous êtes le Dieu unique créateur de toutes choses, qui veut qu'un sacrifice de louanges lui soit offert sur la terre comme au ciel, nous arriverons enfin, avec le secours de votre miséricorde, à partager les glorieuses destinées des esprits célestes, c'est-à-dire à vous voir et à vous bénir éternellement comme eux. En attendant, Seigneur, et pendant la durée de ma captivité dans cette chair fragile et périssable, accordez-moi la grâce de vous louer du fond de mon cœur comme je le fais de mes lèvres ; faites que des parties les plus intimes de mon être s'élève une voix qui vous crie : Seigneur, y a-t-il rien de semblable à vous?

Vous êtes le Dieu tout puissant, ce Dieu triple en personnes, unique par sa nature divine, objet de notre culte et de nos adorations, Père non engendré, Fils unique engendré par le Père, Esprit-Saint procédant de l'un et de l'autre, éternellement uni à l'un et à l'autre; vous êtes enfin la Trinité sainte et indivisible. Nous n'existions pas, et vous nous avez tirés du néant par votre puissance; nous nous étions perdus par notre péché, et, dans votre infinie bonté, vous nous avez sauvés d'une façon toute merveilleuse. Ne souffrez pas, je vous en conjure, que nous soyons ingrats pour de tels bienfaits, ni indignes des faveurs multipliées que vous avez répandues sur nous. Augmentez, je ne saurais trop vous en supplier, augmentez en nous la foi, l'espérance et la charité.

Faites que par votre grâce nous demeurions stables dans la foi et puissants par les œuvres, afin qu'une foi droite et sincère, accompagnée d'œuvres qui y correspondent, nous mérite la faveur d'arriver, avec le secours de votre miséricorde, à cette vie éternelle où il nous sera donné de contempler votre gloire telle qu'elle est. C'est

alors que, devenus, grâce à vous, dignes du spectacle de cette gloire divine, nous nous écrierons aussi, prosternés humblement devant votre majesté : Gloire au Père qui nous a créés! gloire au Fils qui nous a rachetés! gloire au Saint-Esprit qui nous a sanctifiés! gloire enfin à la souveraine et indivisible Trinité, dont les œuvres sont essentiellement collectives, dont l'empire s'étend dans les siècles toujours renaissants de l'éternité. A vous appartiennent toute louange, tout honneur, tout hommage, toute bénédiction, toutes actions de grâces, ô mon Dieu! Gloire donc à vous! gloire à votre force et à votre puissance pendant les siècles des siècles! Ainsi soit-il!

IIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Ne vous étonnez pas, mes Frères, si le monde vous hait. Nous reconnaissons à notre amour pour nos frères que nous avons passé de la mort à la vie. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort; tout homme qui hait son frère est homicide, et vous savez que nul homicide n'a eu lui-même le principe de la vie éternelle. Ce qui nous a fait connaître l'amour de Dieu envers nous, c'est qu'il a donné sa vie pour nous; de même, nous devons donner notre vie pour nos frères. Comment un homme qui possède les biens de ce monde et qui, voyant son frère dans le besoin, lui ferme son cœur, aurait-il en lui l'amour de Dieu? Mes petits enfants, n'aimons pas de bouche ni en paroles, mais en œuvre et en vérité. (I saint Jean, ch. III, v. 13-18.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« Ne vous étonnez pas, mes Frères, si le monde vous hait. » L'apôtre saint Jean, par le monde, désigne ici les amis du monde. Il ne faut pas s'étonner si celui qui aime

le monde ne peut aimer le frère qui a rejeté tout amour du monde pour s'occuper exclusivement des célestes désirs; car, selon le témoignage de l'Ecriture, le pécheur déteste la piété.

« Nous reconnaissons à notre amour pour nos frères que nous avons passé de la mort à la vie. » Que personne ne se glorifie faussement de ses vertus, mais aussi ne se rabaisse point au-dessous de ses propres mérites. Saint Jean nous donne une règle sûre: « Quiconque est rempli d'amour pour ses frères est au nombre des élus, » parce qu'il a mérité d'entrer dans le royaume des vivants.

« Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. » Il s'agit ici de la mort de l'âme. Car l'âme qui a péché est morte. L'âme est la vie de la chair, comme Dieu est la vie de l'âme. La mort du corps consiste dans la perte de l'âme, et la mort de l'âme dans la perte de Dieu. Aussi est-il certain que nous naissons tous en ce monde avec la mort de l'âme, à cause du péché originel que nous tenons d'Adam; mais la grâce de Jésus-Christ régénère les fidèles et leur rend la vie de l'âme. De sorte que le mystère du baptême et de la foi n'est véritablement utile et ne rend la vie qu'à ceux qui aiment sincèrement leurs frères. Aussi, remarquons bien que l'Apôtre ne dit pas : Celui qui n'aime pas encourra la mort, comme s'il était question d'un châtiment éternel que doivent un jour subir les pécheurs; mais « celui qui n'aime pas demeure dans la mort. » Il désigne donc cette mort dont on peut revenir, même en cette vie, à condition de ressentir pour ses frères une charité parfaite. C'est pourquoi il est dit dans l'Apocalypse : « Heureux et saint est celui qui a part à la première résurrection. » Sur ceux-là, la seconde mort n'a aucun pouvoir.

« Tout homme qui hait son frère est homicide. » Si vous vous inquiétez peu de la haine que vous nourrissez contre votre frère, en sera-t-il de même de l'homicide que vous commettez en votre cœur? Sans lever même la main contre votre frère, vous êtes déjà homicide aux yeux de Dieu. Votre frère vit encore, et cependant vous êtes jugé comme son meurtrier.

« Et vous savez que nul homicide n'a en lui-même le principe de la vie éternelle. » Quand même la foi de cet homme pourrait le faire regarder comme un saint, il n'a pas en lui-même le principe de la vie éternelle. Quand sera venu le jour de la rémunération, il sera condamné avec l'envieux Caïn celui qui se rend homicide en vivant dans les discordes et les inimitiés, en ne se conservant pas en paix avec ses frères. Remarquons bien que l'Apôtre ne dit pas: L'homicide n'a pas la vie en lui, mais tout homicide, c'est-à-dire non-seulement celui qui tourne le glaive contre son frère, mais encore celui qui le poursuit de sa haine.

« Ce qui nous a fait connaître l'amour de Dieu envers nous, c'est qu'il a donné sa vie pour nous. » Nous savons, par l'exemple de la passion du Seigneur, quelle charité parfaite doit exister entre nous. « Personne ne peut avoir un plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis. » Saint Paul a dit aussi : « Mais c'est en cela même que Dieu fait éclater son amour pour nous, puisque lorsque nous étions encore pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous dans le temps. » C'est cette charité que le Seigneur recommandait à Pierre, en lui disant : « Pierre, m'aimez-vous? Paissez mes brebis. » Pierre ayant protesté de son amour, Jésus-Christ ajouta : « Lorsque vous serez vieux, vous étendrez vos mains, et un autre vous ceindra, et

vous mènera où vous ne voudrez pas.» Or, il dit ces mots, ajoute l'évangéliste, « pour marquer de quelle mort il devait glorifier Dieu. » En lui recommandant ses brebis lorsqu'il confessait son amour, le Seigneur lui enseignait que la preuve d'un amour parfait était de donner sa vie pour ses brebis. «Il a donné sa vie pour nous ; de même nous devons donner notre vie pour nos frères. » Mais, dira-t-on, comment pourrons-nous avoir une telle charité? Ne désespérez pas ainsi de vous-même. Peut-être que déjà la charité est née en vous, mais elle n'est pas encore parfaite. Nourrissez-la pour qu'elle ne vienne pas à s'éteindre. Et comment, direz-vous, puis-je savoir que la charité est née en moi, et qu'il me faut la nourrir? Ecoutez ce qui suit:

« Comment un homme qui possède les biens de ce monde, et qui, voyant son frère dans le besoin, lui ferme son cœur, aurait-il en lui l'amour de Dieu? » C'est par là que commence la charité. Si vous n'êtes pas encore préparé à mourir pour votre frère, soyez prêt à l'aider de vos moyens. Car si vous ne venez en aide à votre frère dans le malheur, vous n'avez pas en vous la charité de Dieu le Père, en qui vous avez été régénérés tous deux.

« Mes petits enfants, n'aimons pas de bouche, ni en parole, mais en action et en vérité. » D'abord en action : si notre frère ou notre sœur sont nus et manquent du pain de chaque jour, donnons-leur ce que leurs besoins corporels demandent ; si nous les voyons dépourvus des dons spirituels, secourons-les autant qu'il nous est possible. En vérité : c'est-à-dire montrons-nous bienfaisants sans arrière-pensée, et non par désir de la louange humaine, de la vaine gloire, ou encore pour faire honte à

ceux qui, beaucoup plus riches que nous, sont loin d'exercer autant d'œuvres de bienfaisance. Quand un esprit est animé de l'un de ces mauvais sentiments, il n'est point véritablement pur, malgré la charité qu'il semble témoigner à son prochain.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit à un de ceux qui étaient à table avec lui dans la maison d'un des principaux pharisiens : Un homme prépara un festin auquel il invita beaucoup de monde, et à l'heure du repas il envoya un serviteur dire à ceux qui étaient invités de venir, parce que tout était prêt. Mais tous, comme de concert, se mirent à s'excuser. Le premier dit : J'ai acheté une maison de campagne, il faut que j'aille la voir ; je vous prie de m'excuser. Un second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais en faire l'essai ; je vous prie de m'excuser. Un autre dit : Je viens de me marier, je ne puis y aller. Le serviteur, étant revenu, rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille, tout en colère, dit à son serviteur : Allez sur-le-champ dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux. Seigneur, dit le serviteur, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné, et il y a encore de la place. Le maître lui dit : Allez dans les chemins et le long des haies, et pressez les gens d'entrer.

afin que ma maison se remplisse; car je vous déclare que nul de ceux que j'avais invités ne sera de mon festin. (Saint Luc, ch. XIV, v. 16-24.)

HOMÉLIE DE SAINT AUGUSTIN.

On vous a lu, mes Frères, plusieurs passages de l'Écriture-Sainte; ce n'est pas assez de les avoir entendus, il faut qu'avec la grâce du Seigneur, je vous en explique la pensée. Dans ce qu'on a lu de l'Apôtre, nous avons vu qu'il rend grâces au Seigneur de la foi des Gentils. Et pourquoi lui en rend-il grâces, sinon parce que c'est son propre ouvrage?

C'est aussi la pensée du Psalmiste : « Dieu des vertus, convertissez-nous; montrez-nous la lumière de votre visage, et nous serons sauvés. » Enfin, dans ce qu'on a lu de l'Évangile nous avons vu que nous avons été appelés à un festin; ou plutôt, que d'autres y ont été appelés, et que nous y avons été amenés même pour ainsi dire par force.

« Un homme fit un grand festin, » dit l'Évangile. Quel est cet homme, sinon Jésus-Christ, homme et médiateur entre Dieu et les hommes? « L'heure du festin étant venue, il envoie dire aux convives qu'il est temps de venir. » Et qui sont ces convives, sinon ceux qui ont été appelés d'abord par les prophètes que Jésus-Christ avait envoyés devant lui? Et quand ont-ils été appelés? — Dans tous les temps où il y eut des prophètes envoyés de Dieu. — Car les prophètes envoyés de Dieu n'ont fait autre chose que de convier le monde au festin de Jésus-Christ. Mais

qu'ont fait les invités? Ils se sont contentés de recevoir ceux qui les conviaient, et ils ont négligé le festin : c'est-à-dire qu'ils ont lu les prophètes, et qu'ils ont rejeté Jésus-Christ, et l'ont fait mourir, et c'est en le faisant mourir qu'ils nous ont préparé, sans le savoir, le festin où nous avons eu le bonheur d'être admis. Car c'est après que le festin a été tout préparé, c'est-à-dire après que Jésus-Christ a été immolé pour nous, après qu'il est ressuscité, et que la cène du Seigneur, bien connue des fidèles, a été enseignée, recommandée à ses disciples, et préparée par ses mains sacrées et par son adorable parole; oui, c'est alors seulement que les apôtres ont été envoyés pour dire à ceux à qui les prophètes l'avaient déjà dit : « Venez au festin. »

Ceux qui ne voulurent point y aller s'en excusèrent, les uns d'une manière, les autres d'une autre. Mais toutes leurs excuses se réduisent à trois. « L'un dit : J'ai acheté une maison de campagne, je vous prie de m'excuser. Un autre : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les éprouver; excusez-moi, je vous prie. Un autre, enfin : J'ai épousé une femme; je vous prie de m'excuser, je ne puis y aller. » Voilà, en effet, à quoi se réduisent tous les prétextes sur lesquels se fondent ceux qui ne veulent point aller au festin.

C'est *ce qu'il* faut tâcher de bien voir, et ce qui mérite l'examen, de peur que nous ne soyons de ceux qui s'éloignent du festin sous l'un de ces prétextes fâcheux.

Cette maison achetée désigne l'esprit de domination et d'orgueil. Ce qu'on aime dans une maison de campagne, c'est d'y être le maître, d'y avoir des gens qui dépendent de soi, d'y dominer. Or, qu'est-ce que cela? n'est-ce pas l'orgueil, le plus grand et le premier de tous les vices?

Car si le premier homme a péché, c'est qu'il a voulu dominer et n'avoir de maître que lui-même. Qu'est-ce que dominer, sinon se complaire dans sa propre puissance? Puisqu'il y a une puissance au-dessus de la nôtre, il faut nous y tenir soumis, si nous voulons être en sécurité. Ainsi cette excuse : « J'ai acheté une maison de campagne, je vous prie de m'excuser, » représente l'homme qui, emporté par l'orgueil, c'est-à-dire par le plaisir de dominer, refuse d'aller au festin.

« J'ai acheté cinq paires de bœufs, » dit un autre. « Pourquoi cinq? » Ne suffisait-il pas de dire : « J'ai acheté des bœufs. » L'Évangile cache ici quelque chose de mystérieux.

Ce nombre cinq désigne les cinq sens que la nature a mis en nous, par lesquels nous apercevons les choses sensibles. Tout le monde les connaît; et ceux qui ne les auraient pas remarqués les apercevront en y réfléchissant. Nous sommes donc pourvus de cinq sens : la vue, qui réside dans les yeux; l'ouïe, qui réside dans les oreilles; l'odorat, dans les narines; le goût, dans la bouche, et le toucher, dans tout le corps. Par la vue, on fait la différence du blanc, du noir et de toutes les autres couleurs; par l'ouïe, celle des sons; par les narines, celle des odeurs; par le goût, celle du doux et de l'amer, et de toutes les autres saveurs; enfin, par le toucher, celle de ce qui est dur ou mou, rude ou poli, chaud ou froid, léger ou pesant.

Ainsi nos sens sont au nombre de cinq, et nous avons pour chacun d'eux une paire d'instruments. Pour les trois premiers, la vue, l'ouïe, l'odorat, nous avons deux yeux, deux oreilles et deux narines; ces doubles instruments sont bien marqués. On trouve encore un instru-

ment double dans le goût, auquel président conjointement la langue et le palais. Quant au toucher, siége principal de la sensation, on peut aussi distinguer le toucher intérieur et extérieur.

Mais pourquoi ces sens sont-ils plutôt exprimés par cinq paires de bœufs? C'est que, comme le propre des bœufs est de remuer la terre, de même ceux qui n'ont point le cœur élevé par la foi ne sont appliqués qu'à la terre, et ne s'occupent que de la terre; ils ne veulent croire que ce qu'ils peuvent atteindre par les sens; leur esprit, leur volonté, ne se remuent que par les idées puisées dans les sens. « Je ne crois, disent-ils, que ce que je vois; cette chose est blanche ou noire, ronde ou carrée, de telle ou de telle couleur, je le sais, je le sens, je n'en puis douter; la nature me l'enseigne. Mais elle ne m'oblige point de croire ce que vous ne sauriez me faire voir. Une voix, je l'entends : mon oreille me fait juger si elle est bonne ou mouvaise; si celui qui chante chante bien ou mal, je le sens, je le sais par quelque chose qui se passe en moi. Pour une odeur, je sens et je sais avec certitude si elle est agréable ou non. Il en est de même des saveurs. Je sens si elles sont douces ou amères, assaisonnées ou insipides. Enfin, je sens et je sais certainement, par le toucher, si cet objet est dur ou mou, rude ou poli, froid ou chaud. C'est à quoi se réduit toute ma science. Je n'entends rien à tout ce que vous me dites au-delà; et que pouvez-vous me faire voir de plus? »

Ainsi raisonnait l'apôtre saint Thomas. Non content du témoignage de ses yeux sur la résurrection de Jésus-Christ, il voulait encore celui de ses mains. « Si je ne mets, disait-il, mes doigts dans les trous que les clous ont faits, et ma main dans l'ouverture du côté, je ne

croirai point. » Et Jésus, qui pouvait ressusciter sans garder sur son corps aucun vestige de ses plaies, en conserve les cicatrices pour guérir ces doutes, qui étaient comme autant de plaies faites à son cœur. Mais en même temps, comme le Sauveur avait en vue ceux qu'il appellerait un jour au festin, comme il voulait les prémunir contre les excuses que les sens ne manquent point de suggérer, il ne se contente pas de guérir et de ramener cet apôtre, mais il ajoute : « Heureux ceux qui ne voient point et qui ne laissent pas de croire. » Pour nous, mes Frères, rendons grâces à Dieu de ce que nous avons été appelés au festin de manière à n'en être point détournés par les cinq paires de bœufs symboliques dont parle notre Évangile. Nous avons été appelés dans un temps où nous ne pouvons ni voir le visage de Jésus-Christ, ni entendre les paroles de sa bouches, ni être touchés de l'odeur de ses parfums, non moins enivrants que les précieux aromates qu'une femme pieuse répandit sur sa tête, et qui embauma toute la maison. Ceux qui s'y trouvèrent les sentirent; mais nous ne les sentons que par la foi. Nous n'avons pu souhaiter de nous trouver au banquet dans lequel il donna à ses apôtres un mets consacré de ses mains; cependant la foi nous le fait goûter chaque jour.

Ne vous étonnez donc pas qu'entre ceux qui furent de ce festin, et à qui il distribua de sa propre main cette manne divine, il s'en soit trouvé un qui n'avait point la foi. La perfidie de celui-là a été compensée par le prix et par le mérite de la foi de ceux qui sont venus depuis. Car Paul n'y était pas plus que nous-mêmes, et il a cru; Judas y était, et il a trahi son divin Maître. Combien a-t-il encore d'imitateurs! Car quoique nous n'ayons vu ni la

table sur laquelle Jésus-Christ soupa avec ses apôtres, que nous n'ayons ni vu ni goûté le pain qu'il prit entre ses mains, la cène que nous célébrons tous les jours est cependant la même. Et combien y en a-t-il qui y boivent et y mangent leur condamnation!

Ce qui parut avoir donné occasion à Jésus-Christ de proposer la parabole du festin, c'est qu'un de ceux qui étaient à table avec lui s'était écrié: « Heureux celui qui mangera le pain dans le royaume de Dieu! » Cet homme soupirait après ce pain comme après une chose éloignée, et ce pain après lequel il soupirait était devant lui. Car quel est le pain du royaume de Dieu, sinon celui même qui a dit: « Je suis le pain vivant descendu des cieux. » Mais c'est un pain pour lequel il faut préparer non la bouche, mais le cœur.

Nous croyons en Jésus-Christ; nous recevons avec foi ce qu'il nous a laissé, et nous savons où ce que nous recevons élève nos pensées. Nous recevons peu, mais c'est cependant ce qui nourrit et qui engraisse nos âmes. Car ce qui les soutient, ce n'est ni ce qui se voit ni ce qui se touche, mais ce qui se croit.

Nous ne cherchons donc point le témoignage de nos sens extérieurs, et nous nous gardons bien de dire: Nous comprenons que ceux-là aient cru, qui ont vu le Sauveur après sa résurrection, si ce qu'on en dit est vrai, et qui l'ont touché de leurs mains; mais nous, qui ne le touchons point, comment pourrions-nous croire? Si nous jugeons ainsi, mes Frères, nous sommes de ceux que ces cinq paires de bœufs empêchèrent d'aller au festin.

Car remarquez, mes Frères, que ce que Jésus-Christ a voulu nous désigner par ces cinq paires de bœufs, ce n'est

pas précisément la volupté qui résulte des sensations agréables, mais la curiosité qui emploie les sens à sonder des mystères, comme la volupté les emploie à goûter ce qui peut la flatter. Aussi, celui qui s'excuse sur ce qu'il avait acheté ces cinq paires de bœufs ne dit-il pas : « Je m'en vais les éprouver? » Car vouloir éprouver une chose par les sens, dont ces cinq paires de bœufs sont la figure, c'est vouloir se tirer du doute par le témoignage des sens. C'est ce que saint Thomas voulait faire : « Je veux voir, disait-il, je veux toucher, je veux mettre mes doigts dans les plaies. — Eh bien, lui dit Jésus-Christ, mettez ici vos mains et ne soyez plus incrédule. J'ai été mis à mort pour vous; c'est par ces mêmes ouvertures où vous voulez mettre vos doigts que j'ai versé mon sang pour vous racheter, et vous ne croirez point, dites-vous, que vous ne m'ayez touché ! Je veux bien avoir cette condescendance pour vous. Me voici : touchez-moi donc, et croyez enfin. Touchez ce que j'ai conservé de mes plaies pour guérir celles que le doute a faites à votre âme. »

Le dernier qui refusa d'aller au festin s'excuse en disant : « J'ai pris une femme. » Voilà cette volupté de la chair, qui en détourne un si grand nombre du céleste festin ; et plût à Dieu que ce fût seulement parmi ceux qui sont hors de l'Eglise, plût à Dieu que nous n'eussions point ce reproche à faire à la plupart des chrétiens ! Car combien qui croient que le bien de l'homme est dans les plaisirs des sens ! Ce sont ceux que l'Apôtre nous désigne tenant ce langage : « Buvons et mangeons, nous mourrons demain. Qui est revenu de l'autre monde dans celui-ci? Qui nous en a dit des nouvelles? Emportons-nous en mourant autre chose que les plaisirs que nous nous sommes donnés ? » C'est « avoir épousé une femme, » que de

parler ainsi ; c'est s'attacher à la terre, c'est faire sa félicité des plaisirs charnels, et s'excuser par ce motif d'aller au festin. Hélas ! que ceux qui refusent d'y aller prennent garde qu'une faim intérieure ne les fasse périr !

Ecoutons ce que dit sur cette excuse le grand apôtre, l'évangéliste saint Jean : « N'aimez point le monde, dit-il, ni tout ce qui est dans le monde, vous qui êtes appelés au festin du Seigneur. » Il ne dit pas : N'ayez et ne possédez rien de ce qui est dans le monde, mais « ne l'aimez pas. » Vous avez de ces sortes de biens, vous en possédez; soit, mais vous ne vous en tenez pas là, vous les aimez. Or, l'amour des choses de la terre est une glue qui s'attache aux ailes de l'âme ; dès que votre cœur s'y adonne, vous êtes arrêté. « Qui vous donnera donc des ailes comme celles de la colombe ? » Quand volerez-vous là où se trouve le repos ! Quand renoncerez-vous à ce malheureux amour, qui vous tient attaché aux choses d'ici-bas et vous y fait chercher une félicité pernicieuse ?

Le son de cet airain céleste qui nous dit : « N'aimez point le monde, » ne cesse de se faire entendre à toute la terre. Saint Jean ne se contente pas de dire : « N'aimez point le monde, ni rien de ce qui est dans le monde, » il ajoute : « Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est point en lui. Car tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. » Voilà les trois sources de nos trois excuses ; saint Jean place ici le premier ce que notre Evangile a mis le dernier. » J'ai épousé une femme, » c'est la concupiscence de la chair. » J'ai acheté cinq paires de bœufs, » c'est la concupiscence des yeux. « J'ai acheté une maison de campagne, » voilà l'orgueil de la vie.

Pourquoi dans ces paroles de saint Jean, la curiosité

est-elle appelée la « concupiscence des yeux, » quoiqu'elle s'exerce généralement par tous les sens? C'est que le sens de la vue, qui réside dans les yeux, est bien au-dessus de tous les autres. C'est que l'action même de nos cinq sens s'exprime par le mot *voir*, quoique l'action de voir n'appartienne proprement qu'aux yeux. Car ce n'est pas seulement sur ce qui a rapport aux yeux que l'on dit : Regardez et voyez, par exemple, combien ce marbre est blanc; on dit également sur ce qui n'a rapport qu'aux oreilles : Voyez combien cette voix est sonore. Pourriez-vous bien dire également : Ecoutez combien ce marbre est blanc? Non. Il n'y a donc que le mot *voir* qui s'applique à l'action de tous les sens. Les mots qui expriment l'action des sens autres que la vue n'ont pas ce privilége, pas même l'expression *sentir*, quoique ce soit le mot générique. Car nous ne disons pas : *Ecoutez, sentez* combien cette voix est sonore! sentez combien ce fruit est doux, sentez combien ce corps est chaud ou froid, rude ou poli, dur ou flexible. Au contraire, nous disons fort bien : Voyez combien cette voix est douce, voyez combien cette odeur est agréable, voyez combien ce fruit est doux, voyez combien cette terre est souple au toucher.

C'est ainsi que Jésus-Christ même s'expliqua lorsque, apparaissant à ses disciples après sa résurrection, il vit que sa présence n'avait point guéri leur foi chancelante, puisqu'ils croyaient voir un esprit. Il ne se contente pas de dire : « Pourquoi hésitez-vous? pourquoi ces différentes pensées qui vous viennent dans l'esprit? Voyez mes pieds et mes mains; » mais il ajoute : « Touchez-moi, et voyez si un esprit a de la chair et des os, comme vous voyez que j'en ai. »

Voyez se dit donc et des yeux et des autres sens. Mer-

veilleuse bonté du Sauveur ! il ne cherchait que le sentiment intérieur de la foi, et il s'offre au sentiment extérieur de tous les sens !

Pour nous, mes Frères, nous n'avons atteint Jésus-Christ par aucun de ces sens extérieurs et corporels, et cependant notre cœur a cru en lui. Ce que nous avons entendu de lui, nous ne l'avons pas entendu de sa bouche même, mais de celle des prédicateurs de son Evangile, de ces heureux conviés qui, assis au festin, nous y invitaient en laissant passer jusqu'à nous quelque chose des douceurs qu'ils y goûtaient.

Qu'il ne soit donc plus question de ces excuses, si vaines et si malheureuses. Allons au festin pour nourrir et engraisser nos âmes. Ne nous en laissons point détourner par l'enflure de l'orgueil! Que les curiosités illicites ne nous en détournent point, ni par la fausse élévation qu'elles inspirent, ni par cette fausse crainte que parfois elles produisent, et qui n'est pas moins capable de nous éloigner de Dieu. Enfin, que les plaisirs des sens et de la chair ne nous fassent jamais renoncer aux plaisirs infinis qui inondent le cœur et l'esprit dans ce divin banquet. Allons-y donc, courons-y, et notre âme reprendra sa première vie. Ce furent des pauvres, des malades, des boiteux et des aveugles, qui allèrent à ce festin. Il n'y vint ni riches, ni de ces hommes sains de corps qui croient toujours se bien porter, marcher bien et voir clair, en un mot, qui présument beaucoup d'eux-mêmes, mais dont la maladie est d'autant plus désespérée qu'ils sont plus superbes. — Que les pauvres y viennent ! car ils y sont invités par celui qui, de riche qu'il était, s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté. Que les malades y viennent ! car c'est pour

eux, et non pour les hommes en santé, que le médecin est venu. Que les boiteux y viennent ! car c'est à eux de dire avec David, au divin médecin : « Pressez mes pas pour me faire marcher dans vos voies. » Enfin, que les aveugles y viennent ! car c'est à eux de dire avec le même David : « Rendez la lumière à mes yeux, afin qu'il ne m'arrive point de tomber dans le sommeil de la mort. »

Tous ces pauvres, ces malades, ces boiteux et ces aveugles marchèrent aussitôt qu'ils furent appelés et remplirent les places de ceux qui devaient être conviés d'abord, et que leurs mauvaises excuses avaient fait rejeter. Ils vinrent donc sur-le-champ; ils vinrent des rues et des carrefours où on les avait trouvés. Le serviteur envoyé pour les faire venir ayant dit au maître : « Seigneur, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné, et il y a encore des places vides.—Allez, lui dit le Seigneur, le long des haies et des chemins, et sollicitez d'entrer tous ceux que vous rencontrerez. Ma maison est grande; j'ai préparé un grand festin, je ne saurais souffrir qu'il y ait des places vides. » Ce sont les Gentils qui sont venus des rues et des carrefours. Que les hérétiques, qui sont le long des haies, viennent donc aussi à leur tour, et ils trouveront dans ce festin la paix qu'ils ne sauraient goûter ailleurs. Les haies sont un symbole naturel de l'hérésie; car que prétendent ceux qui plantent des haies, sinon de se mettre à part et de se séparer des autres?

DISCOURS DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

Il y a une grande différence, mes très chers Frères, entre les délices du corps et celles de l'âme. Les premières

excitent d'abord en nous un ardent désir, et finissent par nous causer du dégoût. Le contraire arrive pour les secondes. Avant d'en jouir, nous n'avons pour elles que de l'indifférence d'abord ; mais aussitôt que nous en jouissons, nous nous y attachons avec beaucoup d'affection et beaucoup d'ardeur; elles sont même d'autant plus passionnément désirées par celui qui les éprouve, qu'elles sont pleinement éprouvées par celui qui les désire. Les premières, c'est-à-dire les jouissances sensuelles, sont agréables quand on les souhaite, et désagréables quand on les goûte; les autres, c'est-à-dire les joies spirituelles, sont désagréables lorsqu'on ne fait que les désirer, mais deviennent délicieuses lorsqu'on les goûte. En celles-là la jouissance succède au désir et le dégoût à la jouissance; mais, au contraire, en celles-ci la jouissance succède au dégoût et le désir à la jouissance.

L'âme est d'autant plus affamée des délices spirituelles qu'elle en est plus nourrie ; car plus elle en goûte la douceur, plus elle en connaît l'excellence; et plus elle en connaît l'excellence, plus elle en aime la possession. Aussi ne peut-on les aimer, lorsqu'on ne les possède pas, parce qu'on n'en peut connaître la douceur qu'en les possédant. Peut-on, en effet, aimer une chose qu'on ne connaît pas? C'est ce qui a fait dire à David : « Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux! » Comme s'il disait : Vous ne sauriez connaître les douceurs qui se trouvent en Dieu si vous ne les connaissez pas; mais recevez dans votre cœur cette chair qui donne la vie, et, goûtant combien elle est excellente et délicieuse, vous l'aimerez avec ardeur.

Or, l'homme a perdu ces vraies délices quand il a péché dans le paradis terrestre; et il s'est banni lui-

même de ce lieu de félicité lorsqu'il a fermé son cœur à ces aliments célestes qui nous remplissent de douceurs tout intérieures et toutes spirituelles. De là vient que, nés dans les misères de cet exil, nous nous trouvons ici dans un tel dégoût du bien véritable que nous ignorons ce que nous devons désirer. Or, ce dégoût est une maladie qui s'augmente d'autant plus en nous que nous nous éloignons davantage de cette nourriture si pleine de délices. Et ainsi, plus l'âme s'est déshabituée longtemps de goûter à ces jouissances spirituelles, moins elle les désire. Ainsi, elle se dessèche par ce dégoût; elle devient toute languissante par ce défaut de nourriture, et, rejetant cette douceur intérieure qui lui est offerte, elle devient assez misérable pour aimer la faim qu'elle souffre, en ne voulant se rassassier que des voluptés extérieures, qui ne peuvent jamais la satisfaire.

Mais la divine bonté ne nous abandonne pas, lors même que nous l'abandonnons. Elle remet devant les yeux de notre mémoire ces délices que nous avons méprisées; elle nous les propose de nouveau; elle réveille notre paresse et notre indifférence par ses promesses; elle nous invite et nous excite à chasser le dégoût mortel que nous ressentons, en nous disant : « Un homme fit un jour un grand festin, auquel il invita plusieurs personnes. » Quel est cet homme, sinon celui de qui il est dit par un prophète : « Il y a un homme, et qui l'a reconnu? » Qui a fait ce grand festin, sinon Jésus-Christ? C'est lui qui a préparé pour nos âmes ces chairs délicates et exquises qui nous rassasient spirituellement. Il a invité plusieurs personnes; mais peu sont venues.

« Et à l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir. » Qu'est-ce que l'heure du souper,

sinon la fin du monde vers laquelle nous arrivons tous les jours, selon cette pensée de l'Apôtre : « Nous qui nous sommes rencontrés à la fin des temps. » Si donc le temps auquel nous sommes appelés est l'heure de ce mystérieux festin, nous devons d'autant moins nous excuser d'aller au banquet divin que nous voyons déjà la fin des siècles s'approcher. Car, plus nous considérons le peu qui nous en reste, plus nous devons appréhender de voir finir ce temps de grâce qui nous est maintenant donné. Or, ce festin n'est pas appelé un *dîner*, mais un *souper*, parce qu'après le dîner il y a encore le souper; au lieu qu'après le souper il ne reste plus de repas à prendre. Comme donc ce festin éternel ne sera prêt qu'à la fin des temps, c'est avec raison que Jésus-Christ l'a ainsi désigné.

Ce serviteur par qui le père de famille envoie inviter les convives symbolise le saint ordre des prédicateurs. Or, tout indigne que j'en sois, je fais partie de ce nombre, et quoique chargé du pesant fardeau de mes péchés, je me trouve néanmoins, en ces jours derniers, mis au même rang que vous. Lorsque je travaille pour votre édification par mes paroles, je fais la fonction de ce serviteur du souverain Père de famille. Quand je vous avertis de mépriser les choses du monde, je viens vous convier à ce divin banquet des cieux. Que personne donc ne me méprise, comme si je n'étais en ce lieu que ce que je suis en moi-même. Car, quelque indigne que je paraisse de vous inviter, les joies et les délices que je vous promets sont néanmoins bien grandes et bien au-dessus de nos faibles conceptions humaines.

Il arrive souvent, mes Frères, qu'un grand seigneur mande un ordre à ses sujets ou même à des étrangers

par le moindre de ses serviteurs; et cependant on ne méprise point ce serviteur, à cause du respect qu'on a pour le maître qui l'envoie; on ne considère point qui est celui qui parle, mais seulement ce qu'il dit, et qui est celui au nom duquel il parle.

Agissez ainsi, mes Frères, agissez ainsi; et si vous avez raison de ne pas faire grand cas de ma personne, conservez au moins dans votre cœur le respect que vous devez à Dieu, qui vous appelle par mon ministère. Obéissez avec joie à cette divine vocation, pour être les convives du souverain Père de famille. Examinez l'état de votre âme et bannissez-en le dégoût mortel pour ces biens célestes. Car c'est pour le chasser de votre âme que tout est préparé. Que si, étant encore charnels, vous recherchez des aliments charnels, sachez que c'est en votre faveur que Dieu les a changés en un aliment tout spirituel; car c'est pour vous guérir du dégoût intérieur que vous aviez pour les aliments spirituels que cet unique Agneau a été immolé dans le banquet du Seigneur.

Et cependant combien font encore aujourd'hui ce qui est écrit dans la suite de l'Évangile : « Tous, d'un commun accord, commencèrent à s'excuser. » Dieu nous offre des aliments que l'on devrait lui demander; il veut bien donner, sans qu'on l'en prie, ce qu'à peine l'on oserait espérer après l'avoir demandé; et cependant on le méprise! Il offre les délices de ce festin éternel qu'il a préparé, et tous s'en excusent! Mais, afin de mieux vous faire concevoir les plus grandes choses et les plus sublimes, je vais me servir d'un exemple pris dans les moindres et dans les plus communes. Quoi! si un grand seigneur envoyait inviter un pauvre à sa table, dites-moi, mes Frères, que ne ferait-il point ce pauvre? Croyez-vous qu'il

ne recevrait pas une grande joie d'un honneur si inespéré? Ne ferait-il pas une réponse tout humble et toute respectueuse? Il changerait aussitôt de vêtements, se hâterait d'aller au festin, de crainte d'être prévenu par un autre. Ainsi donc un homme riche envoie-t-il inviter un pauvre, celui-ci y vole aussitôt; et quand Dieu même nous invite, nous refusons, nous, d'y aller!

Pendant que je vous parle, mes Frères, je me doute bien de ce que vos cœurs me répondent. Car vous dites peut-être en vous-mêmes : « Nous n'avons garde de nous excuser. Nous ressentons une extrême joie d'être appelés à ce festin céleste et d'y assister. » Mais quand vous parlez ainsi, mes Frères, sans doute votre cœur ne vous trompe point, s'il est vrai que vous ne préfériez pas l'amour de la terre à celui du ciel, si vous n'êtes pas plus occupés de ce qui regarde le corps que de ce qui regarde l'âme. Car l'Évangile nous découvre ici tous les prétextes apportés par ceux qui s'excusent du divin banquet. « Le premier dit au serviteur : J'ai acheté une maison de campagne, et il faut nécessairement que j'aille la voir; je vous prie de m'excuser. » Que signifie une maison des champs, sinon les biens de la terre? Ainsi celui-là va la visiter, qui ne pense qu'aux choses extérieures et à l'acquisition ou à la conservation de ses richesses.

« *Le second lui dit* : J'ai acheté cinq paires de bœufs, *et* je m'en vais les éprouver; je vous prie de m'excuser. » Qu'entendons-nous par ces cinq paires de bœufs, sinon les cinq sens du corps. Or, comme ces sens corporels n'ont aucune part à l'intérieur, mais s'étendent seulement sur les choses extérieures, et que, laissant ce qui est au dedans de nous, ils se répandent tous au dehors, c'est avec raison qu'ils nous désignent cette curiosité condam-

nable qui s'occupe seulement à examiner la vie des autres, et qui, ignorant ce qui se passe dans son propre intérieur, reporte toutes ses pensées au dehors d'elle-même. Point de vice plus dangereux ; car il porte l'esprit à scruter la vie du prochain, en lui dérobant la sienne propre, afin que, tout entière aux affaires d'autrui, notre âme ignore tout ce qui la regarde. Car l'esprit trop curieux acquiert autant de connaissances sur la valeur des autres qu'il en acquiert peu sur sa propre valeur. Aussi celui qui s'excuse d'aller au festin, alléguant ses cinq paires de bœufs, ajoute-t-il : « Je m'en vais les éprouver ; je vous prie de m'excuser. » Ces paroles : « Je vais les éprouver, » indiquent particulièrement le vice de la curiosité, auquel l'*essai* et l'*épreuve* appartiennent plus qu'à tous les autres défauts.

Mais remarquez que ces deux hommes qui s'excusent d'aller au festin auquel Dieu les invite mêlent à leur réponse des paroles d'humilité : « Je vous prie, disent-ils, de m'excuser. » En disant : « Je vous prie, » lorsqu'ils refusent l'invitation, ils font paraître de l'humilité dans leurs paroles, tandis qu'ils témoignent de l'orgueil dans leur action. Tous les pécheurs en agissent ainsi, continuant de pratiquer ce qui les condamne. Quand nous disons à un homme qui vit mal : « Convertissez-vous, suivez Dieu, détachez-vous de ce monde, » n'est-ce pas l'inviter au divin banquet de Jésus-Christ? Et lorsqu'il répond : « Priez Dieu pour moi, parce que je suis un pécheur ; je ne puis faire ce que vous me dites, » que fait-il autre chose, sinon de supplier et de s'excuser? Et, en effet, en disant : Je suis un pécheur, il fait paraître de l'humilité ; mais en ajoutant : Je ne puis me convertir, il témoigne de l'orgueil. Et ainsi il refuse, mais honnête-

ment; il feint l'humilité dans ses paroles, et montre de l'orgueil dans ses actions.

« Or, le troisième dit : J'ai épousé une femme, et ainsi je ne puis y aller. » Que faut-il entendre par cette excuse, sinon la volupté de la chair? Quoique le mariage soit bon, et qu'il ait été institué par la divine Providence pour la propagation du genre humain, il arrive cependant que plusieurs recherchent dans le mariage moins l'effet de sa fécondité que la satisfaction des désirs charnels; de la sorte, une institution bonne et juste en elle-même peut bien être la figure d'une chose injuste et mauvaise.

Le souverain Père de famille vous invite donc tous à son festin éternel ; mais les réprouvés, étant ou possédés d'avarice, ou détournés par la curiosité, ou plongés dans les voluptés sensuelles, s'excusent tous de s'y rendre. Et comme l'un est occupé par le soin des choses terrestres, l'autre distrait par le curieux examen des actions du prochain, l'autre a l'âme souillée par des passions honteuses; il s'ensuit que tous ceux-là éprouvent le plus profond dégoût pour les célestes aliments de l'éternité.

« Le serviteur, revenu, rapporta tout à son maître, qui, « se mettant en colère, lui dit : Allez de suite sur les « places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pau- « vres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. »

C'est ainsi, mes Frères, que celui qui s'attache plus qu'il ne le doit aux biens de la terre refuse d'aller au festin du ciel; c'est ainsi que l'homme agité par une curiosité inquiète éprouve du dégoût pour les aliments de la vie divine ; c'est ainsi que l'esclave des désirs charnels a de l'aversion pour les aliments spirituels, même les plus excellents. — Les superbes donc refusent de se

rendre au festin du Seigneur, et le Seigneur y appelle les pauvres. Pourquoi cela ? Parce que, selon la pensée de saint Paul, « Dieu a choisi les faibles selon le monde, pour confondre tous les puissants. »

Mais remarquez bien quels sont, d'après l'Evangile, ceux qui, ayant été appelés au festin, ne manquèrent pas de s'y rendre : ce sont les pauvres et les estropiés. Les pauvres et les infirmes désignent ici ceux qui, dans le jugement qu'ils portent d'eux-mêmes, sont faibles et imparfaits. Car les pauvres orgueilleux dans leur pauvreté doivent plutôt être appelés les forts que les infirmes. Les aveugles sont ceux qui n'ont aucune lumière d'esprit ; les boiteux, ceux qui ne marchent pas droit dans leurs actions. Or, les mœurs vicieuses étant ainsi désignées ordinairement par les défauts du corps, il suit de là que si les convives qui refusèrent étaient pécheurs, ceux qui acceptèrent après avoir été appelés l'étaient aussi. Quelle était la différence ? C'est que les premiers étaient les pécheurs superbes qui sont rejetés, et les autres, d'humbles pécheurs qui sont toujours admis.

Ainsi, Dieu choisit ceux que le monde méprise, parce que le mépris qu'on fait de nous sert quelquefois à nous faire rentrer en nous-mêmes. Nous voyons ailleurs, en effet, dans l'Evangile, que ce fils prodigue qui avait quitté son père et mangé la part de ses biens, ayant commencé à souffrir la faim et la misère, revint à d'autres sentiments, et se dit en lui-même : « Combien de « serviteurs à gages, dans la maison de mon père, « ont du pain en abondance ? » Et en effet, dans l'égarement de ses péchés, il était allé si loin hors de lui-même, que s'il n'eût été pressé de la faim, il ne fût jamais revenu à lui. C'est par la privation des jouissances terres-

tres qu'il commença à considérer les biens spirituels qu'il avait perdus.

Ce sont donc les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux qui sont appelés au festin céleste, et ce sont eux qui y viennent. Car il arrive d'ordinaire que les infirmes et ceux que le monde traite avec mépris écoutent avec d'autant plus de promptitude la parole du Seigneur, que le monde n'a rien d'agréable pour eux.

Apprenons maintenant, mes Frères, ce que dit le serviteur après avoir amené au festin de son maître ceux qu'il lui avait ordonné d'inviter : « Seigneur, j'ai fait ce « que vous avez commandé, et il reste encore de la « place. » Le Seigneur, en effet, a choisi un grand nombre de Juifs, pour les réunir à son banquet divin; mais le grand nombre des Israélites qui ont cru en lui n'a pas suffi pour remplir toutes les places de cette table céleste. Cette foule nombreuse des Juifs est déjà entrée, et cependant il reste encore bien des places dans ce royaume, où la multitude presque infinie des Gentils doit être reçue. Et c'est pour cela que Jésus-Christ dit à ce même serviteur : « Allez parmi les chemins, et le long des « haies, et sollicitez-les d'entrer, afin que ma maison soit « remplie. »

Le Seigneur, recueillant ainsi des convives dans les villes et sur les places publiques, nous désigne ainsi ce peuple qui, fidèle à la loi, vivait tout entier dans les villes, c'est-à-dire jouissait du bienfait de la civilisation et de cette urbanité qui distingue les honnêtes gens du monde; mais ceux qu'il assemble sur les chemins et le long des haies figurent ces peuples grossiers et sans civilisation, c'est-à-dire les Gentils dont parlait David, disant : « Alors tous les arbres des forêts se réjouiront

« en la présence du Seigneur, parce qu'il vient. » Car les arbres des forêts représentent bien les Gentils, qui ont toujours été comme des arbres stériles et courbés par l'infidélité. Ainsi, ceux qui de cette vie grossière et sauvage ont été convertis à la vraie foi sont pour ainsi dire sortis des ronces et des épines, pour venir au banquet de Jésus-Christ.

Or, remarquez que, pour cette troisième vocation, Jésus-Christ ne dit pas simplement : « Invitez-les ; » mais « sollicitez-les instamment d'entrer. » Les uns sont appelés, et ne viennent pas; d'autres sont appelés, et se rendent; mais il ne dit pas simplement des derniers qu'ils sont appelés, il ajoute qu'on les presse instamment d'entrer. Ceux-là, mes Frères, sont appelés, mais ne viennent pas, qui, recevant le don d'intelligence, n'ont pas soin de suivre par leurs actions le chemin qu'il leur découvre; ceux-là sont appelés et viennent, qui, ayant reçu cette grâce d'intelligence, vivent selon les règles qu'elle leur enseigne. Enfin, il y en a d'autres qui sont appelés de manière à être comme forcés d'entrer dans la salle du festin : ce sont ceux qui connaissent le bien, mais ne l'accomplissent pas; ils voient ce qu'il faudrait faire, mais ne le désirent pas avec assez d'ardeur pour l'accomplir.

Et souvent ces âmes deviennent d'autant plus malheureuses dans la poursuite des biens temporels, que, malgré tous leurs efforts, il leur est impossible d'obtenir cette gloire et ces honneurs du monde qu'elles recherchent avec tant de passion. Plus elles se proposent, pour ainsi dire, de naviguer en haute mer vers les jouissances les plus élevées de ce monde, plus elles sont comme repoussées par des vents contraires vers l'humble rivage de leur bassesse primitive et de leur première condition.

Ainsi, toujours trompées dans leurs désirs par les disgrâces du monde, elles commencent à bien recevoir les avertissements que Dieu leur donne pour leur apprendre ce qu'elles doivent faire. Aussi, bientôt ces âmes retournent-elles avec une extrême confusion vers Celui que l'amour du monde leur avait fait abandonner avec tant d'orgueil. Et en effet, il arrive que plusieurs de ceux qui travaillent pour acquérir la gloire du monde, ou abattus par de longues maladies, ou rebutés par les injures et par les disgrâces qu'ils reçoivent, ou affligés par des pertes et par des malheurs extraordinaires, apprennent, par tous les déplaisirs que le monde leur fait souffrir, combien ils ont eu tort de mettre leur bonheur dans ses vanités; et, se condamnant eux-mêmes dans leurs désirs déréglés, ils retournent enfin à Dieu du fond de tout leur cœur.

C'est de ces âmes malheureuses que le Seigneur disait par la bouche d'un prophète : « Je fermerai vos sentiers d'épines; je les couperai d'une forte haie, et elle ne pourra plus trouver son chemin; elle suivra ses amants, et il ne lui sera pas possible de les atteindre; elle les cherchera, mais elle ne pourra les rencontrer, et elle dira : J'irai et je retournerai à mon premier époux, parce que j'étais beaucoup mieux alors que je ne suis maintenant. » Dieu est l'époux de l'âme fidèle qui lui est unie par la foi. Or, cette âme unie à Dieu suit ses amants, lorsqu'après avoir cru en lui, elle s'abandonne au péché et s'assujétit ainsi aux esprits impurs, lorsqu'elle recherche de nouveau la gloire du monde, se repaît de jouissances sensuelles, et se nourrit de voluptés et d'immondes plaisirs. Cependant Dieu souvent regarde encore avec miséricorde cette âme impure, en mêlant des amertumes parmi ses délices; et c'est ce qui lui fait dire : « Je fermerai vos voies d'épi-

nes. » Car nos voies sont obstruées d'épines, quand nous sommes atteints par la douleur et par l'affliction au milieu des plaisirs mauvais que nous recherchons. « Je les couperai d'une forte haie, et votre âme ne trouvera plus son chemin. » Notre chemin est coupé par une forte haie, lorsque nos désirs trouvent des obstacles invincibles dans la poursuite des biens pour lesquels ils se passionnent. « Nous ne pouvons trouver notre chemin, » parce que souvent nous ne pouvons satisfaire nos désirs déréglés. « Elle suivra ses amants, et il ne lui sera pas possible de les atteindre; elle les cherchera et ne les trouvera point; » c'est-à-dire qu'elle a beau se soumettre aux esprits impurs pour arriver à la possession de ses désirs, il lui sera cependant entièrement impossible d'y atteindre.

Cette âme montre ensuite l'utilité qu'elle tire de son malheur, lorsqu'elle ajoute : « J'irai et je retournerai à mon premier époux, parce j'étais beaucoup mieux alors que je ne le suis maintenant. » Trouvant son chemin fermé, et dans l'impuissance de rencontrer ses amants, elle retourne à son premier époux. En effet, il arrive souvent en ce monde que, ne pouvant obtenir ce que nous cherchons, fatigué et rebuté par l'impossibilité de satisfaire ses désirs terrestres, notre cœur commence à vouloir retourner à Dieu. Alors ce qui nous déplaisait auparavant commence à nous plaire; celui dont les ordres nous semblaient amers reparaît doux et aimable à notre esprit; et notre âme pécheresse, qui avait réuni tous ses efforts pour être adultère sans y avoir pu réussir, forme une nouvelle résolution d'être désormais l'épouse toujours fidèle. N'est-il donc pas vrai de dire de ceux qui, rebutés par les malheurs et les déplaisirs du monde, reviennent à aimer Dieu, et cessent de désirer les biens de

la terre, qu'ils sont comme forcés d'entrer dans le festin éternel.

Mais ce qui suit est tout-à-fait étonnant; ouvrez donc, mes frères et mes maîtres, les oreilles de votre cœur, afin de l'entendre. Car, comme pécheurs, vous êtes mes frères, et comme justes, vous êtes mes maîtres. Ecoutez-le avec toute l'attention de votre esprit! Car au dernier examen vous ressentirez d'autant moins la rigueur du souverain juge, que vous aurez reçu cet enseignement de ma bouche avec une plus sainte terreur.

Voici donc comment le Seigneur termine cet évangile : «Je vous assure, dit-il, qu'aucun de ceux que j'avais conviés ne goûtera de mon festin.» Il convie et il appelle les hommes tantôt par lui-même, tantôt par les anges, tantôt par les patriarches, tantôt par les prophètes, tantôt par les apôtres, tantôt par les pasteurs de l'Eglise, et même par moi ; souvent par les miracles, souvent aussi par les fléaux et les châtiments; quelquefois par la prospérité et le bonheur, et d'autres fois aussi par l'infortune et l'adversité. Mais de quelque manière qu'il nous convie et nous appelle, que personne ne le méprise, de crainte que si l'on s'excuse d'entrer lorsqu'il appelle, on ne puisse plus entrer un jour lorsqu'on le voudra. Et en effet, écoutez Salomon : « Alors ils m'invoqueront, et je ne les exaucerai point; ils se lèveront dès le matin, et ils ne me trouveront point. » C'est aussi pour cela que les vierges imprudentes qui étaient venues trop tard s'écrient : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. » Mais le Seigneur leur répond : « Je vous le dis en vérité, je ne vous connais point. »

Que devons-nous donc faire ici, mes Frères, sinon abandonner tout, négliger le soin du temporel, et n'avoir de dé-

sirs que pour ce qui est éternel? Mais cette vertu est donnée à peu de personnes. — Je vous conseillerais bien d'abandonner tout; mais je n'ose l'espérer. Si donc vous n'êtes pas encore capables de quitter tous les biens du monde, au moins ne vous y attachez pas de manière que le monde vous tienne par eux attachés à lui. Possédez les biens de la terre, mais qu'ils ne vous possèdent point. Assujétissez-les sous l'empire de votre esprit, de crainte qu'en y mettant votre amour, vous n'en soyez plus les maîtres, et qu'au contraire ils deviennent en effet les vôtres. Ainsi vous pouvez user des biens temporels; mais ce sont les biens éternels que vous devez uniquement désirer. Ces biens présents vous peuvent servir dans le chemin de cette vie; mais vous ne devez souhaiter la jouissance que des biens futurs dans la vie céleste. Il nous suffit d'entrevoir seulement ce qui se passe autour de nous; les regards seuls de notre esprit doivent se porter directement devant nous pour mieux considérer, avec toute l'attention possible, ce bien immuable vers lequel nous devons tendre. Arrachons tous les vices jusqu'à la racine, non-seulement ceux de nos actions, mais même de nos pensées. Faisons en sorte que ni les voluptés de la chair, ni les distractions de la curiosité, ni les feux de l'ambition, ne nous ferment l'entrée du divin banquet. Que notre esprit ne touche, pour ainsi dire, que comme de côté même aux actions honnêtes qui ont rapport au monde, afin que ce qui n'est destiné qu'au service de notre corps ne nuise jamais au salut de notre âme.

Nous n'osons donc pas vous dire, mes Frères, de tout quitter; et cependant vous quitterez tout, même en retenant tout, si les biens temporels dont vous usez maintenant ne vous empêchent pas de tendre de tout votre cœur

aux biens éternels. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Ce qu reste de temps est court. Que ceux mêmes qui ont des femmes soient comme n'en ayant point ; ceux qui pleurent, comme ne pleurant point ; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant point; ceux qui achètent, comme ne possédant point; et enfin ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point ; car la figure de ce monde passe.» Ainsi, celui qui rend à son épouse ce qu'il lui doit, sans que ce devoir l'attache au monde, a bien une femme comme n'en ayant point. Cela est évident, puisque, tout en pensant à lui plaire, il s'étudierait en même temps et avant tout à ne pas déplaire à son créateur.

Celui-là « pleure comme ne pleurant point, » qui, tout en s'affligeant des pertes temporelles, s'en console par la joie que ressent son cœur des avantages spirituels qui en reviennent. « Celui-là se réjouit comme ne se réjouissant point, » qui, prenant quelque plaisir dans la jouissance des biens temporels, a toujours en vue les supplices éternels. Il en est de même de celui qui, saisi d'une crainte salutaire, n'embarrasse point son esprit dans l'orgueil et les vaines joies de la terre. «Celui-là possède comme ne possédant point, » qui, tout en prenant soin de ne pas manquer des biens temporels, ne laisse pas de considérer, par une sage prévoyance, qu'il les doit un jour abandonner.

« Enfin, celui-là use vraiment du monde comme n'en usant point, » qui, faisant servir à l'usage de la vie présente toutes les choses nécessaires, a soin de ne pas les laisser devenir maîtresses de son esprit; mais qui, les assujétissant aux seuls besoins extérieurs, ne permet pas qu'elles détournent jamais son âme du chemin du ciel où elle aspire sans cesse. Tous ceux qui agissent ainsi usent bien de tout en ce monde, mais n'en désirent rien avec

ardeur; ils se servent des choses nécessaires durant leur vie, mais ne veulent rien obtenir au prix de l'iniquité. Ils tirent même des motifs spirituels des biens terrestres qu'ils possèdent, et leur joie de faire des bonnes œuvres est plus grande que celle de posséder la fortune et les plus grandes richesses.

Ainsi donc, mes Frères, que ceux qui sont assez engagés dans les liens de ce monde pour ne pouvoir entièrement s'en débarrasser en usent de manière que leur esprit ne se relâche jamais au point d'y succomber et d'y demeurer assujétis. Pensez-y sérieusement, mes Frères, et puisque vous n'êtes pas encore capables de tout quitter, agissez au moins avec justice dans les choses extérieures; hâtez-vous de vous avancer intérieurement vers les jouissances éternelles. Que rien ne soit capable de retarder l'activité de vos désirs; que l'amour d'aucune chose sur la terre ne puisse vous arrêter. Si vous aimez les biens, mettez votre joie dans les biens les plus excellents, qui sont ceux du ciel; si vous craignez le mal, mettez-vous devant les yeux les maux éternels. Par là, reconnaissant bientôt que ce qu'il faut le plus aimer et le plus craindre ne se rencontre que dans la vie éternelle, vous ne vous arrêterez jamais à la vie présente. Nous avons pour nous aider à réussir le médiateur de Dieu et des hommes; nous y parviendrons plus facilement par son assistance, si nous brûlons d'un amour sincère pour ce Dieu qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit pendant tous les siècles. Ainsi soit-il !

FÊTE DU SAINT-SACREMENT.

ÉPITRE.

Mes Frères, c'est du Seigneur même que j'ai appris ce que je vous ai enseigné, savoir, que le Seigneur Jésus, la nuit même où il devait être livré à la mort, prit du pain, et, ayant rendu grâces, le rompit et dit : Prenez et mangez; ceci est mon corps, qui sera livré pour vous; faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice après avoir soupé, et il dit : Ce calice est le calice de la nouvelle alliance dans mon sang; toutes les fois que vous le boirez, faites ceci en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Or, quiconque mangera ce pain et boira le calice du Seigneur indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve lui-même, et qu'après cela il mange de ce pain et boive de ce calice. Car celui qui mange et boit indignement mange et boit

sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement qu'il doit du corps du Seigneur. (Saint Paul, II Corinth., ch. II, v. 23, 29.)

HOMÉLIE DE SAINT AMBROISE.

« C'est du Seigneur même que j'ai appris ce que je vous ai enseigné, savoir, que le Seigneur Jésus, la nuit même où il devait être livré à la mort, prit du pain, et, ayant rendu grâces, le rompit et dit : Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice après avoir soupé, et il dit : Ce calice est le calice de la nouvelle alliance dans mon sang. Toutes les fois que vous le boirez, faites ceci en mémoire de moi. »

Jésus-Christ montre à ses apôtres que ce repas n'est pas une cène ordinaire, mais que c'est la célébration du mystère de l'Eucharistie. C'est un remède spirituel qui, pris avec un saint respect, purifie ses fidèles serviteurs. Il rappelle le souvenir de notre rédemption, afin que ce souvenir nous obtienne de notre Rédempteur la grâce de posséder les biens éternels.

« Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. » Nous avons été délivrés par la mort du Seigneur, et c'est en souvenir de cette rédemption, qu'en mangeant sa chair et en buvant son sang, nous rappelons la nouvelle alliance qu'elle nous a procurée, c'est-à-dire la loi nouvelle, qui conduit ceux qui la pratiquent au royaume céleste. Moïse, ayant

reçu dans une coupe le sang de l'agneau, en arrosa les enfants d'Israël en disant : « Voici le sang de l'alliance que le Seigneur a faite avec vous. » C'était la figure de celle que le Seigneur avait prédite par les prophètes sous le nom de nouvelle alliance. Celle de Moïse était donc l'ancienne alliance. Cette alliance est scellée par le sang, parce que le sang est le témoignage du bienfait divin. C'est donc en figure de cette alliance que nous recevons le calice mystique du sang de Jésus-Christ pour le salut de notre corps et de notre âme. Car le sang du Seigneur a racheté notre sang, c'est-à-dire a sauvé l'homme tout entier. La chair du Sauveur a été immolée pour le salut de notre corps, et son sang a été versé pour le salut de notre âme, ainsi que Moïse l'avait figuré à l'avance, en disant : « La chair est offerte pour le corps, et le sang pour l'âme. » C'est pour cela qu'il défendait de manger le sang. Si donc les anciens avaient en figure cette vérité, aujourd'hui de toute évidence lorsqu'elle est manifestée par l'avénement du Sauveur, comment les hérétiques disent-ils que l'ancienne alliance est contraire à la nouvelle, alors qu'elles se confirment mutuellement ?

« Or, quiconque mangera de ce pain et boira le calice du Seigneur indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur. » On célèbre indignement ce mystère, quand on ne le célèbre pas dans l'intention pour laquelle il a été institué. On ne peut agir avec piété en faisant de ce qui nous est donné un usage contraire à l'intention du donateur. Aussi l'Apôtre nous avertit de participer à l'eucharistie du Seigneur avec dévotion et selon toutes les règles qui nous ont été transmises. Car, au jour du jugement, chacun rendra compte, devant le tribunal de notre Seigneur Jésus-Christ, de la manière dont il s'est appro-

ché de ce sacrement. Ceux, en effet, qui s'en approchent sans observer toutes les conditions prescrites par Jésus-Christ et transmises jusqu'à nous par la tradition, sont coupables du corps et du sang du Seigneur ; car il s'est immolé pour eux, et ils rendent inutile son généreux sacrifice.

« Que l'homme donc s'éprouve lui-même, et qu'après cela, il mange de ce pain et boive de ce calice. Car celui qui mange et boit indignement mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement qu'il doit du corps du Seigneur. » Ces paroles nous montrent qu'il faut nous approcher de la sainte Table avec crainte et dévotion. Nous devons être intérieurement pénétrés du respect auquel nous sommes obligés envers celui dont nous allons recevoir le corps. Soyons donc animés des sentiments qu'inspire une telle réception. Rappelons-nous que dans ce mystère nous buvons le sang du Seigneur, ce sang qui est le témoin de l'amour de Dieu. Si nous le recevons après nous y être convenablement préparés, nous ne serons pas indignes du corps et du sang de Jésus-Christ, et nous prouverons que nous rendons grâces à notre divin Rédempteur.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit aux Juifs assemblés autour de lui : Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui

mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et comme je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Il n'en est pas de ce pain comme de la manne : vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts ; mais celui qui mange de ce pain vivra éternellement. (Saint Jean, ch. VI, v. 56-59.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÉDE.

« Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. » Les hommes, lorsqu'ils mangent et boivent, cherchent à apaiser la faim et la soif ; mais il est une faim et une soif qu'il est impossible de satisfaire sans cette nourriture et ce breuvage, qui nous rendent incorruptibles et immortels en nous faisant entrer dans la société des saints, où règnent la paix et l'union la plus entière et la plus parfaite. Or, comme nos pères l'ont compris avant nous, notre Seigneur Jésus-Christ nous donne sa chair et son sang pour réunir en un seul corps tous les membres épars de l'humanité, à peu près comme le pain se compose de la réunion d'un grand nombre de grains de blé, et le vin de la réunion d'un grand nombre de grains de raisin. Jésus-Christ nous explique ensuite lui-même comment s'opère le mystère qu'il annonce et ce qu'il faut entendre par manger son corps et boire son sang.

« Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » Manger cette nourriture

et boire ce breuvage, c'est donc demeurer en Jésus-Christ et le posséder en soi. Et celui qui par ce sacrement ne demeure pas en Jésus-Christ, et ne possède pas Jésus-Christ en lui, ne mange pas spirituellement sa chair, quoiqu'il reçoive d'une manière corporelle et visible le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ. Il le mange et il le boit plutôt pour sa condamnation; car il s'approche indignement du sacrement de Jésus-Christ, que personne ne peut recevoir dignement, s'il n'est purifié du péché selon cette parole : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

« Comme le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et comme je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. » Le Fils ne devient pas plus grand parce qu'il participe du Père, puisqu'il est son égal; mais nous devenons meilleurs en participant du Fils, par notre union à son corps et à son sang, union que cette nourriture et ce breuvage signifient. Nous vivons donc par lui en mangeant sa chair, en recevant avec son corps la vie éternelle que nous n'avons pas de nous-mêmes. Quant à lui, il vit par son Père, qui l'a envoyé, parce « qu'il s'est anéanti lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix. » « Comme le Père qui est vivant m'a envoyé et comme je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. » Il veut dire : Et moi aussi je vis par le Père, c'est-à-dire je lui rapporte ma vie comme à un être plus grand que moi, à cause de mon abaissement volontaire. Jésus-Christ ne parle pas ici de la nature dans laquelle il est égal à son Père, mais de celle en laquelle il lui est devenu inférieur. Il avait même dit plus haut : « Comme mon Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-même, » c'est-

à-dire il a engendré un Fils ayant la vie en lui-même.

« C'est ici le pain qui est descendu du ciel, » afin que nous vivions en le mangeant, nous qui ne pouvons avoir de nous-mêmes la vie éternelle.

« Il n'est pas de ce pain comme de la manne : vos pères ont mangé la manne et ils sont morts; mais celui qui mange de ce pain vivra éternellement. Car ceux qui mangent le corps de Jésus-Christ meurent temporellement; mais ils vivront dans l'éternité, parce que le Christ est la vie éternelle. La marque à laquelle on reconnaît celui qui a véritablement mangé et bu le corps et le sang de Jésus-Christ, c'est s'il habite en Jésus-Christ et si Jésus-Christ demeure en lui. S'il réunit ces deux conditions, il n'en sera jamais abandonné. Il nous a donc enseigné et averti, par ces paroles mystiques, que nous devons demeurer dans son corps et dans ses membres, en mangeant sa chair et en ne faisant qu'un avec lui.

DISCOURS DE SAINT AMBROISE

SUR L'EUCHARISTIE.

Le peuple doit s'approcher de l'autel du Christ, en répétant ces paroles : « Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse. » Dépouillé de tous les restes de son ancienne erreur, il s'empresse d'aller à ce céleste banquet. Il arrive, et à l'aspect de la Table sainte, il s'écrie : « Vous avez préparé pour moi votre table. » Ecoutons comme le prophète-roi le fait parler : « Le Seigneur est le pasteur qui me conduit; rien ne pourra me manquer. Il m'a établi dans un lieu abondant

en riches pâturages. Il m'a élevé auprès d'une eau qui me nourrit. » Il ajoute plus loin : « Quand même je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi. Votre verge et votre bâton ont été pour moi un sujet de consolation. Vous avez préparé une table devant moi, contre ceux qui me persécutent. Vous avez oint ma tête d'huile. Que mon calice, qui à la force d'enivrer, est admirable. »

L'œil humain ne peut voir ni comprendre ce qui est invisible. Si quelqu'un, ne considérant que les choses visibles, venait à s'écrier : Dieu a fait pleuvoir sur les Juifs de la manne et des oiseaux dans le désert et pour son Eglise chérie, qu'a-t-il fait? « Dieu, répondrait l'Apôtre, a préparé pour ceux qui l'aiment quelque chose que l'œil de l'homme n'a pas vu, que son oreille n'a pas entendu, et que son cœur n'a pu comprendre. » Et en effet, mes Frères, les sacrements de l'Eglise sont bien plus anciens que ceux de la synagogue, et de beaucoup supérieurs à la manne.

L'un des plus anciens sacrifices est celui de Melchisédech, que rapporte la Genèse. Or, la synagogue n'a été instituée que par la loi de Moïse. Longtemps auparavant, après la victoire d'Abraham et la délivrance de son neveu, Melchisédech vint à sa rencontre et offrit un sacrifice qu'Abraham reçut avec vénération. Car ce ne fut pas Abraham, mais Melchisédech, qui l'offrit. Or, Melchisédech, d'après l'Ecriture, était sans généalogie; tel que le Fils de Dieu, on ne rapporte ni le commencement ni la fin de sa vie. « Il est le prêtre éternel, dit saint Paul aux Hébreux; son nom signifie roi de justice, roi de paix. »

Quel est donc ce prêtre du Très-Haut ? L'homme peut-il être roi de justice, lui qui peut à peine être juste? Peut-il être roi de paix, lui qui peut à peine être pacifique? Il n'a pas eu de mère, selon sa divinité, parce qu'il a été engendré de Dieu le Père, et qu'il n'a qu'une même substance avec le Père. Il n'a pas eu de père selon la chair, puisqu'il est né d'une vierge. Il n'a ni commencement, ni fin, puisque lui-même est le commencement et la fin, le premier et le dernier de tous. C'est donc, non un sacrifice humain, mais un sacrifice divin que vous avez reçu, sacrifice offert par celui qui a béni Abraham lui-même, le père de la foi, Abraham dont nous admirons les grâces reçues et les saintes actions.

Après avoir prouvé l'antiquité des sacrements de l'Eglise, démontrons leur supériorité. Assurément ce fut par un prodige admirable que la manne est descendue sur nos pères, et qu'ils se nourrissaient chaque jour de ce céleste aliment. C'est pourquoi le prophète a dit : « L'homme a mangé le pain des anges. » Cependant tous ceux qui mangèrent de ce pain moururent dans le désert, tandis que cette nourriture que vous recevez, ce pain vivant descendu du ciel, vous procure la vie éternelle. Quiconque le mange ne mourra jamais : c'est le corps de Jésus-Christ.

Or, le pain des anges est-il plus précieux que la chair de Jésus-Christ, que le corps même de la vie? La manne sans doute est descendue du ciel; mais ce pain divin est au-dessus des cieux. L'une est le pain du ciel, l'autre est celui du maître des cieux; l'une est sujette à la corruption, si on la conserve pour le lendemain; l'autre est tout-à-fait incorruptible, et quiconque s'en est religieusement nourri ne sentira jamais la corruption.

Les Israélites ont bu l'eau qui jaillissait du rocher, vous buvez le sang du Christ. Cette eau ne les a désaltérés que pour un moment; le sang divin vous désaltère pour l'éternité. Le Juif boit, et il a soif encore : quand vous avez bu, vous ne pouvez plus jamais sentir la soif ; l'une n'est que l'ombre, et l'autre est la vérité.

Si ce qui n'est que l'ombre vous paraît si digne d'admiration, que sera-ce de la réalité dont vous admirez tellement l'ombre! Ecoutez ces paroles de l'Apôtre; elles nous montrent bien que tout ce qui s'est accompli au temps de nos pères n'était qu'une ombre : « Ils buvaient de la pierre qui les suivait dans le désert ; et cette pierre était Jésus-Christ. Mais il y en eut peu d'un si grand nombre qui furent agréables à Dieu; aussi périrent-ils dans le désert. » Tout ce qui s'accomplissait alors en figure est devenu pour nous une réalité. Vous voyez donc maintenant la différence. Car la lumière est supérieure à l'ombre, la vérité à la figure, et le corps du Créateur à la manne céleste.

Vous me direz peut-être : Sur quelle autorité vous appuyez-vous, pour prétendre que nous recevons le corps de Jésus-Christ? C'est ce qui reste à prouver. Et certes les preuves ne nous manqueront pas. Démontrons que ce corps a été, non formé par la nature, mais consacré par la grâce, et que la grâce est supérieure à la nature, puisque la grâce peut même changer la nature.

Moïse tenait une baguette; il la jeta, et elle fut changée en serpent. Il prit ensuite ce serpent, et celui-ci reprit sa première nature. La grâce qui remplissait ce prophète put donc changer deux fois la nature de la baguette et du serpent. Les fleuves d'Egypte roulaient des ondes pures. Tout-à-coup le sang coule des sources, et

l'eau des fleuves cesse d'être potable. Puis, à la prière du prophète, les fleuves cessent de couler du sang; les eaux reprennent leur nature. Le peuple hébreu était environné de toutes parts, pressé d'un côté par les Egyptiens, de l'autre arrêté par la mer; Moïse lève sa baguette, les eaux se séparent, forment de chaque côté une muraille solide, et les Israélites traversent la mer à pied sec. Le Jourdain retourne en arrière, et remonte vers sa source. Tous ces prodiges nous montrent clairement que les eaux de la mer et le cours des fleuves ont changé de nature. Le peuple, dans le désert, était pressé par la soif : Moïse touche le rocher, il en jaillit des eaux vives. Ici encore la grâce a vaincu la nature, et fait jaillir l'eau des entrailles du rocher. Les eaux de Mara étaient si amères, que le peuple ne pouvait y étancher sa soif. Moïse jette un certain bois dans l'eau, et la force de la grâce corrige tout-à-coup l'amertume naturelle des eaux de ce fleuve. Un des enfants des prophètes avait laissé tomber dans l'eau le fer de sa hache, et ce fer avait été aussitôt submergé. Celui qui avait perdu le fer vint trouver le prophète Elisée; Elisée jeta dans l'eau un morceau de bois, et le fer aussitôt surnagea. Ce prodige est encore une victoire sur la nature; car la pesanteur du fer est supérieure à celle de l'eau.

Nous voyons donc que la force de la grâce est supérieure à celle de la nature; et cependant nous n'avons rapporté jusqu'ici que les effets de la grâce dont étaient doués les prophètes. Si cette grâce humaine a eu la puissance de changer la nature, que dirons-nous de cette consécration divine qui s'opère à la parole même de notre Seigneur Jésus-Christ? Car ce sacrement que vous recevez est l'œuvre de la parole du Sauveur. Si un mot

d'Elie a eu le pouvoir de faire descendre le feu du ciel, la parole du Christ ne pourra-t-elle pas changer la substance des éléments? Vous savez ce qui est dit de la création du monde : « Il a dit, et tout a été fait; il a ordonné, et tout a été créé; » la parole du Christ, qui de rien a donné l'existence à ce qui n'était pas, ne peut-elle donc changer la nature de ce qui existe déjà? car il n'est pas moins difficile de donner aux choses une nature que de changer cette nature elle-même.

Mais qu'est-il besoin de preuves? Prenons Jésus-Christ lui-même pour exemple, établissons la vérité de ce mystère par l'exemple de son incarnation. Le Seigneur Jésus ne s'est-il pas élevé au-dessus de la nature, lorsqu'il est né d'une vierge? L'enfantement d'une vierge n'est-il pas en dehors de toutes les lois naturelles? Ce corps que nous consacrons est un corps né d'une vierge. Pourquoi donc considérer dans l'ordre de la nature le corps du Christ, puisque c'est contre la nature que le Seigneur Jésus a été mis au monde par une vierge? Cette chair que le Christ nous donne est sa propre chair qui a été crucifiée, qui a été ensevelie; ce sacrement est véritablement le sacrement de sa chair.

Le Seigneur Jésus nous dit lui-même : « Ceci est mon corps. » Avant la consécration par les paroles célestes, l'espèce est différente; après la consécration, c'est son véritable corps.—Il nous donne aussi son sang. Avant la consécration, c'est la substance du vin; après la consécration, c'est son sang véritable...

Jésus-Christ nourrit donc son Eglise par ce sacrement, qui vivifie la substance de l'âme. Ce mystère doit en quelque sorte rester scellé en vous-mêmes; il ne doit pas être violé par les œuvres d'une vie mauvaise, et par la profa-

nation de la charité ; il ne doit pas être révélé à ceux qui ne doivent point l'entendre, ni publié en présence des traîtres par des discours indiscrets. Vous devez donc scrupuleusement veiller sur votre foi, afin de conserver l'intégrité de la vie et celle du silence.

C'est pourquoi l'Eglise, pour garder dans toute leur profondeur les célestes mystères, rejette loin d'elle les agitations impétueuses, et appelle toute la douceur vivifiante de la grâce. Sachant que son jardin ne peut déplaire à Jésus-Christ, elle y convie en ces termes ce divin époux : « Retirez-vous, aquilon; venez, vent du midi, et soufflez de toutes parts dans mon jardin; que les parfums s'en répandent . Que mon bien-aimé vienne donc dans son jardin, et qu'il mange du fruit de ses arbres. »

Le Seigneur, ayant vu avec délices leur fertilité, lui répond : « Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse : j'ai recueilli ma myrrhe avec mes parfums; j'ai mangé le rayon avec mon miel; j'ai bu mon vin avec mon lait. » Le fidèle comprendra facilement pourquoi le Seigneur parle de nourriture et de boisson. Il est clair que lui-même mange et boit en nous, dans le même sens qu'il dit dans l'Evangile : « J'étais en prison, et vous m'avez visité. »

Aussi l'Eglise, à la vue de tant de grâces, exhorte-t-elle ses enfants, invite-t-elle ses amis à courir avec empressement à cet auguste mystère : « Venez, mes enfants : mangez et buvez; enivrez-vous, vous qui êtes mes frères. » Que mangeons-nous? que buvons-nous? L'Esprit-Saint nous l'explique ailleurs par ces paroles du prophète : « Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux. Heureux l'homme qui met en lui son espoir ! » Jésus-Christ est dans ce sacrement, car c'est le corps de

Jésus-Christ. Ce n'est pas une nourriture corporelle, c'est une nourriture spirituelle. L'Apôtre, en effet, n'a-t-il pas dit de celle qui n'en était que la figure : « Nos pères ont mangé une nourriture spirituelle, et ont bu un breuvage spirituel? » Le corps de Dieu est en effet une nourriture spirituelle, et cette nourriture vivifie notre cœur, et cette boisson réjouit le cœur de l'homme, comme le dit le prophète.

DISCOURS DE SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

SUR LA PRÉSENCE DE JÉSUS-CHRIST.

L'homme étant, pour ainsi dire, double, puisqu'il est composé de l'âme et du corps, il faut que ces deux parties marchent ensemble sur les traces de celui qui nous conduit au salut. Or, l'âme, s'unissant à Dieu par la foi, opère ainsi la sanctification, car l'union avec la vie doit donner la vie. Quant au corps, il ne peut arriver à la participation de cette gloire que par des moyens à lui propres; et, de même que nous avons recours à une boisson bienfaisante pour paralyser en nous le poison mortel qu'une main perfide a versé dans notre coupe, de même aussi il faut qu'une potion salutaire s'introduise en nous pour réparer par sa vertu les désordres que le vice y a causés. Nous avons savouré à longs traits un principe désorganisateur ; il faut que nous en rendions les effets nuls par une nourriture qui produise les effets contraires, et chasse de notre corps le poison mortel qui menaçait notre existence. Or, ce précieux antidote, quel sera-t-il,

sinon le corps que nous avons vu triompher de la mort et devenir par là le gage assuré de notre vie? « Car, dit l'Apôtre, comme le faible levain communique ses propriétés à toute la farine qu'on y mêle, de même le corps du Christ mort pour nous, lorsqu'il est introduit dans le nôtre, le régénère tout entier en lui. » Et si un poison délétère donne la mort à notre organisme, le corps immortel de Jésus fait participer à sa nature impérissable celui qui le reçoit; mais nos entrailles ne peuvent rien recevoir qu'en mangeant, et qu'en buvant : c'est donc par ces moyens naturels que nous devons nous incorporer l'esprit de vie, et le corps de Jésus a seul cette propriété.

Maintenant que nous avons démontré que notre corps ne peut être immortel que par son mélange avec celui qui est immortel lui-même, il nous reste encore à examiner comment il peut se faire que ce corps unique, qui se donne chaque jour sur toute la surface du globe à tant de milliers d'hommes, soit tout entier dans chacun, et reste lui-même toujours intact.

Arrêtons un instant nos regards sur la nature de notre organisation, si nous voulons, procédant rationnellement, qu'il ne nous reste aucun doute sur la vérité que nous annonçons. Personne n'ignore que la nature de notre corps n'est douée du principe de la vie par aucune des parties qui le constituent, qu'il ne doit cette vie qu'à une vertu étrangère qui en est la source, qui en conserve l'essence, attirant continuellement vers elle tout ce qui lui manque, éloignant tout ce qui lui est inutile. Lorsqu'une outre remplie d'un liquide laisse échapper par le bas ce qu'elle contient, pourra-t-elle conserver sa forme arrondie, si elle ne reçoit par son orifice une quantité de liqueur égale à ce qu'elle perd? Et, voyant sa surface

gonflée, personne ne pensera que cette forme est propre au vase, mais bien que sa grosseur dépend de la matière qu'elle contient. Ainsi, la construction de notre corps n'a rien qui, à notre connaissance, constitue proprement son existence; elle n'est due, cette existence, qu'au principe qui la substante tous les jours, c'est-à-dire aux aliments. D'un autre côté, les aliments ne sont pas les mêmes pour tous les corps qui peuplent la terre; l'auteur et le conservateur de la nature a assigné à chaque être la nourriture qui lui est propre : les uns vivent de racines, les autres d'herbe, une grande partie se nourrit de chair. Le principal aliment de l'homme, c'est le pain; ensuite, pour établir et conserver l'équilibre de ses humeurs, la boisson, non-seulement de l'eau, mais souvent de l'eau mêlée de vin, qui entretient notre chaleur intérieure. Voilà donc les aliments qui donnent l'accroissement à notre corps; car, une fois en nous, ils se changent en sang et en chair, et produisent notre développement.

Cela reconnu et établi, revenons à notre proposition. Nous cherchions à nous expliquer comment le corps de Jésus-Christ, distribué à chaque homme ayant la foi, les vivifie tous et n'est en rien diminué lui-même. Peut-être sommes-nous bien près d'en connaître la raison. En effet, la substance, le corps de chaque homme existe par les aliments, c'est-à-dire par le manger et le boire. Or, le Verbe de Dieu, qui, nous l'avons déjà dit, est Dieu et Verbe tout ensemble, s'est mêlé à la nature humaine; et en entrant dans notre corps il n'a pas apporté à notre nature une constitution nouvelle, mais il a consolidé ce corps, qui existait par la force des aliments. Le pain était un de ces aliments; et de même qu'on peut dire qu'il re-

présente l'homme, puisque l'homme ne vit que par lui, de même on peut dire que le Seigneur, en recevant le pain, est devenu semblable à lui, puisque nous avons établi que la nourriture constitue le corps; ce qui est propre à tous les êtres est certainement propre à cette chair, et cette chair était contenue dans le pain. Ainsi le corps de l'homme, par la présence en lui du Verbe de Dieu, a été appelé à la dignité divine. J'ai donc raison de penser que le pain sanctifié par le Verbe de Dieu est devenu, à proprement parler, le corps de ce Verbe; car le pain contenait virtuellement en lui le corps de l'homme, et il fut sanctifié par la présence du Verbe, qui est venu habiter dans la chair comme dans un tabernacle. Et comme le pain qui devient le corps de l'homme reçoit la vertu divine, le même fait doit avoir les mêmes conséquences. Dans le premier cas, pour ainsi dire, était le pain lui-même; et ici, comme le dit l'Apôtre, il est sanctifié par le Verbe de Dieu et la prière; non pas que le boire et le manger deviennent pour lui le corps du Verbe, mais c'est qu'ils sont changés par le Verbe, qui dit: « Ceci est mon corps. » De plus, comme il faut, pour entretenir la chair, qu'il s'y mêle des humeurs, sans lesquelles notre organisation terrestre ne pourrait se conserver, c'est pour cela que si, d'une part, nous assurons l'existence de notre corps par une nourriture substantielle, de l'autre, nous fournissons aux humeurs un principe de même nature qu'elles, qui, mêlé à notre substance, s'altère et devient du sang, alors surtout que le vin y ajoute sa chaleur.

Voilà aussi pourquoi la chair qui reçoit le corps de Dieu reçoit aussi son sang.

Et si le Verbe que nous prêchons s'est mêlé à la nature

humaine et s'est soumis à la mort, c'est afin qu'en s'unissant à Dieu par la communion, l'homme soit à son tour élevé jusqu'à Dieu. Voilà comment, par un bienfait de sa grâce, il vient s'identifier au corps de tout vrai croyant dans ces espèces du pain et du vin; voilà comment, par ce mélange avec une nature immortelle, l'homme devient immortel lui-même : tels sont les principes de notre immortalité que nous offre la nature avec le secours de la foi.

IIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Mes bien-aimés, humiliez-vous sous la main puissante de Dieu, afin qu'il vous élève au temps de sa visite, et jetez dans son sein toutes vos inquiétudes, parce qu'il prend lui-même soin de vous. Soyez sobres et veillez; car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-lui donc en demeurant fermes dans la foi, sachant que vos frères qui sont répandus dans le monde souffrent les mêmes afflictions que vous. Mais quand vous aurez souffert un peu de temps, le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés en Jésus-Christ à son éternelle gloire, vous perfectionnera, vous fortifiera et vous affermira. A lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il! (Saint Pierre, ch. v, v. 6-11.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« Mes bien-aimés, humiliez-vous sous la main puissante de Dieu, afin qu'il vous élève au temps de sa visite. »

Dieu accorde, en effet, sa grâce aux humbles; plus ils auront souffert pour lui d'humiliations au temps de leurs épreuves, plus ils seront par lui élevés en gloire au jour de la récompense. L'humilité peut ici s'entendre en diverses manières : soit celle que ressent tout homme qui commence à marcher dans la voie de la vertu, et dont l'efficacité salutaire le purifie des fautes commises; soit cette humilité qui a sa source dans une dévotion spontanée, et que les chrétiens plus parfaits témoignent envers Dieu ou envers le prochain toutes les fois que l'occasion s'en présente; soit enfin celle dont s'arme, au milieu de la tourmente des persécutions, un esprit généreux, rendu invincible par la vertu de patience. Au reste, la commune récompense de toute espèce d'humilité vis-à-vis de Dieu consiste en ce que plus on s'est humilié sur cette terre d'exil, plus on sera glorifié au temps de la visite du Seigneur.

« Jetez dans son sein toutes vos inquiétudes, parce qu'il prend lui-même soin de vous. Soyez sobres et veillez; car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. » Dans l'explication de ce passage de saint Pierre, nous citerons la parole de saint Cyprien : « Le démon, dit-il, rôde autour de chacun de nous; et tel qu'un ennemi, au siége d'une ville entourée de murailles, il cherche, examine, essaie si quelque partie des fortifications a moins de solidité, lui offre moins de résistance, afin de pouvoir s'y faire jour pour pénétrer dans l'intérieur. Il offre aux regards des images séduisantes et de faciles voluptés, afin d'arriver par les yeux à détruire la chasteté. Il tente l'oreille par les accents d'une musique enchanteresse, afin d'exercer en nous, par la mollesse des accords,

la faculté d'entendre, et ainsi d'amollir la vigoureuse énergie du chrétien. Il provoque notre langue à la dispute; il excite notre bras à tirer vengeance des insultes qu'il nous suscite, afin de nous conduire à l'homicide. Il sollicite à la fraude par l'appât du gain injuste; afin de gagner le cœur par les richesses, il accumule pour sa perte d'immenses trésors; il lui promet les honneurs de la terre, afin de lui ravir ceux du ciel; il lui montre le faux pour le priver du vrai. Et lorsque ses ruses secrètes sont impuissantes à nous perdre, il nous menace ouvertement, il nous épouvante par le trouble et les persécutions; il veut à tout prix triompher des serviteurs de Dieu, toujours inquiet, toujours acharné à les poursuivre, rusé dans la paix, violent au temps des persécutions. Aussi, contre tous les piéges trompeurs du démon, contre toutes ses menaces ouvertes, nous devons fortifier et armer notre esprit, et le tenir toujours prêt à repousser un ennemi toujours prêt lui-même à l'attaquer.

« Résistez-lui donc en demeurant fermes dans la foi, sachant que vos frères, qui sont répandus dans le monde, souffrent les mêmes afflictions. » Soyez donc, dit saint Pierre, d'autant plus courageux dans la foi; soyez animés d'une confiance d'autant plus grande pour surmonter les ruses du démon, que vous avez la certitude de n'être pas seuls à éprouver ces tentations, mais que ces épreuves, dont vous avez tant à souffrir, vous sont communes avec vos frères, c'est-à-dire avec cette Église de Jésus-Christ, qui remplit toute la terre. Et puisque les justes ont toujours souffert depuis le commencement du monde, rougissez de ne pouvoir, seuls entre tous, supporter ces épreuves.

« Mais quand vous aurez souffert un peu de temps, le

Dieu de toute grâce, qui nous a appelés en Jésus-Christ à son éternelle gloire, vous perfectionnera, vous fortifiera et vous affermira. A lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il! »

ÉVANGILE.

En ce temps-là, comme des publicains et des pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter, les pharisiens et les docteurs de la loi en murmuraient. Cet homme, disaient-ils, reçoit les pécheurs et mange avec eux. Alors il leur proposa cette parabole : Qui d'entre vous, s'il a cent brebis et s'il en perd une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour courir après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve? Et, lorsqu'il l'a retrouvée, il la met, plein de joie, sur ses épaules; et, de retour chez lui, il réunit ses amis et ses voisins et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. C'est ainsi, je vous le déclare, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Il leur dit encore : Quelle est la femme qui, ayant dix drachmes et en perdant une, n'allume sa lampe, ne balaie sa maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve? Et, après l'avoir retrouvée, elle réunit ses amis et ses voisines, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme

que j'avais perdue. Ainsi, je vous le déclare, il y aura une grande joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence. (Saint Luc, ch. xv, v. 1-10.)

HOMÉLIE DE SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE

SUR LA PARABOLE DES CENT BREBIS.

Comme l'industrie du voyageur a trouvé le moyen de traverser l'immensité des mers et de se frayer une route sur l'inaccessible élément, de même la loi divine nous a donné la science et dévoilé le secret des mystères de la parole divine. Lançons donc le navire de notre esprit sur l'océan de l'Evangile, et puissions-nous, favorisés par le souffle de l'Esprit-Saint, aborder au port de la céleste intelligence !

Le Seigneur aujourd'hui donne au pécheur l'espoir du pardon, et réprime par une leçon remarquable les murmures de l'orgueil. « Comme des publicains et des pécheurs, dit le pieux historien, s'approchaient de Jésus pour l'écouter, les pharisiens et les docteurs de la loi en murmuraient. Cet homme, disaient-ils, reçoit les pécheurs et mange avec eux. » Les envieux et les orgueilleux se scandalisaient de la bonté du Seigneur; sa piété les rendait impies; ils devenaient cruels en voyant sa miséricorde; ses célestes guérisons les rendaient malades; ils faisaient un crime au juge de sa clémence envers les criminels repentants. « Il reçoit les pécheurs et mange avec eux. » C'est ainsi que l'envie et l'orgueil, l'avarice et la méchanceté pervertissent l'intelligence, et tournent en

mal tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent. « Il reçoit les pécheurs, » disent les ennemis de Jésus-Christ; Dieu reçoit en effet les pécheurs; une fois reçus, il ne les laisse plus retomber dans leurs fautes. Le pécheur, en s'approchant de Dieu, loin de souiller la majesté divine, puise près d'elle sa propre sanctification. O pharisien envieux! le Christ ne reçoit pas les péchés, quand il reçoit le pécheur; Dieu est le refuge de l'homme, mais non du crime! Aussi auriez-vous dû considérer non pas en quel état ces pécheurs venaient à lui, mais en quel état ils le quittaient. N'avez-vous pas vu Paul revenir en prêchant cette même foi dont vous l'aviez envoyé persécuter les apôtres?

Ecoutons maintenant la parabole par laquelle Dieu fait connaître la joie qu'il éprouve au retour du pécheur. Alors il leur proposa cette parabole : « Qui d'entre vous, s'il a cent brebis et s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour courir après celle qui a été perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve? Et lorsqu'il l'a retrouvée, il la met plein de joie sur ses épaules; et, de retour chez lui, il réunit ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. C'est ainsi, je vous le déclare, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

Toujours, en effet, lorsque nous retrouvons ce que nous avions perdu, nous sommes transportés de joie; nous ressentons même un plaisir plus vif à retrouver ce qui a été perdu qu'à le conserver sans le perdre. Mais cette parabole est encore plus vraie au point de vue divin qu'au point de vue ordinaire des hommes. C'est le propre

de la puissance plutôt que de l'avidité humaine, de quitter ce qui est plus précieux pour courir à la recherche de ce qui a moins d'importance. Car Dieu donne l'existence à ce qui n'était pas; il cherche ce qui a été perdu, sans perdre pour cela ce qu'il laisse, et il le retrouve, sans perdre ce qu'il avait conservé. Il ne s'agit donc pas ici d'un pasteur de la terre, mais du céleste pasteur; et cette parabole est moins la figure des œuvres de l'homme que des mystères divins.

Cherchons maintenant à découvrir le sens caché de cette parabole. L'homme qui a cent brebis, c'est Jésus-Christ. Le bon, le tendre pasteur avait par une seul brebis, c'est-à-dire en Adam, placé tout le troupeau du genre humain au milieu des délices du paradis terrestre; mais cette brebis, sourde à la voix du pasteur, pour n'écouter que celle du loup ravisseur, perdit ses salutaires pâturages et fut déchirée de blessures mortelles. Jésus-Christ, venant pour rechercher l'humanité en ce monde, la retrouva dans le sein d'une vierge. Il vint donc dans la chair qu'il avait revêtue en naissant, il la mit sur ses épaules, en portant la croix de sa passion, et, tout joyeux, l'emporta dans sa résurrection glorieuse et la conduisit aux célestes demeures. « Il appela ses amis et ses voisins, » c'est-à-dire les anges, « et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. » Les anges se réjouissent avec Jésus-Christ et le félicitent du retour de la brebis du Seigneur; ils ne se formalisent pas de la voir au-dessus d'eux sur le trône de la majesté divine; car l'envie a été chassée des cieux avec l'ange rebelle; et l'Agneau, qui avait chassé le péché du monde, ne pouvait ramener dans les cieux le péché de l'envie.

Ce bon pasteur, mes Frères, est venu nous chercher

sur la terre, cherchons-le aussi dans le ciel; il nous a élevés jusqu'à la gloire de sa divinité, portons-le dans notre corps par la sainteté de notre conduite. « Glorifiez, dit l'Apôtre, et portez Dieu dans votre propre corps. » Or, celui-là porte Dieu dans son propre corps, qui dans ses œuvres ne porte la souillure d'aucun péché.

HOMÉLIE DE SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE

SUR LA PARABOLE DES DIX DRACHMES.

Il y a dans tous les endroits de l'Evangile un sens mystique et caché, dont on ne peut avoir l'intelligence, si l'on n'est éclairé par la grâce de l'Esprit-Saint. Après que le divin Pasteur a recherché et trouvé la brebis égarée du troupeau, après l'avoir ramenée au céleste bercail à la grande joie des anges, le Seigneur propose une autre allégorie. C'est une femme qui allume sa lampe pour rechercher une drachme perdue, des dix qu'elle possédait, et lorsqu'elle l'a retrouvée, elle fait éclater une joie qui figure la joie des anges au retour du pécheur. « Quelle est la femme qui, ayant dix drachmes et en en perdant une, n'allume sa lampe, ne balaie sa maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve? Et après l'avoir retrouvée, elle réunit ses amies et ses voisines, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Ainsi, je vous le déclare, il y aura une grande joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence. »

Pensez-vous qu'il soit ici question d'une femme ordi-

naire, qu'elle ait possédé dix drachmes dans le sens réel, et qu'elle en ait égaré une par hasard? Pensez-vous qu'on veuille dire simplement que, recherchant cette drachme pendant la nuit, elle a allumé sa lampe à cet effet, l'a cherchée dans sa maison et l'y a retrouvée, et qu'elle a invité enfin ses amies et ses voisines à partager sa joie, tandis qu'elle ne les avait pas conviées, après sa perte, à partager sa tristesse? C'est une perte d'un nouveau genre qu'une drachme, non pas enlevée, mais seulement égarée, que l'on retrouve dans un coin obscur de la maison, sans être obligé de la reprendre à ceux qui l'auraient frauduleusement dérobée.

Voyez comme dans cette allégorie rien n'est ordinaire, comme tout est au-dessus des habitudes humaines, comme tout y respire un parfum de divinité, et y élève l'âme vers les cieux! Elle nous éclaire d'une céleste lumière, elle nous engage à allumer la lampe spirituelle de notre cœur, pour chercher, à l'exemple de la femme de l'Evangile, parmi les obscurités de la parole divine, la drachme de la science du salut. Avant que Jésus-Christ eût retrouvé la brebis errante, avant qu'il l'eût prise sur ses épaules, épuisée qu'elle était de tant de courses inutiles, pour la ramener au ciel, et chargé de ce pieux fardeau, pour la déposer en une demeure inaccessible aux loups; la femme qui possédait dix drachmes était depuis longtemps plongée dans les ténèbres; et non-seulement elle pleurait la drachme perdue, mais elle ne voyait pas même les neuf drachmes qui lui restaient. Elle était dans une nuit perpétuelle, dans une profonde et permanente obscurité. Privée du feu divin, sa lampe ne pouvait la consoler des ténèbres de cette nuit. Mais aussitôt que le feu céleste, le feu de l'Esprit-Saint, fut descendu en forme de pluie sur

les apôtres, et qu'il eut ensuite par eux échauffé de sa chaleur nos cœurs glacés, l'Eglise dès lors alluma sa lampe, c'est-à-dire éclaira l'œil intérieur de notre âme, selon cette parole de l'Apôtre : « Les yeux de votre cœur sont éclairés. »

Pour nous, mes Frères, suivons ce flambeau de l'Eglise notre mère, et marchons à la lumière du visage éclatant de notre Seigneur afin de parvenir à trouver cette drachme précieuse. Appelons nos amis et nos voisins, c'est-à-dire les Eglises des nations, pour qu'elles sachent que notre mère a retrouvé sa drachme; et disons avec le Prophète: « J'ai préparé un flambeau pour mon Christ. »

Voyez maintenant quels avantages ce flambeau nous procure. « Voici que nous l'avons aperçu dans Ephrata, que nous l'avons trouvé dans les sentiers de la forêt. Nous entrerons dans sa tente, et nous l'adorerons à la place où se sont arrêtés ses pieds. » Ce que nous recherchions dans l'immensité des plaines, dans la profondeur des forêts, voici que nous l'avons trouvé dans le Seigneur, à la lueur du phare de l'Eglise notre mère. Que tout le ciel s'en réjouisse, puisque la pénitence d'un seul pécheur a rendu la lumière à tout le peuple chrétien, et que toute la beauté divine du Christ a fait briller son éclat sur notre humanité perdue.

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

Les chaleurs de l'été, qui me sont si contraires, m'ont empêché depuis bien longtemps de vous donner l'explication de l'Evangile. Mais ne pensez pas, malgré mon si-

lence, que le feu de l'amour que j'ai pour vous se soit éteint dans mon cœur. Non, sans doute ; et il n'est personne de vous qui ne le ressente en lui-même. Souvent, lorsque l'embarras des occupations extérieures empêche l'effet de la charité, elle s'échauffe d'autant plus au dedans de l'âme, qu'elle a moins de liberté de se produire au dehors. Et comme le soleil ne laisse pas de briller dans le ciel avec tout l'éclat de ses rayons, lors même qu'une nuée le dérobe à la terre, de même la charité, malgré les obstacles extérieurs, ne laisse pas de brûler au dedans de toute sa force, lors même qu'elle ne peut produire ses flammes au dehors.

Mais voici que le temps de vous parler est revenu. Je sens que le grand désir que vous en avez m'inspire une ardeur nouvelle, et j'ai d'autant plus de joie et d'impatience de vous entretenir, que je vous vois un désir plus vif de m'entendre.

Vous avez appris, mes Frères, par la lecture qu'on vient de vous faire de cet Evangile, que les pécheurs et les publicains s'approchent de notre Sauveur, et qu'il les reçoit non-seulement pour converser avec lui, mais même pour manger. Les pharisiens, l'ayant vu, en furent indignés. cette circonstance nous apprend que, comme la vraie justice est pleine de compassion et de pitié, la fausse justice n'a que de la dureté et de l'aigreur. Ce n'est pas que les justes n'éprouvent parfois de l'indignation contre les pécheurs; mais il y a une grande différence entre ce qui n vient que d'un sentiment d'orgueil et ce qui se fait par le zèle de la discipline; car les justes ont de l'indignatio comme s'ils n'en avaient point. Ils désespèrent des pécheurs, comme s'ils n'en désespéraient point; ils les tourmentent et les persécutent, parce qu'ils les aiment; et

quoiqu'ils s'emportent à l'extérieur, en les reprenant par zèle, ils conservent toujours au dedans de l'âme cette douceur et cette tendresse inséparables de la charité. Ils préfèrent souvent à eux-mêmes, dans leur estime, ceux qu'ils corrigent; et ils considèrent comme plus vertueux qu'eux-mêmes ceux dont ils sont établis les juges. Et ainsi, en retenant dans l'ordre de la règle ceux qui leur sont soumis, ils se conservent eux-mêmes dans un véritable esprit d'humilité.

Mais ceux au contraire qu'une fausse opinion de leur mérite fait enfler d'orgueil méprisent tout le reste du monde, n'ont nulle condescendance pour les faibles, et deviennent en effet d'autant plus grands pécheurs qu'ils s'imaginent ne l'être point. Les pharisiens étaient de ce nombre; car, jugeant mal l'empressement de Jésus-Christ à recevoir les pécheurs avec charité, ils reprenaient la source même de toute miséricorde avec un cœur plein de sécheresse et de dureté. Mais comme ils étaient tellement malades qu'ils ne sentaient même pas leur mal, ce céleste médecin, pour leur faire connaître l'état misérable auquel ils étaient réduits, les traite avec les remèdes les plus doux; et, leur proposant le merveilleux exemple de sa douceur, il presse favorablement dans leur cœur la tumeur qu'il y voyait formée en leur disant : « Quel est celui d'entre vous qui, ayant cent brebis, et ayant perdu l'une d'elles, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour aller à la recherche de celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'elle soit retrouvée? »

Jésus-Christ, agissant par le mouvement d'une infinie bonté, propose cette parabole, que l'homme peut s'appliquer à lui-même, quoiqu'elle regarde principalement le souverain Créateur des hommes. Car le nombre de cent

étant un nombre parfait, il est vrai de dire que le possesseur de ces cent brebis n'est autre que le créateur et le maître des anges et des hommes. Or, une de ces brebis s'est perdue, quand l'homme par son péché a abandonné les pâturages de la vie; Dieu a abandonné les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, quand il a quitté dans le ciel les chœurs suprêmes des anges.

Mais pourquoi le ciel est-il appelé un désert, sinon parce que le mot désert ne signifie pas autre chose qu'un lieu délaissé? Or, l'homme a délaissé le ciel quand il a péché. Les quatre-vingt-dix-neuf brebis sont demeurées dans ce désert pendant que le Seigneur cherchait sur la terre la brebis égarée. Le nombre des créatures raisonnables, c'est-à-dire des anges et des hommes créés pour voir Dieu, ayant été diminué par la perte du premier homme dans le paradis terrestre, Jésus-Christ, pour rétablir ce nombre en son entier, vint chercher sur la terre l'homme, qui s'était perdu. Car ce que notre évangéliste appelle *désert*, un autre l'appelle *montagne*, pour désigner le ciel où les autres brebis étaient demeurées.

« Et, l'ayant retrouvée, il la met avec joie sur ses épaules. » Le Seigneur a mis la brebis sur ses épaules, lorsqu'en se revêtant de notre nature il a bien voulu porter sur lui tous nos péchés. « Et, étant retourné dans sa maison, il appelle ses amis et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. » Le Seigneur, ayant retrouvé cette brebis égarée, retourne dans sa maison. En effet, ce souverain Pasteur, ayant réhabilité l'homme, retourna dans son royaume céleste. Là, il assemble des amis et des voisins, c'est-à-dire les anges qui sont et ses *amis*, puisqu'ils suivent inviolablement sa volonté, et ses *voisins*, parce qu'ils jouissent incessam-

ment de la splendeur de sa vue intuitive. Or, remarquez qu'il ne dit pas : Réjouissez-vous avec la brebis retrouvée, mais « réjouissez-vous avec moi. » Pourquoi? Parce que notre résurrection et notre vie sont sa véritable joie; parce que, quand nous sommes rappelés au ciel, nous accomplissons la solennité de ses divines réjouissances.

« Je vous dis de même qu'il y aura dans le ciel une plus grande joie pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Pourquoi, mes frères, le Seigneur déclare-t-il qu'il y aura une plus grande joie dans le ciel pour la conversion des pécheurs que pour la persévérance des justes? C'est que, d'après l'enseignement de l'expérience, il est un grand nombre de chrétiens qui ne sentent point, il est vrai, leur conscience chargée de grands péchés, qui n'abandonnent pas le chemin de la justice et ne commettent aucun crime, mais aussi qui n'éprouvent guère d'ardeur pour la céleste patrie. Ils se privent d'autant moins des choses permises qu'ils savent n'avoir rien fait qui soit défendu. Comme ils sont assurés de n'être point coupables de fautes mortelles, ils demeurent paresseux et froids dans l'exercice des bonnes œuvres.

Ceux, au contraire, qui se souviennent d'avoir autrefois commis bien des crimes en conservent toujours beaucoup de regret et de douleur; ils s'embrasent de l'amour de Dieu; ils pratiquent les vertus les plus hautes et les plus parfaites; ils entreprennent les combats les plus difficiles de la vie chrétienne; ils abandonnent toutes les choses de la vie; ils fuient les honneurs du monde, se réjouissent de recevoir des injures, brûlent de saints désirs, soupirent sans cesse vers la céleste patrie, et dans la pensée

qu'ils s'étaient malheureusement éloignés de Dieu, ils compensent sans cesse durant le reste de leur vie, par des profits spirituels, leurs pertes passées.

Il y a donc une plus grande joie dans le ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance d'un juste. Un capitaine est en effet plus touché de voir un soldat, qui avait fui, revenir ensuite au combat et presser courageusement son ennemi, que d'en voir un autre qui, à la vérité, n'a jamais pris la fuite, mais qui aussi n'a jamais fait un seul acte d'héroïsme. De même, une terre qui, n'ayant jamais porté que des ronces et des épines, devient chargée d'une abondante moisson, donne beaucoup plus de joie au laboureur qu'une autre qui, à la vérité, n'a jamais poussé d'épines, mais qui aussi n'a jamais été fort chargée d'épis.

Cependant, remarquez qu'il existe un grand nombre de justes dont la sainte vie cause tant de joie au ciel, que celle qu'y fait naître la pénitence d'aucun pécheur ne lui saurait jamais être comparée. Plusieurs ne se sentent la conscience chargée d'aucun péché, mais n'en pratiquent pas moins les mortifications de la pénitence avec autant de zèle et d'ardeur que s'ils étaient coupables des plus grands crimes. Ils renoncent à l'usage des choses permises ; ils s'élèvent au-dessus du monde en le méprisant, ne veulent pas se permettre les choses les plus licites, se privent des biens dont ils pourraient légitimement user, dédaignent les choses visibles, n'ont d'ardeur que pour celles qui sont invisibles, mettent leur joie dans les gémissements et dans les larmes, s'humilient en toutes choses; et autant d'autres pleurent les péchés d'action, autant ils pleurent les simples péchés de pensée. Comment appellerai-je ces justes-là, sinon des justes et des pénitents tout en-

semble? Car, en même temps qu'ils s'humilient dans la pénitence pour la moindre de leurs mauvaises pensées, ils persévèrent avec exactitude dans la justice par leurs bonnes actions. Jugez maintenant quelle joie ce doit être dans le ciel, lorsqu'un juste gémit et s'humilie tout ensemble, puisque l'injuste et le pécheur en cause une si grande lorsqu'il fait une pénitence sincère de ses erreurs!

« Quelle est la femme qui, ayant dix drachmes, et ayant perdu l'une d'elles, n'allume sa lampe, et, renversant toute la maison, ne la cherche avec grand soin jusqu'à ce qu'elle l'ait retrouvée ? »

Celui qui était figuré par le pasteur l'est maintenant par cette femme de l'Evangile. Car il est tout ensemble et Dieu et la sagesse de Dieu. Et comme l'image du prince est toujours empreinte sur les pièces de monnaie, sur cette drachme, par exemple, il est exact de dire que la femme l'a perdue, quand l'homme, qui avait été créé à la ressemblance de Dieu, a perdu cette divine image par son péché. Or, cette femme *allume une lampe*, parce que la sagesse de Dieu a voulu paraître dans l'humanité. Car une lampe, c'est une lumière placée dans un vase d'argile; elle nous figure la divinité dans la chair. De là vient que la Sagesse même, parlant de ce vase de son corps, dit que sa vertu et sa force s'est desséchée comme un vase d'argile. Car, comme un vase de terre se cuit et se durcit dans le feu, de même la chair dont la Sagesse éternelle s'était revêtue, ayant été comme endurcie par le feu de ses souffrances, a été rendue capable de soutenir la gloire de sa résurrection.

Or, cette femme, après avoir allumé sa lampe, renverse toute sa maison. Aussitôt que la divinité du Fils de

Dieu éclata dans sa chair, les consciences des hommes furent troublées. La maison est en effet comme renversée, quand la conscience de l'homme s'émeut et se trouble dans la vue de ses péchés. Cette manière de parler n'est pas différente des mots de *balayer* et de *nettoyer*, qui se rencontrent en d'autres exemples dans l'Evangile. Une conscience dépravée et corrompue ne peut être purifiée de ses habitudes criminelles si elle n'est d'abord ébranlée par l'agitation de la crainte. La maison donc étant ainsi renversée, on retrouve la drachme perdue; c'est en effet par cette commotion et par ce trouble de la conscience que l'image et la ressemblance du Créateur est rétablie dans l'âme de l'homme.

« Et, après l'avoir retrouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. » Qui sont ces amies et ces voisines, sinon toutes ces puissances célestes dont j'ai déjà parlé, lesquelles sont d'autant plus voisines de la divine Sagesse, que la grâce et la jouissance de sa vue continuelle les en approchent davantage?

La souveraine Miséricorde, mes Frères, nous assure de sa propre bouche qu'il y aura une grande joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence; et cependant le Seigneur parle ainsi par son prophète : « Du jour que le juste aura péché, je ne me souviendrai plus de sa justice. » Remarquons, s'il est possible, mes Frères, la conduite de la divine Bonté : afin de retenir ceux qui sont encore debout, Dieu les menace de punition, s'ils viennent à tomber; et afin de porter ceux qui sont tombés à faire des efforts pour se relever, il leur promet, s'ils le font, son entière miséricorde. Il épouvante les premiers,

de crainte que leur vertu ne leur inspire de la présomption, et il flatte les autres, de crainte que leurs crimes ne les jettent dans le désespoir. Si vous êtes justes, appréhendez la colère de Dieu, pour ne pas tomber; si vous êtes pécheurs, ayez confiance en sa bonté pour vous relever.

Or, nous sommes déjà tombés; nous n'avons pas eu la force de demeurer fermes, et nous demeurons abattus sous le poids de nos désirs déréglés. Ne désespérons pas cependant en ce misérable état. Celui qui nous a créés « droits et justes » nous attend encore, et même nous invite à nous relever. Il nous ouvre le sein de sa bonté infinie, et nous recherche pour nous faire revenir à lui par les œuvres d'une sainte pénitence.

Mais comment pourrons-nous dignement nous en acquitter, si nous ne connaissons la manière dont il faut le faire? Sachez donc que la pénitence consiste à pleurer les péchés que l'on a commis, et à n'en plus commettre qui méritent d'être pleurés. Car celui qui, en pleurant ses péchés, en commet d'autres, celui-là ou bien ne sait pas, ou fait semblant de ne pas savoir comment il doit faire pénitence. Et en effet que sert de pleurer, par exemple, des péchés d'impureté, si l'on est brûlé par le feu de l'avarice? Ou, que sert de verser des larmes pour expier les emportements d'une violente colère, si l'on est rongé du poison de l'envie?

Mais il reste bien plus encore à faire; car il ne suffit pas à celui qui gémit pour ses péchés de n'y plus retomber, ni à celui qui pleure ses crimes de n'en plus commettre. Il faut sérieusement considérer que celui qui se souvient d'avoir fait des choses défendues doit s'abstenir de quelques-unes des choses permises; il doit satisfaire à

son créateur, en se privant de ce qui est licite, pour s'être souillé d'actions illicites; en se châtiant dans les moindres choses, pour avoir failli dans les plus grandes.

C'est ainsi, mes Frères, que nous ferons une digne pénitence; c'est en pleurant aussi parfaitement que nous le devons les fautes que nous avons commises. Considérons cependant les richesses de la bonté du Sauveur. Il nous a vus pécher, et il nous a néanmoins soufferts; et quoique avant nos péchés il nous eût défendu de les commettre, il n'a pas laissé de nous attendre, après notre péché, pour nous le pardonner. Celui même que nous avons méprisé nous appelle encore. Nous nous sommes détournés de lui, et il ne se détourne pas de nous. C'est pourquoi il est dit dans Isaïe : « Vos yeux verront leur Maître, et vos oreilles entendront la voix de Celui qui vous avertit par derrière. » L'homme fut comme averti « par devant, » lorsque, étant créé dans l'innocence et la justice, il reçut les préceptes de Dieu pour demeurer dans cette béatitude ; mais quand il eut méprisé ces préceptes salutaires, il tourna, pour ainsi dire, le dos de son âme au visage de son créateur. Cependant Dieu nous suit encore « par derrière, » et nous avertit de notre devoir. Nous l'avons déjà méprisé bien des fois, et cependant il ne cesse de nous rappeler. En ne considérant pas ses paroles, en foulant aux pieds ses préceptes, c'est comme si nous tournions les épaules à son visage; mais il nous appelle encore « par derrière; » et quoiqu'il s'aperçoive bien de notre indifférence, il ne laisse pas de crier toujours par ses préceptes divins, et de nous attendre avec la plus grande patience.

Si l'un de vos serviteurs avait l'imprudence de vous tourner le dos avec mépris quand vous lui parlez, ne

châtiriez-vous pas à l'heure même son insolence par une peine sévère? Cependant, lorsque, par nos péchés, nous tournons le dos à notre créateur, il veut bien encore nous supporter. Il appelle avec bonté ceux qui se détournent de lui avec orgueil; et lui, qui a le droit de nous châtier lorsque nous nous en éloignons, nous promet même des récompenses pour nous y faire revenir! Oh! qu'une si excessive miséricorde, mes Frères, amollisse la dureté de nos cœurs corrompus! Que l'homme qui aurait dû ressentir ses crimes par la punition qu'il a méritée rougisse au moins, et soit touché de confusion, lorsqu'il voit son Dieu l'attendre si patiemment à la pénitence.....

Ayez donc grande confiance, mes Frères, en la miséricorde de celui qui vous a créés; pensez sérieusement à tout ce que vous avez fait, et repensez-y sans cesse. Considérez avec quelle profusion la Bonté divine répand ses faveurs; ayez recours avec larmes à ce juge de miséricorde, pendant qu'il veut bien encore vous attendre. Sachant qu'il est juste, ne négligez pas d'expier tous vos péchés; sachant qu'il est bon, ne désespérez point après les avoir commis. Un Dieu-Homme doit porter les hommes à avoir confiance en Dieu. Et quel plus puissant motif d'espérance pour les pénitents, que de penser que notre avocat est devenu lui-même notre juge, lui qui, étant Dieu, vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit pendant tous les siècles! Ainsi soit-il!

IVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Mes Frères, je suis persuadé que les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire qui doit éclater un jour en nous. Aussi les créatures attendent-elles avec une sainte impatience la manifestation des enfants de Dieu; car elles sont assujéties à la vanité, non pas volontairement, mais à cause de celui qui les a assujéties, dans l'espérance d'être elles-mêmes affranchies de cet asservissement à la corruption, pour participer à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. Car nous savons que jusqu'à cette heure, toutes les créatures gémissent et sont comme dans les douleurs de l'enfantement. Et non-seulement elles, mais aussi nous-mêmes, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons au dedans de nous dans l'attente de l'adoption des enfants de Dieu, qui sera la délivrance de nos corps en Jésus-Christ notre Seigneur. (Saint Paul aux Rom., ch. VIII, v. 18-23.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Quand je considère les souffrances de la vie présente, « je trouve qu'elles n'ont pas de proportion avec cette « gloire que Dieu doit découvrir un jour en nous. »

Saint Paul s'était contenté jusqu'ici de nous défendre de vivre selon la chair; il nous ordonnait d'étouffer la concupiscence, la colère, l'avarice, la vaine gloire et l'envie. Mais après nous avoir fait voir les grands biens que nous attendons, il ne craint plus de nous parler de souffrances et de persécutions. Car il y a bien de la différence entre la guerre que nous faisons et celle que les hommes nous font; entre vaincre nos passions et nous mettre au-dessus des exils, des fouets et des prisons, il faut bien plus de courage et de vertu.

Cependant quels que puissent être ces maux, saint Paul veut que nous les souffrions humblement. Il nous humilie en nous représentant combien nos maux sont légers, et en les comparant avec la récompense que Dieu nous prépare. C'est ce qu'il montre encore aux Corinthiens lorsqu'il leur dit : « Le moment si court et si léger des afflic- « tions que nous souffrons en cette vie produit en nous « le poids éternel d'une souveraine et incomparable « gloire. » Là, il appelle les afflictions *légères,* parce qu'il parlait à des personnes de grande vertu; ici, il se contente de dire qu'elles n'ont aucune proportion avec la gloire qui leur était réservée : ce qui convenait davantage à des personnes moins parfaites. Il ne dit pas non plus que ces souffrances n'ont point de proportion avec le repos à venir, mais avec *la gloire :* ce qui est bien plus fort;

car il y a quelquefois un repos sans gloire, mais il n'y a pas de gloire sans repos.

Saint Paul passe plus avant. Il ne nous parle pas de cette gloire comme d'une chose éloignée qui doit arriver un jour : il assure qu'elle existe déjà, mais qu'elle est voilée. « Avec la gloire, dit-il que Dieu doit un jour découvrir en nous. » Ailleurs il fait voir cette vérité plus clairement : « Notre vie, dit-il, est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » Soyez donc, dès maintenant, assurés de cette gloire ; elle est toute prête, elle n'attend que la fin du travail. Au lieu de vous affliger en pensant qu'elle ne doit se découvrir que plus tard, consolez-vous au contraire de ce qu'elle est déjà en vous, quoique cachée. Elle n'est cachée maintenant que parce qu'elle est incompréhensible. Vous devez vous réjouir de ce que vous ne pouvez la découvrir ici ; ce voile qui la couvre doit vous en faire voir toute la grandeur. Elle surpasse tous les maux de la terre, non-seulement par son excellence, mais encore par sa durée, puisqu'elle sera éternelle ; tandis que les maux d'ici-bas passent au moins avec la vie. — Voyons ce que l'Apôtre ajoute pour augmenter en nous le mépris des choses présentes et le désir des joies futures. Ecoutons ce qu'il dit de toutes les créatures, et voyons, dans l'idée qu'il nous en donne, la vanité que les faux sages de ce monde y avaient attachée. « Car les créatures « attendent avec un grand désir la manifestation des en- « fants de Dieu, parce qu'elles sont assujéties à la vanité ; « et elles ne le sont pas volontairement, mais à cause de « celui qui les y a assujéties. »

Saint Paul, pour donner plus de force à ses paroles, anime en quelque sorte toutes les créatures, afin de faire voir avec quelle ardeur elles désirent les biens dont-il

parle. Il imite les prophètes, qui emploient souvent des expressions figurées, et nous disent tantôt que les fleuves « frappent des mains, » tantôt que les collines « sautent de joie, » et que « les montagnes sont transportées d'allégresse ; » non qu'ils veuillent nous faire croire que ces créatures vivent, pensent ou raisonnent, mais seulement pour nous faire concevoir que la grandeur des biens dont ils parlent est telle, que les créatures même insensibles en sont touchées. Ils se servent encore de ces figures dans les choses tristes; ils nous représentent les arbres, les montagnes et les maisons comme répandant des larmes et poussant des hurlements. C'est ce que saint Paul fait ici. Toutes les créatures, dit-il, soupirent et sont dans la douleur; non qu'il ait entendu le ciel et la terre soupirer, mais il nous montre seulement par là la grandeur des biens futurs, et le grand désir que nous devons avoir d'être délivrés des maux présents.

« Les créatures sont assujéties à la vanité, » c'est-à-dire, ô hommes, sont devenues corruptibles à cause de vous ! Dès que votre corps est devenu mortel, la terre a été maudite de Dieu, et elle ne porte plus que des ronces et des épines. David dit que les cieux mêmes vieilliront : « Ils vieilliront comme un vêtement. » Et Isaïe : « Jetez les « yeux sur le ciel et sur la terre. La solidité du ciel de« viendra comme la fumée, et la terre comme un vête« ment usé ; et ceux qui l'habitent périront avec elle. » C'est ainsi que les créatures ont été assujéties à la corruption; c'est ainsi qu'elles en seront délivrées. « L'homme périra comme elles, dit Isaïe, sans être réduit au néant comme elles, mais en souffrant la mort pour devenir immortel. »

Qu'on ne demande plus pourquoi les créatures ont été

assujéties à la vanité. Ce n'est point à cause d'elles, mais pour nous seuls; et cependant elles ne peuvent se plaindre qu'on leur ait fait tort en les rendant sujettes à la corruption pour une faute étrangère. Comme elles ont été faites pour moi, faut-il s'étonner que Dieu, pour me punir par elles, les ait reduites à cet état? Mais à quoi bon chercher des raisons de justice ou d'injustice dans des choses inanimées? Saint Paul nous délivre de toutes ces peines. Les créatures, dit-il, sont devenues corruptibles à cause de vous; mais consolez-vous : elles redeviendront immortelles et incorruptibles à cause de vous, comme il l'observe: « Avec espérance d'être délivrées de cet asser-« vissement à la corruption, pour participer à la liberté « et à la gloire des enfants de Dieu. »

Ce ne sera pas vous seul, ô homme! qui serez délivré de l'asservissement à la corruption; toutes les créatures le seront aussi. Elles auront part comme vous à ce renouvellement universel, et il se fera dans elles ce qui se fera dans la transformation et dans la gloire de votre corps. Elles ont participé à votre servitude, elles participeront à votre liberté. De corruptibles elles deviendront incorruptibles avec vous; elles vous suivront dans tous vos changements. La terre était la nourrice de l'homme, et tous les jours la nourrice du fils d'un grand prince prend part à ce qui lui arrive, et elle se ressent de son élévation lorsqu'il monte sur le trône de son père.

Ainsi, selon l'Apôtre, l'homme est la plus excellente des créatures, c'est pour lui qu'elles ont toutes été créées. Cette idée est très puissante pour l'encourager dans ses maux. Pourquoi vous en affligez-vous? lui dit-il. Si vous les souffrez, ce n'est que par votre faute, au lieu que les

créatures souffrent à cause de vous. Mais ce qui doit vous consoler, c'est que si les créatures, qui ne sont faites que pour vous, espèrent sortir de cet asservissement, vous, pour qui elles seront renouvelées, devez l'espérer encore davantage. Quand un père veut faire paraître son fils dans quelque occasion importante, il renouvelle toute sa suite, afin que l'éclat de ses serviteurs rejaillisse sur son fils et serve à augmenter sa gloire.

« Car nous savons que jusqu'à maintenant toutes les « créatures soupirent dans cette attente, et sont comme « dans le travail de l'enfantement. »

Saint Paul fait rougir les hommes en leur parlant ainsi : « Ne devenez pas, leur dit-il, pires que les créatures, qui ne sont faites que pour vous; soupirez aumoins comme elles. Ne trouvez pas votre repos dans votre état présent, puisque les créatures ne trouvent pas leur paix dans celui où elles sont. Bien loin de les aimer et de vous y attacher, gémissez sur la longueur de votre exil, et pleurez de vous voir dans une terre étrangère. Si les créatures inanimées le font, vous qui êtes raisonnables, que ne devez-vous pas faire ? »

« Et non-seulement elles, mais nous encore, qui possé- « dons les prémices de l'Esprit, nous soupirons et nous « gémissons en nous-mêmes, attendant l'adoption divine, « qui sera la rédemption et la délivrance de nos corps. »

Nous, dit l'Apôtre, qui goûtons déjà les choses futures; car ce que nous avons reçu ne suffit-il pas pour nous faire désirer le reste et nous détacher de tout? Tous nos désirs devraient s'élever vers le ciel, étant comme soutenus sur ces deux ailes, dont l'une est la grandeur des biens que Dieu nous a déjà donnés, et l'autre, comme le dit saint Paul, la certitude que ces grands biens ne sont encore que

des prémices. Si tant de choses si grandes et si admirables, la délivrance de nos péchés, le don de la justice et de la sanctification, la puissance de chasser les démons et de ressusciter les morts, ne sont encore que des prémices, que sera-ce de la plénitude de la gloire? Si des créatures sans âme, sans connaissance, sans raison, ne comprenant rien de ces biens qu'on nous promet, gémissent et soupirent dans cette attente, que devons-nous faire, nous qui attendons l'adoption divine?

Mais comment saint Paul peut-il dire que « nous attendons encore l'adoption divine? » Il nous a déjà dit que nous avions reçu cette adoption, que nous sommes devenus les enfants de Dieu, et il ne nous en parle maintenant que comme d'un bien en espérance : « Nous, dit-il, nous qui attendons l'adoption divine; » c'est-à-dire nous qui attendons le dernier effet de cette adoption, « qui sera la rédemption et la délivrance de nos corps, » c'est-à-dire une gloire parfaite. Notre état est caché dans cette vie jusqu'au dernier soupir. Il s'en est trouvé beaucoup qui semblaient être au rang des enfants et qui sont retombés dans celui des esclaves. Si nous sortons de ce monde dans l'espoir que Dieu nous sera favorable, sa grâce demeurera en nous, et nous n'aurons plus d'horreur en pensant au changement que la mort et le péché nous apportent.

La grâce ne sera ferme dans nous que lorsque notre corps sera délivré de la mort et des passions qui le dominent. C'est ce que saint Paul entend par ce mot « délivrance, » laquelle rompra nos chaînes pour jamais, et nous empêchera de retomber dans la servitude. Ainsi, l'Apôtre, après avoir si souvent parlé de la gloire, nous en découvre une partie en nous faisant conce-

voir le changement qui se fera dans nos corps. Il nous parle encore de ce changement, lorsqu'il nous dit ailleurs : « Jésus-Christ transformera notre corps, tout vil et tout abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux. » Et dans un autre endroit : « Quand ce corps corruptible aura été revêtu de l'incorruptibilité et de l'immortalité, alors cette parole de l'Ecriture sera accomplie : La mort a été absorbée et détruite par une entière victoire. »

ÉVANGILE.

En ce temps là, Jésus, étant sur le bord du lac de Génésareth, se trouva accablé par une foule de peuple qui venait à lui pour entendre la parole de Dieu. Il aperçut deux barques arrêtées au bord du lac, et d'où les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets; il monta donc dans l'une de ces barques qui appartenait à Simon, et le pria de s'éloigner un peu du rivage. Puis, s'étant assis, il instruisait le peuple de dessus la barque. Dès qu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez au large, et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; néanmoins, sur votre parole, je jetterai les filets. Les ayant donc jetés, ils prirent une si grande quantité de poissons que leurs filets se rompaient. Alors ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque de venir les aider. Il y vinrent, et remplirent tellement les deux barques,

qu'elles étaient près de couler à fond. A cette vue, Simon Pierre se jeta aux pieds de Jésus, et lui dit : Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. Car la pêche qu'ils venaient de faire l'avait saisi d'étonnement et d'effroi, lui et tous ceux qui étaient avec lui, aussi bien que Jacques et Jean, fils de Zébédée, compagnons de Simon. Mais Jésus dit à Simon : Ne craignez point; désormais vous serez pêcheurs d'hommes. Et ayant ramené leurs barques au rivage, ils quittèrent tout et le suivirent. (Saint Luc, ch. v.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« En ce temps-là Jésus, étant sur le bord du lac de Génésareth, se trouva accablé par une foule de peuple qui venait à lui pour entendre la parole de Dieu. » Le lac de Génésareth porte encore les noms de mer de Galilée et de mer de Tibériade, suivant qu'il baigne les côtes de cette province ou qu'il passe près de cette ville. Ce lac ou cette mer désigne la vie présente. Le Seigneur se tient sur les bords du lac, quand il triomphe de la mort attachée à la misérable condition humaine, et que dans cette même chair où il a souffert, il parvient à la stabilité de l'éternel repos. La multitude qui l'entoure est la figure des nations, qui accourent avec empressement pour embrasser la foi. « Toutes les nations, dit le prophète Isaïe, accourront en foule vers lui; et plusieurs peuples y viendront, en disant : Allons, montons à la montagne du Sauveur. »

« Il aperçut deux barques arrêtées au bord du lac. » Les deux barques qui se trouvent près du lac désignent la

circoncision et la Gentilité. Il les aperçut, dit l'Ecriture : c'est-à-dire, il connaît chez ces deux peuples ceux qui sont à lui, et il fait parvenir leurs cœurs, des flots de ce siècle, à la tranquillité de la vie future. En les regardant du rivage, c'est-à-dire en les visitant avec miséricorde.

« Les pêcheurs en étaient descendus pour laver leurs filets. » Les pêcheurs sont les docteurs de l'Eglise qui nous ont pris dans le filet de la foi, et, nous ayant du fond de l'erreur attirés à la lumière, nous amènent à la terre des vivants, comme des poissons au rivage. Les paroles des prédicateurs sont comme les filets des pêcheurs, qui retiennent dans leurs mailles ce qu'ils ont une fois pris. Tantôt on déploie les filets pour la pêche, tantôt on les lave et on les replie. Car ce n'est pas toujours le temps d'enseigner : le docteur doit tantôt parler aux autres, tantôt s'occuper de son propre salut.

« Il monta donc dans l'une de ces barques, qui appartenait à Simon, et le pria de s'éloigner un peu du rivage; puis, s'étant assis, il instruisait le peuple de dessus la barque. » La barque de Simon est l'Eglise primitive, dont saint Paul parle en ces termes : « Car celui qui a agi efficacement dans la personne de Pierre, pour le rendre apôtre des circoncis, a agi aussi efficacement en moi pour me rendre apôtre des Gentils. » C'est à dessein que l'Ecriture dit « dans l'une de ces barques ; » car « toute la multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un cœur et qu'une âme. » C'est de cette barque qu'il enseignait la multitude, parce que c'est par l'autorité de l'Eglise qu'il enseigne jusqu'aujourd'hui les nations.

« Dès qu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez au large et jetez vos filets pour pêcher. » Le Seigneur, en priant Simon de s'éloigner un peu du rivage, veut nous

indiquer qu'il ne faut parler à la foule qu'avec une certaine modération, qu'on doit éviter et de lui enseigner des choses terrestres, et de s'en éloigner au point de ne lui parler que des mystères les plus abstraits, auxquels elle ne peut rien comprendre. Il faut d'abord prêcher la parole aux nations les plus voisines, et aller ensuite chez les peuples plus éloignés. C'est ce que Jésus-Christ recommande à Pierre en disant : « Avancez au large et jetez vos filets pour pêcher. »

« Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; néanmoins, sur votre parole, je jetterai les filets. » « Si le Seigneur ne bâtit une maison, dit le Psalmiste, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. » Si le Seigneur n'éclaire le cœur des auditeurs, le docteur travaille dans la nuit. Si la discussion n'est point aidée par la parole de la grâce divine, c'est en vain que le prédicateur lance la flèche de ses discours. La foi des peuples n'est point l'œuvre de paroles arrangées avec art, mais elle est un don de la vocation divine.

« Les ayant donc jetés, ils prirent une si grande quantité de poissons que leurs filets se rompaient. » Le filet se rompait sous la multitude des poissons. Et en effet, maintenant encore, les réprouvés entrent en grand nombre avec les élus pour professer la foi ; ils déchirent l'Eglise par leurs hérésies. Le filet se rompt sans que le poisson se perde; car Dieu sait conserver ses serviteurs, même au milieu des scandales de la persécution.

« Alors ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider. » L'autre barque, comme nous l'avons déjà dit, est l'Eglise des nations. Une seule barque ne pouvant suffire, elle est elle-même rem-

plie de poissons, c'est-à-dire d'élus. Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui, et il sait d'une manière certaine le nombre de ses élus. Puisque dans la Judée il n'a pas trouvé autant de fidèles croyants qu'il en a prédestiné pour la foi et la vie éternelle, il cherche une autre barque pour y placer ses poissons, en remplissant le cœur des Gentils par la grâce de sa foi. Aussitôt la rupture du filet, on appelle une barque amie; car déjà le traître Judas, le magicien Simon, ces poissons de la plus pernicieuse espèce, avaient été pris; d'un autre côté, Ananie et Saphire s'efforçaient de pénétrer par ruse dans le filet de la foi; déjà, selon le témoignage de l'évangéliste saint Jean, « plusieurs de ses disciples s'étaient retirés de sa suite, et ils n'allaient plus avec lui ; » alors Barnabas et Paul furent détachés pour aller évangéliser les Gentils.

« Ils y vinrent et remplirent tellement les deux barques qu'elles étaient près de couler à fond. » Les barques se remplissent de plus en plus jusqu'à la fin des siècles. Elles sont tellement chargées qu'elles sont près de couler à fond; les persécutions les mettent en grand danger. « Dans les derniers jours, dit l'Apôtre, viendront des temps fâcheux : il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes. » La submersion des navires désigne la rechute des hommes dans les ténèbres du siècle, après avoir été éclairés du flambeau de la foi.

« A cette vue, Simon Pierre se jeta aux pieds de Jésus, et lui dit : Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. » En effet, les hommes charnels qui sont dans l'Eglise rejettent en quelque sorte loin d'eux l'autorité spirituelle, à laquelle préside la personne de Jésus-Christ. Ils ne disent pas en propres termes aux fidèles ministres de Dieu de s'éloigner d'eux; mais par

la voix de leur conduite et de leurs actions, ils leur conseillent de les laisser; car ils craignent l'autorité des gens de bien, et plus ils s'empressent de leur déférer les honneurs, plus par leurs œuvres ils les engagent à s'éloigner d'eux. Saint Pierre symbolise les honneurs qu'ils leur rendent en se jetant aux pieds du Seigneur; quant à l'indignité de leur conduite, il la désigne par ces paroles : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je je suis un pécheur. » Mais comme le Seigneur ne se rend pas à cette prière, comme il ne s'éloigne pas de ses ministres, mais qu'il les conduit au rivage, il nous montre par là que les hommes justes et spirituels ne doivent point écouter les désirs charnels, ni se laisser troubler par les péchés de la multitude, ni enfin abandonner leur divin ministère, sous prétexte de vivre avec plus de sûreté et de tranquillité.

« Mais Jésus dit à Simon : Ne craignez point. » Le Seigneur calme la crainte des hommes charnels, et par ses consolations relève leurs faibles esprits. Il ne veut pas qu'effrayés par la conscience de leurs fautes, ou troublés d'étonnement par la perfection des autres, ils craignent d'entrer dans le chemin de la sainteté.

« Désormais vous serez pêcheurs d'hommes. » Cette parole s'adresse particulièrement à Pierre. Le Seigneur lui explique la signification de cette pêche miraculeuse. De même qu'il vient de prendre des poissons avec son filet, de même un jour il prendra les hommes par la puissance de sa parole. Jésus-Christ annonce ainsi quelle sera chaque jour l'œuvre de l'Eglise, dont saint Pierre est la figure.

« Et, ayant ramené leurs barques au rivage, ils quittèrent tout et le suivirent. » Ces paroles peuvent désigner

la fin des siècles, alors que les fidèles serviteurs du Christ quitteront tout-à-fait la mer de ce monde. Selon saint Matthieu et saint Marc, Jésus-Christ appelle deux pêcheurs de chaque barque, Pierre et André de la première, et de la seconde les deux fils de Zébédée. Saint Luc ne dit pas qu'ils furent alors appelés par le Seigneur; il rapporte seulement que Jésus-Christ annonça à saint Pierre qu'il serait pêcheur d'hommes. Cela ne voulait pas dire qu'il ne prendrait plus de poissons; car nous voyons les apôtres pêcher encore après la résurrection du Seigneur. Il retournèrent à la pêche comme de coutume, ainsi que le marquent les évangélistes saint Matthieu et saint Marc, quand ils rapportent que Jésus-Christ les appela deux à deux. Alors ils ne ramenèrent pas leurs barques au rivage, dans l'espoir du retour; mais ils le suivirent parce qu'il les appelait, et se rendirent à ses ordres.

DISCOURS DE SAINT AMBROISE.

« En ce temps-là, Jésus, étant sur le bord du lac de Génésareth, se trouva accablé par une foule de peuple qui venait à lui pour entendre la parole de Dieu, etc. »

Tandis que le Seigneur opérait ces guérisons merveilleuses, la foule se pressait autour de lui, sans se laisser arrêter ni par l'heure avancée ni par les difficultés du lieu. Le jour vient de finir, et le peuple le suit encore; un lac se rencontre sur son chemin : il presse de plus en plus Jésus-Christ. Aussi le Sauveur est-il obligé de monter dans la barque de Pierre. C'est cette même barque qui le portait au moment où il apaisa la tempête, et où va s'ac-

complir la pêche miraculeuse. Elle est l'image de l'Eglise, exposée d'abord à de terribles dangers, et dans la suite renfermant dans son sein une multitude innombrable de fidèles. Ce sont là en effet les poissons de cette vie. La première fois, Jésus-Christ sommeille encore ; ici, il ordonne. Il dort au milieu des apôtres tremblants; il veille sur eux quand ils sont devenus parfaits. Mais rappelons-nous comment le prophète explique ce sommeil du Christ : « Je dors, mais mon cœur veille. »

Saint Matthieu raconte l'empire du Christ sur les vents déchaînés ; c'est avec raison qu'il n'omet pas cette preuve de son éternelle puissance. En effet, ce n'est pas, comme le prétendaient les Juifs, par un pouvoir humain, qu'il rendait les vents soumis à sa parole. Ce prodige est l'œuvre d'une majesté céleste. Quand s'apaise la tourmente des flots, quand les éléments sont dociles à la voix du Seigneur, quand les objets insensibles deviennent obéissants, on reconnaît là le mystère de la grâce divine. Elle calme les flots du siècle, et sa voix impose silence à l'esprit immonde.

Saint Luc choisit donc pour sujet de ce récit cette barque du pêcheur Pierre, dont saint Matthieu avait déjà parlé. Ce n'est pas la présence de Pierre, c'est celle de Judas, qui met cette barque en danger. Et malgré les mérites de la foi des autres disciples qu'elle portait, la présence du traître suffisait pour lui faire courir les plus grands risques. Pierre était dans la barque en ces deux circonstances; l'infidélité du pécheur fait chanceler la confiance du juste. Prenons donc garde au perfide, prenons garde au traître; que le salut des autres ne soit pas compromis par un faux frère. Que cette barque, qui nous porte, vogue en sûreté loin de la perfidie. Et

dirigée par la prudence au souffle de la foi, comment pourrait-elle être le jouet des vagues, quand elle a pour pilote celui qui est le soutien de l'Eglise? La tourmente s'attaque à la foi chancelante; la sécurité accompagne toujours la charité parfaite.

Le Seigneur ordonne à tous ses disciples de jeter leurs filets; mais c'est à Pierre seul qu'il dit : « Poussez au large, » c'est-à-dire pénétrez au cœur même des contestations. Quoi de plus élevé, en effet, que de voir la profondeur des richesses divines, de connaître le Fils de Dieu et de proclamer la divinité du Christ? Et si l'esprit humain est impuissant à comprendre ce mystère par les lumières de sa raison, une foi vive et ardente le lui révèle. S'il nous est interdit de connaître comment est né l'Homme-Dieu, il ne nous est pas permis d'ignorer sa naissance. Nous ne savons pas de quelle manière il a été engendré; mais nous avons la certitude de cette génération. Nous n'avons pas vu comment le Fils de Dieu est né du Père; mais nous avons entendu le Père lui-même l'appeler le Fils de Dieu. Si nous refusons de croire à Dieu, à qui pourrons-nous croire? Nous ne croyons que pour avoir vu ou entendu; mais nos yeux souvent se trompent; nos oreilles ne nous communiquent que les opinions d'autrui. Voulons-nous discuter le caractère de la personne qui affirme? Nous nous croyons obligés d'ajouter foi au récit des gens de bien. Or, Dieu l'affirme, le Fils le prouve, le soleil le confesse en s'éclipsant, la terre l'atteste en tremblant. C'est dans cette pleine mer que Pierre conduit l'Eglise, afin de voir d'un côté l'avénement du Fils de Dieu, et de recevoir de l'autre la plénitude des dons du Saint-Esprit.

Quels sont ces filets que le Seigneur ordonne aux apô-

tres de jeter, sinon ces paroles persuasives, ces discours victorieux et ces preuves convaincantes qui ne laissent pas échapper les âmes qu'elles ont une fois prises? La prédication des apôtres est bien en effet un filet de pêcheur : elle ne fait pas mourir ceux qu'elle prend, mais elle les conserve et les tire du sein de l'obscurité pour les élever à la lumière; de l'abaissement où ils gémissent, elle les conduit vers le ciel.

Cet autre genre de pêche que le Seigneur recommande seulement à Pierre, en lui disant : « Jetez vos hameçons, et tirez le poisson qui s'y prendra le premier, » nous fournit un grand enseignement spirituel. Elle apprend aux chrétiens à rester soumis au pouvoir qui les gouverne, et leur défend de s'affranchir des liens qui les assujétissent aux rois de la terre. Si le Fils de Dieu a payé le tribut, qui êtes-vous pour vouloir vous y soustraire? Et s'il a payé le tribut, lui qui n'en devait aucun, vous qui recherchez la fortune du siècle, pourquoi ne pas vous soumettre aux obligations qu'il impose? Pourquoi vous élever au-dessus du siècle, avec un esprit d'orgueilleuse arrogance, alors que votre misérable avidité vous en rend l'esclave?

Il paie donc la drachme, qui était le prix de notre rédemption, le prix de notre corps, promis dans la loi, accompli dans l'Evangile. Cette drachme se trouve à dessein dans la bouche du poisson. « C'est par votre bouche que vous serez justifié. » En effet, le prix de notre immortalité est la confession de notre foi, selon cette parole de l'Apôtre : « Il faut confesser la foi par ses paroles, pour obtenir le salut.

« Maître, répondit Pierre, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais sur votre parole je vais jeter

le filet. » Moi aussi, Seigneur, je sais que je suis plongé dans les ténèbres de la nuit, quand je n'entends pas la voix de vos commandements. Personne encore n'est venu se joindre à moi; je suis encore dans la nuit. J'ai lancé le filet de ma parole, et je n'ai rien pris encore. J'attends vos ordres, et sur votre parole je lancerai le filet. O vaine présomption! ô fructueuse humilité! Ceux qui n'avaient rien pris jusqu'alors recueillent, sur la parole de Dieu, une multitude innombrable de poissons. Ce n'est pas l'œuvre de l'éloquence humaine, c'est une faveur de la céleste grâce. Les vains discours des hommes sont inutiles, le peuple vient d'embrasser la foi.

Les filets se rompent, aucun poisson ne se perd. Les apôtres appellent à leur secours leurs compagnons, qui se trouvaient dans l'autre barque. Quelle est cette autre barque, sinon la Judée, dont Jacques et Jean sont les apôtres? « La Judée est devenue à elle-même sa propre sanctification. » Ceux-ci vinrent donc de la Synagogue à la barque de Pierre, c'est-à-dire à l'Eglise, afin de remplir les deux barques. Tous fléchissent le genou au nom de Jésus, Juifs et Grecs : « Jésus-Christ est tout en tous. » Mais cet encombrement met les barques en danger de couler; car il faut qu'il y ait des hérésies, pour éprouver les justes.

« Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur. » Saint Pierre était dans l'admiration, à la vue des dons de Dieu. Plus était grand son mérite, moins il osait espérer. Répétons aussi nous-mêmes avec ce saint apôtre : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur, » afin que le Seigneur nous réponde aussi : « Ne craignez pas. » Confessons nos fautes au Dieu des miséricordes. Ne craignez pas de confier

au Seigneur tout ce qui vous concerne; car ce que nous avons vient de lui. Voyez comme le Seigneur est bon : il a comblé l'homme de faveurs, et lui a même accordé la puissance de vivifier les autres!

Ve DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Mes bien-aimés, qu'il règne entre vous tous une parfaite union, une bonté compatissante, une amitié de frères, une charité indulgente, accompagnée de modestie et d'humilité. Ne rendez point le mal pour le mal, ni outrage pour outrage; mais, au contraire, bénissez ceux qui vous maudissent, sachant que vous êtes appelés à ce degré de perfection, afin de devenir héritiers de la bénédiction. Car si quelqu'un aime la vie et désire des jours heureux, qu'il interdise à sa langue toute médisance, et à ses lèvres toute parole trompeuse; qu'il se détourne du mal, et fasse le bien; qu'il recherche la paix et la poursuive: car le Seigneur se plaît à considérer ses justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières; mais il regarde dans sa colère ceux qui font le mal. Et qui pourrait vous nuire, si vous ne songez qu'à faire le bien? Si néanmoins vous souffrez pour la justice, vous serez heureux. Ne craignez donc point les maux dont on veut vous effrayer, et n'en

soyez point troublés; mais rendez gloire dans vos cœurs à la sainteté de notre Seigneur Jésus-Christ. (I Saint Pierre, ch. III, v. 8-15.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÉDE.

« Mes bien-aimés, qu'il règne entre vous tous une parfaite union, une bonté compatissante, une amitié de frères, une charité indulgente, accompagnée de modestie et d'humilité. » Saint Pierre, après avoir enseigné aux personnes de tout sexe et de diverses conditions leurs devoirs particuliers, les exhorte tous en commun à n'avoir qu'un corps et qu'une âme, et à rester toujours unis dans la foi du Sauveur.

« Ne rendez point le mal pour le mal, ni outrage pour outrage; mais, au contraire, bénissez ceux qui vous maudissent, sachant que vous êtes appelés à ce degré de vertu parfaite afin de devenir héritiers de la bénédiction. » Car le juge suprême vous dira : « Venez, les bénis de mon Père, entrez dans mon royaume. » Cet héritage de la bénédiction peut aussi s'entendre de l'Église, qui, dans la vie future, est comblée de perpétuelles bénédictions. C'est pourquoi elle s'écrie maintenant avec allégresse, dans l'espoir du bonheur à venir : « Je vous glorifierai, ô mon Dieu ! ô mon roi ! et je bénirai votre nom dans tous les siècles des siècles. » Que chacun de nous s'applique donc en cette vie à méditer et à faire ce qu'il aspire à trouver dans l'autre. Qu'il bénisse d'une voix sincère son Créateur et son prochain, et qu'il se rende ainsi digne de la bénédiction et de Dieu et de ses frères. « Si

quelqu'un aime la vie et désire des jours heureux, qu'il interdise à sa langue toute médisance, et à ses lèvres toute parole trompeuse; qu'il se détourne du mal et fasse le bien; qu'il recherche la paix et la poursuive. »

« Car le Seigneur se plaît à considérer ses justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières; mais il regarde, dans sa colère, ceux qui font le mal. » Le bienheureux apôtre saint Pierre nous avait défendu de rendre le mal pour le mal, et même nous avait ordonné de bénir ceux qui nous maudissaient. C'est pourquoi il nous montre, par le témoignage des prophètes, que le Seigneur voit du haut des cieux les bons et les méchants, voulant ainsi nous rappeler que notre patience à supporter les méchants, et notre générosité à souhaiter du bien à ceux qui nous persécutent, seront rémunérées par une éternelle récompense; qu'au contraire, nos persécuteurs, s'ils persistent à ne pas se repentir, seront punis d'un juste châtiment, tandis que, s'ils font pénitence, nous, qui avons prié pour leur salut, nous recevrons du Seigneur une couronne éternelle.

« Et qui pourrait vous nuire, si vous ne songez qu'à faire le bien? » Saint Pierre parle ici du mal que nos ennemis peuvent nous faire par leurs paroles injurieuses, par le tort qu'ils causent à nos intérêts temporels, et par les tourments temporels qu'ils nous font subir. Tous ces maux, qui peuvent s'adresser aux fidèles, ne font aucun mal à ceux qui ne songent qu'à pratiquer le bien. Ils ne peuvent que procurer une plus glorieuse récompense à ceux qui les supportent avec patience et courage; ils ne nuisent qu'à ceux qui les commettent, en accumulant sur leur tête d'éternels châtiments. Mais si quelqu'un se laisse abattre par des adversités de cette nature, il nuit,

non à celui qui les a causées, mais à lui-même, pour n'avoir pas voulu les supporter avec patience. Si la maison édifiée par le sage n'a pas été renversée, ce n'est point qu'elle n'ait eu à souffrir les coups de la tempête, mais c'est parce qu'elle avait été fondée sur la pierre. Et celle que l'insensé a construite a été renversée, moins par la violence que parce que ses fondements ont été creusés dans le sable. Toutes deux ont eu également à souffrir la violence de l'ouragan; mais l'une est restée ferme, à cause de la solidité de ses fondements, et l'autre a été détruite, à cause de la fragilité de sa structure. Celui donc qui ne cherche qu'à faire le bien ne peut recevoir aucun mal des accidents que lui suscite la malice du démon ou des méchants, ou qu'il éprouve dans le tourbillon des adversités de ce monde. Cependant il est arrivé à une foule de gens de bien d'avoir à souffrir des autres hommes, quand ils se sont laissé égarer dans la science de la vérité. Combien n'en avons-nous pas vu qui, tout en désirant croire en Dieu avec l'Église, et vivre saintement dans son sein, se sont laissé séduire, sans le savoir, par les erreurs pernicieuses d'Arius, de Sabellius et des autres hérétiques? Personne donc ne peut éprouver d'autre mal que celui qu'il se fait lui-même; saint Jean Chrysostome l'a parfaitement démontré dans le livre qu'il a composé sur cette matière.

« Si néanmoins vous souffrez pour la justice, vous serez heureux. Ne craignez donc point les maux dont on veut vous effrayer, et n'en soyez point troublés. » Non-seulement il ne peut vous nuire celui qui répond par le mal au bien que vous lui faites; mais quand votre ennemi vous poursuit, à cause de ce bien qu'il déteste, il vous procure un plus grand bonheur en exerçant la force

de votre patience. C'est ce que Jésus-Christ nous enseigne dans son Évangile : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! »

« Mais rendez gloire dans vos cœurs à la sainteté de notre Seigneur Jésus-Christ. » Qu'est-ce que rendre gloire dans son cœur à la sainteté du Seigneur, sinon contempler, dans une intime aspiration d'amour, toute la gloire incompréhensible de sa sainteté? Quelle force invincible ne peut-il pas donner à ceux qui espèrent en lui, ce Seigneur Jésus, dont l'inestimable sainteté brille avec tant d'éclat! Ainsi soit-il!

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je vous déclare que si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des docteurs de la loi et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne tuerez point, et quiconque tuera sera condamné par le tribunal du jugement; et moi je vous dis : Celui-là même qui se mettra en colère contre son frère sera condamné par le tribunal du jugement. Quiconque dira à son frère : Raca, sera condamné par le tribunal du conseil; quiconque lui dira : Vous êtes un fou, sera condamné au feu de l'enfer. Si donc, étant sur le point d'offrir votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là

votre offrande devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec lui; vous reviendrez ensuite présenter votre offrande. (Saint Matth., ch. v, v. 20-24.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Je vous dis que si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des docteurs de la loi et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Sous le mot de justice, Jésus-Christ comprend toutes les vertus. C'est ainsi que l'Ecriture exprime la vertu de Job, en disant : « C'était un homme juste et irrépréhensible. » Saint Paul suivait cette règle lorsqu'il appelle *juste* celui pour qui la loi, dit-il, n'est point établie. « La loi, dit-il, n'est pas pour le juste. » Dans presque toute l'Ecriture, ce mot s'entend de toutes les vertus. Mais remarquez combien est grande la grâce et la loi de Jésus-Christ, puisqu'il commande à ses disciples, qui ne faisaient que commencer, d'être plus justes que les docteurs mêmes de la loi. Il n'entend point par ces docteurs et ces pharisiens ceux d'entre eux seulement qui étaient injustes, mais ceux mêmes qui gardaient la loi; car sans cela il ne les aurait pas appelés justes en un sens; il n'aurait pas comparé la justice évangélique, qui est la seule vraie, à la leur, si elle n'avait été qu'extérieure et apparente.

Considérez encore combien Jésus-Christ donne de dignité à la loi ancienne; car il fait voir que ces deux lois sont comme deux sœurs; que l'une soit plus grande que l'autre, elles n'en ont pas moins toutes deux le même principe. Il ne détruit donc pas l'ancienne loi, mais il

l'affermit. Si elle eût été donnée par le mauvais esprit, il ne se serait jamais mis en peine de l'accomplir et de la rendre encore plus parfaite, mais il l'aurait rejetée absolument.

Vous demandez peut-être pourquoi cette loi de Moïse, bonne en elle-même, ne sauve plus maintenant les hommes. Je vous réponds qu'elle ne les sauve plus depuis l'avénement de Jésus-Christ, parce qu'ayant reçu une plus grande grâce, les hommes doivent aussi entreprendre de plus grands combats; mais tous les élus de Dieu qui ont vécu dans ces temps-là se sont sauvés en la pratiquant. Car Jésus-Christ dit dans l'Evangile : « Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et auront leur place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob. » Nous voyons aussi que Lazare, lorsqu'il jouit de ces délices ineffables, parut dans le sein d'Abraham; et ceux qui, dans les premiers siècles, ont brillé par l'excellence de leurs vertus, se sont sanctifiés par la pratique de cette loi.

Si cette loi eût été mauvaise, ou bien eût eu un autre principe que Dieu, Jésus-Christ n'aurait pas voulu l'accomplir; s'il ne s'y fût assujéti que pour attirer les Juifs, et non pour montrer l'union de l'une et de l'autre, et la conformité que la nouvelle avait avec l'ancienne, pourquoi ne s'assujétissait-il pas de même aux superstitions des Gentils pour les attirer de la même manière? Cela nous fait voir que la loi ancienne cesse de sauver les hommes, non parce qu'elle est mauvaise, mais parce que c'est maintenant le temps d'une vertu plus parfaite. Si elle est moins parfaite que la loi nouvelle, il ne s'ensuit pas qu'elle soit mauvaise, puisque cette condamnation de la première retomberait même sur la seconde; car si

l'on compare la science de cette vie avec celle du ciel, elle n'est presque rien, et elle sera détruite quand cette seconde nous sera donnée. « Lorsque nous serons dans l'état parfait, dit saint Paul, ce qui est imparfait sera aboli. » C'est ce qui est arrivé à l'ancienne loi par rapport à la nouvelle. Cependant nous ne blâmons pas la loi de grâce, quoiqu'elle doive cesser lorsque nous serons dans le ciel, « car alors ce qui est imparfait sera détruit, » et nous ne laissons pas de reconnaître qu'elle est très grande et très relevée. Comme Dieu lui promet de plus grandes récompenses et que la grâce du Saint-Esprit y est plus abondante, c'est avec raison qu'on nous demande plus de vertu. On ne nous promet pas une terre où coulent le lait et le miel, une longue vieillesse, une longue postérité, beaucoup de blé et de vin, des troupeaux de brebis et de bœufs; mais le ciel même et les biens dont on y jouit, l'honneur d'être les enfants adoptifs de Dieu, les frères de Jésus-Christ, les héritiers de sa gloire, de son royaume et de mille autres biens. Saint Paul nous fait assez voir combien nous avons reçu plus de grâces que les Juifs lorsqu'il nous dit : « Il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont incorporés en Jésus-Christ, qui vivent et qui marchent non selon la chair, mais suivant l'esprit, parce que la loi de l'esprit de vie, qui est en Jésus-Christ, m'a délivré de la servitude du péché et de la mort. » Après avoir étonné les violateurs de la loi, établi de si grandes récompenses pour ceux qui l'observeraient, et montré ainsi que c'est avec justice qu'il exige plus de nous que des anciens, Jésus-Christ compare cette loi nouvelle avec l'ancienne, pour montrer d'abord qu'il n'était pas opposé à la loi de Moïse, mais qu'il s'accommodait avec elle en établissant ses règles; ensuite, qu'il avait de

grands motifs pour faire cette nouvelle addition et perfectionner la loi ancienne. Pour bien le comprendre examinons avec soin ses paroles.

« Vous avez appris, dit-il, qu'il a été dit à vos pères : Vous ne tuerez point, et quiconque tuera sera condamné par le tribunal du jugement. »

Il parle ainsi, quoique ce fût lui qui eût fait ce commandement, mais il ne veut pas le faire connaître. S'il eût dit : « Vous savez que j'ai dit à vos pères, » on n'eût pu le souffrir; ou bien : « Vous savez que mon Père a dit, » et qu'il eût ajouté : « Mais moi, je vous dis, etc., » il eût paru plus grand que son Père, et se glorifier en parlant ainsi. Il se contente donc de rapporter ce commandement sans faire connaître celui qui l'avait fait, et il leur montre que le temps de le renouveler était venu; car en disant : « Il a été dit à vos pères, » il fait voir qu'il y avait longtemps que cette loi leur avait été donnée; il le dit pour exciter ses auditeurs à une vertu plus parfaite, comme un maître, pour encourager à l'étude un enfant paresseux, lui rappellerait le long temps qu'il y a déjà passé. C'est ce que Jésus-Christ semble faire ici par ces mots « à vos pères, » voulant pousser les Juifs à une vertu plus parfaite, comme s'il leur disait : « Il y a déjà longtemps que vous devez avoir appris ces préceptes, maintenant il vous faut passer à d'autres plus parfaits. » Remarquez que Jésus-Christ ne confond pas l'ordre même des préceptes, et qu'il commence par où la loi commençait, pour faire voir la parfaite conformité des deux lois.

« Moi, je vous dis : Celui qui se mettra sans motif en colère contre son frère sera condamné par le tribunal du jugement. »

Dieu n'a pas éteint entièrement en nous la colère : d'abord parce qu'il est impossible que l'homme ici-bas soit entièrement libre de ses passions; il peut les dompter sans en être exempt tout-à-fait; ensuite c'est que la colère peut quelquefois nous être utile. Elle le fut à saint Paul à l'égard des Corinthiens qu'il voulait guérir d'un mal contagieux. Elle lui fut encore utile envers les Galates, qu'il ramena une seconde fois au culte du Christ. C'est ainsi qu'une sainte colère a produit souvent de bons effets. Quand donc est-il permis de se mettre en colère? C'est lorsque nous ne nous vengeons pas nous-mêmes, mais que nous résistons aux méchants, et que nous excitons les lâches et les paresseux. Quand est-elle défendue? Lorsque nous cherchons à nous venger nous-mêmes. C'est ce que saint Paul défend expressément, lorsqu'il dit : « Ne vous vengez pas vous-mêmes, mais donnez lieu à la colère. » Elle est encore défendue lorsque nous disputons pour de l'argent, comme il le dit encore : « Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse injure ou qu'on vous prenne votre bien? » Comme cette colère est mauvaise, il peut y en avoir une qui soit permise et nécessaire. Mais souvent on fait le contraire : on se fâche lorsqu'on souffre quelque injustice, et on reste insensible quand on voit les autres cruellement opprimés. Ces deux excès sont également contraires aux préceptes de l'Evangile. Ainsi la colère n'est pas absolument mauvaise, mais elle le devient lorsqu'elle est injuste. Aussi David disait-il : « Mettez-vous en colère et ne péchez pas. »

« Celui qui dira à son frère : Raca, sera condamné par le tribunal du conseil. » Jésus-Christ désigne par ce *conseil* un tribunal des Hébreux, dont il parle afin de ne pas paraître dire toujours des choses nouvelles et étrangères. Ce mot

de *raca* n'est pas une injure, mais un terme de mépris. La bonté du Sauveur veut déraciner en nous jusqu'aux moindres offenses. Il commande de nous traiter et de nous entretenir les uns les autres toujours avec respect, afin de détruire ainsi la source des autres péchés.

« Celui qui lui dira : Vous êtes un fou, sera condamné au feu de l'enfer. » Plusieurs regardent comme un excès de sévérité d'être ainsi puni pour une parole assez peu injurieuse; quelques-uns osent même prétendre que c'est dit par hyperbole. Je crains fort que nous-mêmes, séduits par nos vains raisonnements, nous n'éprouvions en l'autre vie, par une funeste expérience, la vérité des paroles de Jésus-Christ. Pourquoi ce précepte vous paraît-il si sévère? Ne savez-vous pas que la plupart des péchés et des peines qui les suivent viennent souvent d'une seule parole? C'est par les paroles qu'on blasphème contre Dieu, qu'on le renonce; qu'on dit des calomnies, des injures, des faux témoignages et des parjures. Ne considérez donc pas si ce n'est qu'un petit mot, mais bien si ce petit mot ne produit pas un grand mal.

Ignorez-vous que lorsqu'on est emporté par la colère, les moindres choses paraissent insupportables, et que ce qui est moins injurieux se grossit à nos yeux et paraît comme un outrage sanglant? Ce que vous appelez un petit mot a souvent causé des meurtres et ruiné des villes entières. Lorsque nous aimons quelqu'un, les choses les plus insupportables nous paraissent légères; de même, lorsque nous le haïssons, les choses les plus légères nous paraissent insupportables. Quoiqu'une parole soit dite sans dessein, nous voulons croire qu'elle vient d'un cœur envenimé contre nous; il nous arrive alors ce que nous voyons arriver pour le feu. Tant que l'étincelle est

petite, elle ne consume jamais le bois; mais si elle se change en flamme, elle dévore non-seulement le bois, mais les pierres mêmes. Elle réduit en cendres tout ce qu'elle rencontre; et l'eau qui éteint ordinairement le feu ne sert alors qu'à l'allumer davantage et à lui donner une nouvelle force. C'est ce qui se voit dans la colère. Quoi qu'on nous puisse dire en cet état, nous en abusons et notre passion se nourrit de ce qui aurait dû l'éteindre. C'est le désordre que Jésus-Christ veut arrêter, lorsqu'il condamne au jugement celui qui se fâche sans sujet, lorsqu'il affirme que celui qui dit *raca* méritera d'être condamné par le conseil.

Mais comme la peine dont il menaçait était moins considérable, puisqu'elle ne regardait que cette vie, il ajoute : « Quiconque dira à son frère : Vous êtes un fou, sera condamné au feu de l'enfer. » C'est la première fois que Jésus-Christ parle de l'enfer. Ayant dit jusqu'ici beaucoup de choses du royaume des cieux, il parle enfin de l'enfer, pour nous faire voir qu'il parlait de l'un par un pur mouvement de son amour, et de l'autre seulement à cause de notre profonde négligence. Et remarquez que les supplices dont il nous menace grandissent de plus en plus, comme s'il voulait s'excuser de cette sévérité et nous faire voir que c'est malgré lui seulement qu'il nous menace, et que c'est nous qui l'y contraignons, comme s'il disait : « Je vous ai déjà dit : Ne vous mettez pas en colère sans sujet, parce que vous serez condamné par le tribunal du jugement. » Vous avez négligé cette punition; voyez ce que votre colère a produit, elle vous a porté aussitôt à des paroles de mépris; vous avez dit *raca* à votre frère. Je vous ai encore menacé d'une autre peine qui est celle du *conseil*. Si cela ne vous arrête, et si vous

vous portez encore à d'autres excès plus grands, je ne me contenterai plus de ces peines légères, je vous épouvanterai par la menace d'un feu éternel, afin que cette menace vous empêche de passer jusqu'à l'homicide, car il n'y a rien de plus insupportable et qui fasse plus d'impression sur l'esprit de l'homme que les injures; et si ces injures sont sanglantes, elles excitent un double embrasement.

Ainsi, ne croyez pas que ce soit une chose légère que d'appeler quelqu'un *insensé;* car, en ôtant à votre frère ce qui distingue les hommes d'avec les bêtes, et ce qui les rend proprement hommes, c'est-à-dire le jugement et la raison, vous lui enlevez sa dignité, et vous le réduisez à la dernière bassesse. Ne nous arrêtons pas au son de cette parole, mais considérons qu'elle perce, déchire, laisse un aiguillon dans le cœur de celui qu'elle a blessé, et par suite quels maux bientôt elle attire. Aussi saint Paul exclut-il du royaume des cieux non-seulement les fornicateurs, les adultères, les impudiques, mais encore ceux qui disent des paroles injurieuses. C'est avec raison qu'il les traite de la sorte; car ils détruisent la charité, jettent le prochain dans mille inquiétudes, causent des inimitiés sans fin, déchirent les membres de Jésus-Christ, bannissent la paix si chère à Dieu, ouvrent au démon, par ces injures, une entrée dans les âmes, et lui donnent des armes pour les blesser et pour les perdre.

Jésus-Christ, voulant ainsi détruire en nous la puissance du démon, introduit cette loi d'abord, et travaille surtout à entretenir la charité parmi nous. C'est elle qui est la mère de tous les biens, la marque des disciples de Jésus-Christ, la gardienne de toutes les vertus. C'est donc avec raison que le Sauveur retranche toutes les inimitiés, en

arrache jusqu'aux moindres racines, et sèche ces sources empoisonnées qui corrompent et étouffent la charité. Ne vous imaginez pas qu'il y ait de l'exagération. Comprenez les grands biens que produisent ces préceptes, et admirez-en la sagesse et la bonté. Dieu ne désire rien avec tant d'ardeur que de nous tenir tous ensemble par les liens de la charité : c'est pour cela qu'il nous recommande, tant par lui-même que par ses disciples, dans l'Ancien et le Nouveau-Testament, la pratique de cette excellente vertu, et qu'il punit si sévèrement ceux qui la blessent.

Rien ne cause et n'entretient plus de désordres que la ruine de la charité. C'est pourquoi l'Apôtre dit dans un endroit : « Quand l'iniquité se sera accrue, la charité de plusieurs se refroidira. » C'est ainsi que Caïn a été le meurtrier de son propre frère, qu'Ésaü a tramé contre la vie de Jacob, que les frères de Joseph l'ont persécuté, et que mille désordres se sont introduits dans le monde. Tous ces maux sont nés de la violation de la charité. C'est pourquoi Jésus-Christ s'élève avec force contre ce qui pourrait la détruire. Il ne se contente pas d'avoir dit ce que nous avons déjà vu, il ajoute beaucoup d'autres choses qui font voir l'estime qu'il fait de cette vertu ; car, après avoir menacé ceux qui la violeront, du jugement, du conseil et de l'enfer même, il ajoute d'autres paroles qui tendent encore à la même fin.

« *Si donc*, étant sur le point d'offrir votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande et allez auparavant vous réconcilier avec lui, vous reviendrez ensuite présenter votre offrande. »

O admirable bonté de Dieu ! ô amour qui passe toutes nos pensées ! Il méprise sa propre gloire lorsqu'il s'agit

d'établir la charité que nous devons avoir les uns pour les autres. Vous voyez donc clairement que ces menaces qu'il vient de faire ne viennent ni d'aversion ni de quelque rigueur excessive, mais de l'extrême amour qu'il a pour les hommes. Que peut-il y avoir de plus tendre et de plus charitable que ces paroles? « Qu'on interrompe, dit-il, le culte qu'on me rend et le sacrifice qu'on m'offre! car la réconciliation entre les frères est le sacrifice le plus agréable qu'on puisse m'offrir. » Il ne dit pas : Après que vous aurez offert le sacrifice; mais : « Lorsque vous êtes sur le point de l'offrir, » ou que « vous avez commencé à l'offrir; » il renvoie celui qui le lui offre se réconcilier avec son frère.

Il me semble que Jésus-Christ avait deux raisons de nous faire ce précepte : la première, de nous montrer combien il estimait la charité, qui était le sacrifice le plus agréable qu'on pût lui faire, et que sans elle il ne recevait pas les autres; la seconde était d'obliger indispensablement les hommes à se réconcilier ensemble; car celui à qui l'on ordonne de ne point achever son sacrifice avant de s'être réconcilié, quand même il ne le ferait point par un mouvement de charité, devrait le faire au moins pour pouvoir offrir son sacrifice, et nécessairement il se hâterait de satisfaire le prochain qui a quelque ressentiment contre lui. Jésus-Christ donne toutes ces circonstances afin de nous frapper davantage. Il ne se contente pas de dire : « Laissez là votre présent, » mais il ajoute : « devant l'autel, » afin de frapper l'esprit par la sainteté de ce lieu. « Allez auparavant, dit-il, vous réconcilier, puis vous viendrez offrir votre présent, » en faisant voir par là que cette table sainte ne souffre pas ceux qui nourrissent quelque inimitié.

Que ceux qui participent aux saints mystères et osent approcher de la sainte communion avec l'inimitié et l'aversion dans le cœur écoutent donc ces redoutables paroles, aussi bien que ceux qui n'y ont pas la moindre part; ces paroles les regardent eux-mêmes, puisqu'ils offrent à Dieu des dons et des sacrifices qui sont leurs prières et leurs aumônes; car, selon le Prophète, ces deux choses sont aussi des sacrifices. « Le sacrifice de louanges m'honorera. Immolez à Dieu un sacrifice de louanges. Que l'élévation de mes mains vous soit agréable comme le sacrifice du soir. » Ainsi, quand vous offrirez à Dieu votre prière dans cette disposition, il vaut mieux la quitter pour aller vous réconcilier, et venir ensuite la lui offrir; car la charité est préférable à tout, elle est la fin de toutes choses. Dieu s'est fait homme pour établir la charité parmi nous, et la fin de ses miracles et de ses souffrances a été de nous réunir tous ensemble dans un même corps.

Remarquez encore que Jésus-Christ oblige celui qui a fait l'injure à aller se réconcilier avec celui qu'il a offensé, au lieu que dans la prière qu'il nous a prescrite, c'est celui qui a reçu l'injure qu'il oblige à se réconcilier avec celui dont il l'a reçue. « Remettez aux hommes ce qu'ils vous doivent. » Et ici : « Si votre frère a quelque chose contre vous, allez vous réconcilier avec lui. Si vous vous réconciliez avec votre frère, cette charité que vous lui témoignez fera que je vous aimerai moi-même et que je vous mettrai en état de m'offrir votre sacrifice avec confiance. Si vous ne recevez pas volontiers mes paroles, souvenez-vous que je veux bien qu'on interrompe le culte que l'on me rend, pour vous donner le moyen de vous réconcilier plus tôt; qu'une considération si puis-

sante vous aide donc à surmonter votre ressentiment ! »

Remarquez encore que Jésus-Christ ne dit pas : « Lorsque vous aurez beaucoup offensé, réconciliez-vous avec celui que vous aurez offensé, » mais : « Si votre frère a quelque chose contre vous. » Il n'ajoute pas si c'est avec raison ou à tort, mais simplement : « Si votre frère a quelque sujet de se plaindre de vous ; » car, « s'il a sujet, » il ne faut pas entretenir l'inimitié. — Que de motifs Jésus-Christ n'avait-il pas de se fâcher contre nous ! et cependant, au lieu de nous imputer nos crimes, il s'est offert en sacrifice pour les expier.

Saint Paul emploie une autre considération pour nous exhorter à nous réconcilier avec nos frères. « Que le soleil, dit-il, ne se couche pas sur votre colère. » Comme Jésus-Christ se sert de la considération du sacrifice pour engager les chrétiens à se réconcilier, saint Paul, de même, se sert du jour et de la lumière. Il craint que la nuit en surprenant seul celui qui est offensé n'envenime ses plaies. Pendant le jour, cette passion se dissipe par les distractions et le commerce du monde ; mais pendant la nuit, lorsqu'on est seul et qu'on s'entretient de l'injure reçue, l'âme éprouve des mouvements plus violents, et la passion s'aigrit davantage. Saint Paul, prévenant ce mal, veut qu'on se réconcilie avant le coucher du soleil, afin que le démon ne prenne pas occasion du repos de la nuit pour rallumer notre colère et la rendre plus vive et plus forte.

C'est dans le même dessein que Jésus-Christ nous commande de ne pas différer d'un moment notre réconciliation ; il craint que, si nous attendons la fin de notre sacrifice, nous ne soyons plus lents à nous réconcilier, et que nous ne différions de jour en jour. Il sait que cette

passion a besoin d'un prompt remède; semblable en cela à un habile médecin qui ne donne pas seulement des remèdes contre les maladies à leur début, mais les guérit encore lorsqu'elles sont déjà formées. Lorsque le Sauveur nous défend d'appeler *fou* notre frère, il prévient l'inimitié; et lorsqu'il nous commande de nous réconcilier avec lui, il empêche toutes les suites fâcheuses de la haine. Voyez avec quelle sévérité il nous parle : d'un côté, il nous menace de l'enfer, et de l'autre il ne reçoit pas notre sacrifice avant que nous soyons réconciliés. Il fait voir partout combien notre manque de charité l'irrite, pour couper ainsi la racine de ce mal avec tous ses fruits. Il dit d'abord : « Ne vous mettez point en colère, » et ensuite : « Ne dites point des injures; » car ces deux choses naissent l'une de l'autre. L'inimitié fait dire des injures; les injures font croître l'inimitié. C'est pourquoi il attaque tantôt la racine, et tantôt il coupe le fruit; empêchant ainsi que le mal ne naisse d'abord, et voulant que, s'il vient à naître et à produire ses fruits détestables, on les retranche aussitôt.

DISCOURS DE SAINT BASILE.

SUR LA COLÈRE.

C'est surtout l'expérience qui prouve l'utilité des remèdes de la médecine, quand ils sont prescrits à propos et selon toutes les règles de l'art. Ainsi, dans les avis spirituels, c'est lorsque les préceptes sont confirmés par les événements que l'on reconnaît leur sagesse, que l'on voit combien ils sont utiles pour instruire les hommes et pour

corriger ceux à qui on les donne. Lorsque nous lisons dans les Proverbes cette maxime : « La colère perd même les sages; » lorsque nous entendons l'Apôtre nous donner à son tour ces avis : « Que toute colère, tout emportement, toute clameur, tout ce qui est mal enfin, soit banni du milieu de vous; » lorsque le Seigneur lui-même vient nous dire que « celui qui se met en colère sans raison contre son frère mérite d'être condamné par le jugement; » quand ensuite nous éprouvons par notre propre expérience les effets de cette funeste passion; quand nous la sentons, je ne dis pas naître en nous, mais venir fondre sur nous du dehors comme une tempête imprévue, c'est alors surtout que nous reconnaissons la haute sagesse du précepte divin. Si nous avons jamais fait place à la colère, si nous la laissons passer comme un torrent impétueux, si nous avons examiné en silence combien elle trouble et défigure ceux qu'elle possède, nous pouvons rendre témoignage à la vérité de cette sentence de l'Ecriture : « L'homme qui se livre à la colère se déshonore. » Lorsqu'une fois la colère, bannissant la raison, s'empare de toutes les facultés de l'âme, elle change l'homme en bête féroce; en lui ôtant l'usage de l'intelligence, elle ne lui laisse plus rien d'humain. Les effets que produit le venin dans les animaux, la colère les produit aussi dans ceux qui se livrent à ces transports; ils écument comme le chien dans un accès de rage, ils s'élancent, ils mordent, comme le scorpion et le serpent. L'Ecriture, en général, a coutume de donner à ceux qui se laissent dominer par une passion, les noms des animaux avec lesquels ces vices donnent quelque ressemblance et quelque analogie. C'est ainsi qu'elle emploie les expressions de *chiens*, de *serpents*, de *race de vipères* et d'au-

tres semblables; car des hommes toujours prêts à se déchirer, à se détruire les uns les autres, peuvent sans injustice être mis au nombre des animaux féroces ou venimeux, qui, par leur nature, sont les ennemis irréconciliables de l'homme. Nulle discrétion, nul frein dans le langage, nulle mesure dans les mouvements; insultes, reproches, calomnies, violences, tels sont, sans parler de beaucoup d'autres qu'on ne saurait énumérer, les funestes désordres qu'engendre la colère. La colère aiguise les épées; elle rend l'homme homicide; par elle les frères oublient qu'ils sont frères, les pères, les enfants étouffent les sentiments de la nature. Celui qui est aveuglé par la colère ne se connaît plus lui-même; comment reconnaîtrait-il ses proches et ses amis? Semblable à un torrent qui se précipite dans une vallée et entraîne tout ce qui s'oppose à son passage, le furieux, dans son délire, attaque et renverse tout ce qu'il rencontre. Rien ne l'arrête, ni l'estime due à la vertu, ni les liens du sang, ni la reconnaissance que réclament d'anciens services; rien, en un mot, de ce qui mérite le plus d'égards. Oui, la colère est une démence d'un moment; ceux qui en sont atteints n'hésitent pas à se jeter dans un péril ardent, à sacrifier communément leur intérêt personnel au désir de la vengeance. Le souvenir des injures qu'on a faites est comme un aiguillon qui les irrite sans cesse; leur sang enflammé par la colère bouillonne dans leurs veines; ils ne sauraient trouver de repos avant d'avoir frappé l'objet de leur haine au risque de se blesser eux-mêmes. Car un corps, lorsqu'il vient à en choquer un autre qui résiste, reçoit souvent plus de dommage qu'il n'en produit.

Qui pourrait peindre les funestes effets de la colère? Il ne faut à l'homme colère que la plus légère occasion pour

s'enflammer. Il crie, il s'emporte comme un forcené, il s'élance avec la même fureur qu'un serpent qu'on irrite, et ne s'arrête enfin qu'après avoir causé quelque mal irréparable. Le fer, le feu, les dangers les plus terribles, rien ne peut modérer la violence de ses transports. Il ne diffère en rien de ceux que le démon obsède de ses fureurs; mêmes symptômes, mêmes dispositions intérieures. Celui qui aspire à la vengeance ne peut contenir le sang qui l'agite, qui bouillonne dans son cœur prêt à rompre les vaisseaux qui le contiennent; ce sang vient même s'empreindre sur toute la superficie de son corps pour le défigurer et lui donner l'aspect hideux d'un masque de théâtre. Ce n'est plus son regard accoutumé; son œil ardent étincelle, ses dents se serrent comme celles d'un sanglier qui se prépare à l'attaque; son front est couvert d'une pâleur livide mêlée de taches de sang; tout son corps s'enfle, ses veines se gonflent par l'agitation des esprits animaux; sa voix rauque et forcée ne laisse échapper que des sons mal articulés, sans ordre, sans suite, sans liaison. Mais lorsque sa colère est portée à ses derniers excès par la vue des objets qui l'irritent, comme la flamme par les aliments qu'on lui fournit, alors elle offre un spectacle aussi impossible à décrire qu'à supporter. Ses mains se précipitent au hasard, s'attaquent à tout ce qu'elles rencontrent; ses pieds frappent et brisent même les objets les plus nécessaires à son usage. Pour lui tout devient une arme souvent meurtrière, et s'il vient à rencontrer un autre furieux dont la violence ne cède pas à la sienne, tous deux s'élancent, se saisissent, et se font mutuellement tout le mal qu'ils peuvent se faire sous les auspices du démon qui les possède. Des membres mutilés, des blessures souvent mortelles, tels sont les glorieux trophées de leur animosité réciproque.

L'un, sans raison, commence l'attaque, l'autre la repousse; le premier s'opiniâtre, le second ne veut point céder; ils se frappent à coups redoublés. La colère leur ôte le sentiment de la douleur. Ils n'ont point le temps de songer aux blessures qu'ils reçoivent; leur âme est tout entière à la vengeance.

Mes Frères, ne cherchez pas à guérir le mal par le mal; ne rivalisez pas entre vous à qui portera les plus grands préjudices à l'autre. Dans ces sortes de luttes le plus malheureux est toujours celui qui triomphe, parce qu'il est le plus coupable. Ne rendez pas injure pour injure; ne repoussez pas une offense par une offense plus grande encore. Un homme en courroux vous a outragé? arrêtez le mal par votre silence. Mais loin de là, que faites-vous? Vous ouvrez votre cœur à la colère; elle y pénètre et réagit contre son objet, comme le flot poussé par les vents retombe sur lui-même. Quoi! vous prendriez des leçons de votre ennemi! Il ne vous inspire que de l'horreur, et vous voudriez lui ressembler! Cette image vous semble affreuse, et vous allez la réfléchir! Voyez cette rougeur qui anime ses traits; les vôtres sont-ils moins enflammés? Ces yeux pleins de sang! les vôtres sont-ils plus calmes. Sa voix est rude et menaçante; la vôtre est-elle plus tranquille? L'écho du désert ne renvoie pas aussi fidèlement les sons dont il est frappé que la colère ne renvoie l'injure à celui qui l'a produite; ou plutôt, l'écho ne rend que les mêmes sons, au lieu que l'invective revient grandie. Quelle funeste émulation entre deux hommes irrités, à qui surpassera l'autre en outrage! L'un dit à son adversaire qu'il n'est qu'un homme obscur, né d'une famille obscure; l'autre, qu'il n'est qu'un vil esclave sorti des plus vils esclaves; l'un le traite de pauvre; l'autre, de

mendiant; l'un lui reproche son ignorance; l'autre, sa stupidité; c'est une grêle d'invectives qui ne cessent qu'alors que l'un et l'autre ont épuisé leurs dards, et que des paroles on en vient aux voies de fait. La colère excite une querelle, la querelle engendre les injures, les injures provoquent les coups, les coups font les blessures, et enfin les blessures occasionnent souvent la mort. Arrêtons le mal dans sa source; ayons recours à tous les moyens pour bannir la colère de nos cœurs. Par là nous couperons la racine d'une foule de maux dont cette passion est le principe. On vous a injurié? répondez par des éloges. On vous a frappé? endurez-le. On vous dédaigne, on vous méprise? songez que vous n'êtes que poussière, et que vous retournerez un jour en poussière. Si vous fortifiez votre âme par de semblables réflexions, les reproches les plus injurieux vous paraîtront encore au-dessous de la vérité. Vous réduirez ainsi votre ennemi à l'impuissance de se venger, en vous montrant invulnérable à tous ses outrages. Vous tresserez vous-mêmes la couronne de patience que Dieu vous réserve, en faisant servir la folie des autres à exercer votre vertu. Si vous m'en croyez, vous renchérirez vous-même sur les injures qu'on vous adresse. On vous reproche l'obscurité, la bassesse de votre naissance et votre condition? on vous appelle un homme de néant? dites que vous n'êtes que terre et que cendre. Car vous n'êtes pas plus illustre qu'Abraham notre père, qui s'est ainsi traité lui-même. On dit que vous êtes un ignorant, un pauvre, un misérable? dites, comme David, que vous n'êtes qu'un insecte sorti de la fange. Faites plus. Imitez la générosité de Moïse: attaqué par les discours offensants d'Aaron et de Marie, loin d'appeler sur leurs têtes la vengeance du Seigneur,

il prie pour eux. De qui voulez-vous être le disciple? Est-ce des saints, des amis d'un Dieu de bonté ou des esclaves de l'esprit malin? Etes-vous exposé à la tentation de rendre injure pour injure, regardez-la comme une épreuve qui doit faire connaître si vous êtes décidé à vous ranger du parti de Dieu par la patience ou à passer du côté de son ennemi en vous livrant à la colère. Donnez-vous le temps de délibérer et de choisir le meilleur parti. Ou bien vous apaiserez votre ennemi par l'exemple de votre douceur, ou vous vous vengerez de lui par le mépris. Et quelle vengeance peut lui être plus sensible? Quoi de plus affligeant pour lui que de vous voir à une hauteur où ses insultes ne peuvent vous atteindre? Soyez ferme, inébranlable, et que celui qui vous outrage n'ait pas à triompher de votre chute. Laissez-le crier, vociférer, épuiser contre lui-même toute sa rage. Frapper un homme insensible, c'est se punir soi-même, car on ne se venge pas de son ennemi et l'on persiste dans sa colère. Ainsi quand on injurie celui qui est au-dessus des injures, loin de satisfaire son ressentiment, on ne fait que l'irriter et l'accroître. La différence de conduite vous attirera à vous et à votre adversaire des jugements bien différents. On l'appellera un calomniateur; vous, un cœur généreux; lui, un caractère violent et emporté, vous, un modèle de patience et de douceur. Il se repentira plus tard de ses propos; vous, vous n'aurez jamais à vous repentir de votre vertu. Qu'est-il besoin d'en dire davantage? La violence lui ferme l'entrée du royaume des cieux, car les méchants n'auront point de part au céleste héritage; vous, au contraire, par votre silence, vous aurez mérité une couronne, car il est écrit que « celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » Si vous cherchez à vous venger, si vous ré-

pondez à des injures par d'autres injures, quelle excuse pourrez-vous alléguer? Direz-vous qu'on a provoqué votre ressentiment? Cette raison est-elle suffisante? L'impudique qui accuse la courtisane de l'avoir sollicité au crime sera-t-il jugé moins sévèrement au tribunal de Dieu? Point de couronne sans combats; point de trophée sans victoire. Ecoutez David : « Lorsque le pécheur s'élevait contre moi, » il n'ajoute pas : « J'ai été transporté de colère, je me suis vengé; » mais, « Je me suis tû, je me suis humilié, » je n'ai pas même cherché à me défendre par des raisons solides. Vous vous irritez d'une injure comme d'un mal; l'injure que vous vous permettez est-elle un bien? Ainsi vous faites ce que vous blâmez. N'avez-vous donc des yeux que pour voir les défauts des autres, tandis que vous êtes indifférents sur vos propres excès? — Dire qu'un autre a été l'agresseur, cela ne suffit pas pour votre excuse; au contraire, vous êtes plus inexcusable, selon moi, de n'avoir point donné à votre adversaire un exemple qui aurait ramené dans son cœur des sentiments de modération. Vous voyez les honteux excès où l'a porté sa colère, et au lieu d'éviter de lui ressembler, vous vous livrez à votre tour à l'indignation, à l'impatience et à la fureur; vous justifiez par vos emportements celui qui s'est emporté le premier. Votre conduite l'absout et vous condamne. Si la colère est un mal, pourquoi ne pas éviter ce mal? Si elle est pardonnable, pourquoi vous emporter contre celui qui s'y livre? Ainsi, je le répète, il ne vous servira de rien de dire que vous n'avez point commencé l'attaque, que vous n'avez fait que la repousser. Dans les combats du cirque, ce n'est pas l'agresseur qui remporte le prix, c'est le vainqueur que l'on couronne. Dans un sens contraire, ce n'est pas seu-

lement celui qui fait le premier pas dans la route du mal, mais encore celui qui prend celui-là pour guide, qui sera condamné. Si l'on vous reproche d'être pauvre, et que vous le soyez réellement, ne vous offensez pas de la vérité ; si vous êtes riche, le reproche ne vous regarde pas. Ne soyez ni enflé des fausses louanges qu'on vous donne, ni irrité des fausses injures qu'on vous adresse. Ne voyez-vous pas que les flèches percent les corps durs qui résistent, et qu'elles perdent toutes leurs forces contre les corps mous qui cèdent? Croyez qu'il en est de même de l'invective. Celui qui va au-devant, dans le dessein de la repousser, en reçoit l'atteinte; celui qui cède et ne lui oppose que la douceur, la rend impuissante et nulle. Pourquoi vous blesser de ce qu'on vous appelle pauvre? Souvenez-vous de votre nature! vous êtes entré nu dans le monde, vous en sortirez nu. Or, est-il rien de plus pauvre qu'un homme nu ? L'injure n'est offensante qu'autant qu'elle s'adresse à vous seul. Personne n'a été traîné en prison pour sa pauvreté. Ce n'est pas une honte que d'être pauvre, mais il est honteux de ne pas supporter la pauvreté avec courage. Souvenez-vous du Sauveur qui, riche par lui-même, s'est fait pauvre à cause de nous. Si l'on vous traite d'ignorant, rappelez-vous les injures dont les Juifs ont accablé la Sagesse éternelle : « Vous êtes un Samaritain, un homme possédé du démon. » En vous irritant, vous confirmez le reproche, car rien de plus insensé que la colère. En restant calme, sans émotion, vous couvrez de confusion celui qui vous insulte, par la sagesse et la modération que vous faites paraître. On vous a frappé sur la joue : le Seigneur a été frappé de même ; — couvert de crachats : le Seigneur a reçu le même outrage, « et il n'a pas détourné son visage de ceux qui l'en couvraient. »

— On vous a calomnié : le souverain juge a été en butte à la calomnie. — On a déchiré vos vêtements : on a dépouillé aussi mon Sauveur, et l'on s'est partagé ses vêtements. — Vous n'avez pas encore été condamné à mort et crucifié : il vous manque donc bien des traits pour ressembler à votre modèle.

Que toutes ces réflexions entrent dans votre âme, qu'elles en guérissent l'irritation et qu'elles compriment en vous l'élan de la colère. Si vous êtes pénétré d'avance de ces sentiments, ils arrêteront dans l'occasion l'impétuosité de vos mouvements et ramèneront dans votre cœur le calme et la tranquillité. Tel est le sens de ces paroles de David : « Je me suis tenu sur mes gardes, et je n'ai pas été troublé.» Il faut donc vous représenter les exemples des saints pour vous apprendre à réprimer la violence des mouvements de votre âme. Avec quelle douceur le grand roi David ne supporta-t-il pas l'insolence de Séméi? Sans se laisser émouvoir un instant par la colère, il recevait cet affront comme de la main de Dieu : « C'est le Seigneur, dit-il, qui a commandé à Séméi de me maudire.» Aussi, lorsque ce dernier l'appela « homme de sang, homme pervers, » il ne s'irrita pas contre lui, mais il s'humilia lui-même, comme méritant l'injure qu'on lui adressait. N'ayez pas une haute idée de vous-même, et ne croyez pas les autres fort au-dessous de vous. Si vous bannissez ces deux sentiments de votre cœur, vous ne vous révolterez jamais lorsqu'on prétendra vous faire un affront. C'est une indignité, quand on a reçu un service de quelqu'un et qu'on lui a des obligations essentielles, de joindre l'insulte et l'outrage à l'ingratitude. Oui, c'est une indignité; mais c'est un plus grand mal pour celui qui est l'auteur de l'offense, que pour celui qui en est

l'objet. Si l'on vous insulte, n'insultez pas à votre tour. Que les injures soient pour vous une école où vous apprenniez la sagesse. Si votre cœur ne saigne pas, vous n'avez reçu aucune blessure. S'il souffre, renfermez du moins cette souffrance en vous-même : « Mon cœur a été troublé au dedans de moi, » dit David ; c'est-à-dire, j'ai empêché ses mouvements de paraître au dehors; ce sont des flots que j'ai retenus dans leur lit, et qui sont venus se briser contre les digues. Imposez silence à votre âme lorsqu'elle murmure et s'irrite. Que vos passions respectent la présence de votre raison et rentrent dans l'ordre à son aspect, comme une troupe d'enfants turbulents à la vue d'un personnage vénérable. Que faut-il donc faire pour éviter les suites funestes de la colère ? L'empêcher de prévenir la raison; avoir soin de la retenir dès qu'on en sent les premières atteintes; la dompter comme un cheval fougueux, la rendre docile au frein de la raison, ne lui permettre aucun écart, et la forcer d'obéir à son guide, quelle que soit la direction qu'il lui donne. Je me sers de ces dernières expressions, parce que la colère est souvent un auxiliaire utile à l'accomplissement des actes de vertu, lorsque, semblable à un soldat exercé qui dépose les armes ou les reprend au premier signal de son chef, elle est toujours prête à venir au secours de la raison contre le péché. La colère est alors comme le ressort de l'âme; elle lui donne l'impulsion et la force nécessaire pour entreprendre et soutenir avec persévérance les bonnes actions. Si elle trouve l'âme énervée et amollie par le plaisir, elle la fortifie comme la trempe durcit le fer et la rend ferme et inflexible, elle auparavant si faible et sans énergie. Si vous n'êtes transporté d'indignation contre le vice, vous n'aurez jamais pour lui la haine qu'il

mérite; car la haine du vice doit être aussi ardente dans nos âmes que l'amour de la vertu. La colère est pour nous un secours puissant, lorsque, assujétie à la raison et docile à sa voix comme le chien du berger, elle se laisse apprivoiser et modérer par elle; lorsqu'elle s'irrite et gronde dès qu'elle entend ou qu'elle aperçoit un étranger qui cherche à la flatter, et qu'à la voix d'un ami elle se calme et s'apaise aussitôt. Tels sont les avantages que cette passion procure à la sagesse même. L'homme alors déclare une guerre irréconciliable à tous ceux qui lui dressent des piéges pour l'entraîner au mal, sans se permettre jamais aucune transaction avec ce qui peut lui être funeste. Il s'irrite contre la volupté qui cherche à le surprendre, comme à la vue d'un loup, et la poursuit à outrance. Telle est l'utilité de la colère pour ceux qui savent la conduire et la modérer. Il en est ainsi des autres affections de l'âme, qui ne sont bonnes ou mauvaises que selon l'usage qu'on en fait. Par exemple, celui qui ne se sert de la faculté d'aimer que pour se plonger dans les plaisirs des sens et les voluptés impures, est un impudique abominable aux yeux de Dieu. Mais celui qui tourne cette faculté vers l'amour du Seigneur, vers le désir des biens éternels, est aussi heureux que digne de nous servir de modèle. Ajoutons encore que celui qui fait un usage légitime de ses facultés intellectuelles est prudent et sage, et, au contraire, celui qui n'emploie son esprit qu'à nuire au prochain, est un homme rusé et pervers.

Prenons donc garde que les facultés qui nous ont été données par le Créateur pour notre salut ne deviennent entre nos mains des instruments de péché. Ainsi, la colère employée quand il faut, et comme il faut, produit la patience, la force et la constance; mais si elle s'écarte de la

droite raison, elle devient fureur et folie. C'est pourquoi le Psalmiste nous donne cet avertissement : « Mettez-vous en colère et ne péchez pas. » Le Seigneur, qui menace du jugement celui qui s'irrite sans motif raisonnable, ne défend point d'user de la colère comme d'un remède utile dans l'occasion. Ces paroles : « Je mettrai la haine entre toi et le serpent, » nous apprennent qu'on peut se servir de la colère comme d'une arme. Mais vous, sans aucun sujet, vous vous irritez contre votre frère ! Oui, sans sujet, puisque c'est une influence étrangère qui l'excite et qui le provoque à vous offenser. Vous imitez le chien qui mord la pierre sans atteindre celui qui l'a jetée. Celui qui cède à une instigation coupable est à plaindre ; l'instigateur seul mérite toute votre haine. Tournez donc votre colère contre cet homicide, ce père du mensonge, cet auteur du péché ; mais ayez pitié de votre frère, parce que, s'il persiste dans sa faute, il sera livré avec le démon aux flammes éternelles. Il ne faut pas confondre l'indignation et la colère ; elles diffèrent d'effet et de nature comme de nom. L'indignation est un mouvement de l'âme vif et subit ; la colère est un sentiment plus durable, un désir permanent de rendre le mal pour le mal, une soif ardente de se venger. Nous ne devons pas ignorer que les hommes pèchent de ces deux manières : ou ils se laissent emporter à une fureur contre ceux qui les irritent, ou ils emploient l'intrigue et l'artifice pour surprendre ceux qui les ont offensés. Il faut éviter l'un et l'autre. Comment donc empêcher que cette effervescence de l'âme ne nous porte à des excès blâmables ? Comment ? En apprenant d'abord l'humilité que le Seigneur nous a enseignée lui-même par ses préceptes et par ses exemples. Tantôt il nous dit : « Celui qui veut être le premier parmi vous

doit être le dernier de tous ; » tantôt il supporte avec douceur et sans émotion les plus indignes traitements. Le Créateur et le maître du ciel et de la terre, celui qui est adoré par toutes les créatures spirituelles et visibles, qui soutient l'univers par la puissance de sa parole, ouvre-t-il les abîmes de la terre pour engloutir tout vivant dans les enfers l'impie qui l'a frappé ? Non, il se contente de lui donner cette leçon : « Si j'ai mal parlé, faites voir ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » Si fidèle au commandement du Seigneur, vous vous considérez toujours comme le dernier de tous, vous ne vous révolterez jamais d'avoir été outragé, ni d'un manque d'égard pour votre mérite personnel. Lorsqu'un petit enfant vous dit des injures, vous ne faites qu'en rire. Si un frénétique attaque votre honneur par des imputations calomnieuses, vous le regardez comme plus digne de compassion que de haine. Ce ne sont donc pas les paroles qui nous blessent ; ce qui nous révolte contre les invectives, ce qui est cause que nous ne pouvons les supporter, c'est notre propre orgueil, c'est l'estime que nous avons de nous-mêmes. Si nous bannissons de notre âme ce double sentiment, toutes les injures ne seront plus pour nous qu'un vain son qui se dissipe dans l'air. Renoncez donc à tous les mouvements de la colère, à tous les emportements de la fureur, si vous voulez vous mettre à l'abri de la colère de Dieu qui éclate du haut du ciel contre toute impiété et toute injustice. Si par votre sagesse vous venez à bout d'arracher de votre cœur la racine empoisonnée de la colère, vous extirperez à la fois un grand nombre de vices dont elle est le principe ; car c'est d'elle que sortent, comme d'une tige féconde, la fraude, les soupçons, les perfidies,

les méchancetés, la trahison, l'audace et une foule d'autres vices semblables. Repoussons donc ce funeste fléau, qui altère la bonne constitution de notre âme, qui obscurcit la lumière de notre raison, nous éloigne de Dieu, étouffe les sentiments de la nature, allume les guerres, entraîne à sa suite toutes les calamités, ouvre l'entrée de notre cœur à un démon pervers, à un ennemi audacieux qui s'y établit en maître et le ferme à l'Esprit-Saint. Car partout où règnent les inimitiés, les divisions, les querelles, les emportements, les discordes qui causent des troubles éternels, l'esprit de douceur ne saurait y trouver un lieu de repos. Mais écoutons l'avis de saint Paul, qui nous recommande de bannir du milieu de nous toute colère, tout emportement, toute clameur, en un mot tout ce qui est mal. Soyons bons et indulgents les uns envers les autres, puisqu'il est écrit : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre, » et attendons la félicité promise à ceux qui pratiquent cette vertu, en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Mes Frères, ne savez-vous pas que nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort? En effet, nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, pour mourir au péché, afin que, comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts pour la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une vie nouvelle. Car, si nous lui sommes semblables dans sa mort, nous lui serons aussi semblables dans sa résurrection. Nous savons en effet que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit détruit, et que désormais nous n'en soyons plus les esclaves. Car qui est mort est affranchi du péché. Que si nous sommes morts avec Jésus-Christ, nous croyons que nous vivrons avec Jésus-Christ, parce que nous savons que Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, et que la mort n'a plus d'empire sur lui. Car il lui a suffi de mourir une fois pour détruire le péché; maintenant, il vit et il vivra toujours pour Dieu. Considérez-vous de

même comme morts au péché, et comme ne vivant plus que pour Dieu, en Jésus-Christ notre Seigneur. (Saint Paul aux Rom., ch. VI, v. 3-12.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Ne savez-vous pas, mes Frères, que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort?

« Nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir au péché. » Le baptême est donc pour nous ce que la croix et le sépulcre ont été pour Jésus-Christ. Il est mort dans sa chair, et il a été enseveli. Nous mourons au péché, nous autres chrétiens, et nous sommes ensevelis pour ne plus pécher. C'est pour marquer cette différence que saint Paul dira bientôt : « Que nous avons été greffés en Jésus-Christ, » non par sa mort, mais « par la ressemblance de sa mort. » Car bien que véritable et dans Jésus-Christ et dans nous, cette mort est néanmoins différente. Jésus-Christ est mort en sa chair, et nous mourons au péché.

« Afin que, comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire et par la puissance de son Père, nous marchions aussi dans une vie nouvelle. » Saint Paul, en nous parlant de la vie, nous parle en même temps de la résurrection. « Vous croyez, dit-il, que Jésus-Christ est mort et qu'il est ressuscité. Espérez qu'il en sera de même pour vous. Il doit exister entre Jésus-Christ et vous une ressemblance complète, aussi bien dans la résurrection et dans la vie, que dans la croix et dans le sépulcre. »

Aussi, après la destruction du péché qui a causé sa mort, on ne peut douter que la ruine de la mort ne suive la résurrection du Sauveur. Mais saint Paul, laissant de côté cette résurrection du Fils de Dieu, ne parle que de celle dans laquelle nous devons entrer par le renouvellement de notre vie. Quand un homme débauché devient chaste, et un avare libéral, il se fait alors une résurrection, qui est en quelque sorte le commencement d'une vie nouvelle. Et comment n'y aurait-il pas de résurrection, puisque le péché meurt effectivement, et que la justice reprend la vie dans une âme? Nous faisons mourir notre première vie en nous, et nous passons dans une autre tout angélique. Car lorsque nous entendons parler d'une vie nouvelle, nous devons l'entendre d'une vie bien différente de la première, un changement universel.

C'est ici, mes Frères, que je ne puis retenir mes larmes, en voyant d'un côté cette fermeté dans le bien que l'Apôtre demande de nous, et de l'autre de si fréquentes rechutes. Nous rentrons bientôt dans notre première vie; nous retournons en Egypte; nous désirons ces viandes funestes, qui avaient précédé la manne. A peine se passe-t-il un mois, que nous reprenons nos vieilles affections et que nous nous retrouvons dans nos premiers égarements. Quand saint Paul nous ordonne de marcher dans une vie nouvelle, ce n'est point pour un temps, c'est pour toujours. Pourquoi donc retournons-nous, comme les chiens, à notre vomissement; pourquoi de la jeunesse, de la grâce, rentrons-nous, pour ainsi dire, dans la vieillesse du péché? Car l'avarice, les mauvais désirs, le péché, en un mot, ne nous rejettent-ils pas dans la vieillesse; et ce qui est vieux, comme dit saint Paul, n'est-il pas près de sa fin et de la mort? L'âge abat moins le corps d'un vieil-

lard, que le péché l'âme du pécheur. Elle tombe dans le relâchement et la dissolution. On ne voit plus rien en elle de mâle et de vigoureux; ses discours et ses entretiens ne sont que futilités. Elle délire comme les vieillards; comme eux elle est privée de sentiment et de mouvement.

L'âme des justes, au contraire, est dans une sorte de jeunesse vigoureuse, toujours prête à combattre, tandis que les lâches sont renversés au premier bruit du combat, et périssent avant même qu'ils en soient venus aux mains. « Ils sont semblables, dit David, à la poussière que le vent emporte de dessus la terre; » ils n'ont ni les yeux, ni l'oreille, ni la parole libre; ils n'ont plus aucun usage de la vraie raison. Tel fut autrefois cet enfant prodigue, qui dissipa tout son bien en se plongeant dans le péché; et son âme devint pire que ces infortunés jetés par l'âge dans le délire ou dans une langueur mortelle. Cependant dès qu'il eut dit : « J'irai et je retournerai dans la maison de mon père, » il rajeunit soudain, et son âme reçut une vigueur nouvelle. Il dit en son cœur : « Je retournerai, » et il retourna en effet. Il ne fallut qu'un moment pour dire : « J'irai, » mais pour l'accomplir il fallut faire un long voyage.

Imitons ce fils, mes Frères; et quand nous nous trouverions déjà dans une terre éloignée, retournons néanmoins à la maison paternelle. Ne craignons point la fatigue d'un long retour. Dès que nous l'aurons résolu, tout nous paraîtra facile. Commençons à sortir de cette terre étrangère, c'est-à-dire du péché, qui nous éloigne si fort de notre père. Nous savons quelle tendresse il a pour nous. Lorsqu'il nous verra changer de vie, il nous aimera plus encore que ceux qui auront gardé l'innocence. Nous le

voyons ici : ce fils prodigue causa plus de joie à son père, que n'avait jamais fait son frère.

Que ferai-je, dites-vous, pour retourner à mon père? Rien de plus facile. Commencez à le vouloir, commencez à l'entreprendre, et tout sera fait. Cessez de pécher et de vous éloigner davantage, et votre retour sera déjà bien avancé. Quand la maladie n'augmente pas, c'est un grand commencement de santé. Le malade qui n'empire pas est bientôt guéri, et le pécheur qui cesse de pécher sera bientôt juste. Vous vous ferez violence les deux premiers jours, vous en sentirez moins l'aiguillon le troisième, et moins encore dans la suite. Plus on avance dans ce chemin, plus il est facile. On y trouve à la fin une joie ineffable ; et c'est cette joie que nous représentent la symphonie et les festins qui célébrèrent le retour de l'enfant prodigue.

Cependant que ne pouvait point dire ce père à cet enfant débauché? Quelles plaintes ne pouvait-il point faire de son ingratitude et de son éloignement? Mais bien loin de lui adresser des reproches, il l'embrasse ; il ne lui dit pas un mot qui puisse l'affliger. Il efface de sa mémoire tout le passé. Il se jette à son cou, il fait tuer le veau gras, il le pare d'une robe d'innocence.

Que cet exemple, et tant d'autres semblables que nous présente l'Ecriture nous rassurent et nous donnent de la confiance. Le nom de *Seigneur* plaît moins à Dieu que celui de *Père*. Il aime mieux que nous nous disions ses enfants que ses serviteurs. C'est dans ce désir qu'il a fait tout ce qu'il a fait, et qu'il n'a pas épargné son Fils unique. Il a voulu faire de nous ses enfants adoptifs pour nous engager à le respecter moins comme un maître, qu'à l'aimer comme notre père. Quand il remarque en

nous cet amour filial il s'en réjouit, quoiqu'il n'ait besoin ni de nous, ni de nos services. C'est ainsi qu'il prit plaisir à s'appeler le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'était aux serviteurs à se glorifier de cet honneur, et c'est Dieu qui se glorifie. Il dit à saint Pierre : « M'aimez-vous plus que ceux-ci ? » pour marquer que c'est principalement cet amour qu'il nous demande.

C'est pour ce motif qu'il commanda à Abraham de lui sacrifier son fils unique. Il voulait faire connaître à tout le monde combien ce saint homme l'aimait, et l'on ne veut être beaucoup aimé que de ceux qu'on aime beaucoup. Aussi disait-il à ses apôtres : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne d'être à moi. » Il porte si loin cet amour, qu'il nous ordonne de le préférer à notre vie, qui est ce que nous avons de plus cher au monde. Il veut en effet que nous l'aimions ardemment, que nous l'aimions sans bornes. Quand nous nous inquiétons peu qu'un homme nous aime plus ou moins, c'est un signe que nous l'aimons peu nous-mêmes, et que son amour nous est indifférent, quelque grand d'ailleurs que cet homme soit en ce monde. Mais si nous venons à brûler d'amour pour quelqu'un, si pauvre soit-il, nous nous faisons une gloire d'être aimé de lui.

Aussi Jésus-Christ regarde comme un sujet de gloire pour lui, non-seulement l'amour que nous lui portons, mais encore ce qu'il a souffert pour nous. Qu'est-ce qui lui fait trouver cette gloire dans une si grande ignominie, sinon sa grande charité? Nous devons donc nous tenir honorés nous-mêmes de souffrir pour lui, non-seulement à cause de la grandeur de notre amour pour lui, mais encore à cause de la grandeur de ce Dieu que nous aimons.

Courons donc, mes Frères, courons aux souffrances comme à des couronnes; courons à la mort comme à une récompense. Ne trouvons rien de pénible dans la maladie, dans la pauvreté, dans la persécution, dans les calomnies. Tous ces maux nous seront avantageux, si nous le voulons. Au contraire, tous les biens opposés à ces maux nous seront dangereux, si nous ne veillons sur nos âmes. C'est ainsi qu'il vous faut à l'avenir envisager toutes choses. Quelqu'un vous fait-il de la peine? il vous offre par là une occasion de vous rendre semblable à Dieu; car si vous l'aimez lorsqu'il vous persécute, n'imitez-vous pas celui qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants?

Un autre vous ravit-il votre bien? souffrez-le avec patience, et vous recevrez de Dieu la même récompense que ceux qui donnent volontairement tous leurs biens aux pauvres. Dieu veut que nous perdions nos biens avec joie dans l'espoir de trouver dans le ciel un meilleur trésor. Un autre a-t-il médit de vous, ou vous a-t-il calomnié? Il vous procure un sujet de gloire, si vous le souffrez chrétiennement. «Réjouissez-vous, dit le Fils de Dieu, parce que votre récompense sera grande dans le ciel.» Et quand même on nous aurait calomniés, ces calomnies nous seraient avantageuses. Lorsque le pharisien parlait si mal du publicain, il ne disait rien que de vrai. Cependant ces injures ne servirent qu'à rendre ce pécheur plus juste.

Je ne veux point entrer dans cette foule d'exemples qu'on peut voir dans l'Ecriture, ni m'étendre sur celui de Job, où nous retrouverions en abrégé tout ce que nous venons de dire. Ainsi donc, en veillant sur nous, nous pouvons nous rendre utiles ceux mêmes qui cherchent le plus à nous nuire; si nous nous négligeons au con-

traire, ceux qui voudraient et qui pourraient le plus nous servir nous deviendront inutiles. Quel avantage Judas a-t-il tiré de Jésus-Christ, ou les Juifs de leur loi, ou Adam de son paradis, ou les Hébreux de Moïse qui les conduisait ?

Ne nous arrêtons donc plus au mal que l'on dit de nous. Ne pensons qu'à rendre service à ceux qui nous maltraitent, et à travailler à leur salut. Quand nous serons dans cette disposition, le démon même ne nous nuira pas, et ses efforts ne serviront qu'à nous rendre plus vigilants. C'est ce que recommande saint Paul aux disciples d'Ephèse, en leur représentant la fureur de cet ennemi invisible. Mais nous nous mettons peu en peine de ce que peut le démon contre nous. Nous dormons d'un profond sommeil, comme des gens qui seraient en pleine assurance, et qui n'auraient point d'ennemi à combattre.

Si nous savions qu'un serpent terrible fût sous notre lit, dormirions-nous en sûreté ? Et lorsque, non pas un serpent, mais le démon se cache au fond de notre cœur, nous croyons n'avoir rien à craindre. D'où vient cette funeste assurance, sinon de ce que nous voyons de nos yeux ce serpent qui peut tuer notre corps, et que nous ne voyons pas le démon qui cherche à s'emparer de notre âme ! Cependant, c'est cela même qui devrait nous tenir le plus sur nos gardes. On évite aisément un ennemi qu'on découvre; mais comment fuir un ennemi invisible ?

Ce qu'il y a de plus terrible encore, c'est que le démon d'ordinaire ne vient à nous qu'indirectement et par des détours obliques. S'il nous atteignait de front, la défense nous serait plus facile. Mais c'est sous les dehors de la plus tendre amitié qu'il distille en nous son venin le

plus mortel. Il porta la femme de Job à se revêtir d'une apparence de charité pour donner à ce saint homme un détestable conseil. En parlant à Adam, il dissimula sa rage sous un prétexte de bonté pour lui, comme s'il ne lui donnait cet avis que par sollicitude pour ses intérêts. « Vos yeux, lui dit-il, s'ouvriront dès que vous aurez mangé de ce fruit. » Enfin, ce fut sous un prétexte de religion qu'il porta Jephté à immoler sa fille et à offrir à Dieu ce sacrifice barbare.

Nous voyons donc combien toutes ces démarches sont trompeuses, et avec quelle adresse il sait varier la guerre éternelle qu'il nous déclare. Défions-nous d'un ennemi si artificieux. Armons-nous de toutes parts des armes invisibles dont parle saint Paul. Examinons toutes ses ruses, afin qu'il ne nous puisse surprendre. C'est ainsi que saint Paul lui-même l'a si facilement vaincu. Il savait pénétrer tous ses artifices, et s'écriait avec une lumineuse prévoyance : « Nous n'ignorons pas quelles sont ses pensées. »

« Car, si nous lui sommes semblables dans sa mort, nous lui serons aussi semblables dans sa résurrection. »

Saint Paul parle ici d'une double mort, l'une dont Jésus-Christ est l'auteur dans le baptême, l'autre qui vient de nous, par le genre de vie que nous choisissons. C'est par sa grâce seule qu'il a enseveli nos péchés dans les eaux du baptême ; mais c'est à nous ensuite à demeurer morts au péché, et à ne plus nous replonger dans nos désordres. « Si nous lui sommes semblables dans sa mort, nous lui serons aussi semblables dans sa résurrection. » Comme le corps de Jésus-Christ enseveli dans la terre a porté pour fruit le salut du monde, ainsi notre corps enseveli dans le baptême doit porter pour fruit la justice et la sanctification,

en attendant le dernier fruit qui sera la résurrection future. Jésus-Christ ayant donc été enseveli dans la terre, et nous dans l'eau, lui en mourant dans son corps, nous en mourant au péché, saint Paul a raison de dire que nous avons été entés en Jésus-Christ, non par sa mort, mais par la « ressemblance » de sa mort. La mort est véritable de part et d'autre, mais ce qui meurt est différent.

« Nous lui serons semblables aussi dans sa résurrection. » Saint Paul parle ici de la résurrection générale. Lorsqu'il s'agissait auparavant de cette mort dans laquelle nous imitons celle de Jésus-Christ, il ne parlait que de la résurrection de l'âme, qui se manifeste dans le renouvellement de notre vie. Mais, pour marquer ici que ce n'est pas de cette résurrection intérieure qu'il parle, mais seulement de celle de notre corps, il évite ce mot de ressemblance dont il se servait auparavant, et il ne dit pas « nous sommes entés, » mais « nous serons, » marquant une résurrection qui n'est pas encore, mais qui arrivera très certainement, et dont celle qui précède, la résurrection de notre âme, nous est comme le gage et la preuve.

« Nous savons, en effet, que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit détruit, et que désormais nous n'en soyons plus les esclaves. » Saint Paul joint ensemble la cause et la preuve de la résurrection future. Il ne dit pas seulement que notre vieil homme a été crucifié, mais « qu'il a été crucifié avec Jésus-Christ. » Il ne sépare point le baptême de la croix; il vient encore de les joindre, lorsqu'il a dit : « Si nous avons été entés en Jésus-Christ par la ressemblance de sa mort. »

« Afin que le corps du péché soit détruit. » Le corps du

péché n'est pas ce corps que nous voyons, c'est toute la corruption et toute la malice qui est dans l'homme. C'est saint Paul qui le dit lui-même; il est son propre interprète, puisqu'il ajoute aussitôt : « Afin que nous ne soyons plus désormais les esclaves du péché. » Que votre corps meure, dit-il, non d'une mort naturelle, mais spirituelle, et qu'il ne soit plus sujet à ses anciens déréglements. Saint Paul s'explique encore plus clairement dans la suite.

« Car celui qui est mort est affranchi du péché. » Ceci regarde tous les hommes. Comme ceux qui sont morts, dit saint Paul, sont délivrés du péché, puisqu'ils ne vivent plus, ainsi celui qui sort du baptême doit être mort au péché; et une fois mort au péché, ce doit être pour toujours. Conservons donc cette mort précieuse que nous a donnée le baptême. Quiconque est mort au péché ne doit plus pécher. Si vous péchez encore, vous faites outrage au don de Dieu.

Mais après cette grande sagesse que saint Paul exige de nous, il nous en montre aussitôt la récompense. « Que si nous sommes morts avec Jésus-Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec Jésus-Christ. » C'est déjà recevoir une grande récompense, nous dit Jésus-Christ, que d'entrer en société avec moi. Mais outre ce bonheur, je vous en promets un autre beaucoup plus séduisant, c'est la vie éternelle : « Si nous sommes morts avec Jésus-Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui. »

« Parce que nous savons que Jésus-Christ, étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, et que la mort n'a plus d'empire sur lui. » Saint Paul prouve souvent les choses par les conclusions contraires à celles que l'on semblait devoir en tirer. Comme ces noms de *mort* et de *croix* pouvaient effrayer, il montre que c'est cela même

qui doit nous donner du courage. Jésus-Christ est mort, il est vrai ; mais c'est cette mort qui l'a rendu immortel, puisqu'en mourant il a fait mourir la mort même. Ainsi, c'est parce qu'il est mort qu'il ne mourra plus, puisqu'il n'est mort que pour faire mourir le péché. Ce n'était point parce qu'il était sujet à la mort qu'il a bien voulu mourir ; c'était afin que nous-mêmes ne fussions plus sujets au péché. Mais saint Paul, en nous consolant, nous étonne. Car Jésus-Christ n'est mort qu'une fois, il n'y a donc qu'un baptême. Que s'il n'y a plus de nouveau baptême, craignons de pécher encore. Et il s'arrête un peu à ce sujet pour réfuter cette détestable maxime, que quelques-uns lui imputaient : « Faisons le mal pour produire le bien ; » et cette autre : « Demeurons dans le péché pour recevoir une abondance de grâces. »

« Car il lui a suffi de mourir une fois pour détruire le péché ; maintenant il vit et il vivra toujours pour Dieu. » C'est-à-dire, il vit d'une vie sur laquelle la mort n'aura plus d'empire. Comme il est mort sans être sujet à la mort, et seulement pour faire mourir le péché, maintenant qu'il a détruit le péché, il ne mourra plus. C'est ce que saint Paul dit encore dans son épître aux Hébreux : « Jésus-Christ n'a paru qu'une fois vers la fin des siècles pour abolir le péché en s'offrant lui-même pour victime. Et comme il est arrêté que les hommes meurent une fois et qu'ensuite ils soient jugés, ainsi Jésus-Christ a été offert une fois pour porter sur soi les péchés de plusieurs ; et la seconde fois il apparaîtra, sans avoir plus rien du péché, pour le salut de ceux qui l'attendent. » Saint Paul fait voir deux choses en même temps. Il nous montre d'un côté ce qu'est une vie passée dans la sainteté et dans la vertu, et quelle force elle doit avoir, puisqu'elle n'est

plus sujette à la mort; et il nous montre, de l'autre, quelle est la puissance du péché, puisqu'il a fait mourir Celui même qui était impeccable; combien donc, à plus forte raison, peut-il faire mourir ceux qui d'eux-mêmes sont sujets à la mort et au péché?

ÉVANGILE.

En ce temps-là, comme Jésus était suivi d'une grande foule de peuple qui n'avait pas de quoi manger, il appela ses disciples, et leur dit : J'ai pitié de ce peuple, car voilà déjà trois jours qu'il est avec moi, et il n'a rien à manger; si je les renvoie à jeun chez eux, ils tomberont de défaillance en chemin, car plusieurs sont venus de loin. Ses disciples lui répondirent : Comment pourrait-on, dans ce désert, trouver assez de pains pour donner à manger à tant de monde? Il leur demanda : Combien avez-vous de pains? Sept, lui dirent-ils. Alors il ordonna au peuple de s'asseoir à terre; puis il prit les sept pains, rendit grâces à Dieu, les rompit, les donna à ses disciples pour les distribuer, et ils les distribuèrent au peuple. Ils avaient encore quelques petits poissons, il les bénit et les fit aussi distribuer. Tous ceux qui étaient là mangèrent et furent rassasiés, et on remporta sept corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés : or ils étaient au nombre d'environ quatre mille, et Jésus les renvoya. (Saint Marc, ch. VIII, v. 1-9.)

HOMÉLIE DE SAINT AUGUSTIN.

Lorsque je vous explique les saintes Ecritures, c'est du pain que je vous distribue. Recevez donc ce pain avec une sainte avidité; nourrissez-vous-en; engraissez-vous-en, et que la vigueur intérieure qu'il vous donnera s'échappe au dehors par des cantiques de louanges en l'honneur de celui qui vous a préparé un tel festin. Qu'il ne soit pas dit qu'étant tous les jours assis à un festin si substantiel et si abondant vous demeurez frêle et décharné, sans produire jamais de bonnes œuvres.

Ce n'est pas de mon fonds que je distribue cette nourriture céleste; il faut que je mange moi-même à la même table où vous mangez; je ne vis que des mêmes viandes dont vous vivez. Nous avons vous et moi dans le ciel une réserve commune, d'où nous tirons de quoi nous nourrir; car c'est du ciel seulement que nous vient la parole de Dieu.

Les sept pains signifient les sept dons du Saint-Esprit. Les quatre mille hommes sont la figure de l'Eglise établie sur les quatre Evangiles. Les sept corbeilles remplies des morceaux de pain qui restèrent représentent la perfection des fidèles; car, dans l'Ecriture, la perfection est ordinairement exprimée par le nombre de sept; témoin ces paroles de David : « Je vous louerai sept fois le jour. » Car ne croyez pas que ce soit précisément sept fois le jour qu'il faille louer Dieu; et que ne pas le faire régulièrement à sept reprises diverses, ce soit une faute et un péché. C'est donc comme s'il disait : je vous louerai sans

cesse; car tous les temps sont compris dans le nombre de sept. En effet, les siècles ne sont autre chose qu'une révolution perpétuelle de sept jours. Ainsi, cette parole de David : « Je vous louerai sept fois le jour, » revient à cette autre du même prophète : « Ma bouche chantera sans cesse les louanges du Seigneur. » Le nombre de sept symbolise donc la perfection; et de là vient que l'apôtre saint Jean écrit à sept Eglises. Car le livre de l'Apocalypse est de ce saint apôtre, et il est adressé à sept Eglises. — Entrez donc dans l'intelligence de ce que la vérité vous enseigne sous ces différentes figures, et reconnaissez la perfection sous le symbole de l'abondante superfluité du festin ; car « il se trouva de quoi remplir sept corbeilles. » Mettez à profit les morceaux dont elles sont remplies; car ces fragments ne sont pas perdus, l'Eglise en profite, et vous êtes de l'Eglise.

En vous expliquant ces mystères, je fais ce que faisaient les apôtres, lorsque, par l'ordre de Jésus-Christ, ils distribuaient ces sept pains au peuple; et quand vous m'écoutez paisiblement, vous êtes pour ainsi dire assis à table pour recevoir ce qu'on vous sert. Pour moi, mon corps est assis, mais mon cœur est en action; et je vous sers, non sans craindre que le vase et le ministre ne donnent à plusieurs d'entre vous du dégoût pour les mets que je vous présente. Mais enfin, vous êtes au festin du Seigneur; vous en connaissez la nature, et vous savez, pour l'avoir souvent entendu dire, que ce festin est pour le cœur, et nullement pour le corps.

« Quatre mille hommes furent rassasiés avec sept pains; » quoi de plus admirable? Mais le miracle n'aurait pas été assez grand, s'il n'était encore resté de ce festin de quoi remplir sept corbeilles. Que de merveilles ! que de mys-

tères! Jésus-Christ faisait ces œuvres miraculeuses, et ces œuvres parlaient et disaient de grandes choses. Ce sont tout à la fois et des œuvres et des paroles à qui peut les entendre. Vous êtes de ces quatre mille, puisque vous vivez dans la foi des quatre Evangiles.

Cependant, ni les femmes ni les enfants ne sont compris dans ce nombre ; et l'Evangile dit expressément qu'il y avait quatre mille hommes, « non compris les femmes et les enfants. » L'évangéliste ne les compte point, comme pour nous insinuer que les efféminés, et ceux qui vivent comme s'ils n'avaient point encore l'usage de la raison, sont sans nombre. Mais que ceux-là mêmes mangent de ces pains miraculeux, et qu'ils en mangent comme les autres. Peut-être que ces enfants croîtront et cesseront d'être des enfants; peut-être que ces efféminés se mettront au-dessus de leurs faiblesses, et deviendront chastes et tempérants. Qu'ils mangent donc hardiment; nous leur dispensons, nous leur distribuons la nourriture spirituelle : qu'ils aient soin d'en profiter. Et quels sont les enfants et les efféminés parmi tous ceux qui m'écoutent? C'est à Dieu de les connaître. Il observe ceux qui sont assis à son festin, et si ces enfants et ces efféminés ne se corrigent, celui qui les a conviés saura bien les discerner et les séparer entièrement des autres.

Rappelez-vous, mes Frères, cette parabole si connue de l'Evangile, où il est dit que le Seigneur, allant « observer» ceux qui étaient à table à son festin, en trouva un qui n'avait pas la robe nuptiale. Ce seigneur, ce père de famille, n'est autre que cet époux céleste dont la beauté surpasse celle de tous les enfants des hommes, mais qui s'est rendu difforme en faveur de son épouse, pour la rendre belle elle-même de difforme qu'elle était.

Mais en quoi cet époux d'une beauté si séduisante est-il devenu difforme? Si je l'avance sans preuve, c'est un blasphème que j'avance. Or, quant à sa beauté, je trouve un prophète qui m'en assure : « Il est, dit-il, le plus beau des enfants des hommes. » Mais c'est aussi d'un autre prophète que j'ai pris ce que j'ai affirmé de sa difformité : « Nous l'avons vu, nous dit-il, n'ayant ni grâce, ni beauté, le visage abattu, et d'un aspect repoussant. »

Quoi! grand roi et grand prophète, vous nous dites qu'il est le plus beau de tous les enfants des hommes! comment se peut-il faire qu'on vous contredise? Quoi! voici un autre prophète qui s'élève contre vous, et qui vous dément! Comment, vous dit-il, pouvez-vous dire qu'il est le plus beau de tous les enfants des hommes? « Nous l'avons vu, et nous n'avons trouvé en lui ni grâce ni beauté. »

Sera-t-il dit, mes Frères, que deux prophètes se contrediront et ne seront pas d'accord sur celui qui est la pierre angulaire par laquelle les deux peuples ont été réunis et établis dans la paix? Tous deux parlent de Jésus-Christ, qui est cette pierre angulaire. Or, l'angle unit les deux murs, et les met pour ainsi dire d'accord; et sans cet accord, ce serait une ruine plutôt qu'un édifice.

Rassurons-nous, mes Frères, ces deux prophètes sont du même avis. Il ne faut pas les quitter sur cette apparente contradiction. Voyons donc comment ils s'entendent.

Vous, David, qui affirmez « qu'il est le plus beau de tous les enfants des hommes, » où l'avez-vous vu? Répondez-nous, où l'avez-vous vu? — Dans la forme de Dieu, nous répond-il, par laquelle il est égal à Dieu. Voilà où je l'ai vu. Pouvez-vous douter que celui qui est égal à Dieu

ne soit d'une beauté supérieure à tout ce qu'on peut voir de beau parmi les enfants des hommes? — Voilà la réponse de David.

Interrogeons maintenant celui qui a dit: « Nous l'avons vu, n'ayant ni grâce ni beauté. » Dites-nous donc, grand prophète, où vous l'avez vu ainsi humilié? La réponse se tire du même endroit que celle de David. Où David finit, celui-ci commence. Comme « il était dans la forme de Dieu, dit l'Ecriture, il n'a point cru que ce fût une usurpation à lui de se dire égal à Dieu. » Voilà où David l'a vu d'une beauté qui surpasse tout ce qu'on peut voir de beau parmi les enfants des hommes. — Et où celui-ci l'a-t-il vu, « n'ayant ni grâce ni beauté? » Il n'y a qu'à continuer. « Tout égal à Dieu qu'il était, poursuit l'Ecriture, il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur, s'étant fait semblable à l'homme, et paraissant tel que les autres hommes. » Mais voulez-vous voir sa difformité encore mieux marquée? « Il s'est abaissé lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. » Voilà où je l'ai vu, dit le prophète Isaïe. — David et lui sont donc d'accord, et il n'y a point de contradiction entre eux. Car qu'y a-t-il de plus beau que Dieu, et qu'y a-t-il de plus difforme qu'un crucifié? Or, cet époux, le plus beau de tous les enfants des hommes, ne s'est fait hideux et difforme que pour embellir cette épouse, dont il est dit qu'elle « est la plus belle entre toutes les femmes; et qu'elle monte blanche et brillante de la lumière même de la vérité, et non fardée des fausses couleurs du mensonge. »

Cet époux donc qui avait convié tant de monde au festin de ses noces, « ayant trouvé parmi les convives un homme qui n'avait point la robe nuptiale, lui dit: Mon

ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? A cette demande, cet homme demeura muet. » Aussi n'y avait-il rien à répondre. Aussitôt le père de famille, qui était venu voir les conviés, commande qu'on le jette, pieds et poings liés, dans les ténèbres extérieures, où il n'y a que pleurs et grincements de dents.

Voilà, direz-vous, une terrible punition pour une faute si légère. La punition est terrible, il est vrai; mais qui vous a dit que la faute est légère? Il n'y a que ceux qui ne pénètrent pas le fond des choses qui puissent prétendre que c'est une faute légère de n'avoir pas la robe nuptiale. Comment l'époux serait-il entré dans une aussi grande colère, comment aurait-il condamné celui qui n'avait pas cette robe à une aussi grande punition que celle d'être jeté, « pieds et poings liés, dans les ténèbres extérieures, où il n'y a que pleurs et grincements de dents, » si ce n'était un crime énorme de ne pas avoir cette robe nuptiale?

Je vous en avertis donc, mes Frères, et c'est à moi à vous en avertir, puisque c'est par moi que vous avez été conviés au festin; car, quoique conviés par l'époux, c'est par mon ministère que vous l'avez été. Vous y êtes tous présentement, ayez donc la robe nuptiale. Mais apprenez aussi ce que c'est, afin que tous vous ayez soin de vous en pourvoir. Si parmi ceux qui m'écoutent, il en est qui ne l'aient pas encore, qu'ils se convertissent, qu'ils changent de vie, avant que le père de famille vienne faire la revue des conviés; qu'ils se pourvoient de la robe nuptiale, s'ils veulent assister au festin en toute sûreté.

Car ne croyez pas, mes Frères, que celui qui fut jeté hors du festin ne soit la figure que d'un seul homme.

Gardons-nous bien de le penser : il en représente plusieurs. L'époux même, celui-là même qui nous propose cette parabole, qui convie au festin, et qui vivifie les conviés, nous apprend que cet homme en signifie plusieurs. Et où nous l'apprend-il? Dans la suite même de l'Evangile qui donne la parabole, et dans la parabole elle-même. Je ne vais donc pas bien loin vous en chercher l'explication : c'est de la parabole même que je tire le pain que je vous sers et dont vous devez vous nourrir. Car, après que Jésus a dit « que celui qui n'avait pas la robe nuptiale fût jeté dans les ténèbres extérieures, » il ajoute immédiatement : « Il y a donc beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Quoi ! Seigneur, vous n'avez fait jeter hors du festin qu'un seul homme, et vous nous dites sur cela « qu'il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ! » Qu'importe, mes Frères ! Sans doute que les élus ne sont point chassés du festin ; ils sont ce petit nombre qui y demeure. Ce seul homme qui est rejeté en comprend plusieurs, puisqu'il est la figure du corps des méchants qui n'ont pas la robe nuptiale.

Qu'est-ce donc que cette robe nuptiale? Cherchons-la dans les Saintes-Ecritures. C'est sans doute une chose particulière aux bons, et qui ne se trouve point dans les méchants ; cherchons donc quelque chose qui soit propre aux uns, à l'exclusion des autres, et nous aurons trouvé la robe nuptiale. Qu'y a-t-il entre les divers dons de Dieu qui ne puisse être commun aux bons et aux méchants?

Nous sommes des « hommes » et non pas des « brutes. » C'est un don de Dieu ; mais il est commun aux bons et aux méchants. La lumière nous éclaire du haut du ciel,

les nuées distillent la pluie, les fontaines arrosent la terre, les champs fructifient : ce sont autant de dons de Dieu ; mais ils sont encore, comme le précédent, communs aux bons et aux méchants.

Entrons dans la salle même du festin nuptial; laissons à part ceux qui n'y sont point venus, quoiqu'ils y aient été appelés ; considérons les conviés, c'est-à-dire les chrétiens. Que trouverons-nous parmi eux? Le baptême. C'est un don de Dieu sans doute ; mais il est commun aux bons et aux méchants. Les bons et les méchants reçoivent également le sacrement de l'autel. Saül, tout méchant qu'il était, tout persécuteur qu'il était d'un juste et d'un saint, prophétisa dans le temps même qu'il le persécutait. N'est-il fait mention que de la foi des bons? Ne dit-on pas que les méchants mêmes en ont? L'Ecriture nous apprend « que les démons mêmes croient, et que c'est ce qui les fait trembler. » Où trouverons-nous donc cette robe nuptiale? J'ai tout scruté, et je ne la trouve point encore; j'ai tout déployé, tout examiné, ou peu s'en faut, et je n'ai pu encore la découvrir.

Mais voici l'Apôtre qui me présente un grand trésor de choses excellentes qu'il met devant moi, et je lui dis: Développez-moi toutes ces richesses, je vous prie; je veux voir si je n'y trouverai point la robe nuptiale. Le voilà qui commence à me l'ouvrir, et il me dit : « Quand je parlerais les langues non-seulement de tous les hommes, mais celle des anges; quand j'aurais toute la science possible ; quand j'aurais le don de prophétie; quand j'aurais toute la foi qu'on peut avoir, et jusqu'à transporter les montagnes; quand je donnerais tout mon bien aux pauvres ; quand je livrerais même mon corps aux flammes.....» Voilà de grandes choses, des robes bien pré-

cieuses sans doute; mais montrez-nous donc enfin la robe nuptiale! Pourquoi, divin apôtre, nous tenez-vous si longtemps en suspens? Le don de prophétie serait-il ce don de Dieu, non commun aux bons et aux méchants?... — « Si je n'ai la charité, je ne suis rien, nous répondit-il, et tout le reste ne me sert de rien. » Voilà donc enfin cette robe nuptiale que nous cherchons depuis si longtemps.

Revêtez-vous de cette robe, heureux convives, si vous voulez être en assurance au festin auquel vous avez été invités. Ne dites point que vous ne sauriez y atteindre. Pour en être revêtus, il n'y a qu'à revêtir les pauvres. Voici l'hiver : donnez des vêtements à ceux qui sont nus. Jésus-Christ est nu en leur personne; donnez-lui des vêtements, et il donnera la robe nuptiale à ceux d'entre vous qui ne l'ont pas encore. Courez donc à lui, priez-le avec ferveur; il sait sanctifier ses fidèles, il sait couvrir la nudité de ceux qui lui appartiennent. Afin donc d'obtenir la robe nuptiale, et pour être délivrés de la crainte d'être jetés, pieds et poings liés, dans les ténèbres extérieures, faites sans cesse de bonnes œuvres; sinon, que deviendrez-vous? que pourrez-vous faire quand vous aurez les mains liées? où fuirez-vous quand vous aurez les pieds enchaînés?

Ayez donc cette robe nuptiale, pour vous si importante; soyez-en revêtus, et alors vous serez en toute assurance au festin auquel vous avez été appelés; vous vous trouverez sans crainte lorsque le père de famille viendra faire la revue de ceux qui sont assis à sa table, c'est-à-dire au jour du jugement. Il vous donne du temps, profitez-en; et que ceux qui n'ont pas encore cette heureuse robe aient soin de s'en revêtir.

SERMON DE SAINT BERNARD.

« J'ai compassion de cette foule, car voici trois jours qu'ils sont avec moi, sans avoir de quoi manger. » L'Evangile, mes Frères, n'a été écrit que pour être lu, et nous ne le lisons que pour y trouver de justes motifs de consolation ou d'affliction. Le monde ne trouve que de vaines consolations dans l'affluence des biens de la terre, et l'affliction que leur privation lui fait ressentir n'est qu'une affliction vaine et stérile. Mais l'Evangile, ce miroir de vérité, ne flatte et ne séduit personne. Chacun s'y trouvera tel qu'il est réellement. On n'y tremble pas de crainte, quand on n'a rien à craindre ; on ne s'y réjouit pas, quand on a fait le mal.

Mais que dit l'Ecriture ? « Celui qui écoute la parole sans la pratiquer est semblable à un homme qui, jetant les yeux sur un miroir, y voit son visage naturel, et qui, à peine l'y a-t-il vu, s'en va et oublie à l'heure même quel il était. » Quant à nous, mes Frères, gardons-nous bien, je vous en conjure, d'agir de la sorte : considérons-nous nous-mêmes dans cette lecture du saint Evangile que nous avons entendue, afin d'en profiter et de nous corriger, si elle nous montre quelque chose à réformer en nous.

C'est pour cela que le prophète désire que ses voies soient dirigées vers la conservation des grâces du Seigneur : « Alors, dit-il, je ne serai pas confondu, quand je garderai fidèlement tous vos commandements. » Et moi aussi, je ne suis pas confondu, mais je me réjouis pour vous, mes Frères, parce qu'après avoir suivi le Seigneur dans le désert, vous

êtes sortis en sûreté avec lui hors des retranchements. Mais je crains que dans ces trois jours d'attente il ne se soit trouvé parmi vous quelque lâche, qui ne retourne d'esprit et même de corps dans l'Egypte de ce siècle pervers. Aussi la divine Ecriture s'écrie avec raison : « Attendez le Seigneur, agissez courageusement; que votre cœur se fortifie : restez avec le Seigneur. » Mais combien de temps faut-il rester avec lui? Assurément jusqu'à ce qu'il ait pitié de vous. « J'ai grande compassion de ce peuple, dit-il, car il y a déjà trois jours qu'il demeure continuellement avec moi. »

Il faut donc marcher trois jours dans le désert, si vous voulez rendre votre sacrifice agréable à Dieu; et pendant trois jours il vous faut demeurer avec le Sauveur, si vous désirez être rassasiés des pains du miracle. Le premier jour est celui de la crainte. Ce jour montre et éclaire vos ténèbres, j'entends les ténèbres intérieures, et vous fait voir l'horrible supplice de l'enfer, où sont les ténèbres extérieures. Une pensée de ce genre, comme vous le savez vous-mêmes, est ordinairement le premier pas vers la conversion.

Le second jour est celui de la piété : c'est par lui que nous respirons à la lumière des miséricordes de Dieu. Le troisième jour est celui de la raison : alors la vérité devient éclatante, et la créature se soumet à son créateur, l'esclave à son rédempteur, sans aucune contradiction, et pour accomplir un devoir de sa nature. Ensuite nous recevons l'ordre de nous mettre à table, afin que la charité vienne animer nos âmes; puis « le Seigneur ouvre sa main et verse ses bénédictions sur tout être animé. »

Le Seigneur dit à ses apôtres : « Faites asseoir tout ce monde. » Nous ses ministres, tout indignes que nous

sommes, nous vous invitons, à son exemple, à vous asseoir à table, mes très chers Frères, afin que, rassasiés du « pain de la bénédiction, » vous puissiez subsister en route, et qu'ainsi une malheureuse nécessité ne vous contraigne pas à retourner en Egypte, et à y devenir le jouet de ceux qui n'ont pas avec vous suivi le Sauveur dans le désert. Malheur à ceux qui ne l'ont pas accompagné avec les autres! mais malheur surtout aux hommes qui, avec les autres, ont marché à sa suite, mais n'ont pas été, comme eux, rassasiés de son pain !

En effet, lorsque les autres étaient assis autour des pains, s'il en était resté quelques-uns cachés dans les buissons ou dans les hôtelleries, ces derniers seraient restés à jeun et affamés. Il en est de même de ceux qui, conduits par la légèreté et la curiosité, sont restés errants çà et là, sans pouvoir trouver aucun repos; ou s'ils l'ont trouvé, ce repos, ce n'était point parmi les fidèles disciples du Sauveur. Nous exhortons donc votre charité, et nous vous avertissons, dans notre pastorale sollicitude, à ne pas rechercher les solitudes et les endroits déserts. Car « celui qui fait le mal hait la lumière, et il ne se montre pas au grand jour, dans la crainte de voir condamner ses actions. »

Qu'on ne trouve aussi personne parmi vous qui se laisse entraîner à tout vent de doctrine. Ces hommes, dans l'instabilité et dans l'inquiétude qui les agite, ne trouvent en eux-mêmes aucune solidité, aucune consistance, et sont comme la poussière que le vent disperse sur la surface de la terre. Que dirai-je, en effet, de ces hommes qui attaquent tous les autres, et qui sont par tous attaqués? Ils se séparent eux-mêmes des autres, et restent comme des animaux qui ne possèdent pas « l'esprit. » Car « il n'est per-

sonne qui, parlant selon l'esprit de Dieu, dise anathème à Jésus. » Ces hommes sont assurément le plus redoutable et le plus pernicieux des fléaux. L'obstination d'un seul trouble tous les autres, et devient pour tous un foyer de discorde et une matière de scandale.

Ecoutez le prophète, qui dit en parlant de la vigne du Seigneur : « Une bête terrible et sauvage l'a ravagée. » Aussi, mes Frères, je vous supplie et je vous conjure de fuir toute dissimulation, d'éviter les recoins obscurs de votre propre volonté. Gardez-vous de l'inquiétude et de l'esprit de légèreté; fuyez l'obstination et le vice si funeste de la singularité, à moins que vous ne vouliez, ce qu'à Dieu ne plaise! priver vos âmes de « la nourriture du pain de bénédiction. »

Je vais de suite, pour ne pas prolonger trop longtemps mon discours, vous expliquer quels sont les sept pains dont vous devez être nourris. Le premier est la parole de Dieu : l'homme y trouve la vie, comme Jésus-Christ l'atteste lui-même. Le second est l'obéissance. « Ma nourriture, dit-il, consiste à faire la volonté de celui qui m'a envoyé. » Le troisième est la sainte méditation de laquelle il est écrit : « La pensée sainte vous conservera. » Elle est encore appelée, dans un autre endroit de l'Ecriture, le pain de vie et d'intelligence. Le quatrième consiste dans les larmes de la prière ; le cinquième, dans les travaux de la pénitence. Et ne vous étonnez pas qu'on donne le nom de « pain » aux peines et aux larmes; car le prophète a dit, comme il vous en souvient : « Vous nous nourrirez du pain des larmes ; » et dans un autre psaume, nous lisons : « Puisque vous vous nourrirez du travail de vos mains, vous êtes heureux et vous goûterez le bonheur. » Le sixième pain est le plaisir d'une société où règne un

parfait accord. C'est un pain composé de diverses sortes de grains, un pain que fait seule lever la grâce de Dieu. Enfin, le septième pain est l'Eucharistie, parce que, dit le Seigneur, « ce pain est ma chair, que je donne pour la vie du monde. » Ainsi soit-il.

VIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Mes Frères, je parle humainement à cause de la faiblesse de votre chair. Comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice pour commettre l'iniquité, de même faites-les servir maintenant à la justice pour devenir saints. Car lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez dans une fausse liberté à l'égard de la justice. Quel fruit tiriez-vous alors de ces désordres dont vous rougissez maintenant, puisqu'ils n'ont pour fin que la mort? Mais maintenant que vous êtes affranchis du péché et devenus serviteurs de Dieu, le fruit que vous recueillez est votre sanctification, qui aura pour terme la vie éternelle. Car la mort est la solde du péché; mais la vie éternelle est une grâce de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. (Saint Paul aux Rom., ch. VI, v. 19-23.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Je parle humainement à cause de la faiblesse de votre chair. Comme vous avez fait servir les membres de votre

corps à l'impureté et à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites les servir maintenant à la justice pour devenir saints. »

Saint Paul, ayant désiré des fidèles qu'ils fussent comme morts au péché, pour montrer qu'en cela il n'exigeait rien d'eux qui fût au-dessus de leurs forces et qu'on ne dût attendre de ceux qui avaient reçu de si grandes faveurs, ajoute : « Je vous parle humainement à cause de la faiblesse de votre chair. Comme vous avez fait servir, etc. » Quoique ces deux maîtres qui se succédaient, le péché et la grâce, fussent si différents, l'Apôtre se contente de leur dire : « Comme vous avez fait servir vos membres à l'impureté, faites-les maintenant servir à la justice. » Je pourrais vous demander d'être maintenant plus attachés à la justice que vous ne l'avez été au péché; cependant je vous épargne à cause de la faiblesse, non de votre volonté, mais de votre chair. Il s'exprime ainsi, par condescendance pour ceux à qui il parle. Faites pour la sainteté ce que vous avez fait pour l'impureté, et pour la justice ce que vous avez fait pour l'injustice. Mais, direz-vous, qui serait assez insensé pour ne pas aimer mieux être attaché à Jésus-Christ qu'au péché? Ecoutez ce qui suit, et vous verrez que nous ne rendons pas à Dieu même ce peu que demande l'Apôtre.

« Car lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez dans une fausse liberté à l'égard de la justice. » C'est-à-dire lorsque vous viviez dans le désordre, vous étiez si attachés au mal, que vous ne faisiez pas le moindre bien. Vous ne partagiez pas cette servitude pour servir en partie la justice et en partie le péché; mais vous vous livriez tout-à-fait au mal. Donnez-vous donc maintenant tout entiers à la justice, sans rien réserver au péché. Saint

Paul montre encore la différence de ces deux maîtres et de cette double servitude.

« Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces désordres dont vous rougissez maintenant, puisqu'ils n'avaient pour fin que la mort? »

Si le seul souvenir de cette servitude passée vous fait maintenant encore rougir, combien deviez-vous en rougir lorsque vous y étiez réellement? Vous avez donc maintenant deux avantages, l'un d'être délivrés de cette confusion, l'autre de connaître celle où vous étiez alors; comme aussi vous retiriez deux grands maux de votre état passé, l'un de commettre des actions qui devaient vous faire rougir, l'autre qui était pire, de ne pas rougir de vos désordres. Mais, parce qu'il y en a qui sont endurcis et qui ne rougissent pas aisément, saint Paul veut les frapper en leur parlant aussitôt de la mort : « Ils n'avaient pour fin que la mort. » Quel était leur attachement au péché, puisqu'encore maintenant qu'ils en sont sortis ils ne laissent pas d'en rougir, et n'en rougissent que parce qu'ils en sont sortis? On peut s'exposer à souffrir la confusion, dit saint Paul, lorsqu'on attend une grande récompense de ce qui nous fait rougir. Quelle récompense vous prometticz-vous alors, puisqu'étant maintenant dans la grâce, vous êtes encore confondus de vos désordres passés, quoiqu'ils n'eussent pour fin que la mort? Il n'en est pas ainsi de la servitude que l'on rend à Dieu et à la justice.

« Mais maintenant que vous êtes affranchis du péché et devenus serviteurs de Dieu, le fruit que vous recueillez est votre sanctification, qui aura pour terme la vie éternelle. »

Ces œuvres que vous faisiez autrefois vous font rougir,

lors même que vous n'y êtes plus sujets; celles que vous faites maintenant, leur dit-il, ont pour fruit la sanctification qui vous remplit de confiance et ne vous fait pas rougir. La fin des unes était la mort, celle des autres est une vie éternelle. Aussi une partie des récompenses nous est donnée dès ce monde, l'autre est réservée pour le ciel. Ce que nous avons reçu est un gage de ce que nous espérons encore, et la sanctification présente est une assurance de la vie et de la gloire qui doivent suivre. Tout le fruit de la piété ne consiste donc pas dans l'espérance, cela eût pu décourager les lâches. On en reçoit dès maintenant un bien plus considérable, premièrement par l'affranchissement des désordres passés dont le seul souvenir nous fait rougir; ensuite par l'heureux attachement à la justice, et enfin par la jouissance, non d'une vie passagère, mais d'une autre qui est éternelle. Cependant, après tant d'avantages, saint Paul se contente de demander aux fidèles qu'ils soient maintenant serviteurs de la justice, comme ils ont été autrefois les esclaves du péché.

« Car la mort est la solde du péché, mais la vie éternelle est une grâce de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. »

Après avoir dit que la mort est la solde du péché, saint Paul n'ajoute pas que la récompense des bonnes œuvres est la vie éternelle, mais « que la vie éternelle est une grâce de Dieu, » pour montrer aux fidèles que ce n'est pas par eux-mêmes qu'ils ont été délivrés; que ce qu'ils ont reçu n'était pas une dette ou une récompense méritée par leurs travaux, mais que la grâce avait tout fait. « La vie éternelle est une grâce de Dieu. » Ainsi la bonté de Dieu paraît, non en ce qu'il a délivré les fidèles de la der-

nière misère pour les élever au souverain bonheur, mais en ce qu'il les a délivrés sans qu'ils y aient contribué de leur part, et par la grâce de son Fils. Il le fait observer parce qu'il avait déjà commencé à parler de la grâce, et qu'il allait encore marquer le peu d'utilité qu'on avait reçu de la loi. Entre ces deux réflexions, il dit un mot du règlement des mœurs qu'il avait toujours en vue; et en nous disant que la mort est la solde du péché, il nous épouvante et nous fortifie contre le péché; il nous porte à rendre grâces à Dieu du passé, et à demeurer fermes pour l'avenir.

ÉVANGILE.

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, mais qui, au dedans, sont des loups ravisseurs; vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur les épines ou des figues sur les ronces? Tout bon arbre porte de bons fruits, et tout mauvais arbre porte de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, et un mauvais arbre porter de bons fruits. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. C'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Tous ceux qui me disent : Seigneur! Seigneur! n'entreront pas dans le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, voilà celui qui entrera dans le royaume des cieux. (Saint Matth., ch. VII, v. 15-21.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, mais qui, au dedans, sont des loups ravisseurs. » Après nous avoir avertis de nous garder des loups et des pourceaux, Jésus-Christ nous indique une autre sorte d'ennemis plus redoutables; car les premiers sont visibles, et tout le monde les connaît, tandis que ceux-ci se cachent. C'est pourquoi il nous recommande d'éviter les uns et d'examiner et de discerner les autres; car on ne peut les reconnaître tout d'abord. Aussi nous dit-il : « Gardez-vous, » afin de nous rendre plus vigilants dans ce discernement.

Mais pour ne pas les jeter dans le découragement, à la vue de tant de maux et de périls, il rappelle aux Juifs les fléaux qui sont autrefois tombés sur leurs pères; en appelant ces personnages « des faux prophètes, » il leur montre que ce que les disciples devaient craindre n'était pas nouveau. Ne vous étonnez donc point, dit-il; il ne vous arrivera rien d'extraordinaire; car le démon tâche toujours de joindre l'erreur à la vérité.

Je crois que, par ce mot « de faux prophètes, » il entend, non les hérétiques, mais ces personnes dont la vie est corrompue, et qui ont un faux semblant de piété, c'est-à-dire les hypocrites et les imposteurs. C'est pourquoi il ajoute :

« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » Car souvent les hérétiques ont une vie régulière, et ceux-ci jamais. Ils feront peut-être semblant d'être vertueux, direz-vous; je vous réponds qu'ils feront bientôt connaître ce qu'ils sont

en effet. Car la voie que je vous enseigne est pénible et laborieuse, et les hypocrites fuient le travail qui accompagne la vertu, et n'en cherchent que l'apparence. C'est pourquoi il est aisé de les connaître. Et comme Jésus-Christ venait de dire que peu de personnes trouveraient la voie étroite, il nous apprend à séparer du petit nombre qui la trouve ceux qui ne la trouvent pas, et font croire néanmoins qu'ils y marchent, en nous commandant de ne point considérer ceux qui n'ont que l'apparence de la vertu, mais seulement ceux qui la possèdent véritablement.

Vous me direz peut-être : Mais d'où vient que Jésus-Christ ne rend pas lui-même ces personnes visibles et manifestes à tous, sans nous donner la peine de les discerner? Il ne le fait pas, pour nous tenir toujours sur nos gardes et dans une vigilance continuelle contre nos ennemis, en craignant sans cesse et ceux qui sont des ennemis déclarés, et ceux qui se cachent et se mettent à couvert. C'est de ces derniers que saint Paul a dit « que par leurs paroles douces ils séduisent le cœur des innocents. » Ne nous troublons donc point de voir en notre temps beaucoup de ces sortes de personnes. Jésus-Christ nous en avertit dès le commencement de l'Eglise. Et admirez sa douceur; car il ne dit pas : Punissez-les; mais seulement : « Gardez-vous d'eux, » de peur de tomber dans leurs piéges, en négligeant de veiller sur vous-mêmes. Et ensuite, pour prouver qu'il est possible de les reconnaître, il cite un exemple fort populaire :

« Cueille-t-on des raisins sur les épines, ou des figues sur les ronces? Tout bon arbre porte de bons fruits, et tout mauvais arbre porte de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, et un mauvais arbre

porter de bons fruits. » C'est comme s'il disait : Ils n'ont rien de doux que cette peau de brebis. Il est donc aisé de les discerner. Et, pour ne nous plus laisser le moindre doute, il compare ce qu'il dit à une chose fondée dans la nature même, et qui ne peut arriver d'une autre manière. C'est ainsi que saint Paul disait : « La sagesse de la chair est une mort, parce qu'elle n'est pas assujétie à la loi de Dieu, et qu'elle ne le peut être. »

Cette seconde partie de notre Evangile n'est pas une redite; car, pour que personne ne pût dire : Il est vrai qu'un méchant arbre porte de mauvais fruits, mais il en peut aussi porter de bons, et ainsi le discernement de ces deux sortes de fruits est difficile à faire, il prévient cette objection et dit en général : « Le mauvais arbre ne peut porter que de mauvais fruits, comme le bon n'en porte que de bons, » et réciproquement. Quoi donc! me direz-vous, n'a-t-on jamais vu un homme de bien devenir méchant, ni un méchant se convertir et devenir bon? Oui, on en a vu, et la vie est pleine de ces exemples. Jésus-Christ aussi ne dit pas qu'un pécheur ne se puisse convertir ou qu'un juste ne puisse tomber, mais seulement que, tant que le pécheur demeure dans le péché, il ne peut porter de bon fruit. Sans doute un méchant homme peut devenir bon, mais il est aussi très constant que, tant qu'il demeure dans le mal, il ne portera point de bon fruit.

Vous me direz : David étant juste, n'a-t-il pas porté de mauvais fruits? Je vous réponds qu'il n'a pas porté ces mauvais fruits en demeurant juste, mais en devenant méchant. S'il fût demeuré bon comme il était, il n'aurait point porté ce mauvais fruit; car en restant vertueux, il n'eût jamais osé commettre un tel crime.

« Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu ; c'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. » Jésus-Christ disait ces paroles pour arrêter l'insolence des calomniateurs et pour fermer la bouche à la médisance. Car, comme la plupart des hommes confondent les bons avec les méchants, Jésus-Christ veut ainsi leur ôter toute excuse. Vous ne pourrez pas me dire un jour : J'ai été trompé, j'ai été surpris, car je vous ai donné une règle certaine, qui est de juger des hommes par leurs actions, et de passer aux œuvres pour ne vous point tromper dans vos jugements. Et parce qu'il ordonnait, non de punir ces personnes, mais seulement d'y « prendre garde, » pour consoler tout ensemble ceux qui sont trompés par eux, et pour étonner ces imposteurs et les convertir, il leur propose cette terrible vengeance qu'ils doivent attendre de lui : « Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. » Il adoucit ensuite cette parole lorsqu'il ajoute : « Vous les reconnaîtrez donc à leurs fruits. » Et pour montrer qu'il ne faisait point cette menace avec la résolution de l'exécuter aussitôt, il tâche de les exciter encore et de les rappeler à la vertu par ses conseils. Il nous semble aussi qu'il désigne ici les Juifs, qui portaient de ces mauvais fruits ; c'est pourquoi il se sert à dessein des mêmes expressions que saint Jean, et il leur représente comme lui les supplices de l'autre vie sous les mêmes images, ou « d'un arbre coupé, ou d'un feu qui ne s'éteindra jamais. »

« Tous ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, voilà celui qui entrera dans le royaume des cieux. » Jésus-Christ, mes Frères, dit que celui qui « fera la volonté de

son Père » entrera dans le ciel. Il ne dit pas : celui qui m'obéira et qui fera ma volonté, car il se contentait de l'obéissance aux avis qu'il donnait, et il était encore au-dessus de la faiblesse des hommes de leur déclarer si nettement qui il était. On peut dire même qu'il s'enferme et qu'il se comprend lui-même dans la volonté de son Père, puisque la volonté du Fils n'est jamais différente de celle du Père. Il me semble que Jésus-Christ attaque ici particulièrement les Juifs, qui mettaient toute leur religion dans la spéculation et dans la doctrine, sans se mettre en peine de purifier leurs mœurs. Aussi saint Paul leur adresse ce reproche : « Vous portez le nom de Juifs, vous vous reposez et vous vous appuyez sur la loi, vous vous glorifiez des faveurs que Dieu vous a faites, vous connaissez sa volonté. » Mais cette connaissance de la volonté de Dieu ne vous sert de rien, si vous n'y joignez la pratique des bonnes œuvres et le règlement de votre vie.

SERMON DE SAINT AUGUSTIN

SUR LA FOI ET LA JUSTIFICATION.

Mes Frères, saint Paul nous dit : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » Quels sont ceux pour qui Dieu est? Il nous l'apprend quand il dit : « Ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés; ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. » Que pourrions-nous donc ajouter à ces paroles? « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » Dieu a été pour nous quand il nous a prédestinés; Dieu

a été pour nous quand il nous a appelés et justifiés; Dieu a été pour nous quand il nous a même déjà glorifiés dans ses décrets éternels. Disons donc avec l'Apôtre : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » Il nous a prédestinés avant même que nous fussions; il nous a appelés, lorsque nous nous éloignions de lui; il nous a justifiés, tout pécheurs que nous étions; enfin il nous a glorifiés, malgré notre condition mortelle. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » Que celui-là se prépare à combattre contre Dieu même, s'il en est capable, qui voudra s'élever contre ceux que Dieu a prédestinés, appelés, justifiés et glorifiés. Du moment où nous avons entendu prononcer ces paroles : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » nous sommes assurés que pour nous nuire, il faudrait être capable de vaincre Dieu lui-même. Et quel est l'homme assez fort pour vaincre le Tout-Puissant? Entreprendre seulement de lui résister, c'est se nuire à soi-même. C'est dans ce sens que Jésus-Christ avertissait saint Paul, qui n'était encore que Saul, quand il lui criait du haut du ciel : « Il ne vous serait pas avantageux de vous cabrer contre l'aiguillon.» Que nos ennemis se livrent donc contre nous à toute leur fureur. Ne savons-nous pas que celui qui repousse l'aiguillon s'expose à recevoir une blessure plus profonde? De ces quatre choses si précieuses que l'Apôtre nous a signalées comme appartenant à ceux qui ont Dieu pour eux, savoir : la prédestination, la vocation, la justification et la glorification, quelles sont celles que nous possédons déjà, et celles que nous attendons encore? Voilà ce que nous devons examiner. A l'égard de celles que nous possédons déjà, rendons grâces à Dieu de nous les avoir données; quant à celles que nous n'avons pas encore, considérons-le comme notre débi-

teur. N'est-il pas, en effet, devenu notre débiteur, sinon en recevant quelque chose de nous, du moins en ce sens qu'il lui a plu de prendre envers nous des engagements?

Autre chose est de dire à un homme : Vous me devez, parce que je vous ai prêté; et autre chose de lui dire : Vous me devez, parce que vous m'avez promis. Quand nous disons : Vous me devez, parce que je vous ai donné, c'est que nous avons rendu un service à titre de prêt seulement, et non à titre de don gratuit. Quand nous disons, au contraire : Vous me devez, parce que vous m'avez promis, nous exigeons seulement l'exécution d'une promesse sans avoir rien donné, même à titre de prêt. Dieu, dans sa miséricorde, nous donnera sans doute ce qu'il nous a promis; car autrement il serait infidèle, et c'est un mal que l'infidélité. Pour tromper, ne faut-il pas être méchant? Mais est-ce que nous pourrions dire à Dieu : Rendez-moi ce que je vous ai prêté? Qu'avons-nous donc prêté à Dieu, nous qui ne sommes que par lui, qui tenons de lui ce que nous possédons de bien? Assurément nous ne lui avons rien donné, même à titre de prêt. Ce n'est donc pas en ces termes que nous devons exiger de Dieu le paiement de ce qu'il nous doit. Nous serons d'autant moins portés à le faire, que nous nous souviendrons de ces paroles de l'Apôtre : « Qui est-ce qui connaît les desseins de Dieu, et qui pourrait pénétrer le secret de ses conseils? Est-il quelqu'un qui lui ait donné quelque chose le premier, et qui puisse lui rien demander à titre de rétribution? » Il n'est donc pas d'autre manière d'exiger quelque chose de notre Seigneur que de lui dire : Donnez-nous ce que vous nous avez promis, car nous avons fait ce que vous avez ordonné; ou plutôt c'est vous-même qui l'avez fait en nous prêtant votre secours, alors que

nous trouvions si pénible la tâche qui nous était imposée.

Et qu'on ne dise pas : Si Dieu m'a appelé, c'est parce que je l'ai honoré. Comment aurait-on pu l'honorer sans avoir été appelé? Si c'est pour l'avoir honoré que Dieu vous a appelé, vous lui avez donc donné quelque chose le premier, et c'est à titre de rétribution qu'il vous a donné ce que vous tenez de lui. Or, les paroles de l'Apôtre ne vous interdisent-elles pas un pareil langage? « Quel est celui, dit-il, qui a donné le premier quelque chose à Dieu, et qui peut recevoir de lui quelque chose à titre de rétribution? » Ce n'est pas tout. Quand vous avez été appelé, vous existiez déjà; et comment pourriez-vous avoir été prédestiné, si ce n'est avant d'exister? Qu'avez-vous pu donner à Dieu, quand, n'existant pas, vous étiez incapable de donner quoi que ce soit? Qu'est-ce donc que Dieu a fait quand il a prédestiné ceux qui n'étaient pas encore, sinon ce que dit l'Apôtre, « qu'il appelle ce qui n'est point comme s'il était? » Si vous eussiez existé déjà, vous n'auriez pu être « prédestiné. » De même l'on ne saurait dire que vous avez été « appelé, » si vous ne vous fussiez pas détourné de Dieu ; « justifié, » si vous n'aviez pas été un pécheur et un impie; « glorifié, » enfin, si vous n'aviez pas été une créature abjecte formée du limon de la terre. Disons donc avec l'Apôtre : « Quel est celui qui a donné le premier à Dieu, ou qui en a reçu quelque chose à titre de rétribution? » N'est-ce pas de lui que tout procède, en lui et par lui que tout existe? Et que lui rendrons-nous en retour de ses dons? Un tribut de louanges et d'hommages? Oui, puisque nous n'étions pas quand nous avons été « prédestinés, » puisque nous étions égarés quand nous avons été « appelés, » puisque nous étions les esclaves du péché quand nous avons été « justifiés, » rendons

grâces à Dieu, pour ne pas rester ingrats envers lui.

Je me suis proposé d'examiner quelles sont, parmi les quatre choses dont parle l'Apôtre, celles que nous possédons déjà et celles qu'il nous reste encore à obtenir. Nous avons été prédestinés avant même que nous fussions au monde; nous avons été appelés quand nous avons été faits chrétiens. Voilà ce que nous possédons déjà. Et justifiés, l'avons-nous été? Que doit-on entendre par ce mot « justifiés? » Oserons-nous prétendre que nous possédons aussi cette troisième chose, la justification? Quel est celui d'entre nous qui osera dire : Je suis juste? A mon sens, dire : « Je suis juste, » c'est dire : Je suis exempt de péché. Quiconque oserait émettre une telle assertion serait démenti par les paroles de l'apôtre saint Jean : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. » Mais qu'est-ce à dire? Sommes-nous tout-à-fait dépourvus de justice, ou bien, sans en être totalement dépourvus, ne sommes-nous point parfaitement justes? Examinons cette question, et s'il se trouve que nous avons déjà quelque chose en fait de justice, et qu'il nous manque encore quelque chose, faisons en sorte d'accroître ce que nous en avons, afin de le compléter de tout ce qui nous manque. Et d'abord, quand les hommes ont été baptisés, tous leurs péchés leur ont été remis, ils en ont été justifiés, nous ne saurions le nier; mais il nous reste encore à voir quel a été le résultat de la triple lutte qu'ils ont eu à soutenir contre leur propre chair, contre le monde et contre le démon.

Qui dit lutte dit alternative de coups portés et reçus, de victoires et de défaites; il faut donc considérer comment on sortira de la lice. Si nous disons que

« nous sommes sans péché, nous nous abusons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. » Et de même si nous disions que nous sommes tout-à-fait dépourvus de justice, nous mentirions en méconnaissant les dons que nous avons reçus de Dieu. En effet, s'il n'y a en nous nulle sorte de justice, nous n'avons pas la foi, et sans la foi nous ne sommes pas chrétiens. Avons-nous la foi, au contraire, nous possédons déjà quelque chose en fait de justice. Et voulez-vous savoir jusqu'à quel point nous sommes justes dans ce cas, souvenez-vous qu'il est écrit : « Le juste vit de la foi ; » et dire que le juste vit de la foi, c'est dire qu'il croit ce qu'il ne voit pas.

Nos pères, les chefs du bercail sacré, les saints apôtres enfin, qui ont annoncé le Sauveur du monde, non-seulement l'avaient vu de leurs yeux, mais encore l'avaient touché de leurs mains. Quant à nous, le Seigneur a voulu nous réserver le don précieux de la foi. Quand l'un de ses disciples, qui le touchait afin de s'assurer par ses mains et par ses doigts de la vérité de sa résurrection, s'écriait, en reconnaissant cette vérité : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! » il lui adressa ces paroles : « Vous avez cru parce que vous avez vu. » Puis, en vue de ce que nous serions un jour, il ajouta : « Bienheureux sont ceux qui ont cru sans avoir vu ! » Ainsi, nous croyons, quoique nous n'ayons point vu, et seulement pour avoir entendu ; sous ce rapport, nous avons été proclamés bienheureux par Jésus-Christ lui-même, et nous serions tout-à-fait dépourvus de justice ! Le Seigneur s'est montré aux Juifs dans son corps sacré, et les Juifs l'ont mis à mort ; il n'est point venu parmi nous, et pourtant nous l'avons accepté pour notre Dieu. « Un peuple que je ne connaissais point, a dit le prophète, m'a rendu un culte ; et pour avoir

seulement entendu parler de moi, il s'est soumis à mon empire. » Nous sommes ce peuple, et nous serions tout-à-fait dépourvus de justice! Il n'en peut être ainsi. Nous possédons quelque justice; montrons-nous-en reconnaissants envers Dieu, afin d'obtenir ce qui nous manque encore, et de ne point perdre ce que nous avons déjà.

Ainsi donc, la troisième chose dont parle l'Apôtre s'opère en nous dès cette vie. Nous avons été justifiés, mais notre justice s'accroît à mesure que nous avançons. Je vais vous dire de quelle manière elle s'accroît, et m'entretenir en quelque sorte avec vous sur ce sujet, afin que, justifié déjà comme il l'est par la rémission de ses péchés, dont-il a été purifié par les eaux du baptême et par le don du Saint-Esprit, et s'avançant d'ailleurs chaque jour dans la voie de la justice, chacun de vous puisse voir où il en est, s'approcher tous les jours de plus en plus du but vers lequel il tend, croître et profiter jusqu'à ce qu'il ait enfin atteint cette consommation de la justice qui complétera l'œuvre déjà commencée en lui. L'homme débute par la foi, et la foi consiste à croire. Mais il faut encore que sa foi soit différente de celle qui est le partage des esprits impurs. Si la foi consiste à croire, l'apôtre saint Jacques nous apprend que les démons croient aussi, mais d'une foi qui les fait trembler. A quoi vous servirait de croire, si vous vivez sans espérance et si vous n'avez la charité? « Les démons croient aussi, et leur foi les fait trembler. » Est-ce quelque chose de si merveilleux que vous reconnaissiez hautement Jésus-Christ pour le Fils de Dieu? Sans doute l'apôtre saint Pierre, pour l'avoir confessé comme vous, entendit le Sauveur lui adresser ces paroles: « Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean; » mais les démons le confessèrent aussi, et cependant ils n'ob-

tinrent de Jésus que cette réponse : « Taisez-vous. » L'un est proclamé bienheureux, et son maître ajoute : « Parce que ce n'est ni la chair ni le sang, mais mon Père céleste qui vous a révélé ce que vous avez confessé. » Les autres, au contraire, n'entendent que cette parole : « Taisez-vous ; » ils n'ont pas dit autre chose que l'apôtre, et ils sont repoussés. D'où vient que le Seigneur accueille si différemment les mêmes paroles ? C'est que, sans s'arrêter aux fleurs, il considère la racine. Voilà pourquoi il est dit aux Hébreux : « Veillez à ce que quelque racine amère ne pousse point en vous de mauvais fruits, et ne répande point par eux l'infection sur plusieurs. »

Songez donc d'abord à discerner si votre foi est différente de celle du démon. Et comment y parviendrez-vous ? C'est en examinant si elle a pour caractère la crainte qui faisait parler les démons, ou l'amour qui faisait parler saint Pierre. Puis, que l'espérance vienne se joindre en vous à la foi. Et d'où peut naître l'espérance, si ce n'est de la conscience qu'il y a en nous quelque chose de bien ? Ne vous en tenez pas là, ajoutez encore la charité à l'espérance. Au dire de l'Apôtre, la charité est cette voie suréminente qui nous vient d'en haut. Entendez-le : « J'ai, dit-il, une voie encore plus éminente à vous montrer. Quand je parlerais toutes les langues humaines, et même le langage des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis que comme un airain qui résonne, et une cymbale qui retentit. » Il énumère ensuite tous les autres avantages dont un homme peut jouir, et il assure que sans la charité ils ne servent de rien. Conservez donc en vous à jamais ces trois précieuses vertus, la foi, l'espérance et la charité, et que cette dernière soit encore plus grande à vos yeux que les deux autres. Ainsi, dis-

cernez votre foi de celle des démons, vous qui comptez déjà parmi ceux qui ont été prédestinés, appelés et justifiés. L'apôtre saint Paul dit encore : « Peu importe d'être circoncis, ou de ne l'être pas; » et ailleurs il ajoute que c'est la foi qui sauve. Mais, ô saint apôtre! ajoutez encore quelque chose, établissez une distinction; « car les démons croient aussi, et leur foi les fait trembler; » l'objet de leur foi est aussi l'objet de leur crainte et de leur aversion. — Etablissez donc une distinction entre les diverses sortes de foi; spécifiez celle que je dois avoir; discernez ma cause de celle de la nation impie. Cette distinction que je demande, l'Apôtre l'a faite aussi; mes Frères, il a soin de ne pas confondre avec celle des démons la foi qui doit être la nôtre, il la précise dans les termes suivants : « Une foi qui accomplit les œuvres de la charité. »

Ainsi, mes Frères, que chacun de nous porte ses regards au fond de sa conscience; qu'il se pèse, pour ainsi dire, à la balance; qu'il soumette toutes ses actions, toutes ses bonnes œuvres mêmes, à une épreuve qui constate s'il les accomplit dans un esprit de charité, et non en vue d'une récompense temporelle, mais de celle que Dieu nous a promise, et qui n'est pas moins que la vue même de Dieu. De toutes les choses que Dieu nous promet, il n'en est aucune qui ait de la valeur, si ce n'est lui-même. Dieu n'eût pas complétement satisfait mes désirs, s'il ne m'eût promis de se donner lui-même à moi. Que sont pour moi la terre, la mer, le ciel, les étoiles, la lune, le soleil, les légions d'esprits bienheureux? C'est pour le créateur de toutes ces choses que je ressens une faim violente et une soif ardente; c'est à lui que je dis : « En vous se trouve la source de vie, » et c'est lui qui me dit : « Je suis le pain descendu du ciel. » Puissé-je ressentir cette

faim et cette soif pendant mon pèlerinage, afin d'être rassasié et désaltéré quand il me sera donné de jouir de sa vue !

Il y a dans le monde une foule d'objets dont la beauté, la force et les formes variées me séduisent ; mais combien est encore plus beau, plus fort, plus doux et plus brillant celui qui les a créés ! « Aussi, serai-je rassasié, mon Dieu, lorsque votre gloire me sera révélée. » Si donc vous possédez la foi qui accomplit les œuvres de charité, vous comptez dès à présent parmi ceux qui ont été « prédestinés, appelés et justifiés ; » seulement il faut qu'elle s'accroisse encore en vous. Cette foi qui accomplit les œuvres de la charité est nécessairement accompagnée d'espérance. Mais quand nous aurons obtenu le prix de nos efforts, aurons-nous encore la foi ? Nous dira-t-on encore de croire ? Assurément non, puisqu'alors nous pourrons voir et contempler Dieu lui-même. « Mes bien-aimés, a dit l'Apôtre, nous sommes les enfants de Dieu ; mais ce que nous serons un jour ne nous a pas encore été révélé. » Et voilà pourquoi la foi nous est imposée. Nous sommes les enfants de Dieu, il nous a « prédestinés, appelés et justifiés ; » encore une fois, nous sommes les enfants de Dieu ; mais ce que nous serons un jour ne nous a pas encore été révélé. C'est maintenant qu'il faut croire ; ce que nous devons être un jour ne paraît pas encore. « Nous savons que quand Dieu se montrera à nous, nous serons semblables à lui. » Et de quelle manière ? Sera-ce parce que nous croirons ? Non, certes. Comment donc ? C'est que nous le verrons tel qu'il est.

Et l'espérance nous accompagnera-t-elle dans le fortuné séjour ? Pas davantage ; il n'y aura plus lieu d'espérer pour nous quand nous posséderons l'objet même de

notre espérance. Pendant notre pèlerinage, l'espérance nous est nécessaire; c'est elle qui nous console des fatigues et des ennuis de la route. Le voyageur qui ressent les fatigues de la marche les supporte avec résignation, soutenu qu'il est par l'espoir d'arriver. Qu'on lui enlève cet espoir, et aussitôt ses forces l'abandonneront, il ne pourra plus marcher. L'espérance de ce monde est essentielle à la perfection de notre justice pendant notre pèlerinage. Ecoutez ce que dit l'Apôtre : « Dans l'attente des effets de notre adoption, nous gémissons encore au dedans de nous-mêmes. » Et puisque nous gémissons, peut-on dire que nous jouissons de cette félicité dont parle l'Ecriture, quand elle dit : « Le travail et le gémissement sont passés? » « Nous gémissons donc au dedans de nous-mêmes, dit l'Apôtre, dans l'attente des effets de notre adoption, c'est-à-dire de l'affranchissement de nos corps. » Et pourquoi gémissons-nous encore? « C'est que nous ne sommes sauvés qu'en espérance. Mais il n'y a plus lieu d'espérer quand on voit ce qu'on a espéré voir. Comment celui qui voit déjà peut-il espérer encore? En espérant ce que nous ne voyons pas encore, nous l'attendons par la patience. »

C'est par cette patience que les martyrs ont mérité les couronnes; bien qu'ils ne vissent pas ce qui faisait l'objet de leurs désirs, ils méprisaient les tourments qu'ils avaient à supporter. C'est cet espoir qui les animait quand ils s'écriaient : « Quel est celui qui pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ? Seront-ce les tribulations, les angoisses, la persécution, la faim, la nudité, le glaive? Ne sommes-nous pas tous les jours mis à mort à cause de vous? » A cause de vous, disent-ils; et où donc est-il celui pour l'amour duquel ils souffraient? Vous demandez

où il est, comme s'il n'avait pas dit : « Bienheureux sont ceux qui croiront sans avoir vu ! » Mais si vous voulez le savoir, il est en vous-même, puisque la foi est en vous. L'Apôtre ne peut pas nous avoir trompés, quand il nous a dit que Jésus-Christ habite dans nos cœurs par la foi. S'il y est maintenant par la foi, il y sera un jour par la claire vision ; mais pendant la durée de notre exil, de notre pèlerinage, il y sera seulement par la foi. « Tant que nous sommes emprisonnés dans la chair, nous sommes exilés loin du Seigneur ; ce ne sont pas encore les splendeurs de la claire vision qui éclairent notre marche, ce n'est encore que la lumière de la foi. »

Si telle est la foi, que sera donc la claire vision ? Apprenez-le encore de l'Apôtre : « Dieu sera tout en tous. » Et voici quelle est la portée de ce mot « tout. » Vous posséderez dans la céleste patrie toutes les choses que vous recherchiez ici-bas, toutes celles qui, sur la terre, étaient à vos yeux d'un si grand prix. Quels sont ici-bas les objets de vos désirs, de vos affections? le boire et le manger? Là, Dieu lui-même sera votre nourriture et votre breuvage. Que demandez-vous encore sur la terre? la santé du corps, bien qu'elle doive être fragile et périssable? Là, vous jouirez de l'immortalité. Que chercheriez-vous dans cette vallée de larmes? les richesse? Avares que vous êtes, quels trésors seraient capables de rassasier votre cupidité, si Dieu lui-même ne vous suffit pas? Qu'aimez-vous en ce monde? les honneurs et la gloire? Dieu sera encore votre gloire, et dès maintenant vous lui dites : « Vous êtes ma gloire, et vous avez élevé mon chef. » N'est-il pas vrai que Dieu a déjà élevé notre chef, qui est Jésus-Christ. Mais pourquoi nous en étonner ? Comme le chef et tous les membres participeront à la même élévation, ce sera

alors que Dieu sera véritablement tout en tous. Voilà ce que nous croyons, voilà ce que nous espérons dès à présent; mais lorsque nous serons arrivés au terme du voyage, nous posséderons au lieu de croire et d'espérer; la claire vision remplacera la foi; la jouissance réelle succédera à l'espérance.

Et la charité doit-elle être, comme les deux autres vertus, notre partage ici-bas, sans nous accompagner dans l'autre vie? Si nous aimons dès à présent par la foi seule et sans voir l'objet de notre amour, combien ne devrons-nous pas l'aimer davantage quand il nous sera donné de le voir et de le posséder? Ainsi la charité sera avec nous dans le séjour du bonheur, mais elle y sera parfaite. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre : « De ces trois choses que nous avons présentement, la foi, l'espérance et la charité, c'est la charité qui est la plus grande. » Si donc nous avons en nous la charité, si nous prenons soin de l'y entretenir, et que nous persévérions en Jésus-Christ avec le secours de sa grâce, nous pourrons nous écrier avec une parfaite confiance, jusqu'au moment où il lui plaira d'avoir pitié de nous et d'achever l'œuvre de notre justification : « Qui pourra nous séparer de la charité de Jésus-Christ? Seront-ce les tribulations, les angoisses, la faim, la nudité, le glaive? Ne sommes-nous pas mis à mort tous les jours à cause de vous? Ne sommes-nous pas voués au trépas comme des brebis vouées à la boucherie? » Mais, direz-vous, mes Frères, qui peut supporter de telles épreuves? qui peut y résister? Et pourtant l'Apotre ajoute : « Mais nous triomphons de toutes ces épreuves. » Si vous demandez de quelle manière, il vous répond : « Par Celui qui nous a aimés. » Disons avec lui : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? »

VIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Mes Frères, nous ne sommes pas redevables à la chair pour vivre selon la chair. Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez, car tous ceux qui agissent par l'esprit de Dieu sont enfants de Dieu. Aussi, n'avez-vous pas reçu l'esprit de servitude pour vous conduire encore par la crainte; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants, par lequel nous crions : Mon Père! mon Père! et c'est cet esprit même qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu que nous souffrions avec lui pour être glorifiés avec lui. (Saint Paul aux Rom., chap. VIII, v. 12-17.)

HOMÉLIE DE SAINT AMBROISE.

« Mes Frères, nous ne sommes pas redevables à la chair pour vivre selon la chair. » Il est juste et de toute évi-

dence que nous n'avons aucune obligation à Adam pour avoir agi selon la chair; car le péché du premier homme nous a transmis la mort par voie d'hérédité; mais nous devons nous montrer fidèles serviteurs de la loi du Christ, qui par son esprit nous a délivrés de cette mort. Nous lui sommes en effet redevables pour nous avoir purifiés de nos souillures charnelles, dans les eaux régénératrices de son esprit, pour nous avoir justifiés et nous avoir rendus enfants de Dieu. Nous étions auparavant dans la chair, et nous vivions à l'exemple d'Adam, sous la servitude du péché; aujourd'hui que nous sommés délivrés, nous devons rendre grâces à notre Rédempteur. Cette obligation que nous lui avons ne lui est d'aucune utilité, puisqu'il n'a besoin de rien; mais elle nous fait acquérir la vie éternelle. Car il a pour nous tant d'amour qu'il recoit comme un hommage ce qui est utile à notre salut.

« Si vous vivez selon la chair, vous mourrez. » Rien n'est plus vrai : nous mourrons si nous vivons comme Adam. Adam, en effet, par sa prévarication, s'est vendu à la chair par son péché ; car tout péché est chair. C'est pourquoi les vices et les fautes qui reviennent des sens, de l'ouïe, de la vue, du tact, de l'odorat et du goût, sont attribués à la chair. Toute pensée mauvaise qui vient du dehors est coupable ; or, le péché du premier homme est né du dehors. C'est mourir, que de vivre selon la chair : car tout acte de la chair est contre la loi.

« Mais si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez. » Le corps doit être dirigé par les lois de l'âme; c'est pourquoi l'Apôtre nous montre que si, dociles à l'inspiration du Saint-Esprit, nous réprimons et nous étouffons les actes et les conseils de la chair, qui sont les entraînements, les instigations des puissances de

ce monde, nous aurons la vie en nous. Nous les faisons mourir, quand nous en prévenons l'action; quand elles cessent d'agir, elles n'existent plus; car il n'y a pas de péché là où il ne se commet pas.

« Car tous ceux qui agissent par l'esprit de Dieu sont enfants de Dieu. » Ceux qui agissent par l'esprit de Dieu sont ceux qui dans leurs actions ne se laissent pas guider par les conseils des princes et des puissances de ce monde. Ceux qui se dirigent, au contraire, d'après ces maximes, sont les enfants, non de Dieu, mais du démon. Car celui qui est né de Dieu ne pèche pas, dit l'apôtre saint Jean. C'est à cette marque qu'on distingue les enfants de Dieu de ceux du démon. Aussi le Seigneur dit aux Juifs qui commettaient le mal et méditaient le parricide : « Vous êtes les enfants du démon. »

« Aussi n'avez-vous pas reçu l'esprit de servitude, pour vous conduire encore par la crainte. » En effet, en recevant le Saint-Esprit, nous avons été délivrés de la crainte des mauvaises actions, et notre conduite n'a plus rien qui doive nous inspirer des craintes. Nous étions autrefois dans la crainte, car, sous la loi, chacun était coupable. L'Apôtre appelle donc la loi l'esprit de crainte, parce qu'elle plaçait les hommes sous la crainte du péché. La loi de la Foi, signifiée par l'esprit d'adoption, est la loi de sécurité; elle nous délivre de toute crainte, en nous remettant nos péchés, et nous met ainsi en pleine sécurité.

« Mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants, par lequel nous crions : Mon Père! mon Père! » Affranchis de la crainte par la grâce de Dieu, nous avons reçu l'esprit d'adoption des enfants, afin que la considération de ce que nous étions autrefois, et de ce que nous sommes devenus par le don divin, nous fasse apporter dans notre

conduite l'attention la plus vigilante. Le nom de Dieu le Père ne doit souffrir en nous aucun affront, et il nous faut prendre garde de ne point nous montrer ingrats de toutes les faveurs que nous avons reçues. Car nous avons obtenu une grâce si éminente, que nous pouvons dire à Dieu : « Mon Père ! mon Père ! » Saint Paul nous le rappelle, pour que nous ne laissions pas notre confiance se tourner en témérité. En effet, si tandis que nous nous écrions : « Mon Père ! » notre vie est en contradiction avec nos paroles, nous faisons injure à Dieu en l'appelant notre Père. Car dans sa bonté, il nous a accordé cette faveur surnaturelle de nous faire mériter par nos œuvres ce dont notre condition nous rendait indignes.

« Et c'est cet esprit même qui rend temoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Quand nous faisons le bien et que par là nous conservons en nous le Saint-Esprit, c'est cet esprit même qui habite en nous pour nous rendre témoignage, lorsque nous nous écrions de vive voix et de cœur en disant : « Mon Père ! mon Père ! » C'est lui qui nous montre que notre prière n'est pas inutile. Vivons donc d'une manière conforme à cette prière. La marque distinctive des enfants, c'est de reproduire par l'esprit le caractère paternel.

« Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ. On ne peut dire en aucun sens que jamais Dieu le Père soit mort; mais Jésus-Christ, son Fils, est mort après son incarnation. Comment comprendre donc que celui qui est mort soit l'héritier de celui qui est toujours vivant? On ne peut être héritier de quelqu'un qu'après sa mort. Mais il n'en est pas de la divinité comme de l'humanité. Ce que nous appelons héritage entre nous n'est par rapport

à Dieu qu'une faveur accordée par le Père à des enfants obéissants. De sorte que l'héritage céleste s'obtient par nos propres mérites pendant la vie de celui de qui nous héritons, au lieu de nous échoir nécessairement après sa mort. C'est pourquoi le Seigneur, dans son Évangile, par une raison tout à la fois divine et humaine, nous a montré, quoique en parabole, des enfants qui recevaient l'héritage paternel du vivant de leur père. Donc, afin de nous rendre prompts à obéir à Dieu le Père, saint Paul nous exhorte par cette espérance que nous serons un jour les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ. Plus est beau l'espoir de la récompense, plus nous devons être portés aux choses de Dieu, et mépriser toutes les affaires de ce monde. L'apôtre saint Jean nous explique de quelle manière nous serons les cohéritiers de Jésus-Christ, lorsqu'il dit : « Nous savons que lorsqu'il apparaîtra, nous serons semblables à lui. »

« Pourvu que nous souffrions avec lui pour être glorifiés avec lui. » Ces paroles nous enseignent à quel prix nous pourrons devenir les cohéritiers de Jésus-Christ. Voyons en quel sens nous pouvons souffrir avec lui. Souffrir avec lui, c'est endurer les persécutions dans l'espoir des biens futurs, c'est crucifier sa chair avec ses vices et ses convoitises, c'est-à-dire mépriser les pompes et les voluptés du siècle. Quand tout cela est mort en l'homme, il crucifie le monde, et croit à la vie du siècle à venir, où il espère devenir le cohéritier de Jésus-Christ.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Un homme

riche avait un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. Il le fit venir, et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez-moi compte de votre administration, car je ne veux plus désormais que vous gouverniez mon bien. Alors l'économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne puis cultiver la terre, et j'aurais honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, quand on m'aura privé de mon emploi, je trouve des gens qui me reçoivent chez eux. Il fit donc venir l'un après l'autre les débiteurs de son maître, et il dit au premier : Que devez-vous à mon maître ? Cent barils d'huile, répondit celui-ci. L'économe lui dit : Tenez, voilà votre obligation, asseyez-vous vite, et faites-en une de cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et vous, que devez-vous ? Celui-ci lui répondit : Cent mesures de froment. Tenez, lui dit-il, voilà votre billet, faites-en un de quatre-vingts. Le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi en homme intelligent ; car les enfants du siècle sont plus habiles dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière. Et moi, ajouta Jésus, je vous dis aussi : Employez les richesses d'iniquité à vous faire des amis, afin que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles. (Saint Luc, ch. XVI, v. 1-9.)

HOMÉLIE DE SAINT ASTÈRE

SUR L'ÉCONOME INFIDÈLE.

Combien de fois, dans mes discours, je vous ai fait observer que des erreurs enracinées dans l'esprit humain

étaient tantôt une source de péchés, tantôt un obstacle aux bonnes œuvres dont notre vie sur la terre devrait être semée. C'est un préjugé semblable qui nous persuade que tous ces biens dont nous n'avons que l'usage, que la simple jouissance, sont notre propriété absolue et irrévocable. De là des contestations, des querelles, des luttes acharnées ; de là une attache sans bornes, une cupidité sans frein pour des biens que nous plaçons au premier rang. Mais que nous sommes loin de la vérité ! Rien de ce que nous possédons ne nous appartient en réalité ; nous ne sommes pas établis sur la terre avec droit de possession permanente, nous n'avons ici-bas, ni position fixe, ni résidence stable ; nous ressemblons à des étrangers, à des voyageurs, ou plutôt à des exilés. Sans consulter nos vœux, le Seigneur, lorsqu'il lui plaît, nous arrache de ces lieux, et nous dépouille de toutes nos richesses. Enfin, rien de plus sujet aux mutations que les choses de ce monde : celui qui est aujourd'hui dans l'opulence et les honneurs sera demain dans la honte et la misère ; celui qui nage dans l'abondance et les richesses est bientôt réduit au dénûment le plus triste, et manque de pain pour soutenir son existence. C'est par là surtout que Dieu se trouve infiniment au-dessus des hommes. Dieu seul ne change pas, il est immuable ; sa vie, sa gloire, sa puissance, sont toujours les mêmes de toute éternité.

Les hommes sages et versés dans la connaissance des livres saints voient déjà de quel passage j'ai tiré cet exorde. Il m'a été inspiré par la parabole où saint Luc, s'occupant de la question morale que nous traitons, raconte l'histoire d'un économe qui avait été chargé de l'administration des biens d'un homme riche. L'évangé-

liste nous le représente pleurant et désolé, lorsque son maître, s'apercevant de ses prodigalités et de ses malversations, lui eut adressé ces reproches : Rends-moi compte de ta gestion, retire-toi d'ici au plus vite; car je ne souffrirai pas que tu abuses plus longtemps de mes biens, et que tu t'en serves pour tes plaisirs, comme s'ils t'appartenaient en propre. Ceci n'est point une histoire véritable, mais bien une parabole, qui, par une ingénieuse fiction, nous instruit des principes de la morale.

Ainsi, qui que vous soyez, apprenez que vous êtes chargé simplement de gérer les possessions d'un autre, et, vous dépouillant de cet orgueil qui ne convient qu'à un maître, prenez la réserve et l'attitude humble d'un administrateur qui doit rendre ses comptes; tenez vos livres avec le plus grand soin, parce que le Seigneur peut venir d'un instant à l'autre. Vous n'êtes que fermier, et pour peu de temps; la concession qui vous a été faite ne doit pas avoir une longue durée. Si des idées si simples et si communes vous étonnent, rendez-vous aux leçons de l'expérience, qui ne trompe jamais. Supposons que vous possédiez une terre : ou vos pères vous l'ont laissée, ou vous l'avez acquise; comptez, si vous le pouvez, et repassez dans votre mémoire tous ceux qui l'ont eue avant vous; puis jetez vos regards sur l'avenir et songez à cette succession innombrable de gens par les mains desquels elle devra passer encore; après cela, dites-moi à qui appartient en réalité le droit de propriété, quel est celui que nous devons regarder comme vrai possesseur parmi tous les maîtres passés, présents et à venir. Si l'on pouvait par enchantement les ressusciter tous à la fois, certes, on verrait plus de propriétaires qu'il n'y a de mottes de terre dans ces champs. Si vous voulez une au-

tre image de la vie de l'homme ici-bas, supposez, par une ingénieuse fiction, que, voyageant par une chaude journée d'été, vous ayez rencontré sur votre route un arbre dont les rameaux épais vous invitent à chercher sous leur ombre un abri contre la chaleur. Sous ce toit hospitalier, vous vous êtes arrêté pour respirer le frais, et vous avez joui de son ombre aussi longtemps que vous l'avez pu. A l'heure de votre départ arrive un autre voyageur; il dépose sa charge, prend la place que vous venez de quitter, profite du feu que vous avez allumé, de l'ombre dont vous avez joui, et se désaltère dans les eaux limpides qui ont servi à vous rafraîchir. Il s'est reposé quelque temps sur l'herbe, tandis que vous marchiez, et ensuite il a continué son chemin. Le même jour, et dans un court espace de temps, cet arbre aura vu dix voyageurs venir réparer leurs forces sous son ombrage, il a servi à tous ceux qui se sont présentés, et cependant il ne reconnaît qu'un seul maître. Il en est de même des richesses de ce monde, des avantages de cette vie : elles servent aux besoins et à l'agrément de chacun, mais elles appartiennent à Dieu seul, qui n'est sujet ni à la mort, ni à la corruption.

Sans doute il vous est arrivé quelquefois, en voyageant, de descendre dans un hôtel; là, quoique vous n'eussiez rien apporté, vous avez trouvé un lit, une table, des coupes, des vases, en un mot, tous les objets qui pouvaient vous être nécessaires. A peine avez-vous eu le temps de vous en servir, qu'il survient quelque autre voyageur hors d'haleine et couvert de poussière. Il use de tout comme s'il en était le maître, et vous force en quelque sorte à partir. Voilà l'image fidèle de notre vie, mes Frères, si ce n'est qu'il y a quelque chose de moins du-

rable encore dans les accidents de ce monde. Quand j'entends dire : Ma terre, ma maison, je ne puis revenir de ma surprise ; je ne comprends pas comment, par un vain mot, on pense s'arroger les droits d'un maître, s'approprier ce qui appartient à un autre, en prononçant deux lettres. De même que sur le théâtre, tel rôle ne revient pas exclusivement à tel acteur, mais est joué indifféremment par l'un ou par l'autre, suivant les convenances, ainsi les terres et les autres propriétés passent, comme un habit, de main en main. Dites-moi, quoi de plus grand que la royauté? Passez en revue tout ce qu'un prince peut avoir en sa possession ; comptez ses manteaux de pourpre, quel qu'en soit le nombre : ils ont brillé sur les épaules de plus d'un personnage; d'autres se sont servis également de ses couronnes, de ses bandelettes et de ses autres ornements; tout cela compose un héritage qui change continuellement de maître ; tout cela est à l'usage commun de tous les princes qui se succèdent, celui qui s'en va les abandonne à celui qui vient après lui. Que dirons-nous des insignes qui distinguent nos gouverneurs de provinces, de leur siége d'argent et de leur bâton d'or? Ces ornements n'appartiennent en propre à aucun de ces hommes; chacun les possède à son tour, et pendant un assez court espace de temps. Comme un même char, un même poêle, servent aux funérailles d'un grand nombre de personnes, de même les insignes affectés aux grandes dignités de l'Etat sont affectées à revêtir successivement une foule de dignitaires différents. Souvent la voix de l'Apôtre nous rappelle cette grande vérité : il nous déclare que la figure du monde change sans cesse, que ceux qui possèdent tout en abondance doivent être comme ceux qui ne possèdent rien, et s'en servir comme s'ils n'en

usaient pas; ce qui signifie une seule chose, c'est que nous devons vivre sans nous occuper du lendemain et nous tenir toujours prêts à partir au premier signal.

Pour vous mieux convaincre de la soumission entière que nous devons aux préceptes du Seigneur, préceptes qui sont destinés à être la règle de notre conduite, reportez vos regards sur vous-même, considérez que votre âme et votre corps sont également assujétis aux lois de la vertu, que vous n'êtes pas le maître de suivre vos penchants; que vos paroles, vos actions, tous vos mouvements doivent être conformes à la volonté divine. Le Seigneur vous a donné un corps dans lequel on distingue différentes parties, et qu'il a pourvu de cinq sens pour l'usage et l'agrément de la vie ; mais ces organes, au lieu d'être indépendants, sont soumis à des lois déterminées, et, en ce qui concerne la vue, qu'on regarde comme le sens principal, il vous est permis de contempler la nature et tout ce qu'elle renferme de beau et d'admirable, de considérer le soleil qui répand sur la terre des torrents de lumière; la lune, dont la douce clarté charme les tristes heures de la nuit; les étoiles, dont la faible lueur parvient avec peine jusqu'à nous, et dont la flamme scintillante orne la voûte des cieux. Admirez la surface de la terre couverte d'une végétation si riche et si variée; les plaines immenses de la mer, qui s'étendent comme une campagne unie lorsque le calme règne sur ses eaux tranquilles. Ce sont là des objets dont la vue ne nous est point interdite ; mais que vos regards se détournent avec soin de ceux qui pourraient donner atteinte à l'innocence de votre âme; fuyez, placez un voile devant vos yeux ; il vaut mieux les condamner aux ténèbres que de vous exposer à commettre des œuvres d'iniquité. Aussi le Sei-

gneur nous disait-il hier par la bouche de saint Matthieu : Celui qui regarde la femme d'un autre avec concupiscence a déjà commis l'adultère dans son cœur. Il vaudrait mieux arracher son œil que de lui permettre de se reposer sur des objets obscènes. Pour l'ouïe, il y a également des lois à observer, des précautions à prendre. Il faut ouvrir ses oreilles et les rendre attentives aux discours sages et pieux; elles servent alors de canaux pour transmettre à l'âme des leçons salutaires. Si un homme corrompu, livré à tous les vices, s'approche et veut souffler dans votre âme la contagion du péché, fuyez-le aussi promptement que vous fuiriez ces bêtes dangereuses dont la morsure est un venin mortel. On doit aussi mettre un frein à sa langue, afin qu'elle ne profère que des paroles honnêtes, s'abstenant de tout ce qui pourrait offenser la vertu; qu'elle évite les médisances, les calomnies, les injures envers le prochain, les blasphèmes contre Dieu; enfin que tous les discours soient dictés par la piété, la religion et le désir de porter aux bonnes œuvres. Que chacun répète souvent ces paroles du Psalmiste : « J'ai dit : J'observerai mes voies, afin que ma langue ne pèche point. » Ailleurs on lit : « Ils se servaient de leur langue comme d'un instrument de mensonge. » « Et encore : Pourquoi te glorifies-tu dans ta malice, toi qui n'as de puissance que pour commettre l'iniquité? Tout le jour, sa langue n'a songé qu'à l'injustice. Ses artifices sont comme le tranchant de l'acier. » En un mot, que notre langue soit d'un grand secours pour notre salut. Veillons de même sur notre odorat : qu'il ne soit point l'esclave de la volupté, qu'il ne recherche pas avec trop d'avidité les douces exhalaisons des essences précieuses. Isaïe s'élève avec force contre des goûts si efféminés. Nos mains doivent se

souvenir des préceptes du Seigneur, et ne point se livrer à toutes sortes d'attouchements. Etendons-les pour faire l'aumône, et non pas pour commettre des soustractions; qu'elles servent à défendre nos biens, et non à nous emparer de ceux du prochain; à secourir les personnes qui sont dans les maladies et les souffrances, et non à nous mettre en contact avec celles qui jouissent d'une santé florissante, car celles-ci ont un attrait dangereux pour les coupables délices de la volupté.

Je crois avoir suffisamment démontré que nous ne sommes pas les maîtres de nous-mêmes, mais que nous sommes plutôt chargés de notre conduite, et en quelque sorte de notre administration. Tout ce qui tombe dans le domaine de la loi est soumis au législateur: si nos membres, si les diverses parties de notre corps ne dépendent pas d'elles-mêmes; si elles exécutent, d'après la volonté de Dieu, les fonctions pour lesquelles elles ont été formées, que dirons-nous à ces gens qui s'imaginent tenir complétement en leur possession l'or, l'argent, les terres et les autres biens, et qui s'imaginent en être les maîtres absolus? O mon ami! rien de tout cela n'est à vous; vous n'êtes qu'un esclave; tout ce que vous regardez comme vous appartenant est au Seigneur; un esclave n'a le droit de rien posséder en propre. Vous étiez nu lorsque vous êtes entré dans ce monde, tout ce que vous avez, vous le tenez de la loi de Dieu. Si vos richesses vous viennent de l'héritage paternel, c'est parce que Dieu a dit que les biens des parents seraient partagés entre les enfants; si elles ont leur source dans le mariage, c'est encore en vertu de la loi du Seigneur, qui a établi le mariage et la conséquence qu'il entraîne; si elles proviennent du commerce, de l'agriculture ou de toute autre voie, c'est parce que

Dieu vous a accordé son appui et sa protection. Il est donc manifeste que vos prétendues possessions ne vous appartiennent pas réellement. Voyons maintenant ce qui vous est prescrit, et de quelle manière vous devez les gérer. Donnez des aliments à celui qui a faim, des habits à celui qui est nu, des soins à celui qui est malade; ne délaissez pas le pauvre que la misère a laissé sans abri sur le pavé; soyez sans inquiétude sur votre propre compte; ne vous demandez pas comment vous pourrez parvenir à la journée de demain.

Si vous conformez votre conduite aux prescriptions de la loi, le législateur vous décernera des récompenses; mais si vous foulez aux pieds ses préceptes, vous en serez puni, vous porterez la peine de votre désobéissance. Toutes ces obligations qui pèsent sur l'homme montrent qu'il ne s'appartient pas, qu'il n'est pas le maître de ses actions; elles prouvent que, bien loin de là, il est soumis tout entier au souverain pouvoir de Dieu, qui lui trace la ligne de ses devoirs et l'oblige à ne point s'en départir. Cependant nous vivons dans une sorte d'indépendance, comme si nous n'avions point de compte à rendre un jour; nous traitons les pauvres avec dédain, nous les laissons périr dans la misère, tandis que nous faisons de folles dépenses pour satisfaire notre ambition et notre vanité. Nous entretenons une foule de vils flatteurs; de vils parasites viennent s'asseoir à notre table; nous dépensons des sommes énormes pour nourrir des bêtes curieuses, des animaux féroces, de beaux coursiers, des saltimbanques, des pantomimes et d'autres hommes perdus de réputation et de mœurs; notre fortune devient complice de notre folie. Lorsque nos libéralités pouvaient nous procurer des avantages inappréciables, le salut éter-

nel, nous serrons la main, de crainte d'en laisser tomber seulement quelques oboles. S'agit-il, au contraire, de dépenses pour les occasions où l'on ne peut manquer de pécher, qui conduisent à des peines infinies, au feu de l'enfer, entraînés par la passion, nous nous empressons de répandre nos richesses à grands flots. Ce n'est point là certainement la conduite d'un esclave qui attend son maître avec crainte, mais bien plutôt celle d'un jeune libertin qui ne refuse rien à ses commodités et à ses plaisirs.

Si vous voulez savoir avec quelle vigilance, avec quelle sollicitude un sage économe administre les biens qui lui ont été confiés, ouvrez les Psaumes de David, et lisez ce passage où ce saint prophète prie Dieu avec instance de lui découvrir le jour fixé pour son départ de ce monde : « Faites-moi connaître, dit-il, l'instant de ma mort et le nombre de mes jours, afin que je sache ce qui manque encore pour arriver au terme de ma carrière. » Vous voyez dans ces paroles se peindre toute l'anxiété d'une âme craintive, vivement préoccupée ; elle jette un long regard dans l'avenir, et s'enquiert avec inquiétude du moment suprême où il lui faudra quitter le jour, dans la crainte de ne pas se trouver prête au moment où sera donné le signal du départ ; elle veut connaître l'espace qui lui reste à parcourir, afin qu'à force d'activité et d'ardeur elle ait pris toutes ses dispositions avant que celui qui doit l'emmener se présente. Entre un homme qui abandonne la vie et un économe dont la gestion touche à son terme, il y a la plus grande ressemblance ; et quand on compare entre elles ces deux situations, on y trouve une identité parfaite. Celui qui meurt laisse à ses successeurs le soin d'administrer les biens qu'il a

possédés; l'économe, en partant, laisse à d'autres les clefs qui lui avaient été confiées; l'un est forcé de quitter les champs qu'il a cultivés, l'autre sort de ce monde, que l'on peut comparer à une vaste propriété; l'économe s'éloigne triste et à regret du séjour qu'il a longtemps habité, des vignes et des jardins, théâtre de ses travaux. Quels sentiments supposez-vous à celui que la mort arrache aux douceurs de la vie? Ne déplore-t-il pas la perte de ses biens? ne jette-t-il pas un douloureux regard sur ces meubles précieux, sur ces trésors auxquels il était si vivement attaché? Il sent que tous ces biens lui échappent à la fois, qu'on va le conduire aux lieux qui ont été préparés pour sa demeure; déjà retentissent à ses oreilles ces paroles terribles : « Rendez compte de votre administration. » Montrez quelle docilité vous avez eue pour les ordres qui vous avaient été donnés, comment vous avez traité ceux qui partageaient vos travaux. Avez-vous été doux et indulgent pour eux, ou plutôt, comme un vrai tyran, ne les avez-vous pas accablés de coups? N'avez-vous pas frustré ces malheureux du salaire qui leur était dû? Il n'aura rien à craindre, s'il parvient à se rendre son maître propice en prouvant qu'il s'est conduit en bon serviteur; mais, s'il en est autrement, ce ne sont pas des coups de verges, une prison obscure et des fers qui l'attendent, mais un feu sans relâche, mais une nuit éternelle où jamais ne pénétrera le plus leger rayon de lumière, et où l'on entendra d'affreux grincements de dents, ainsi que nous l'affirment les textes de l'Évangile.

O vous qui m'écoutez, s'il est vrai que vous ne devez jamais être dépouillés des biens de ce monde, s'ils ne sont point périssables, ah! jouissez sans inquiétude de tous les plaisirs, livrez vos sens aux voluptés; mais si,

quelle que soit la durée de nos jouissances, il faut s'attendre à un terme fatal qui les détruira, tremblons, mes Frères, à l'idée de cette séparation redoutable, et, durant notre séjour sur la terre, observons scrupuleusement les préceptes du Seigneur; craignons de nous trouver chargés de dettes et couverts d'obligations au moment où nous en serons arrachés. Ainsi, nous pourrons entrer dans les voies éternelles, libres de tout engagement, avec le témoignage d'une conscience tranquille, qui n'a rien à se reprocher dans le passé, et qui ne craint point l'examen à venir.

Ce fut un mauvais économe, que ce riche dont parle l'Evangile, à qui ses terres rapportaient des revenus considérables, et qui, au milieu de l'abondance dont il jouissait, n'eut pas une bonne pensée, ne fit pas une bonne action. Livré aux appétits insatiables de la chair, à toutes les fureurs d'une dévorante cupidité, il était d'une avarice qu'on aurait pu comparer aux abîmes sans fond où allaient s'engouffrer des richesses immenses; il faisait tout servir à son usage et à la satisfaction de ses penchants, et il s'écriait quelquefois, dans l'ivresse de l'orgueil et de la débauche : « J'abattrai mes greniers, et j'en ferai construire de plus vastes; je dirai à mon âme : Tu as amassé de grands biens, livre-toi au repos, mange, bois et réjouis-toi. » A peine achevait-il de parler, qu'il fut surpris par l'apparition subite du ministre chargé de l'emmener, et dont l'aspect terrible ne lui annonçait que trop le châtiment qui allait suivre sa destitution. Que lui sert alors d'avoir mené une vie voluptueuse? L'Evangile nous fait une vive peinture des dérèglements et du sort funeste de cet homme, afin que nous y puisions une leçon salutaire. N'avons-nous pas, hélas! l'expérience de

chaque jour? Ne nous présente-t-elle pas incessamment les exemples les plus propres à faire impression sur nous? Celui qui, à midi encore, jouissait d'une santé parfaite, n'atteint pas la fin du jour; cet autre qui, le soir, était plein de force et de vie, expire avant de voir les premiers rayons du jour; enfin nous en voyons que la mort vient surprendre à table et au milieu des festins. Quel est l'homme assez aveugle pour ne pas apercevoir les vides que la mort fait autour de nous, enlevant les hommes de ce monde comme d'un lieu où ils avaient été placés momentanément? Mais toi, fidèle ministre, fort du témoignage de ta conscience, partage les sentiments qu'exprimait autrefois saint Paul. Ce grand apôtre, sans attendre les ordres du Seigneur, soupirait vers lui et demandait à quitter la terre; il désirait se voir déchargé de son ministère, et s'écriait: « Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps sujet à la mort? » Et ailleurs : « Il me serait doux de voir mes liens rompus et d'aller habiter avec Jésus-Christ. » Tout au contraire, celui dont les pensées se portent vers la terre, à laquelle il est étroitement uni, s'inquiète à l'approche de l'heure du départ; il se lamente comme cet homme de la parabole : « Que ferai-je? Mon maître me dépouille de mon emploi; je n'ai pas assez de force pour creuser la terre, et j'ai honte de mendier. » Ces plaintes, ce désespoir, ne peuvent convenir qu'à un oisif, qu'à un voluptueux. Celui qui, au moment du départ, verse des larmes amères et se répand en lamentations, est un homme qui s'était presque identifié avec ses fonds de terre, et qui ne peut, sans un violent chagrin, renoncer aux plaisirs dans lesquels il a cherché le bonheur. Cette faiblesse, cette aversion pour le travail, n'est-elle pas la preuve et le fruit d'une vie passée dans

une coupable oisiveté? On n'a tant de répugnance pour les occupations laborieuses que lorsqu'on s'en est dispensé pendant longtemps.

Que si nous cherchons le sens allégorique renfermé dans cette parabole, nous verrons qu'à partir du moment où nous aurons quitté ces lieux, on n'a plus le loisir ni de travailler, ni de mendier. Il est donc fort inutile de dire : Je n'ai pas la force de creuser la terre; quand vous en auriez la force, on ne vous le permettrait point. L'accomplissement des préceptes du Seigneur, telle doit être l'occupation de notre vie, telle est la culture à laquelle nous nous devons livrer; nous goûterons le fruit de nos travaux dans la vie future. Si vous avez vécu dans la paresse, si vous n'avez rien fait en ce monde, il sera trop tard après la mort pour songer à votre vigne et aux champs que vous avez négligés. Toutes vos prières, toutes vos supplications n'aboutiraient à rien. On peut s'en convaincre par l'exemple terrible des vierges folles : comme elles manquaient d'huile pour leurs lampes, elles s'adressèrent en vain aux vierges sages pour en obtenir. Cette parabole nous apprend qu'à l'arrivée de l'époux personne ne peut recourir à une huile étrangère, c'est-à-dire ne peut se prévaloir des bonnes actions faites par d'autres. Chacun s'avance revêtu de ses propres œuvres comme d'un habit, tantôt riche et brillant, tantôt sale et de vil prix, et, au jour du jugement, il ne sera permis à personne de l'ôter ou de le changer, quand même on trouverait quelqu'un qui voulût en donner ou seulement en prêter un autre; chacun restera dans l'état où il se trouve, chargé des haillons du péché ou resplendissant de l'éclat de la vertu. Mais c'en est assez sur ce point. Que dirai-je des moyens dont s'avisa cet économe coupable, en remettant leurs

dettes à tous ses débiteurs, afin de se procurer quelque consolation et de se ménager leur appui? Il ne paraît pas facile de faire accorder cette circonstance avec le sens général de l'allégorie. Je vous dirai cependant à quelle idée je me suis arrêté, après y avoir longtemps réfléchi. Ceux qui désirent obtenir le pardon de leurs péchés trouvent une ressource en distribuant des biens qui ne leur appartiennent pas; je dis des biens qui ne leur appartiennent pas, puisque, en effet, ils sont au Seigneur : nous ne possédons rien en propre; ce que nous croyons avoir, c'est Dieu qui nous l'a confié pour un temps. Lors donc que quelqu'un, songeant à sa fin et à son départ pour l'autre vie, veut rendre, par sa bienfaisance, le poids de ses péchés plus léger, ou il dégage ses débiteurs de leurs obligations, ou il fait d'abondantes aumônes aux pauvres. En distribuant des richesses qui n'appartiennent réellement qu'à Dieu, il se crée de nombreux amis, qui témoigneront devant le souverain juge de sa bienfaisance et de sa libéralité, et dont la médiation lui fera obtenir un lieu de repos et de bonheur.

Il n'est pas nécessaire que ceux qui ont reçu des bienfaits aillent déposer de vive voix devant le tribunal du Seigneur, comme si le Seigneur ignorait les faits; ce sont les actions vertueuses seules qui parlent et qui font accorder à leurs auteurs la rémission des peines qu'ils ont encourues par leurs péchés. De même que le sang d'Abel criait vengeance devant Dieu, de même les œuvres charitables parleront en faveur de celui qui les aura faites pour l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire soit rendue dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il

SERMON DE SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE.

Le sel, employé avec modération, est l'assaisonnement salutaire de tous les mets; employé avec excès, il est perdu lui-même, ainsi que les viandes sur lesquelles il a été mis; pris avec excès, il rend amers les aliments dont il devait corriger l'insipidité. Il en est de même du sens qui est en nous : si nous en usons avec mesure, il donne goût et saveur, il produit l'intelligence, il engendre la prudence, il dilate le cœur, il enrichit l'esprit, il mûrit ce que nous devons dire, il choisit ce qu'il nous faut entendre, enfin, doux en lui-même, il devient pour ceux qui le goûtent une source abondante de douceur, qui, comme le miel, ne produit aucune amertume à la bouche.

Ce préambule, mes Frères, doit nous apprendre à ne pas donner à notre esprit un trop libre essor dans l'interprétation du sens évangélique. N'allons pas profaner ce pain de vie, ce divin aliment, cette céleste faveur; conservons-les en nous par la plus sage sobriété, selon cette parole de l'Apôtre : « Il ne faut point être sage plus qu'il ne faut, mais l'être avec sobriété. »

Voyons maintenant ce que dit Jésus-Christ dans l'Évangile de ce jour : « Il y avait un homme riche. » Et quel était cet homme riche, sinon Jésus-Christ? Qui est riche, si ce n'est lui, qui, tout en vivant de notre pauvreté, possède toutes les richesses de la créature? « Il y avait un homme riche. » Il le répétait souvent aux Juifs, afin de leur montrer que sous sa pauvreté humaine se cachait

une opulente divinité. « Un homme riche. » Il était riche dans sa majesté, lui qui paraissait si pauvre aux regards des Juifs. Et comment ne serait-il pas riche, celui qui avait les anges pour serviteurs, celui à qui obéissaient les puissances, à qui les éléments rendaient hommage, en accourant à ses ordres et en accomplissant les prodiges qu'il leur commandait d'opérer?

« Un homme riche avait un économe. » Quel est cet intendant, sinon l'homme qui a reçu la terre pour la cultiver?

« Un homme riche avait un intendant qui fut accusé devant lui. » Est-ce qu'il ne connaissait pas sa conduite depuis longtemps, lui qui connaît tous les secrets et aux yeux duquel rien n'est caché? « Il fut accusé devant lui.» A-t-il donc ajouté foi à la rumeur publique? N'a-t-il connu ses malversations que par le bruit de la renommée? Loin de nous cette pensée, mes Frères. Il connaissait le crime de Caïn; il n'en demande compte que lorsque la terre elle-même l'accuse : « La voix du sang de ton frère crie de la terre. »

« Il fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. » Nous avons déjà vu le plus jeune fils de cet homme dépenser follement son bien; c'est maintenant son intendant qu'on accuse de le dissiper. De même que Jésus-Christ est à la fois Dieu et homme, celui-ci est aussi à la fois maître et père de famille; l'homme est l'intendant de Dieu et son fils tout ensemble! Il y a diversité de causes et changement de noms, mais il n'y a pas différence de personnes.

« Il le fit venir et lui dit. » Il l'appelle par l'Évangile. C'est par l'Évangile qu'il corrige les mœurs, qu'il met à nu les choses cachées, qu'il dévoile les consciences, qu'il

punit les fautes, qu'il compte les maux, qu'il menace du châtiment celui qui persévère dans le mal, et qu'il promet le pardon à quiconque revient à lui.

« Il le fit venir à lui et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? » Ce qu'il connaît, il semble ne l'avoir seulement qu'entendu dire ; car il ne veut pas se hâter de condamner le coupable. Voulant pardonner avant de juger, il traite comme un simple accusé celui dont il connaît parfaitement la culpabilité.

« Rendez-moi compte de votre administration, car je ne veux plus désormais que vous gouverniez mon bien. » Pourquoi tant de sévérité après tant de bonté? Pourquoi lui enlever l'administration de ses biens avant d'avoir reçu ses comptes? « Rendez-moi compte de votre administration, car je ne veux plus désormais que vous gouverniez mon bien. » Il demande compte, non pour exiger, mais pour relâcher; il demande, afin de donner; il demande ici, afin de ne pas demander ailleurs; il demande dans le siècle, afin de ne pas demander au jour du jugement; il demande de suite, afin que le temps de la punition n'exclue pas celui de la satisfaction.

« Rendez-moi compte de votre administration, car je ne veux plus désormais que vous gouverniez mon bien. » Pourquoi cela? Parce que voici venir la fin de la vie et le temps de la mort. Déjà l'apparition d'en haut vous contraint, déjà le jugement vous appelle. Hâtez-vous donc. Ne laissez pas passer le temps des expiations, après avoir perdu le temps du travail. « Rendez-moi compte, » c'est-à-dire préparez vos comptes, recueillez ce qui est à vous, ne vous mettez pas dans la nécessité de restituer ce qui m'appartient. Or, vous recueillerez ce qui est à vous si vous cessez d'en faire un mauvais usage. En vous pre-

nant, je me suis chargé des anciennes dettes; je les ai payées et je vous en ai délivré. Moi, examinateur et juge, j'ai comparu pour vous devant le juge et l'examinateur. Je me suis porté pour coupable à la place de mon esclave, j'ai subi le châtiment qu'il avait mérité, je ne me suis point soustrait à la sentence qui le condamnait. Moi, le vainqueur de la mort, j'ai reçu la mort; destructeur des enfers, j'y suis descendu, non-seulement pour vous soustraire ainsi aux supplices mérités, mais encore pour vous faire partager ma gloire. Faites donc en sorte de ne pas encourir ma condamnation éternelle, après avoir été dans le temps exclus de votre administration.

« Alors l'économe dit en lui-même : Que ferai-je? » Que ferai-je maintenant? Toujours l'homme veut faire le bien quand la mort lui en ôte le pouvoir. Il se demande conseil à lui-même quand il n'a plus aucun secours à attendre du dehors. « Il dit en lui-même. » Il presse son cœur, il aiguillonne son intelligence, il tourmente toutes ses facultés intérieures pour trouver un moyen de réparer lui-même les fautes qu'il a commises. « Je ne puis cultiver la terre. » Ce ne sont pas les forces qui lui manquent, mais le temps du travail est passé.

« Je ne puis cultiver la terre, et j'aurais honte de mendier. » Il redoute la confusion du jugement futur. Mais alors sera passé le temps du repentir; il n'y aura plus que celui du châtiment, où le coupable a plus de honte de sa propre conscience que des feux de l'abîme.

« J'aurais honte de mendier. » Et qui ne rougirait de mendier au ciel! Malheur à celui qui a été riche dans le temps et qui sera pauvre dans l'éternité! Il sera précipité tout nu dans l'enfer, lui qui aurait pu voir et posséder le ciel et ses richesses. Nous ne sommes sur la terre que

des intendants et non des maîtres; nous avons reçu le droit de la cultiver temporellement, mais non celui de la posséder éternellement. Prenons garde que nous ne soyons dénoncés auprès du père de famille par le bruit d'une malversation coupable, selon ces paroles de l'Apôtre : « Il y a des personnes dont les péchés sont connus avant le jugement; il y en a d'autres qui ne se découvrent qu'ensuite. » Celui qui perd le temps de son administration n'arrive pas au terme fixé de la vie; car le bruit se répandra qu'il a dissipé ce qui lui avait été confié. Aussi la mort sonnera pour lui avant le temps; il aura la douleur de se voir appelé par le Maître, qui lui redemandera un compte terrible de sa gestion. On lui appliquera cette sentence du prophète : « Les hommes sanguinaires et trompeurs n'arriveront point à la moitié de leurs jours. »

Mais puissions-nous, quand la maladie nous rappelle, quand nous sommes sur le point d'aller comparaître devant notre maître, quand la fièvre nous chasse impitoyablement de notre administration, quand la violence de la douleur nous oblige à nous hâter de rendre nos comptes, puissions-nous imiter la conduite et la prudence de cet intendant; puissions-nous recourir à la sagesse de l'âme, à la componction du cœur, au repentir de l'esprit, à la protection de la miséricorde et de la piété et au patronage de nos propres aveux ! Puissions-nous demander la quittance de ce que nous devons à notre Seigneur et en obtenir notre pardon, en payant, sinon la totalité, du moins la moitié de ces dettes, comme cet économe infidèle, afin de mériter comme lui, à la fin, l'approbation de notre juge.

Voyons maintenant, mes Frères, la fin de cette leçon et le moyen qu'a trouvé l'économe de se tirer d'embarras.

« Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de ses biens? Je ne puis cultiver la terre, et j'aurais honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, quand on m'aura privé de mon emploi, je trouve des gens qui me reçoivent chez eux. Il fit donc venir l'un après l'autre les débiteurs de son maître, et il dit au premier : Que devez-vous à mon maître? Cent barils d'huile, répondit celui-ci. L'économe lui dit : Tenez, voilà votre obligation, asseyez-vous vite et faites-en une de cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et vous, que devez-vous? Celui-ci lui répondit : Cent mesures de froment. Tenez, lui dit-il, voilà votre billet, faites-en une de quatre-vingts. Le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi en homme intelligent. »

Nous voyons que dans les récits évangéliques le sens est souvent entouré d'une obscurité qui recèle des mystères divins d'une profondeur infinie, et qu'il n'est pas facile à l'intelligence humaine de pénétrer les secrets célestes qui sortent de la bouche de Jésus-Christ. « Le maître, dit-il, loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi en homme intelligent. » Je vous le demande, que peut comprendre ici l'esprit humain? quelle impression fait sur nous ce récit? Comment, on donne des louanges à cette astucieuse fourberie qui se pratique entre l'économe et les débiteurs de son maître ! Il n'y a plus ni bonne foi, ni pudeur : l'innocence est violée, la honte est foulée aux pieds! Au moment de rendre ses comptes, l'intendant se conduit avec une fourberie beaucoup plus criante qu'au temps où il jouissait de tous les biens de son maître ! En remettant sa gestion, il lui fait perdre beaucoup plus qu'il n'avait dépensé et dissipé pendant toute son administration. Après avoir tout compromis par ses dilapidations, il

rend la perte beaucoup plus considérable encore, en retirant les obligations; loin de s'inquiéter comment il pourra combler le déficit, il ne cherche qu'à diminuer encore ce qui reste. « Il disait au débiteur : Combien devez-vous à mon maître? » Il ne disait pas : Combien me devez-vous? Il sondait ainsi la conscience du débiteur et le rendait son complice.

« Combien devez-vous à mon maître? — Cent barils d'huile, répondit celui-ci. L'économe lui dit : Prenez votre obligation et écrivez-en une de cinquante. » Ils savaient bien tous deux que le souverain créancier était présent toujours et partout, et ne pouvait se laisser tromper par leur fourberie. Mais celui qui s'était une fois mis à dérober ne pouvait s'en abstenir, même sous les yeux du maître. Toutefois, il est dans les habitudes humaines que le débiteur cherche à diminuer frauduleusement sa dette, tandis que l'intendant fait de son côté son profit de ces larcins. Mais pourquoi donc le maître approuve-t-il cette fraude? Pourquoi fait-il l'éloge de cette tromperie? Pourquoi recommande-t-il la fausseté? Il appelle prudence ce qui est une action mauvaise, et il regarde comme louable une œuvre dont beaucoup d'exemples nous démontrent les funestes résultats : voilà sans doute ce qu'en pensent les intelligences charnelles. Que les yeux de notre esprit s'ouvrent donc à la divine lumière!

Cette parabole de l'économe n'est que la reproduction de celle de l'enfant prodigue. Cet économe infidèle représente le peuple des Gentils, à cause des richesses d'iniquité : « Employez les richesses d'iniquité à vous faire des amis. » Il avait abandonné son Créateur pour se livrer tout entier à la servitude de l'argent. Quiconque est libre de cette captivité, et n'est point écrasé sous le poids op-

presseur des richesses, doit sans cesse élever son cœur vers le ciel, et mépriser cette idole de l'argent, dont la tyrannique fureur commande au monde et à ses habitants. Elle règne en effet sur les peuples et les royaumes, elle suscite les guerres, elle rassemble les guerriers, elle vend le sang, elle engendre la mort; elle est la trahison de la patrie, la ruine des villes, l'esclavage des peuples; elle assiége les forteresses, elle tourmente les citoyens, elle préside au barreau, elle abolit et renverse le droit, elle confond le bien et le mal, elle tente la bonne foi, elle viole la vérité, elle détruit l'honneur et la réputation, elle rompt les affections, elle corrompt l'innocence, elle ensevelit la piété, elle délaisse la nécessité, elle est enfin la ruine de toute amitié. En un mot, l'idole des richesses est le maître d'iniquité, qui domine injustement le corps et l'âme de tous les hommes.

L'intendant de ces richesses, c'est-à-dire le peuple gentil, est assigné par son maître, dans l'Evangile, comme coupable de malversation, à venir rendre compte de son administration, c'est-à-dire des biens qu'il a reçus de la nature. C'est alors qu'on lui dit : « Vous ne gouvernerez plus désormais mon bien. » On lui annonce ainsi la fin du siècle. Il croit enfin, selon l'Apôtre, que la figure de ce monde est passée, que le temps de l'administration humaine est finie; et, se recueillant en lui-même, il se demande ce qui lui reste à faire. « Que ferai-je? » se dit-il en lui-même. Le cœur gémit, l'esprit s'attriste, la foi répond, la croyance donne un conseil salutaire : l'intendant doit retourner à son véritable maître, distribuer en aumônes les richesses d'iniquité, et réduire ce maître cruel en servitude, afin de faire servir à son salut ce qui avait été l'instrument de sa perte.

Cet intendant, autrefois gentil et maintenant chrétien, va donc trouver le premier débiteur de son maître. Quel est ce débiteur? C'est le Juif, à qui il demande combien il doit à son maître, comme s'il ignorait la valeur de la dette. Le porteur de la caution l'avait déjà su par l'Évangile; mais, en l'interrogeant, il veut que le débiteur en fasse l'aveu; et, en effet, il confesse la valeur et la qualité de la dette, en disant : « Cent barils d'huiles. » Pourquoi ne parle-t-il point du prix en or ou en argent? Pourquoi dit-il plutôt cent barils que cent dix ou quatre-vingt-dix? Afin que le nombre de la dette indique le mystère des cieux. Le Juif devait à Dieu l'huile, symbole de ce parfum de la loi chrétienne, avec lequel avaient été oints les rois, les prophètes et les pontifes, jusqu'à l'arrivée du Prince des rois, des prophètes et des pontifes, auquel devait être restitué ce baume sacré dans toute sa plénitude. Mais le Juif, ce débiteur impie, ayant tué son créancier, pour ne pas être obligé de s'acquitter de sa dette, la loi, sa caution légale, fut transmise aux Gentils; dès lors le Juif, convaincu par le Gentil d'avoir changé sa dette en crime, dut en payer l'intérêt par la pénitence. Aussi, vous voyez, mes Frères, que l'économe infidèle, le Gentil, conseille, non la fraude, mais la pénitence. Il engage le Juif a obtenir miséricorde, et non à tromper, lorsqu'il dit : « Prenez votre obligation, asseyez-vous vite et faites-en une de cinquante. » Ce nombre de cinquante désigne la miséricorde : en effet, chaque cinquantième année déliait les débiteurs de tous leurs engagements.

Cette conduite de l'intendant a pour effet de préparer, par la miséricorde, à la foi du Christ, le Juif qui était tenu, par l'obligation de la loi, à s'acquitter de dettes qu'il lui était impossible de payer. Le Juif doit l'huile, et,

selon la parole de l'Apôtre, il avait, par la stérilité de son incrédulité, desséché en lui-même la sève de l'olivier fertile. Par la chaleur de la foi évangélique, cette sève se change toute en rameaux chrétiens et revit tout entière dans la grâce.

« Il dit ensuite à un autre : Et vous, que devez-vous? Celui-ci lui répondit : Cent mesures de froment. » Lorsque le grain de blé, c'est-à-dire Jésus-Christ, est semé dans la terre de notre chair, et que par la sépulture de notre-Seigneur il a été fécondé avec une abondance divine, l'homme se trouve redevable à son auteur de la centième partie des fruits. « Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul. » L'intendant y pourvoit dans cette intention, et lui dit : « Tenez, voilà votre billet; faites-en un de quatre-vingts. »

Comme le nombre cinquante désigne la miséricorde, de même le nombre quatre-vingts est la figure de la foi et de la grâce. Aussi, quand l'intendant dit au débiteur : « Faites-en un de quatre-vingts, » c'est afin de l'obliger à payer par la grâce ce qu'il ne peut payer par la nature.

Cet intendant a donc bien mérité les louanges de son maître, puisque, dans ce renouvellement d'obligations, il a cherché, non la fraude, mais le salut.—Quand le maître dit : « Les enfants du siècle sont plus habiles dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière, » nous devons entendre par là que les Gentils, qui étaient les enfants du siècle, sont devenus les élus de Dieu; tandis que ceux qui étaient les enfants de Dieu, c'est-à-dire les Juifs, ont été laissés parmi les enfants du siècle.

« Dans leur génération, » dit le texte de l'Ecriture : non pas dans celle où ils sont nés, mais dans celle où ils ont reçu une naissance nouvelle, selon cette parole : « Que

ces choses soient écrites, dit le Psalmiste, pour une autre génération. » Il explique ailleurs quelle est cette autre génération : « C'est la génération de ceux qui cherchent le Seigneur. »

Que le Dieu de science et de lumière éclaire vos cœurs, et qu'il fasse descendre au plus profond de votre âme toute la plénitude de sa science. Ainsi soit-il.

IXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Mes Frères, ne nous abandonnons pas aux mauvais désirs, comme nos pères s'y abandonnèrent. Ne devenez pas non plus idolâtres, comme quelques-uns d'entre eux, dont il est écrit : Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et il se leva pour danser. Ne commettons point de fornication, comme quelques-uns en commirent, ce qui fut cause que vingt-trois mille périrent dans un seul jour. Ne tentons point Jésus-Christ comme le tentèrent plusieurs qui furent tués par des serpents. Ne murmurez pas comme murmurèrent beaucoup d'entre eux, qui furent frappés de mort par l'ange exterminateur. Or, tout ce qui leur arrivait était autant de figures, et leur histoire a été écrite pour nous instruire, nous qui sommes venus à la fin des temps. Que celui donc qui se croit debout prenne garde de tomber. Vous n'avez eu encore jusqu'ici que des tentations humaines et ordinaires. Or, Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces; mais en permettant la tentation, il vous en fera sortir avec avantage, afin que vous la puissiez supporter. (I saint Paul aux Corinth., ch. x, v. 6-14.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Ne nous abandonnons pas aux mauvais désirs, comme nos pères s'y abandonnèrent. » Les dons que Dieu faisait aux Israélites étaient la figure de ceux qu'il devait nous faire; et les supplices dont il les frappait figuraient ceux dont il nous devait punir. Les chrétiens seront donc plus punis que les Juifs; car les biens véritables surpassant infiniment ceux qui les avaient figurés, nos maux aussi surpasseront de beaucoup ceux qui n'en étaient qu'une ombre. Saint Paul intimide d'abord ceux qui mangeaient des viandes offertes aux idoles. Après avoir dit en général : « Ne nous abandonnons pas aux mauvais désirs, » il descend dans l'espèce particulière.

« Ne devenez pas non plus idolâtres comme quelques-uns d'entre eux, dont il est écrit : Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et il se leva pour danser. » L'Apôtre accuse évidemment ce peuple d'idolâtrie. Il le prouvera dans la suite. Il assigne même la cause qui les faisait courir à ces tables sacriléges : c'est l'intempérance. « Le peuple, dit-il, s'assit pour manger et pour boire, et il se leva pour danser. » Ainsi de la bonne chère ils passent à l'idolâtrie. Craignez de tomber dans les mêmes dérèglements. Il leur montre que, malgré leur prétendue perfection, ils étaient plus imparfaits que ceux dont ils ne supportaient pas la faiblesse, puisque ces derniers péchaient par ignorance, tandis que c'était l'intempérance qui corrompait les autres.

« Ne commettons point de fornication comme en commirent quelques-uns. » Pourquoi saint Paul parle-t-il de

la fornication? La coutume de cet apôtre, en réprimant les vices, est de les marquer par ordre, et lorsque dans la suite il s'étend sur les derniers, de parler encore des premiers. Dieu faisait la même chose dans l'ancienne loi. Lorsqu'il reprenait son peuple de ses péchés, il lui parlait sans cesse du veau d'or, et lui reprochait toujours ce premier crime. Saint Paul fait de même en leur parlant encore de la fornication, pour leur faire voir aussi que ce crime venait de l'intempérance. C'est pourquoi il dit : « Ne commettons point de fornication, comme en commirent quelques-uns. »

« Ce qui fut cause que vingt-trois mille périrent dans un seul jour. » Pourquoi saint Paul ne marque-t-il pas aussi la punition de l'idolâtrie? Est-ce parce qu'elle est trop connue, ou parce que le nombre des morts fut moins considérable que du temps de Balaam, quand ils se dévouèrent au culte de Belphégor, et que les femmes des Madianites, par le conseil de Balaam, portèrent les Juifs à l'impureté? Car Moïse marque formellement que ce conseil vint de Balaam, lorsqu'il dit, à la fin du livre des Nombres : « Ils tuèrent aussi dans la guerre Balaam, fils de Beor, et prirent les femmes et les troupeaux qu'ils épargnèrent. Moïse s'en fâcha, et leur dit : Pourquoi avez-vous réservé les femmes? Ne sont-ce pas elles qui, par le conseil de Balaam, ont séduit les enfants d'Israël, et vous ont fait violer la loi du Seigneur, à cause du péché de Phégor, pour lequel le peuple a été frappé? »

« Ne tentons point Jésus-Christ, comme le tentèrent plusieurs qui furent tués par des serpents. » Saint Paul les accuse encore ici indirectement d'un autre crime, qu'il marque à la fin, en les reprenant de leurs disputes et de leurs murmures au sujet des miracles. Quand vien-

dront les biens, disaient-ils? Quand viendront les récompenses? Aussi les effraie-t-il de nouveau.

« Ne murmurez pas, comme murmurèrent beaucoup d'entre eux qui furent frappés par l'ange exterminateur. » Dieu nous demande, non-seulement de souffrir pour Jésus-Christ, mais encore d'endurer avec courage et avec joie ce qui nous arrive. C'est en cela que consiste notre gloire et notre couronne. S'il en est autrement, et si nous montrons de l'impatience en ces occasions, nous serons punis. Aussi les apôtres se réjouissaient-ils, lorsqu'ils étaient battus de verges, et saint Paul dit lui-même qu'il se glorifiait de ses maux.

« Or tout ce qui leur arrivait était autant de figures, et leur histoire a été écrite pour nous instruire, nous qui sommes venus à la fin des temps. » Saint Paul épouvante encore les Corinthiens en leur parlant ici de la fin des temps et en leur montrant qu'ils devaient attendre des choses encore plus terribles.

Pour juger combien ces punitions seront plus terribles que celles du peuple juif, il suffit de voir combien sont plus grandes les grâces que nous avons reçues de Dieu. Puisque la vérité dépasse la figure, quand il s'agit des dons, elle la dépassera aussi pour les châtiments. C'est pour cela que saint Paul appelle ces histoires des « figures. » Il dit que « c'est pour nous instruire qu'elles ont été écrites. » Il nous rappelle « la fin des temps » et le dernier jugement, où les supplices ne seront point semblables à ceux de ce peuple, puisqu'ils n'auront point de fin, et que ces flammes seront éternelles. Les peines de cette vie passent, celles de la vie future ne passeront point. Par cette « fin des temps, » saint Paul entend donc le jugement dernier.

« Que celui donc qui se croit debout prenne garde de tomber. » L'Apôtre pouvait-il humilier davantage ceux d'entre ce peuple qui se glorifiaient de leur science? Car si les Juifs, autrefois, après avoir reçu de Dieu tant de grâces, ont néanmoins reçu de si rudes châtiments, les uns pour avoir murmuré, les autres pour avoir tenté Dieu, tous pour n'avoir pas eu le respect qu'ils devaient à un Dieu dont ils avaient reçu tant de faveurs, ne devons-nous pas, si nous ne veillons sur nous, nous attendre à de bien plus terribles châtiments?

Saint Paul dit fort bien : « Celui qui se croit debout, » c'est-à-dire qui se l'imagine. Ce n'est pas, en effet, « être debout » que de mettre sa confiance en soi-même. Un tel homme tombera bientôt. Si les Corinthiens ne s'étaient point élevés, s'il avaient été humbles, ils ne seraient pas tombés dans les désordres que saint Paul leur reproche. Ce qui fait voir que l'orgueil et la vanité, une lâche oisiveté et l'intempérance ont été la véritable cause de tous ces dérèglements.

Quand donc, mes chers Frères, nous serions vraiment debout, craignons toujours de tomber. Mais jamais nous ne sommes debout tant que nous sommes dans les agitations de cette vie. Nous ne serons réellement fermes que lorsque nous arriverons au port de la vie future. Craignez donc toujours de tomber, quelque fermes que vous paraissiez être; n'en concevez point d'orgueil. Si saint Paul, le plus saint de tous les hommes, n'a pas laissé d'appréhender la chute, combien plus ne devons-nous pas la craindre? Il disait : « Que celui qui se croit debout prenne garde de tomber. » Mais pouvons-nous parler de la sorte, lorsque tous sont tombés, lorsque tous sont renversés par terre?... Ne devons-nous pas répéter plutôt cette parole

du prophète : « Celui qui est tombé ne se relèvera-t-il pas? » Car tous sont tombés, et personne ne songe à se relever. Nos exhortations doivent donc avoir pour effet, non d'empêcher de tomber, mais d'exciter à se relever ceux qui sont déjà tombés.

Relevons-nous, mes Frères, relevons-nous enfin, et ensuite demeurons fermes. Jusqu'à quand nous enivrerons-nous des plaisirs de cette vie? Hélas! si nous pouvions voir les âmes à nu, nous les découvririons comme dans un champ de bataille, après la fureur d'un sanglant combat; ce ne seraient partout que morts ou blessés. Tendons-nous donc la main les uns aux autres pour nous relever. Ne suis-je pas moi-même aussi du nombre des blessés? N'ai-je pas besoin d'une main charitable pour me guérir de mes blessures?

Cependant ne perdez point courage. Nos plaies sont profondes, mais elles ne sont point incurables. Notre médecin est si puissant que, pourvu que nous les ressentions, il nous donnera les moyens d'une facile guérison. Si vous ne vous irritez point contre ceux qui vous offensent, il vous pardonnera vos péchés; « si vous remettez aux hommes leurs dettes, mon Père effacera aussi les vôtres; si vous donnez l'aumône aux pauvres, il effacera vos péchés; » si vous priez avec ferveur, il vous les pardonnera, comme le prouve cette veuve de l'Evangile, dont les longues importunités fléchirent à la fin un juge cruel.

Si vous vous accusez de vos péchés dans l'amertume de votre cœur, Dieu ensuite vous consolera. Accusez-vous le premier de vos péchés, dit l'Ecriture, afin de devenir juste. La tristesse que vous en ressentirez sera le remède qui les guérira. « Je l'ai vu touché de douleur,

dit le Seigneur notre Dieu, je l'ai vu plongé dans la tristesse, et j'ai guéri ses voies. » Si vous souffrez courageusement le mal qui vous arrive, vous vous déchargerez ainsi du fardeau de vos péchés; si vous avez pitié des veuves, vos péchés seront purifiés. « Rendez justice à la veuve et à l'orphelin, dit Dieu; venez ensuite, et comptons ensemble. Quand vos péchés seraient rouges comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige. »

. . . . . Car Dieu est doux, mes Frères, il est plein de miséricorde. Il lui suffit que celui qui lui devait dix mille talents vienne se jeter à ses pieds; il se contente que l'enfant prodigue retourne dans la maison paternelle; il ne demande à la brebis égarée que de se laisser porter au bercail. Que la vue de ses miséricordes nous excite à nous le rendre favorable. Prévenons sa colère par une humble confession, de peur que, s'il nous trouve inexcusables au sortir de cette vie, nous ne soyons condamnés aux derniers supplices. Le peu que nous témoignerons en cette vie de diligence et de ferveur nous procurera des avantages infinis. Mais si nous ne pensons à nous, si nous ne devenons meilleurs, il ne nous servira de rien de souffrir dans l'autre vie. Il fallait combattre lorsqu'on était encore dans la carrière, et non se laisser réduire à se lamenter et à gémir inutilement quand le combat est fini.

Voyez l'exemple du mauvais riche, qui pleurait et se lamentait en vain parce qu'il avait laissé passer le temps où il pouvait le faire avec plus de fruit. Ce riche a beaucoup d'imitateurs. Bien loin de mépriser l'argent pour sauver leur âme, ils méprisent leur âme pour acquérir de l'argent. Et cependant ils s'adressent à Dieu pour obtenir miséricorde, pendant qu'ils sont assez durs envers

eux-mêmes pour ne se procurer aucun secours et vivre comme s'ils étaient les ennemis de leur âme.

Ne nous faisons donc pas illusion, mes Frères, ne nous trompons pas nous-mêmes en priant Dieu de nous faire miséricorde, pendant que nous préférons à sa miséricorde l'argent, les plaisirs et les futilités du monde. Si l'on vous constituait juges d'un procès, et si l'on vous disait d'un homme que, pouvant par quelque argent se soustraire à une mort méritée, il aurait négligé de le faire, ne le trouveriez-vous pas indigne de toute grâce? Faites-en l'application à vous-mêmes. N'est-ce pas là notre état véritable? Nous négligeons notre salut pour épargner notre argent. Comment pouvez-vous prier Dieu d'avoir pitié de vous, lorsque vous n'en avez pas pitié vous-mêmes, et que vous faites plus de cas d'un peu d'or que de votre âme?

« Vous n'avez encore jusqu'ici que des tentations humaines et ordinaires, etc. »

Saint Paul continue d'effrayer les Corinthiens par le récit des histoires de l'ancienne loi. Il les avait intimidés en disant : « Que celui qui se croit debout prenne garde de tomber. » Cependant ils avaient été assaillis déjà par beaucoup de tentations. Saint Paul dit lui-même que, pendant son séjour parmi eux, il avait été dans une grande faiblesse, dans une grande crainte et dans un grand tremblement. Pourquoi nous effrayez-vous de la sorte? lui pouvaient-ils dire. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous souffrons l'atteinte des maux et des peines; nous y sommes accoutumés. Nous avons été chassés, nous avons été bannis, nous avons été mis en fuite; notre vie a été un enchaînement continuel de périls.

Saint Paul leur dit pour les humilier : « Vous n'avez

eu jusqu'ici que des tentations humaines et ordinaires,» c'est-à-dire, que des maux courts et légers. Cette expression de « tentations humaines » marque en ce lieu des épreuves douces et modérées, comme lorsqu'il dit ailleurs : « Je vous parle humainement, à cause de la faiblesse de votre chair. » Ne vous glorifiez pas de ce que vous avez surmonté toutes ces tempêtes. Vous n'avez point encore vu de péril mortel. Il répète encore la même chose dans son épître aux Corinthiens : « Vous n'avez pas encore résisté, en combattant contre le péché, jusqu'à répandre votre sang. »

Mais, après les avoir humiliés, il les relève et les console.

« Or, Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces. » Il y a donc des tentations qui sont au-dessus de nos forces et que nous ne pouvons supporter. Quels sont ces tentations? Je puis le dire en un mot, mes Frères : ce sont toutes les tentations; car ce pouvoir d'y résister, cette force qui nous les fait soutenir est entièrement dans la main de Dieu et dépend de sa volonté, lorsque nous avons soin de l'invoquer pour attirer sa grâce en nous. Et pour nous convaincre que nous ne pouvons supporter les tentations sans ce secours, pas plus les faibles tentations que les violentes, saint Paul ajoute :

« Mais en permettant la tentation, il vous en fera sortir avec avantage, afin que vous la puissiez supporter. » Car, ainsi que je l'ai dit, nous ne pouvons pas nous-mêmes supporter les tentations, même celles que saint Paul appelle légères. Nous avons besoin, pour en sortir avec succès, d'être soutenus par la force de la grâce. C'est Dieu qui nous y soutient, c'est Dieu qui nous en délivre; c'est

lui qui nous rend la tentation supportable, comme saint Paul l'exprime tacitement en disant que Dieu, en permettant la tentation, nous en fera sortir avec avantage, afin que nous la puissions soutenir. Il attribue ainsi à Dieu seul tout le bien que nous faisons.

ÉVANGILE.

En ce temps-là Jésus, étant arrivé près de Jérusalem et apercevant cette ville, pleura sur elle et dit : Ah! si, du moins, en ce jour qui t'est encore donné, tu savais ce qui peut te procurer la paix! Mais tout cela est maintenant caché à tes yeux. Aussi viendra-t-il des jours malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts, te détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont dans ton enceinte, et ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas su connaître le temps où Dieu t'a visitée. Etant ensuite entré dans le temple, il se mit à chasser les vendeurs et les acheteurs, en leur disant : Ma maison est la maison de prières, et vous en avez fait une caverne de voleurs. Et il enseignait tous le jours dans le temple. (Saint Luc, ch. XIX, v. 41-47.)

HOMÉLIE D'ORIGÈNE.

« En ce temps-là, Jésus, étant arrivé près de Jérusalem et jetant les yeux sur cette ville, pleura sur elle, en di-

sant : Ah ! si tu reconnaissais au moins, en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix ! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux ! Aussi viendra-t-il des jours pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées. »

Ces paroles sont mystérieuses, et nous espérons, avec le secours révélateur de Dieu, en pénétrer le sens caché. Voyons d'abord l'enseignement que renferment ces larmes du Sauveur. Toutes les béatitudes que Jésus-Christ a proclamées dans son Evangile, il les confirme par son exemple, et il rend lui-même témoignage à ce qu'il a enseigné. « Bienheureux ceux qui sont doux, » dit-il. Ils seront semblables à lui-même ; car il a dit : « Apprenez de moi que je suis doux. » « Bienheureux les pacifiques. » Et qui est plus doux que mon Seigneur Jésus, lui qui est notre paix, qui efface nos inimitiés, et qui les a détruites dans sa chair ?

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. » Personne n'a souffert persécution pour la justice comme le Seigneur Jésus, qui a été crucifié pour nos péchés. Le Seigneur nous montre donc toutes les béatitudes en lui-même. Et comme il avait dit encore : « Bienheureux ceux qui pleurent, » il a voulu pleurer lui-même, afin d'établir aussi cette béatitude sur de solides fondements. Il a donc pleuré sur Jérusalem, en disant : « Si tu reconnaissais au moins, en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix ! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Aussi viendra-t-il des jours pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts, te raseront et te détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont dans tes murs, et ne te lais-

seront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. »

Vous me direz, mes Frères, après la lecture de cet Evangile : Il n'y a pas ici d'obscurité ; il est évidemment question de la ruine de Jérusalem, comme l'a prouvé l'événement. En effet, l'armée romaine l'a entourée, l'a ravagée par le meurtre et le carnage, et bientôt il n'en resta pas pierre sur pierre. J'avoue que cette Jérusalem a été détruite à cause des crimes de ses habitants ; mais je demande en même temps si ces larmes de Jésus-Christ ne concernent pas aussi notre Jérusalem. Car nous sommes cette Jérusalem sur laquelle pleure Jésus, nous qui avons été comblés des plus grandes faveurs. Et si après avoir été initiés aux mystères de la vérité, après avoir reçu les enseignements de l'Eglise et participé à ses sacrements, nous venons à retomber dans le péché, nous sommes pour le Sauveur un sujet de larmes et d'affliction. Ce n'est point sur le sort des Gentils qu'il s'apitoie, mais sur celui des enfants de Jérusalem ; ils sont, à cause de leurs péchés, environnés d'ennemis, c'est-à-dire des puissances du mal, des esprits de ténèbres, qui les entourent de tranchées, qui les viennent assiéger, qui ne laissent pas pierre sur pierre ; c'est surtout quand après avoir longtemps tenu une conduite exemplaire, après plusieurs années d'une vie pure et chaste, on se laisse prendre aux attraits séducteurs de la chair, et que l'on perd à la fois le fruit de ses mortifications et de sa vertu.

Si vous vous laissez aller à l'impureté, ils ne laisseront pas en vous pierre sur pierre. Il est dit en effet dans l'Ecriture-Sainte : « Toutes les œuvres de justice qu'il avait faites seront oubliées, et je le jugerai dans le péché où il sera tombé. »

Voilà la Jérusalem sur laquelle pleure Jésus-Christ. L'Evangile ajoute ensuite : « Etant entré dans le temple, il commença à en chasser ceux qui y vendaient des colombes. » Il ne chasse pas ceux qui achètent et qui possèdent ce qu'ils ont acheté. Ceux qu'il chasse ainsi du temple de son Père, ce sont ceux qui vendent, c'est-à-dire qui rejettent ce qu'ils possédaient, à l'exemple de ce fils prodigue qui reçut de son père sa part d'héritage et perdit tout dans la débauche. S'il chasse les vendeurs, c'est surtout les vendeurs de colombes. Pourquoi l'Evangile ne fait-il pas mention d'autres oiseaux ? C'est que celui-ci est l'emblème de la simplicité et de la beauté. Je crains fort, mes Frères, que nous ne tombions dans un péché de cette nature. L'Esprit-Saint nous a révélé et confié ses divins enseignements pour les transmettre au peuple. Si nous les vendons à prix d'argent, si nous exigeons un salaire pour enseigner ces vérités, n'est-ce pas vendre des colombes, c'est-à-dire l'Esprit-Saint ? Et alors nous méritons d'être chassés du temple.

Prions donc le Seigneur, afin que nous puissions tous acheter plutôt que vendre. Si nous ne vendons pas le Saint-Esprit, nous avons la science et l'intelligence de notre salut : sinon, les ennemis viendront assiéger notre ville. Et si nous nous laissons une fois envelopper par l'armée ennemie, nous ne serons plus dignes des larmes de Dieu. Levons-nous donc dès le point du jour, et prions le Seigneur qu'il nous permette au moins de manger les miettes qui tombent de sa table.

L'Ecriture-Sainte nous montre avec admiration la reine de Saba, qui vient des extrémités de la terre, pour entendre la sagesse de Salomon. Cette princesse, ayant vu le luxe de sa table, la magnificence de son ameublement et

toute la splendeur de sa cour, fut tout émerveillée et transportée d'étonnement. Si nous ne brûlons d'ardeur pour les richesses infinies de notre Seigneur, pour la majesté de sa parole et la grandeur de ses enseignements, si nous ne mangeons le pain de vie, si nous ne faisons notre nourriture de la chair de Jésus-Christ, si nous ne buvons son sang, si nous dédaignons de nous asseoir à la table du Sauveur, sachons qu'à la bonté Dieu joint aussi la sévérité. Or nous devons de préférence implorer la bonté de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui sont la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

J'ai le dessein, mes Frères, de vous expliquer en moins de paroles possibles l'Évangile que l'on vient de lire, afin de donner plus de temps à méditer à ceux qui savent beaucoup penser sur une courte matière. Tous ceux qui ont lu l'histoire de la destruction de Jérusalem reconnaissent bien, à la description qu'en fait ici notre Seigneur, la ruine de cette ville coupable arrivée sous les princes romains Vespasien et Titus. Car tout ce que firent contre elle ces deux empereurs nous est marqué en ce peu de mots : « Il viendra un temps malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de tous côtés, et te détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont dans tes murs. » Ces autres paroles qu'il ajoute : « Et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, » nous indiquent parti-

culièrement la translation de Jérusalem, qui a été depuis, en effet, rebâtie au lieu même où le Seigneur a été crucifié, hors de l'enceinte de l'ancienne ville. Il avait raison de dire que la première Jérusalem serait détruite de fond en comble.

Le Seigneur fait ensuite connaître la cause d'un si extraordinaire châtiment : « C'est parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. » En effet, le créateur de toutes choses avait daigné visiter cette ville ingrate par le mystère de son incarnation, mais en vain; elle oublia la crainte et l'amour qu'elle lui devait. C'est dans cette pensée qu'un prophète, appelant même les oiseaux en témoignage contre la dureté du cœur humain, a dit autrefois : « Le milan a connu son temps dans la disposition de son aire; la tourterelle, l'hirondelle, la cigogne, ont observé la saison à laquelle ils devaient revenir, et mon peuple n'a point connu le jugement du Seigneur son Dieu. »

Mais que veulent dire ces paroles : « Jetant les yeux sur la ville, il pleura en disant : Ah! si tu avais connu. » C'est qu'en effet le Sauveur pleura la ruine de cette ville perfide avant qu'elle même la connût; aussi lui dit-il : « Si tu avais connu, tu pleurerais; mais parce que tu ne connais point le malheur dont tu es présentement menacée, tu te réjouis. » Le Seigneur ajoute : « Si tu avais connu au moins en ce jour présent où tu jouis de la paix. » Car, pendant que cette ville s'abandonnait à toute sorte de voluptés, qu'elle n'avait nulle prévoyance des maux qui la devaient accabler, elle jouissait d'une paix profonde et d'une pleine sécurité : « Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. » Si les malheurs dont Jérusalem était menacée n'eussent pas été cachés

aux yeux de son intelligence, elle n'eût jamais pu trouver de joie, même au milieu de sa plus grande et de sa plus florissante prospérité.

Après avoir ainsi décrit le châtiment infligé à Jérusalem par les armes des princes romains, l'Évangile ajoute : « Notre Seigneur, étant entré dans le temple, commença à en chasser ceux qui y vendaient et y achetaient, leur disant : Il est écrit : Ma maison est une maison de prières ; mais vous en avez fait une caverne de voleurs. »

Jésus-Christ entrant dans le temple pour en chasser ceux qui y vendaient et y achetaient, aussitôt après cette prophétie de la destruction de Jérusalem, donnait à connaître que cette ruine du peuple n'était que la punition des péchés des prêtres, l'unique cause de cette prochaine destruction.

Un autre évangéliste nous apprend que l'on vendait des colombes dans le temple. Et que signifient les colombes, sinon le don du Saint-Esprit ? Ce qui nous prouve que notre Sauveur condamne indifféremment et ceux qui vendent l'imposition des mains, et ceux qui veulent acheter la grâce du Saint-Esprit. Or, il dit en parlant du temple : « Ma maison est une maison de prières, mais vous en avez fait une caverne de voleurs. » Nul doute que ceux qui servaient dans le temple pour y trouver leur avantage et y recevoir des présents ne cherchaient que l'occasion de nuire à ceux qui les leur refusaient. Il était donc vrai de dire que la maison de prières était devenue une caverne de voleurs, puisque ces ministres du temple n'y assistaient que pour infliger des peines corporelles à ceux qui leur refusaient des présents, ou pour faire mourir spirituellement ceux qui leur en faisaient.

Mais comme souvent le Seigneur ne refuse pas, même aux indignes et aux ingrats, la prédication de la vérité,

Jésus-Christ, après avoir épouvanté les pécheurs en les chassant du temple d'une manière si sévère, leur communique aussitôt les dons de sa grâce; c'est la remarque de l'Évangile : « Et il enseignait tous les jours dans le temple. »

Nous avons passé légèrement, mes Frères, sur l'explication du texte sacré, maintenant que nous voyons la ville de Jérusalem détruite, que nous voyons, non-seulement les voleurs du temple chassés, mais le temple lui-même entièrement renversé. Rentrons en nous-mêmes à la vue de ces châtiments, nous y remarquerons des faits tout semblables qui se passent dans notre âme et qui feront sa ruine comme ils firent celle de cet ancien édifice. Craignons un tel malheur, mes Frères.

« Jésus, dit l'Evangile, jetant les yeux sur la ville, pleura sur elle, en disant : Ah! si tu avais connu. » Il a une fois, mes Frères, répandu des larmes à la pensée de la ruine de Jérusalem; mais il en répand tous les jours dans la personne de ses élus, lorsqu'il voit des fidèles passer d'une sainte vie à une vie mauvaise. Car il pleure sur ceux qui ne savent pas pourquoi on pleure sur eux, et qui, selon la parole de Salomon, sont ravis d'avoir mal fait, et mettent leur joie dans le crime. Et, en effet, s'ils connaissaient cette damnation éternelle dont ils sont si terriblement menacés, ils mêleraient leurs larmes à celles des élus, pour se pleurer sérieusement eux-mêmes.

Or, les paroles qui suivent conviennent bien à une âme qui se perd : « Si tu m'avais connu, au moins en ce jour qui t'est donné et où tu jouis de la paix. » Ce jour de l'âme pécheresse est le temps de cette vie pendant lequel elle jouit d'une joie passagère et temporelle. Et les biens dont elle jouit lui donnent la paix, parce qu'en mettant

toute sa joie dans les plaisirs de la terre, en établissant sa félicité dans les honneurs de ce monde, en s'abandonnant aux voluptés, en bannissant de son âme la crainte des peines futures, elle jouit d'une fausse paix dans le jour qui lui est donné, sans considérer le malheur effroyable de la damnation éternelle qui l'attend dans le jour à venir qui ne sera plus le sien. Car elle sera affligée en ce jour futur, où les justes se réjouiront. Tout ce qui contribue maintenant à sa paix se changera en sujets de rage et de désespoir. Elle s'enflammera de fureur contre elle-même, en pensant qu'elle n'a point appréhendé durant sa vie la damnation où elle est plongée, et qu'elle a fermé les yeux pour ne pas prévoir les maux qu'elle endure.

C'est pourquoi le Seigneur lui dit : « Mais maintenant cela est caché à tes yeux. » Car l'âme pécheresse qui est tout abandonnée aux choses présentes, et comme abîmée dans les voluptés de la terre, se cache à elle-même les maux futurs; elle craint de troubler sa joie présente par la prévision de l'avenir ; de sorte que, s'oubliant elle-même au milieu des fausses douceurs et des délices trompeuses de cette vie, que fait-elle autre chose, sinon de se précipiter les yeux fermés dans les flammes éternelles? De là vient qu'il est écrit : « N'oubliez pas les maux, dans le temps où vous jouissez des biens. » Et saint Paul : « Que ceux qui se réjouissent soient comme ne se réjouissant pas. » Si nous avons en ce monde quelque sujet de nous réjouir, il faut que ce soit avec une telle modération, que la pensée du jugement futur ne sorte jamais de notre mémoire ; l'âme étant ainsi pénétrée par la crainte du dernier examen de tous ses péchés, sa joie présente sera toujours tempérée par la pensée des rigueurs du Juge qui doit venir. C'est encore pour cela qu'il est écrit :

« Bienheureux l'homme qui est toujours en crainte, mais celui qui a le cœur insensible tombera dans le mal. » Le poids des châtiments du Juge éternel sera d'autant plus insupportable, qu'on le redoute moins présentement, lorsqu'on s'abandonne au péché.

« Car il viendra un temps malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées. » Les plus cruels ennemis de l'âme sont les démons; ils l'assiègent surtout au moment où elle est prête à sortir du corps, après l'avoir retenue dans les vains plaisirs de la terre et de sa chair mortelle. « Ils l'environnent de tranchées, » lorsque, lui remettant devant les yeux toutes ses iniquités passées, et s'efforçant de l'entraîner avec eux dans une même damnation, ils la pressent de toutes parts, la serrent de telle sorte que, se trouvant à l'extrémité de la vie, à la vue des ennemis qui l'environnent, elle ne peut plus trouver de voie pour s'en délivrer.

C'est encore de ces mêmes esprits de malice que l'on peut entendre les paroles qui suivent : « « Ils t'enfermeront et te serreront de tous côtés. » Les démons, occupant toutes les avenues de l'âme, l'assiègent et la pressent de toutes parts, lorsqu'ils lui remontrent sans cesse, non-seulement ses péchés d'action, mais encore ceux de parole et de pensée, afin que cette âme misérable, qui s'est abandonnée et comme répandue en toutes espèces de péchés, soit environnée de toute part et oppressée par la punition effroyable dont la fuite lui apparaît impossible.

« Ils te détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont dans tes murs. » L'âme sera humiliée et comme anéantie à la vue de ses fautes, quand le corps, qu'elle a regardé comme le conservateur de sa vie, sera contraint de retourner en poussière. Et ses enfants seront massa-

crés, lorsque les pensées illicites qu'elle a produites seront entièrement détruites et dissipées dans le jour de la dernière vengeance, selon ces paroles du Psalmiste : « En ce jour périront toutes leurs pensées. »

« Et ils ne te laisseront point pierre sur pierre. » En effet, lorsqu'une âme corrompue ajoute à une mauvaise pensée une autre pensée plus mauvaise, n'est-ce pas comme placer des pierres l'une sur l'autre? Mais de même que dans la destruction d'une ville, on n'y laisse pas pierre sur pierre, ainsi lorsqu'une âme est arrivée au jour de son éternelle punition, tout cet amas criminel de pensées est renversé et entièrement dissipé.

La cause de ce châtiment nous est marquée dans les paroles suivantes : « Car tu n'as pas connu le temps où Dieu t'a visitée. » Dieu visite l'âme pécheresse en plusieurs manières. Il la visite toujours par ses enseignements et ses préceptes, souvent par ses fléaux et par ses châtiments, et quelquefois par ses miracles, afin de lui faire connaître d'abord la vérité qu'elle ignorait; mais si elle est assez orgueilleuse pour la mépriser, il la fait ou revenir à lui par l'humiliation du malheur, ou rougir de ses péchés par la confusion ressentie de tant de bienfaits répandus sur elle.

Mais parce que cette âme n'a pas connu tous les temps auxquels son Dieu la visite, il la livre à la fin de la vie aux mains de ses ennemis, pour être unie à eux dans le dernier jugement, dans une éternelle damnation. C'est ce qui nous est marqué dans un autre évangile : « Lorsque vous allez avec votre adversaire devant les magistrats, tâchez de vous dégager de lui pendant que vous êtes dans le chemin, de peur qu'il ne vous entraîne devant le juge, et que le juge ne vous livre à l'exacteur, et que

celui-ci ne vous mène en prison. « La parole de Dieu est cet adversaire qui nous accompagne pendant que nous sommes dans le chemin ; car elle est opposée aux désirs charnels qui nous agitent pendant cette vie. Nous en sommes délivrés, lorsque nous nous soumettons humblement à ses préceptes ; sinon cet adversaire entraîne le pécheur devant le juge. En effet, dans le dernier examen de ce juge suprême, le principal crime du pécheur sera d'avoir méprisé la parole de Jésus-Christ. Le juge le livrera au ministre des vengeances en permettant au démon d'entraîner le pécheur au dernier supplice et d'arracher lui-même de la société de son propre corps cette malheureuse âme, qui a consenti volontairement à ses suggestions pendant la vie. Enfin l'exacteur le mène en prison. Le démon, en effet, retient l'âme pécheresse dans l'enfer jusqu'à ce jour du jugement où il sera lui-même tourmenté avec elle dans le feu de l'éternité.

Après avoir décrit la destruction de Jérusalem que nous avons appliquée à la perte de l'âme coupable, l'Evangile observe que Jésus, étant entré dans le temple, commença à en chasser ceux qui y vendaient et ceux qui y achetaient. Ce que le temple de Dieu était dans la ville de Jérusalem, la vie des religieux l'est dans le peuple fidèle de l'Eglise sainte. Or, il arrive souvent que ceux qui ont embrassé la profession religieuse en voulant entrer dans les ordres sacrés changent les plus saints devoirs de la religion en un commerce vil et honteux. Ne vendent-ils pas en effet dans le temple ceux qui donnent à prix d'argent des honneurs qui ne se doivent accorder qu'au mérite. Vendre la justice est-ce autre chose que tirer une récompense d'un devoir accompli. Et ne peut-on pas dire qu'ils sont des acheteurs dans le temple ceux qui, refusant de

rendre au prochain ce qu'ils lui doivent, et négligeant de faire les choses auxquelles la justice les oblige, achètent véritablement le péché en payant leurs supérieurs pour se dispenser de faire le bien. C'est à eux que Jésus a eu raison de dire : « Ma maison est une maison de prières, mais vous en avez fait une caverne de voleurs. » Lorsque les méchants tiennent les premières places dans l'Eglise, ils tuent le prochain sous le glaive de leur dépravation, tandis qu'ils devraient leur donner la vie par l'intercession de leurs prières.

Le temple ou la maison de Dieu peut ainsi représenter l'âme et la conscience des fidèles. Car les mauvaises pensées qu'elle conçoit contre le prochain sont comme des voleurs cachés dans une caverne, qui immolent sans pitié ceux qui marchent dans la simplicité et l'innocence, en les frappant de leur fer homicide. Et, en effet, l'âme des fidèles n'est plus une maison de prières, mais une caverne de voleurs ; quand, se dépouillant de tout esprit de douceur, de justice et de piété, elle s'efforce de nuire au prochain de tout son crédit et de tout son pouvoir.

Comme nous sommes continuellement instruits dans l'Ecriture par les paroles de notre Sauveur, il est visible que ce qui s'est fait par Jésus enseignant dans le temple s'accomplit encore maintenant tous les jours. Car, lorsque la grâce inspire secrètement à l'âme fidèle d'éviter le péché, c'est la Vérité elle-même qui enseigne encore dans le temple.

Nous aurons une preuve indubitable que nous sommes véritablement instruits par les enseignements de la Vérité, si nous considérons avec une frayeur continuelle les derniers châtiments dont nous sommes menacés, selon

cette parole d'un ancien sage : « Dans toutes vos actions, souvenez-vous de votre fin dernière, et vous ne pécherez jamais. » Aussi devons-nous tous les jours méditer ces paroles de notre Sauveur : « Si tu m'eusses connu, au moins en ce jour qui t'appartient, où tu jouis de la paix ; mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. » Car, pendant que ce divin juge nous souffre encore, tandis qu'il retient encore sa main pour ne nous pas perdre, qu'il nous accorde encore quelque délai dans l'attente de la vengeance dernière, pensons toujours à ces maux effroyables qui nous menacent ; et en y pensant, gémissons ; en gémissant, travaillons à les éviter. Sans cesse considérons nos péchés passés ; et en les considérant, ayons soin de les pleurer et en les pleurant, de les effacer de notre âme. Nous ne devons jamais nous laisser emporter aux vaines joies des prospérités temporelles, ni souffrir que les biens périssables et passagers ferment les yeux de notre âme, de crainte qu'après nous avoir aveuglés ils ne nous conduisent enfin dans les flammes éternelles.

Et, en effet, si nous y pensons sérieusement, nous comprendrons par les paroles mêmes de la Vérité les reproches et la confusion dont un jour elle accablera les lâches qui n'auront pas pris soin de prévenir les maux à venir. « Au moins, leur dira Jésus-Christ, si tu m'eusses connu en ce jour, où tu jouis de la paix ; mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. » Oh! combien épouvantable sera pour nous l'heure de notre dernière séparation! quelle sera la frayeur de notre esprit! quel souvenir de tous les maux que nous avons commis! quel terrible oubli de toute la félicité passée! de quelle appréhension ne serons-nous pas saisis en la présence de notre juge et à la vue de ses formidables jugements!

Et, en effet, pouvons-nous goûter la moindre joie, quand nous pensons que toutes les choses du monde passent, et que le seul mal dont nous sommes menacés ne passe point; que ce que l'on aime le plus finit pour jamais, et que chaque jour nous commençons à tomber dans une douleur qui ne peut finir? C'est alors que les esprits de malice fouillent, pour ainsi dire, jusque dans le fond de cette âme prête à sortir du corps, afin de découvrir tous ces effets ténébreux qu'ils y ont produits; c'est alors qu'ils reprochent à l'âme tous les péchés qu'ils lui ont inspirés, afin de pouvoir l'entraîner avec eux dans les tourments éternels.

Mais pourquoi ne parlons-nous ici que des réprouvés? Les démons viennent même à la mort de tous les élus pour y trouver, s'ils le pouvaient, quelque chose qui leur appartienne. Un seul homme a pu dire hardiment avant sa passion : « Désormais je ne vous parlerai plus guère; car le prince du monde vient, et il n'y a rien en moi qui lui appartienne. » Le démon, voyant que c'était un simple mortel, s'imagina qu'il pourrait y avoir en lui quelque trace de ses œuvres. Mais celui qui était venu au monde sans péché en sortit aussi sans péché. Pierre même n'a pas osé se vanter, contre les princes de ce monde, d'un avantage pareil, lui qui avait eu le bonheur d'entendre ces paroles du Fils de Dieu : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux. » Saint Paul ne l'a pas osé dire, lui qui, avant de mourir, avait été enlevé jusqu'au troisième ciel. Saint Jean non plus, lui qui, par le privilége particulier de l'amour que le Seigneur lui portait, s'était reposé dans la Cène sur sa poitrine;

car, après ces paroles du prophète : « J'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a enfanté dans le péché, » nul doute qu'il n'ait pu vivre en ce monde sans péché, puisqu'il y est venu avec le péché. C'est encore pour cela que le même prophète a dit : « Nul vivant ne peut se justifier en votre présence. » Et Salomon : « Il n'y a point d'homme juste sur la terre qui fasse le bien et ne pèche point. » Saint Jean dit aussi : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. » Et saint Jacques : « Nous offensons tous Dieu en plusieurs choses. »

Et, en effet, il est constant qu'en tous ceux qui sont nés dans la corruption de la chair, le prince de ce monde y trouve quelque chose qui lui appartient, soit dans leurs actions, soit dans leurs paroles, soit dans leurs pensées. Cependant il ne peut les ravir tous, ni avant, ni aussitôt après leur naissance; car Celui qui, sans aucune obligation résultant du péché, a payé la dette de la mort, a délivré ses élus de tous leurs péchés. Ainsi nos dettes ne donnent plus à notre ennemi de droits sur nous, depuis que le Médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme, a payé gratuitement ce qu'il ne devait en aucune manière. En souffrant pour nous la mort de la chair, à laquelle il n'était nullement soumis, il nous a délivrés de la mort à laquelle nous étions assujétis. Et c'est pour cela qu'il dit : « Le prince du monde vient, mais il n'y a rien en moi qui lui appartienne. »

Nous devrions tous les jours fondre en larmes en nous représentant combien cruel et terrible sera ce prince du monde, lorsqu'il viendra à notre mort pour chercher

en nous ses œuvres, lui qui a bien osé s'adresser à Dieu même mourant en cette chair, pour trouver en lui quelque chose qui lui appartînt, en lui qui n'avait rien de commun avec cet ange de ténèbres!

Que dirons-nous, misérables pécheurs, et que ferons-nous, nous qui avons commis des crimes innombrables? Que répondrons-nous à cet adversaire qui, sondant notre âme, y trouvera tant de choses de sa dépendance? Nous n'avons contre lui aucun refuge assuré, aucune autre solide espérance qu'en l'union sainte qui nous lie si étroitement à celui dans lequel ce prince du monde a cherché vainement quelque chose qui lui appartînt. C'est le seul entre les morts qui soit libre et indépendant. Nous ne serons véritablement délivrés de la servitude du péché qu'en nous unissant à celui qui est véritablement libre de toute corruption. Car il est constant, et nous ne pouvons le nier, et nous l'avouons sincèrement, que le prince du monde a une infinité de choses en nous qui lui appartiennent; et cependant il ne peut nous ravir au jour de la mort, car nous sommes devenus les membres de celui sur lequel il n'a aucun droit ni aucun empire.

Mais que nous sert d'être unis par la foi à notre Sauveur, si nous en sommes désunis par nos actions? Il le dit lui-même : « Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront point pour cela dans le royaume des cieux. » Il faut donc joindre les bonnes œuvres à la vraie foi; il faut effacer nos péchés par des larmes continuelles; il faut expier, par des actions de piété qui naissent de l'amour de Dieu et du prochain, toutes nos iniquités passées; il faut ne refuser jamais de faire à nos frères tout le bien que nous pouvons. Nous ne saurions jamais devenir les membres de notre Sauveur, si nous ne

nous attachons à lui, et si nous ne témoignons de la compassion pour les misères du prochain.

J'avais dessein, mes Frères, de ne pas entretenir longtemps votre charité; mais, comme parle l'Écriture, « les actions de l'homme ne sont pas en son pouvoir, » je n'ai pu retenir le cours des paroles que m'a inspirées le Fils de Dieu même dont nous parlons, lequel vit et règne avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit, pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

X• DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Mes Frères, vous savez qu'étant païens vous vous laissiez conduire devant des idoles muettes. Or, je vous déclare que nul homme, parlant par l'Esprit de Dieu, ne dit anathème à Jésus, et que personne ne peut dire : Jésus est le Seigneur, sinon par le Saint-Esprit. Il est vrai qu'il y a diversité dans les dons spirituels, mais il n'y a qu'un même Esprit. Il y a diversité de ministères, mais il n'y a qu'un même Seigneur. Il y a aussi diversité d'opérations, mais il n'y a qu'un même Dieu qui opère tout en tous. Or, les dons du Saint-Esprit, qui se manifestent au dehors, sont départis à chacun pour l'utilité de l'Eglise. L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler avec sagesse; l'autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science. Celui-ci reçoit la foi par le même Esprit ; celui-là reçoit du même Esprit la grâce de guérir les maladies. L'un obtient le don des miracles, l'autre le don des prophéties; celui-ci le discernement des esprits, celui-là le don de parler diverses langues, un dernier le don de les interpréter. Or, c'est un seul et même Esprit qui

opère toutes ces choses, distribuant à chacun ses dons, selon qu'il lui plaît. (I saint Paul aux Corinth., ch. XIII, v. 2-11.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Vous savez qu'étant païens, vous vous laissiez conduire devant des idoles muettes. » Voici la pensée de saint Paul. Lorsque autrefois quelqu'un, près d'une idole, était saisi de l'esprit impur, et parlait en devin de l'avenir, cet esprit impur se rendait maître de lui, le poussait et l'entraînait à son gré, sans que cet homme eût la conscience de ce qu'il disait. Car c'est le propre de ces devins d'avoir l'esprit troublé, de souffrir des agitations et des violences, d'être poussés, entraînés, transportés comme des furieux.

Mais bien différent était l'état d'un prophète inspiré de l'esprit de Dieu. Il avait toujours l'esprit sage, réglé, modeste, et, se possédant parfaitement, il savait ce qu'il disait et instruisait les autres. Ainsi, à cette seule marque, avant même l'accomplissement des choses prédites, on pouvait aisément discerner un devin d'un prophète.

Saint Paul, pour n'être point suspect dans ses paroles, prend pour témoins ceux mêmes qui le savaient par leur propre expérience. Vous me rendrez témoignage, dit-il, que je ne ments point en vous parlant de la sorte, et que je n'use point ici de médisance pour décrier les païens. Car vous vous souvenez vous-mêmes que, lorsque vous étiez païens, vous vous laissiez aller où l'on vous entraînait. Si néanmoins on pouvait suspecter le témoignage des Co-

rinthiens, à l'égard de leur conversion, il était facile de prouver la même vérité par les païens mêmes.

Platon dit formellement que les devins disent beaucoup de belles choses, mais sans rien entendre de ce qu'ils disent. Un de leurs poètes s'exprime de même. Lorsque quelqu'un, par ses sortiléges, a fait descendre le démon dans le corps d'un homme, celui-ci prédit l'avenir, tout hors de lui-même, furieux et transporté. Impuissant à maîtriser l'impétueuse violence du démon qui l'anime, il est prêt à perdre la vie. Alors le poète dit aux enchanteurs qui l'avaient mis en cet état : Laissez-le, déliez-le ; simple mortel, il ne peut soutenir davantage l'effort du roi et du dieu qui l'agite. Et cet homme s'écrie lui-même : Enlevez mes liens, ôtez toutes ces couronnes de fleurs, faites couler sur mes pieds une eau pure. Effacez ces caractères qui causent mes transports, afin que je revienne à moi.

On pourrait en citer cent exemples différents qui nous prouvent deux grandes vérités : l'assujétissement avec lequel les démons sont contraints d'obéir à ce qui leur est commandé, et la violence que souffrent ceux qui se sont une fois abandonnés à ces démons, puisqu'ils perdent l'esprit dans ces agitations.

Saint Paul combat ici ces extravagances, qu'il rejette avec horreur : « Vous savez qu'étant païens vous vous laissiez conduire devant des idoles muettes. » Mais que veut-il dire, en parlant « d'idoles muettes ? » C'est là que l'on entraînait ces devins. Mais si ces idoles étaient muettes, comment le démon s'en servait-il ? Pourquoi le démon y entraînait-il aussi les païens comme des captifs chargés de chaînes, sinon pour donner plus de vraisemblance à ses tromperies ? De peur que la pierre ne parût muette, il

prenait à tâche d'attacher les hommes à ces pierres, afin de faire croire que ce qui venait des hommes venait de ces pierres.

Parmi nous, dit saint Paul, il n'y a rien de semblable à ces folies. Ceux qui ont le don de prophétie en usent avec modestie, sagesse et bienséance. Tout le monde en pouvait être témoin; on comprenait ce que disaient ces prophètes, et rien ne leur ôtait leur liberté d'esprit. Ainsi ils pouvaient à leur gré parler ou se taire : ils ne se sentaient point sous l'empire d'une irrésistible nécessité ; ils étaient seulement honorés d'un don divin.

Ainsi Jonas résista et s'enfuit, Ezéchiel différa quelque temps, Jérémie s'excusa. Dieu ne soumettait pas ses serviteurs à un état forcé et inévitable; il employait les conseils, les exhortations, et au besoin les menaces; mais il n'obscurcissait point leur esprit de ténèbres. C'est le propre du démon de jeter le trouble et la fureur dans les esprits, tandis que le propre de Dieu est de les éclairer de sa lumière et de leur apprendre ce qu'ils doivent savoir, en le leur faisant comprendre.

Voilà la première différence entre les devins et les prophètes. L'autre est celle que saint Paul marque ensuite.

« Or, je vous déclare que nul homme, parlant par l'Esprit de Dieu, ne dit anathème à Jésus, et que personne ne peut dire: Jésus est le Seigneur, sinon par le Saint-Esprit. » Quand donc vous verrez un homme, dit saint Paul, ne prononcer jamais le nom de Jésus-Christ, ou quelqu'autre lui dire anathème, soyez sûrs que c'est un devin. Quand, au contraire, vous en verrez un qui mêle à toutes ses paroles le nom de Jésus-Christ, sachez que cet homme est inspiré de l'Esprit de Dieu.

Quoi donc ! aucun démon ne peut-il confesser la divinité de Jésus ? Les possédés ne s'écriaient-ils pas : « Nous vous connaissons, nous savons que vous êtes le Fils de Dieu ? » Ne disaient-ils pas de saint Paul : « Ces hommes sont les serviteurs du Très-Haut ? » Ils le disaient en effet, mais par la contrainte des supplices qu'ils avaient à souffrir. Sans cette nécessité forcée, ils ne le faisaient jamais.

On pourrait demander pourquoi, lorsque le démon parlait si avantageusement de saint Paul, ce saint apôtre néanmoins, imitant Jésus-Christ son maître, contraignait le démon à se taire ; car Jésus-Christ leur imposa silence, ne voulant point qu'ils lui rendissent témoignage. Mais quelle était la raison de ce silence, sinon que le démon, en donnant ces louanges à saint Paul, avait l'intention secrète de renverser l'ordre des choses, de s'attribuer l'autorité des apôtres, et de persuader aux hommes d'avoir foi en ses oracles. Pour empêcher un si grand mal, saint Paul ne veut pas qu'on les croie, lors même qu'ils disent la vérité ; et il leur ferme la bouche, afin que les fidèles refusent de prêter l'oreille à ces esprits pervers, lorsqu'ils voudraient leur inspirer leurs erreurs.

Après donc que saint Paul a donné ces deux moyens de distinguer les devins d'avec les prophètes, il commence à parler des miracles. Ce n'est point au hasard qu'il tombe sur cette matière. C'est pour étouffer les divisions survenues à ce sujet ; c'est pour apprendre à ceux qui avaient été moins favorisés sous ce rapport, à ne point s'en affliger, et à ceux qui avaient reçu la plénitude de ce don précieux, à ne s'en point enorgueillir. Il commence donc ainsi :

« Il est vrai qu'il y a diversité dans les dons spirituels,

mais il n'y a qu'un même Esprit.» Il console d'abord celui qui avait reçu de moindres dons et adoucit sa douleur. Car pourquoi vous affliger, lui dit-il, de ce que vous n'avez pas reçu de Dieu autant de grâces qu'un autre? Souvenez-vous que ces grâces sont des dons gratuits et non des faveurs méritées. Cette considération apaisera toutes vos peines.

Dans cette intention, il ne dit pas d'abord : Il y a diversité de miracles et de prophéties, mais : « Il y a diversité de faveurs,» afin que ce nom de « dons » et de grâces arrête les esprits, et leur persuade, au lieu de s'affliger de ces moindres dons reçus, d'en rendre, au contraire, grâces à Dieu.

De plus, considérez encore ceci : bien que dans la distribution de ces dons, la moindre part que vous en avez eue semble vous mettre au-dessous de ceux qui ont été plus favorisés, tout devient égal néanmoins, puisque vous avez tous puisé ces dons à la même source que les autres. Vous avez reçu le même honneur. Vous ne pouvez dire que les autres ont été comblés de ces dons par l'Esprit de Dieu, et que pour vous, c'est d'un ange que vous les avez reçus. Car c'est le même Esprit qui donne à l'un et à l'autre. Aussi saint Paul dit-il : « Il n'y a qu'un même Esprit. » Donc s'il y a quelque différence entre les dons, il n'y en a point dans leur auteur. Tous sont puisés à la même source.

« Il y a diversité de ministères, mais il n'y a qu'un même Seigneur. » Saint Paul, pour consoler davantage les fidèles, cite le Père et le Fils. Il donne encore un autre nom à ces faveurs, afin d'y trouver un nouveau motif de consolation pour les chrétiens. « Il y a, dit-il, diversité de ministères, mais il n'y a qu'un même Seigneur. » On

pouvait peut-être, à ce nom de faveurs, concevoir quelque tristesse d'y avoir moins de part que les autres. Mais celui de « ministère » donne une autre idée, puisqu'il ne représente à l'esprit que peines et travaux. De quoi vous affligez-vous donc, si Dieu vous épargne pour obliger un autre à plus travailler que vous?

« Il y a aussi diversité d'opérations, mais il n'y a qu'un même Dieu qui opère tout en tous. Or, les dons du Saint-Esprit, qui se manifestent au dehors, sont départis à chacun pour l'utilité de l'Eglise. » Ces noms de *dons*, de *ministère*, d'*opération*, ne sont qu'une même chose. « Remplissez votre ministère, » dit saint Paul à son disciple. Et ailleurs il dit de lui-même : « J'honorerai mon ministère. » Il dit dans son épître à Timothée : « Je vous avertis de réveiller avec soin la grâce qui est en vous. » Ailleurs encore, en écrivant aux Galates : « Celui qui a opéré et agi efficacement dans Pierre, pour le rendre apôtre des circoncis, a aussi opéré et agi efficacement en moi, pour me rendre apôtre des Gentils. »

Ainsi saint Paul ne met aucune différence dans les dons du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Non qu'il confonde les personnes : loin de nous cette pensée ! mais il montre l'unité d'essence et l'égalité d'honneur. Lorsque le Saint-Esprit fait quelque don spirituel, dit ce saint apôtre, c'est Dieu qui opère et qui agit, et c'est le Fils qui l'établit et qui l'ordonne. Si quelqu'une de ces grâces eût été moindre que l'autre, saint Paul n'eût point parlé de cette sorte, et n'eût pas pris cette voie pour consoler ceux qui s'affligeaient d'avoir été moins favorisés.

Il les console encore par une autre considération. Quoique les dons qu'ils ont reçus soient moindres, Dieu garde néanmoins une juste mesure en les leur donnant.

Car après leur avoir assuré, pour soulager leur peine, que c'était le même Esprit, le même Seigneur et le même Dieu, il ajoute : « Or, les dons du Saint-Esprit, qui se manifestent en dehors, sont départis à chacun pour l'utilité de l'Eglise. »

On pouvait dire: Peu m'importe que ce soit le même Esprit, ou le même Seigneur, ou le même Dieu qui donne ces faveurs, puisque j'y ai la moindre part. Saint Paul, pour réprimer cette pensée, montre l'utilité de cet arrangement. Il donne le nom de *manifestation de l'Esprit* à ces miracles; car pour moi, qui suis fidèle, je connais clairement qu'un homme a l'Esprit de Dieu, lorsqu'il a été baptisé; mais un infidèle ne le reconnaît point à cette marque : il lui faut des signes extérieurs et des miracles.

Et c'est encore ici un grand motif de consolation. Car, malgré la différence des dons, on ne laisse pas d'être également reconnu par une manifestation qui est semblable et la même en tous. Quelle que soit la part, grande ou petite, que vous ayez à ces dons, elle suffit pour faire voir que vous avez reçu le Saint-Esprit. Si vous n'avez que ce seul désir, vous devez être satisfait.

Puisque, donc, c'est le même Dieu qui fait ces dons, puisque ces grâces sont toutes gratuites, puisqu'elles suffisent pour faire voir que vous avez l'Esprit de Dieu, puisqu'il vous est utile à vous-même de n'y avoir pas une part plus considérable, pourquoi vous affligez-vous comme si Dieu vous avait méprisé? S'il agit de cette sorte à votre égard, ce n'est pas pour vous déshonorer ou pour vous rabaisser au-dessous des autres; c'est seulement pour vous épargner, et pour vous procurer de grands avantages, puisque non-seulement il serait fort inutile.

mais même très dangereux, pour une personne faible, d'avoir de plus grandes grâces qu'il n'en pourrait soutenir. Ce serait là un juste sujet de douleur.

« L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler avec sagesse; l'autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science. Celui-ci reçoit la foi par le même Esprit; celui-là reçoit du même Esprit la grâce de guérir les maladies. » Saint Paul marque partout que ces dons viennent du Saint-Esprit, parce qu'il n'ignorait pas quelle consolation cette pensée devait causer.

« L'un obtient le don des miracles, l'autre le don des prophéties; celui-ci le discernement des esprits, celui-là le don de parler diverses langues, un dernier le don de les interpréter. » Comme les Corinthiens s'enorgueillissaient beaucoup de cette faveur, saint Paul ne la met qu'au dernier rang.

« Or c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun ses dons, selon qu'il lui plaît. » Il leur présente toujours le même motif de consolation. Tous recueillent les fruits de la même racine, participent au même trésor, puisent à la même source. C'est par cette considération qu'il égale les inégalités et qu'il rend la force aux faibles.

Mais qu'est-ce que le « don de parler avec sagesse? » C'est celui qu'avaient reçu saint Paul lui-même, et l'évangéliste saint Jean, qui fut appelé « enfant du tonnerre.» Qu'est-ce que le don de parler avec science? C'est celui qu'avaient recu quelques fidèles qui, doués, il est vrai, de la science pour eux-mêmes, ne pouvaient instruire les autres, et avaient peine à exprimer facilement au dehors ce qu'ils comprenaient intérieurement.

« Celui-ci reçoit le don de la foi. » Saint Paul n'entend

point la foi qui regarde les dogmes, mais celle qui regarde les miracles, celle dont Jésus-Christ dit : « Si vous avez la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Retire-toi de là, et elle se retirera. » C'est elle que demandaient aussi les apôtres : « Seigneur, augmentez en nous la foi. » Car c'est cette foi qui est la mère des miracles.

La grâce de guérir les maladies n'est pas la même que celle de la foi. Celui qui avait reçu ce don se contentait de rendre la santé aux malades, au lieu que celui qui avait le don de miracles usait de punitions. Parfois il n'y a pas moins de puissance surnaturelle à châtier qu'à guérir. C'est ainsi que saint Paul aveugla un impie et que saint Pierre fit mourir deux avares.

« Un autre le don de prophétie, un autre le discernement des esprits. » En quoi consiste le discernement des esprits? C'est à reconnaître ceux qui agissent véritablement sous l'inspiration du Saint-Esprit d'avec les imposteurs. Saint Paul disait en ce sens aux Thessaloniciens : « Ne méprisez pas les prophéties; éprouvez tout, et retenez ce qui est bon. » Car il y avait alors beaucoup de faux prophètes; le démon se soulevait avec force contre la vérité et s'efforçait d'établir le mensonge.

« Celui-ci a reçu le don de parler diverses langues, celui-là le don de les interpréter. » Le premier, tout en sachant ce qu'il disait, ne le pouvait expliquer. L'autre possédait ces deux dons, ou du moins le dernier. Le don des langues paraissait le plus éclatant, parce que les apôtres l'avaient reçu tout d'abord, et que plusieurs Corinthiens en avaient été doués. Quant au don de les interpréter, il jouissait d'une considération moins grande. Aussi saint Paul lui assigne-t-il le second rang. Car le

don de parler tenait la première place; les autres, tels que la prophétie, la guérison des malades, le don d'interprétation, ne viennent qu'après le don de la parole.

Aussi n'est-il rien qu'on puisse comparer à la prédication. Saint Paul, écrivant à Timothée, lui dit : « Les prêtres qui gouvernent bien sont doublement dignes d'être honorés, surtout ceux qui travaillent à la prédication de la parole et à l'instruction des peuples. » Il dit encore dans la même épître : « Appliquez-vous à la lecture, à l'exhortation et à l'enseignement. Ne négligez pas la grâce qui est en vous. » Ce qui fait voir qu'il donne aussi le nom de grâce à la prédication. Il reproduit encore les motifs de consolation qu'il avait déjà donnés.

« Or c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun ses dons selon qu'il lui plaît. » Les paroles non-seulement consolent, mais même ferment la bouche à ceux qui oseraient murmurer contre Dieu. Saint Paul devait retenir ainsi les esprits dans une humble crainte. « Qui êtes-vous, dit-il dans son épître aux Romains, pour vouloir disputer contre Dieu? » Il arrête encore les murmurateurs en disant : « Dieu divise et distribue ses dons à chacun selon qu'il lui plaît. »

Il montre que ce qui appartient au Père appartient de même au Saint-Esprit : « C'est Dieu qui opère tout en tous, » dit-il auparavant; et ici : « C'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses. » Mais, dira quelque hérétique, c'est Dieu qui opère dans le Saint-Esprit. Pourquoi feindre et imaginer ce que l'Ecriture ne dit pas? Quand elle dit de Dieu « qu'il opère tout en tous, » elle ne parle que des hommes; elle n'a garde avec les hommes de comprendre le Saint-Esprit.

Tout insensé que vous soyez, vous ne sauriez soutenir une si extravagante opinion. En disant que Dieu agit par le Saint-Esprit, il ne faut pas croire que ce mot de *par* marque dans le Saint-Esprit quelque diminution. Le Saint-Esprit opère en agissant, et non en recevant une impulsion qui le ferait agir. Il opère et agit comme il veut, et non comme on veut qu'il agisse. Comme le Fils dit du Père : « Il ressuscite les morts et leur donne la vie, » il dit aussi de lui-même « qu'il donne la vie à qui il veut. » Il affirme, en outre, que le Saint-Esprit fait toutes ces choses avec une souveraine puissance, et que rien ne résiste à sa volonté. « L'Esprit souffle où il lui plaît. » Quoique ces paroles puissent s'entendre du vent, elles peuvent néanmoins confirmer ce que nous avons dit de la toute-puissance du Saint-Esprit, aussi bien que celles de saint Paul : « Il opère toutes choses selon qu'il lui plaît. »

Voici qui montre encore que le Saint-Esprit ne reçoit pas d'impulsion, mais qu'il opère et agit lui-même : « Qui peut savoir ce qui est dans l'homme, dit saint Paul, sinon l'esprit de l'homme? Ainsi personne ne connaît ce qui est en Dieu, sinon l'Esprit de Dieu. » Il est clair que l'esprit de l'homme, pour savoir ce qui se passe en lui-même, n'a besoin d'aucune opération étrangère; de même le Saint-Esprit n'a besoin de l'opération de personne pour connaître ce qui est en Dieu. Il connaît les secrets de Dieu comme l'esprit de l'homme connaît les siens propres.

Si donc l'esprit de l'homme n'a besoin d'aucune intervention pour se connaître, encore moins l'Esprit de Dieu, qui connaît la profondeur des mystères divins; il est évident que, pour donner ses dons aux apôtres, il n'a eu besoin de l'opération de personne.

J'ajouterai que si le Saint-Esprit était moindre que le

Père et le Fils, s'il était d'une substance différente, la consolation que saint Paul donne ici aux faibles eût été inutile, et rien ne leur aurait servi d'entendre dire que « c'était un seul et même Esprit qui donnait toutes ces grâces. » Quand on a reçu un don du roi, on est surtout joyeux de ce qu'il vient du roi; mais quand ce n'est que d'un serviteur, on s'offense du don qu'il veut faire.

Cette considération de saint Paul nous marque donc que le Saint-Esprit n'est point d'une nature servile, mais d'une condition vraiment royale. Ainsi c'est avec raison qu'il réitère encore ici les consolations précédentes, en disant que c'est le même esprit qui fait tous ces dons; que « c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant comme il lui plaît ses dons à chacun. »

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole pour quelques-uns qui, présumant de leur propre justice, mettaient leur confiance en eux-mêmes et méprisaient les autres : Deux hommes montaient au temple pour prier; l'un était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même tel que ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, au contraire, se

tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Je vous déclare que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. (Saint Luc, ch. XVIII, v. 9-14.)

DISCOURS DE SAINT AUGUSTIN.

La foi, mes Frères, ne se trouve que dans les humbles et non dans les orgueilleux. C'est ce que nous voyons par ces paroles de notre Evangile : « Comme il y en avait qui se croyaient justes et méprisaient les autres, Jésus leur proposa cette parabole : Deux hommes entrèrent dans le temple pour prier; l'un était un pharisien et l'autre un publicain. Le pharisien disait à Dieu : Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes. » Il aurait pu se contenter de dire : Comme beaucoup d'autres hommes; car, oser dire : Comme le reste des hommes, c'était les comprendre tous à l'exception de lui seul; c'était proprement dire : Il n'y a que moi de juste, tous les autres ne sont que des pécheurs.

« Je vous rends grâces, disait-il à Dieu, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont injustes, ravisseurs du bien d'autrui et adultères. » Le publicain, qu'il voyait près de lui, lui était une belle occasion de s'élever encore davantage; aussi ne la manque-t-il point. Après avoir dit qu'il n'était pas comme le reste des hommes, qui n'étaient tous que des méchants, il ajoute : « Ni comme ce publicain. » C'était bien dire : Je suis seul juste; et ce publicain est compris dans ce reste des

hommes qui ne renferme que des pécheurs. Si je ne suis pas tel que ce publicain, je le dois à ma justice, qui, me tenant exempt de tout péché, fait la différence entre moi et lui.

« Je jeûne deux fois la semaine, ajoutait-il, et je donne la dîme de tout ce que je possède. » Cherchez dans tout ce discours ce qu'il demande à Dieu, vous ne sauriez l'y trouver. Cependant c'était pour prier qu'il était entré dans le temple, et au lieu de prier Dieu, il ne fait que se louer lui-même et insulter à celui qui priait.

Le publicain, au contraire, se tenait loin du lieu où l'autre s'était avancé, mais il était près du Seigneur; sa conscience l'empêchait d'avancer, mais sa piété l'approchait de Dieu. Aussi, quelque éloigné qu'il se tînt, le Seigneur le voyait de tout près; car le Seigneur est élevé, mais il ne laisse pas de regarder ce qui est humble; au contraire, il ne voit que comme de loin ceux qui s'élèvent, à l'exemple de ce pharisien; il les voit, il les connaît, mais ce n'est point pour leur pardonner.

Une autre preuve de l'humilité du publicain, c'est que, non-seulement il se tenait à l'écart, mais qu'il n'osait pas même lever les yeux vers le ciel. Or, c'était le meilleur moyen de se faire regarder du ciel. Sa conscience lui tenait les yeux baissés, mais son espérance le relevait. Il ne s'en tenait pas même là; il frappait sa poitrine et disait à Dieu : « Seigneur, je ne suis qu'un pécheur, ayez pitié de moi. » Et c'est ainsi que, confessant son iniquité et s'en punissant lui-même, il forçait Dieu, pour ainsi dire, à lui en accorder le pardon.

Voilà quel était celui qui priait, et vous ne devez pas vous étonner que Dieu lui pardonne des péchés qu'il confesse si humblement.

Ces deux hommes sont comme deux parties devant le juge. Vous venez de voir ce que chacun dit de son côté; vous avez entendu les accusations et les insultes du superbe pharisien, et l'humble aveu du publicain. Ecoutez maintenant la sentence que le juge prononce sur l'un et sur l'autre : « En vérité, je vous le dis, » c'est Jésus-Christ qui parle, c'est la vérité éternelle, c'est Dieu même, c'est le souverain juge; « le publicain sortit justifié du temple, et non pas le pharisien. » Mais, Seigneur, voudriez-vous bien nous apprendre la raison de cette différence? Je vois que le publicain sort justifié du temple, et non le pharisien. Dites-nous donc pourquoi l'un et non pas l'autre. — Le voulez-vous savoir? — « C'est que quiconque s'élève sera humilié, et que quiconque s'humilie sera élevé. » Vous venez d'entendre la sentence; gardez-vous donc de ce qui causa le malheur du pharisien; en un mot, gardez-vous de l'orgueil.

Qu'ils paraissent maintenant ces hommes qui, présumant de leurs propres forces, tiennent un langage impie et nous disent : C'est Dieu qui m'a fait homme, mais c'est moi qui me suis fait juste. Mettons-leur devant les yeux ce qui se passe dans le temple, entre ces deux hommes et ce que Jésus-Christ prononce sur l'un et sur l'autre. O malheureux! n'êtes-vous pas plus méchants et plus détestables que le pharisien? Car, s'il était assez orgueilleux pour se dire juste, au moins rendait-il grâces à Dieu de l'avoir fait tel. « Je vous rends grâces, disait-il à Dieu, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes. » Cependant Jésus-Christ le reprend comme un orgueilleux, et le condamne non pour avoir rendu grâces à Dieu, mais pour ne lui avoir rien demandé, comme s'il n'y eût eu rien à ajouter à sa justice prétendue; car il ne dit rien,

sinon : « Je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes. »

Vous voilà donc justes, vous voilà remplis, vous voilà dans l'abondance de tous les biens spirituels, vous n'avez plus rien à demander. Quoi! la vie humaine, qui n'est qu'une tentation pour les autres hommes, n'en est donc point une pour vous? Il n'y a donc rien en vous qui vous oblige de dire à Dieu : « Pardonnez-nous nos offenses? » Que devons-nous dire de ceux qui s'élèvent avec impiété contre la grâce, si celui qui s'élève, mais qui cependant rend grâces à Dieu de ce qu'il croit avoir de bon, est si vivement repris et condamné?

Après le procès entre le pharisien et le publicain, décidé par la sentence du souverain juge, voici des enfants qui s'avancent, ou plutôt on les apporte et on les présente à Jésus-Christ, afin qu'il veuille bien les toucher de ses mains sacrées.

Sont-ils sains et saufs, ces enfants? Pour en juger, observons à qui on les présente; je vois que c'est au Sauveur. Ils ont donc besoin qu'il les sauve, lui qui n'est venu que pour chercher et pour sauver ce qui était perdu? Mais comment ces enfants étaient-ils perdus? A ne regarder que ce qui vient d'eux personnellement, je trouve qu'ils sont innocents; je cherche donc par où ils sont coupables; je le demande à l'Apôtre, et il me dit : « Le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché, et elle a ainsi passé dans tous par celui en qui tous ont péché. » Que les enfants mêmes viennent donc à celui qui est l'auteur de la vie; qu'ils y viennent et qu'on obéisse à la voix du Sauveur divin qui a dit : Laissez venir à moi les petits enfants. Tout enfants qu'ils sont, ils sont malades : qu'on les laisse

venir au médecin; ils sont dans l'esclavage du péché : qu'on les laisse venir au rédempteur, que personne ne les en empêche. Ce sont des branches qui n'ont encore produit aucun mauvais fruit, mais elles sont infectées dans la racine d'où elles sortent. Que le Seigneur répande donc sa bénédiction sur les petits comme sur les grands; que le médecin mette également la main sur les uns et sur les autres.

Ainsi, je recommande aux adultes les intérêts des enfants. Ils ne peuvent parler : c'est à nous à parler pour eux; ils pleurent : c'est à nous à prier pour eux. Soyez donc leurs tuteurs, vous qui êtes d'un âge plus avancé; prenez soin de leurs affaires, puisqu'ils sont incapables de le faire par eux-mêmes. La chute est commune, il faut que la réparation le soit aussi; et puisque nous sommes perdus tous ensemble, faisons en sorte que nous nous retrouvions tous ensemble en Jésus-Christ. Il y a moins de démérites de la part des enfants que de la nôtre, mais nous avons tous besoin de la même grâce. Il n'y a de mal en eux que ce qu'ils ont tiré de la source primitive de tout mal. Que ceux qui ont beaucoup ajouté à ce mal qu'ils ont tiré de la même source n'excluent donc pas les enfants de la source du salut. Ceux qui sont plus avancés en âge ont aussi plus d'iniquité; mais la grâce de Dieu efface également et ce que vous tenez d'Adam et ce que vous y avez ajouté; « car, où le péché avait abondé, la grâce a surabondé. »

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« En ce temps-là, Jésus dit cette parabole pour quel-

ques-uns qui, présumant de leur propre justice, mettaient leur confiance en eux-mêmes, et méprisaient les autres. »

Le Seigneur venait d'enseigner dans une parabole qu'il faut toujours prier et ne jamais se lasser; il avait terminé en disant que le juge suprême, au jour de son avénement, trouverait bien peu de foi sur la terre. Maintenant, pour empêcher les hommes de se glorifier d'une vaine connaissance ou d'une stérile confession de la foi, il leur propose cette autre parabole, afin de leur montrer que ce n'est point d'après les paroles, mais d'après les œuvres que Dieu jugera notre foi. Or, parmi les bonnes œuvres, l'humilité est celle qui lui plaît davantage. Aussi, plus haut, après avoir comparé la foi à un petit grain de senevé, il ajoute : « Lorsque vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » Or, les orgueilleux qui, loin de remplir tous les préceptes divins, n'en observent qu'une très faible partie, conçoivent bientôt une haute opinion de leur propre justice, en même temps qu'ils méprisent les faibles. Aussi leur foi est vaine, et leur prière n'est pas exaucée.

« Deux hommes montaient au temple pour prier : l'un était pharisien et l'autre publicain. » Le publicain, dont la prière est si humble, est un des membres de cette veuve, c'est-à-dire de l'Eglise, dont venait de parler notre Seigneur. Aussi avait-il dit : « Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus qui crient vers lui ? » Le pharisien, au contraire, qui exalte ses mérites, a encouru la terrible sentence que venait de prononcer Jésus-Christ : « Mais pensez-vous que le Fils de l'homme, lorsqu'il viendra juger le monde, trouve de la foi sur la terre ? »

Le Pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de « ce que je ne

suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même tel que ce publicain. » On peut se montrer orgueilleux de quatre manières différentes : soit en s'attribuant à soi-même les qualités que l'on possède ; soit, tout en reconnaissant qu'elles viennent de Dieu, en s'imaginant qu'elles nous ont été données pour récompense de notre mérite ; soit en se glorifiant de vertus qu'on n'a pas ; soit enfin en méprisant les autres et en désirant tout particulièrement paraître orné de qualités qu'on ne possède point. Or, ce pharisien est sorti du temple sans être justifié, parce qu'il était attaqué de cette maladie de l'orgueil, et que, s'attribuant exclusivement à lui-même le mérite des bonnes œuvres, il mettait sa prière bien au-dessus de celle du publicain.

« Je jeûne deux fois par semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède. » Le prophète Ezéchiel dit, en parlant des animaux qui lui ont été montrés dans le ciel : « Et tout le corps des quatre animaux était parsemé d'yeux tout autour. » Le corps de ces quatre animaux est désigné comme parsemé d'yeux, parce que les actions des saints sont toujours dirigées par la plus grande circonspection : ils accomplissent le bien avec une prévoyance empressée, ils évitent le mal avec un soin vigilant. Quant à nous, souvent il nous arrive, si nous nous appliquons sérieusement à certaines choses, d'en négliger quelques autres, et alors nous n'avons certainement plus l'œil sur ce que nous négligeons. Ainsi le pharisien était très clairvoyant pour faire parade de son abstinence, pour glorifier sa miséricorde, et pour rendre grâces à Dieu ; mais pour la pratique de l'humilité, il était aveugle. Et que sert à une ville d'être fortifiée avec soin de toutes parts contre les attaques de l'ennemi, excepté d'un seul côté, si par ce

seul endroit l'ennemi peut trouver accès dans la ville ?

« Le publicain, au contraire, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Je vous déclare que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre. » Quel espoir de pardon pour ceux qui sont pénétrés d'un sincère repentir, en voyant le publicain, qui reconnaît, avoue et déplore toute l'iniquité de sa conduite, sortir justifié du temple où il était entré couvert de fautes. Le pharisien, dans un sens figuré, représente le peuple juif qui se glorifie de son mérite à remplir toutes les observances de la loi; le publicain désigne le peuple gentil, qui, placé loin de Dieu, fait l'aveu de ses crimes. Le premier se retire humilié, à cause de son orgueil; l'autre mérite par ses larmes d'approcher de Dieu et d'être élevé à la connaissance de sa foi.

« Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » Cette maxime peut s'appliquer également aux deux peuples dont nous venons de parler, et à tous les orgueilleux comme à tous les humbles. Salomon a dit à ce sujet : « Le cœur s'élève avant d'être abaissé, et l'humilité précède la gloire. » C'est pourquoi nous pouvons, d'après les paroles orgueilleuses qui ont amené l'humiliation du pharisien, voir en quoi consiste l'humilité qui nous élèvera, si nous la pratiquons. Comme ce pharisien a été conduit à sa perte par la considération des crimes des autres, et par l'ostentation de son mérite personnel, de même nous devons arriver à la gloire, en nous humiliant à la vue de nos imperfections et des vertus de ceux qui valent mieux que nous. Que chacun de nous répète dans une humble prière : « Seigneur tout puissant, je vous supplie d'avoir pitié de moi, car je ne suis pas

comme vos nombreux serviteurs, qui sont sublimes dans leur mépris du monde, glorieux par le mérite de leur justice et par l'honneur de leur chasteté angélique ; ni même comme beaucoup d'entre eux qui, après de grands crimes, ont mérité par leur repentir la faveur de votre amour. Et si, par le secours de votre grâce, j'arrive à faire quelque bien, j'ignore dans quelle fin je le fais et de quel œil vous le verrez un jour. »

XIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Je crois maintenant, mes Frères, devoir vous faire souvenir de l'Evangile que je vous ai prêché, que vous avez reçu, dans la foi duquel vous persévérez, et par lequel vous serez sauvés, pourvu que vous le conserviez tel que je vous l'ai annoncé, puisque autrement ce serait en vain que vous auriez embrassé la foi. Car premièrement je vous ai enseigné et comme laissé en dépôt ce que j'avais moi-même reçu, savoir, que Jésus-Christ est mort pour nos péchés, comme les Ecritures l'avaient prédit; qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, conformément aux mêmes Ecritures; qu'il s'est fait voir à Céphas, puis aux douze apôtres; qu'ensuite il s'est manifesté à plus de cinq cents frères réunis, dont plusieurs vivent encore et dont quelques-uns dorment du sommeil de la mort. De plus, il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres; et enfin, après tous les autres, il s'est montré aussi à moi, qui suis le plus imparfait de tous. Car je suis le dernier des apôtres, et je ne suis pas digne d'être appelé

apôtre, car j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. Mais c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a pas été stérile en moi. (I saint Paul aux Corinth., ch. xv, v. 1-10.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Mes Frères, je vous ai annoncé l'Evangile, que vous avez reçu, et dans lequel vous demeurez fermes. »

Après avoir parlé des dons spirituels, saint Paul passe au plus important de tous, à celui de la résurrection. Grande était sur ce point la faiblesse des Corinthiens. Ils ressemblaient à ces malades dont la fièvre a gagné les parties nobles, et qui sont tout-à-fait incurables, si l'on ne s'applique avec beaucoup de soin à les guérir. C'est ce que faisait saint Paul. Il cherchait à empêcher leurs erreurs et la corruption de leur esprit de pénétrer jusque dans les parties les plus essentielles de la religion et dans les maximes capitales de la foi chrétienne.

Il ne s'agissait plus de donner quelque règlement de vie, d'attaquer l'avarice, ou de retrancher un fornicateur de la société des fidèles; il s'agissait du principe et de la source de tous les biens. Aussi, comme toute notre espérance est dans la résurrection, ne faut-il pas s'étonner des efforts désespérés du démon pour combattre ce dogme.

Quelquefois il persuadait aux hommes qu'il n'y aurait pas de résurrection; d'autres fois il voulait établir qu'elle était déjà arrivée. Saint Paul, écrivant à Timothée, qualifie cette erreur du nom de *gangrène*, et flétrit ceux qui la répandaient : « Ce sont, dit-il, Hyménée et Philète, qui,

s'étant égarés dans la vérité, soutiennent que la résurrection est déjà faite, et ruinent la foi de quelques personnes. »

Parfois le démon niait la résurrection du corps, et prétendait qu'elle n'était autre chose que la purification de l'âme. Et le but que se proposait cet esprit de malice, en répandant ces erreurs, n'était pas seulement de ruiner le dogme de la résurrection, mais encore de persuader que toute notre religion n'était qu'une fable. Car s'il avait pu établir dans l'esprit des hommes qu'il n'y avait point de résurrection, il eût fait croire peu à peu que Jésus-Christ n'était pas ressuscité. Et poussant sa malice de plus en plus, il aurait démontré que Jésus-Christ n'était point venu au monde et n'avait point opéré tous les miracles qu'il a faits. Tant sont pernicieuses l'adresse et la malignité de cet esprit de mensonge !

Il ne prouve pas directement ce qu'il s'efforce de persuader, de peur qu'on ne découvre d'abord tous ses artifices. Il se couvre d'un masque trompeur, il use de détours. C'est ainsi qu'un ennemi, au siége d'une place, tout en déployant d'un côté toutes ses forces pour la battre, ne laisse pas de l'autre de la miner sourdement pour ruiner ses murs, afin que cette place ne puisse lui résister et que le succès couronne son entreprise.

Aussi cet apôtre admirable, et à qui l'on peut donner avec tant de justice le nom de *grand*, pénétrant parfaitement toutes les ruses du démon, ajoutait-il : « Nous n'ignorons pas quelles sont ses pensées. » Il découvre toutes ses ruses, fait voir tous ses artifices, met au grand jour le but secret de toutes ses manœuvres. Qui n'admirera la sagesse de saint Paul ? Après avoir rassuré les chrétiens, il attaque les infidèles. Il fortifie la foi des premiers, sans

avoir recours aux raisons, mais en leur rappelant leurs œuvres et leurs croyances. Rien n'était si puissant pour les faire rougir de leurs faiblesses. S'ils rejetaient le dogme de la résurrection, ce n'était plus à saint Paul, mais à eux-mêmes qu'ils refuseraient de croire. Ainsi, c'était les accuser d'être prévaricateurs, et d'avoir renoncé à ce qu'ils avaient une fois cru.

Il commence donc, sur ce sujet, par leur montrer qu'il n'a besoin d'autres témoins que d'eux-mêmes, afin de leur prouver la vérité de ses paroles.

« Je vous rappelle, mes Frères, l'Evangile que je vous ai annoncé. » Saint Paul entre en matière avec beaucoup de douceur; il montre qu'il ne leur dit rien de nouveau. Car en disant : *Je vous rappelle,* il leur fait voir qu'ils savaient déjà ce qu'il leur dit, mais que l'ayant oublié, il veut le rappeler à leur mémoire. Ce mot de *frères* même, dont il se sert, prouve presque seul ce qu'il annonce. Car c'est ce que Jésus-Christ a fait pour notre salut qui nous rend frères. Ainsi ce mot adoucit d'abord leurs esprits, et leur promet une infinité de biens.

C'est ce que confirme encore le nom d'*Evangile,* puisque le sommaire de l'Evangile sont l'incarnation, la mort sur la croix et la résurrection de Jésus-Christ. C'est ce que l'ange Gabriel annonça à la sainte Vierge, et que les prophètes ont annoncé à toute la terre.

« Que je vous ai prêché, que vous avez reçu, dans la foi duquel vous persévérez, et par lequel vous serez sauvés, pourvu que vous le conserviez tel que je vous l'ai annoncé, puisqu'autrement ce serait en vain que vous auriez embrassé la foi. » Saint Paul prend les Corinthiens mêmes pour témoins de ce qu'il a dit. Il ne leur dit pas qu'ils ont entendu l'Evangile, mais qu'*ils l'ont reçu.* Il leur

redemande en quelque sorte ce dépôt. Il leur marque que ce n'était pas seulement la parole, mais encore les signes et les miracles qui le leur avaient fait recevoir, afin que cette considération les portât à y demeurer plus fermement attachés.

Après leur avoir parlé du temps passé, il leur rappelle encore le temps présent : « Dans la foi duquel vous persévérez. » Il les prévient de manière que, quand même ils voudraient nier ce qu'il va leur dire, ils ne le pourraient pas faire. Mais comment saint Paul dit-il qu'ils persévèrent dans la foi, lorsqu'ils étaient au contraire chancelants et près de tomber? Il dissimule ce qu'il sait sur ce sujet, afin de leur être plus utile.

Il agit de même en écrivant aux Galates; mais ne pouvant laisser supposer qu'il ignorât leur relâchement, il prend un autre tour. « J'ai confiance en Dieu pour vous tous, leur dit-il, que vous n'aurez point d'autres sentiments. Il ne dit pas qu'ils n'avaient point eu d'autres sentiments, leur péché était manifeste, nul doute n'était permis à ce sujet; mais il espère tout pour l'avenir. Et quoique son espoir fût incertain, il ne laisse pas d'en parler comme d'une chose très sûre, pour gagner leurs cœurs.

Il marque aux Corinthiens le fruit de sa prédication lorsqu'il dit : « Par lequel vous serez sauvés. » Vous n'avez rien à apprendre de nouveau, leur dit-il; vous n'avez qu'à vous souvenir de ce qu'on vous a déjà dit. Ce qui était très efficace pour les empêcher de se soulever avec arrogance. Ces mots : « Que je vous ai prêché, » marquent ce qu'il leur avait dit touchant la résurrection. Car, je ne crois pas, leur dit-il, qu'il y en ait un seul parmi vous qui ait la témérité de la nier; mais si vous souhaitez seulement plus d'éclaircissements sur

ce sujet, je vais vous les donner, convaincu de votre ferme attachement au dogme de la résurrection.

Pour empêcher que ce témoignage qu'il leur rend, d'être toujours restés fermes dans l'Évangile, ne les rendît lâches et paresseux, il ajoute : « Puisqu'autrement ce serait en vain que vous auriez embrassé la foi. » Il veut leur faire voir que leur foi avait reçu une blessure mortelle, puisqu'il s'agissait, non de quelque point peu important, mais de ce qu'il y avait de plus capital dans notre croyance. Il n'insiste pas ici sur ce point, mais bientôt il va s'écrier avec véhémence : « Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, c'est donc en vain que nous prêchons, c'est en vain que vous croyez. » Vous êtes encore dans votre péché. Il ne parle pas avec tant de force dès le commencement; il avance doucement et par degrés.

« Car premièrement je vous ai enseigné et comme laissé en dépôt ce que j'avais moi-même reçu. » Remarquons qu'il ne leur dit pas : Je vous ai dit, je vous ai enseigné; mais : « Je vous ai laissé en dépôt ce que j'avais moi-même reçu. » Il prouve ainsi deux choses : la première, qu'il ne faut rien dire de soi-même dans l'Église; l'autre, que c'étaient les œuvres et non de simples paroles qui avaient affermi les Corinthiens dans la foi. Il donne donc de l'autorité à ses paroles, et il fait remonter tout à Jésus-Christ en montrant qu'il n'y avait rien d'humain dans notre religion.

« Premièrement je vous ai enseigné. » Ce n'est point d'aujourd'hui que je vous annonce l'Evangile. Le temps rend témoignage à la vérité que je vous prêche. Il vous serait honteux de changer, après l'avoir crue depuis si longtemps. Comme cette vérité était nécessaire et fondamentale au salut, je vous l'ai enseignée aussitôt

que je vous ai instruits de la foi. — Quelle est donc cette vérité?

« Savoir, que Jésus-Christ est mort pour nos péchés. » Saint Paul, voulant prouver la résurrection des corps, prend la chose de loin. Il va au fondement qu'il fallait poser d'abord, avant de parler de la résurrection. Il ne dit pas simplement que « Jésus-Christ est mort, » ce qui aurait pu suffire; il ajoute « qu'il est mort pour nos péchés.»

Voyons ce que disent les manichéens, qui, ennemis de la vérité, combattent leur propre salut. Par le mot de *mort*, saint Paul, disent-ils, signifie que nous avons été dans le péché, et par celui de *résurrection*, il veut dire seulement que nous en avons été délivrés.

Admirez la faiblesse de l'erreur, mes Frères; voyez de quelle manière elle se détruit elle-même. Il n'est pas besoin de lui opposer d'adversaire pour la combattre; elle se combat elle-même. En voici la preuve dans ces folies des manichéens. Si la mort n'est que ce que vous dites, et si Jésus-Christ n'a pas pris un corps, comme vous le soutenez, sa mort ferait donc voir, selon vous, qu'il aurait été dans le péché; car, pour moi, je soutiens qu'il a pris un corps et qu'il est mort dans sa chair. Vous qui le niez, vous êtes forcés de faire ce blasphème, conséquence de votre erreur. Or, si Jésus-Christ avait été dans le péché, comment dirait-il : « Qui d'entre vous pourra me convaincre de péché? » Et ailleurs : « Le prince de ce monde vient, et il ne trouvera rien en moi qui lui appartienne. » Et ailleurs encore : « C'est ainsi qu'il nous est convenable d'accomplir toute justice.

De plus, comment Jésus-Christ serait-il mort pour les pécheurs, s'il avait été dans le péché? Celui qui meurt pour sauver les pécheurs peut-il être pécheur lui-même?

Or, si Jésus-Christ est mort sans être dans le péché, cette mort ne peut s'appeler une mort de péché, mais une véritable mort en sa chair.

C'est pourquoi saint Paul ne se contente pas de dire « qu'il est mort; » il ajoute : « pour nos péchés. » Il force les manichéens à reconnaître qu'il s'agit ici de la mort corporelle. Il ajoute encore ce mot : « Selon l'Ecriture, » corroborant ainsi de plus en plus ce qu'il avait déjà dit, et montrant que cette mort dont il parlait était véritablement une mort corporelle.

Car l'Ecriture, en cent endroits, parle de la mort du corps. « Ils ont percé mes pieds et mes mains, » dit-elle. « Ils ont vu qui est celui qu'ils ont percé. » Et pour ne point rapporter en détail tout ce qu'elle dit sur ce sujet, on y peut voir beaucoup d'autres preuves, annonçant toutes la mort corporelle du Fils de Dieu, et montrant qu'il est mort réellement pour nos péchés. C'est, dit-elle, pour les péchés de mon peuple qu'il a enduré la mort... C'est pour nos péchés qu'il a été percé de plaies.

S'il ne vous suffit pas de l'Ancien-Testament, écoutez saint Jean prouver ces deux vérités, que Jésus-Christ est mort dans son corps, et qu'il est mort pour nos péchés. « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » Ecoutez saint Paul qui dit : « Celui qui ne connaissait pas le péché, Dieu pour nous l'a fait péché, afin que nous devinssions la justice de Dieu en lui. » Et ailleurs : « Jésus-Christ nous a délivrés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous. » Enfin : « Après avoir dépouillé les principautés et les puissances, il les a menées captives, triomphant d'elles hautement en lui-même. » Une infinité de textes semblables marquent la mort réelle de Jésus-Christ dans sa chair et pour nos péchés.

« Qu'il a été enseveli. » Cela confirme les paroles précédentes. On n'ensevelit les corps qu'après leur mort. Saint Paul n'ajoute pas ici, comme il le pouvait : Selon les Ecritures ; parce que le sépulcre de Jésus-Christ était visible alors à tout le monde, comme il l'est encore. On peut dire aussi que ce mot : « Selon les Ecritures, » se rapporte à tout ce qui suit.

Mais pourquoi saint Paul, parlant de la résurrection, ne se contente-t-il pas d'avoir dit en général : « Selon les Ecritures ? » Pourquoi le répéter encore en particulier, sinon parce que plusieurs étaient dans le doute sur cet article, et dans un grand embarras. Aussi la sagesse de l'esprit de Dieu, dont il était inspiré, lui fait ajouter : « Selon les Ecritures. »

Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait aussi en parlant de la mort de Jésus-Christ ? C'est parce que la croix de Jésus-Christ avait été vue de tout le monde, au lieu qu'on ne savait pas aussi bien pour quelle cause il y avait été attaché. Tous les Juifs savent que Jesus-Christ a été crucifié, mais tous ne savent pas que c'est pour les péchés des hommes. C'est pourquoi saint Paul cite l'Ecriture.

Mais où l'Écriture dit-elle que Jésus-Christ a été enseveli, et qu'il est réssuscité le troisième jour ? C'est dans ce passage relatif au prophète Jonas, dont Jésus-Christ parle lui même en disant : « De même que Jonas est resté trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'homme restera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. » On le voit aussi dans ce buisson du désert qui brûlait sans se consumer. Ainsi le corps de Jésus-Christ mourut à la vérité, mais la mort ne le put retenir.

Ce dragon, du temps de Daniel, marquait aussi figuré-

ment la même chose. De même qu'il creva après avoir pris la nourriture que lui présenta le prophète, de même l'enfer et le tombeau, après avoir dévoré le corps du Fils de Dieu, furent comme déchirés et contraints de le rendre.

Outre les figures, si vous désirez des paroles formelles, écoutez le prophète Isaïe: « Sa vie est retranchée de dessus la terre... Le Seigneur veut le guérir de sa plaie pour lui faire voir la lumière. » David avait dit avant lui: « Vous ne laisserez pas mon âme dans les enfers, et vous ne permettrez pas que celui qui est saint et vous est consacré voie la corruption. »

C'est donc avec raison que saint Paul nous renvoie aux Écritures. Après tant de prophètes qui ont prédit de différentes manières la mort du Sauveur, il n'est pas possible d'entendre par là la mort du péché, d'autant plus que l'Ecriture ne la désigne jamais de cette sorte, et que partout elle montre la mort du corps de Jésus-Christ, sa sépulture et sa résurrection.

« Qu'il s'est fait voir à Céphas. » Saint Paul met en tête celui de tous les disciples qui est le plus digne de foi. — « Puis aux douze. »

« Qu'ensuite il s'est manifesté à plus de cinq cents frères réunis, dont plusieurs vivent encore et quelques-uns sont morts. »

« De plus, il a apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. »

« Et enfin, après tous les autres, il s'est montré aussi à moi, qui suis le plus imparfait de tous. »

Après le témoignage de l'Écriture, saint Paul apporte encore d'autres preuves: ce sont des témoins. Après avoir cité les prophètes, il cite maintenant les apôtres et d'autres fidèles. Si par la résurrection du Fils de Dieu il n'eût

entendu que la délivrance du péché, il aurait été superflu de dire que telles ou telles personnes l'avaient vu. Car ces preuves marquent clairement la résurrection du corps, et non la délivrance du péché.

Aussi, ce saint apôtre ne se contente-t-il pas de dire une seule fois: Il a été vu; il le répète deux à trois fois, et même en présence de ceux qui avaient vu le Sauveur. Mais ne pourrait-on pas dire ici que saint Paul est en contradiction avec l'Évangile, puisqu'il y est dit que Jésus-Christ se fit voir la *première fois* à Marie? Je réponds que, parmi « les hommes, » Jésus-Christ s'est fait voir d'abord à celui qui désirait plus passionnément le voir.

Qui sont ces « douze » apôtres dont parle saint Paul? Car ce fut seulement après l'ascension que saint Matthieu fut associé à leur nombre. Cela est vrai; mais rien n'empêche qu'il n'ait vu Jésus-Christ auparavant. Saint Paul aussi ne marque pas distinctement le temps de ces apparitions; il en parle seulement en général. Saint Jean dit que ce fut pour la troisième fois que le Seigneur se manifestait.

« Il se fit voir ensuite à plus de cinq cents frères, dont plusieurs vivent encore. » Quoique je rapporte des événements passés, j'ai des témoins qui vivent encore.

« Et quelques-uns sont déjà dans le sommeil de la mort.» Le mot de « sommeil, » dont saint Paul se sert, est encore une nouvelle preuve de la résurrection.

«De plus, il a apparu à Jacques. » On dit qu'il lui imposa les mains, et qu'il l'ordonna premier évêque de Jérusalem.

« Puis à tous les apôtres. » Car il y avait d'autres apôtres, comme les soixante-dix disciples.

« Et enfin, après tous les autres, il s'est montré aussi

à moi, le plus imparfait de tous. » On ne peut attribuer ceci qu'à la modestie et à l'humilité de saint Paul. Ce n'est point parce qu'il était le plus imparfait de tous que Jésus-Christ se fit voir à lui le dernier. Quoiqu'il l'ait appelé après tous les autres, ce saint apôtre a dépassé tous ceux qui étaient avant lui, il en est devenu le plus illustre. On ne peut dire également que les cinq cents frères aient été préférés à saint Jacques, pour avoir vu avant lui le Fils de Dieu ressuscité.

Mais pourquoi Jésus-Christ n'apparut-il pas à tous en même temps? C'était pour jeter, par ces apparitions particulières, les semences de la foi. Celui qui le premier avait vu Jésus-Christ, et qui était ainsi persuadé de sa résurrection, venait aussitôt le dire aux autres. On était ainsi prévenu et dans une vive attente; et dans ce désir que l'on avait de voir Jésus-Christ, dès qu'il paraissait, ou avant même son apparition, on croyait déjà qu'il était ressuscité. C'est pourquoi il ne se fit pas voir d'abord à tous ses disciples, ni même à plusieurs ensemble. Il ne se montra d'abord qu'à un seul, au plus grand et au plus illustre de tous.

Car il fallait une âme bien pleine de foi pour recevoir d'abord une vision si surprenante. Après avoir vu le Sauveur ressuscité, le témoignage qu'il en rendit aux autres contribuait beaucoup à les disposer à la foi. Mais celui qui était le premier honoré de cette grâce avait besoin, comme j'ai dit, d'une foi bien vive, pour n'être point troublé d'une vue si surprenante. C'est pourquoi Jésus-Christ apparut d'abord à saint Pierre. Après avoir confessé le premier que le Sauveur était Fils du Dieu vivant, il était juste qu'il fût jugé digne de voir le premier Jésus-Christ ressuscité.

Ce n'est pas là néanmoins la seule raison. Ce fut encore parce qu'il l'avait renié. Il voulait lui donner cette preuve de son amour, et le persuader qu'il ne ne l'avait pas rejeté. Il le choisit donc pour se faire voir à lui le premier et lui confier son troupeau.

Ne peut-on pas dire aussi que ce fut la raison pour laquelle il voulut se montrer d'abord aux femmes? La condition de ce sexe étant la moins favorisée, il voulut qu'à sa renaissance du sein du tombeau elles fussent les premiers témoins de cette grâce.

Après avoir d'abord apparu à saint Pierre, Jésus-Christ se fit voir ensuite indistinctement aux autres, quelquefois en petit nombre, d'autres fois plus nombreux, afin qu'ils se servissent d'apôtres et de témoins les uns aux autres et qu'ils devinssent ainsi dignes de toute croyance.

« Enfin il s'est fait voir à moi, le plus imparfait de tous. » Pourquoi ces paroles d'une humilité si profonde? Saint Paul veut serendre digne d'être cru. S'il veut entrer dans le nombre des témoins de la résurrection du Sauveur, ne devrait-il pas parler avantageusement de lui-même, et en donner une grande idée, comme il savait le faire avec tant de sagesse quand il le jugeait nécessaire? Mais il commence à parler ici humblement de lui, parce qu'il va s'élever dans la suite. Il ne voulait le faire qu'insensiblement et par degrés. Par cette conduite, lorsqu'il parlait glorieusement de lui, en déclarant par exemple qu'il avait plus travaillé que les autres, on n'était point scandalisé, puisqu'on voyait, par les choses humiliantes qu'il publiait de lui-même, que ce n'était point la gloire qui le faisait parler de la sorte, mais la suite de son discours, qui l'entraînait malgré lui.

Dans sa lettre à Timothée, avant de parler avantageu-

sement de lui-même, il commence par s'humilier. Quand on loue les autres, on le fait avec assurance et sans crainte; mais si l'on est contraint de se louer soi-même et de se citer pour témoin, on ne peut le faire qu'en rougissant. C'est pourquoi saint Paul parle d'abord si humblement de lui-même, pour se relever ensuite.

Cette manière le rend bien plus digne de foi. Lorqu'il rapporte avec tant de sincérité ce qui peut lui attirer le mépris des hommes, sans rien celer de sa première vie, avouant qu'il avait persécuté l'Eglise de Dieu et combattu la foi, tout ce qu'il peut dire ensuite d'avantageux sur lui-même ne sera pas suspecté...

« Car je suis le dernier des apôtres, et je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, puisque j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. » Il ne dit pas seulement qu'il est le moindre des douze apôtres, mais qu'il est le moindre de tous les disciples. Il veut satifaire et comme rassasier son humilité, et il rend ainsi bien plus croyable ce qu'il va dire de glorieux sur son compte. S'il eût tenu d'abord ce langage fier et impérieux : Vous devez me croire quand je vous dis que Jésus-Christ est ressuscité, puisque je l'ai vu de mes yeux, et que je suis le plus croyable de tous, ayant plus travaillé que tous, il aurait blessé tous ses auditeurs. Mais parlant d'abord humblement de lui et disant des choses qui méritaient en effet d'être blâmées de tout le monde, il adoucit ce qui pourrait paraître trop tranchant dans son discours, et il dispose les esprits à se rendre à la vérité de son témoignage.

C'est pour cette raison que, non content, comme je l'ai dit, de s'appeler le dernier des apôtres, et de publier qu'il était indigne de porter ce nom, il en rapporte même la cause, en disant : « Parce que j'ai persécuté l'Église de

Dieu. » Quoique Dieu lui ait pardonné ses péchés, il ne laisse pas de toujours s'en souvenir et d'en parler même aux autres, afin de faire éclater davantage la grandeur de la grâce qu'il avait reçue. Aussi il ajoute aussitôt :

« Mais c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. » Admirons encore ici la profonde humilité de cet apôtre. Quant aux péchés, il reconnaît qu'ils sont tous de lui ; mais quant au bien qu'il a fait, il l'attribue tout à Dieu. Néanmoins, pour ne pas donner lieu à ses auditeurs de se relâcher, il ajoute : « Et la grâce de Dieu n'a pas été stérile en moi. » Il continue toujours de s'humilier. Il ne dit pas : J'ai fait voir une ferveur et une diligence dignes de la grâce que j'avais reçue ; il dit simplement que la grâce n'est point demeurée en lui stérile et sans effet... Il rend à Dieu tout ce qu'il a fait : il se rabaisse lui-même. Et pour montrer que son humilité n'est point seulement en paroles, il rapporte les raisons qui l'obligent à n'avoir de lui-même que des sentiments d'abaissement et d'humilité. Celui qui n'est humble qu'extérieurement n'agit pas de la sorte. Quand on fait voir les raisons pour lesquelles on parle si humblement de soi-même, on témoigne véritablement qu'on a le cœur rempli de componction et brisé de douleur.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus quitta le pays de Tyr, traversa la Décapole, et alla par Sidon vers la mer de Galilée. Alors

on lui amena un homme sourd et muet, et on le pria de lui imposer les mains. Jésus, le tirant de la foule et le prenant à part, lui mit les doigts dans les oreilles et de la salive sur la langue; puis, levant les yeux au ciel, il fit un soupir et lui dit : *Ephéta*, c'est-à-dire, ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parlait distinctement. Jésus leur défendit d'en parler à personne ; mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient; et dans leur admiration ils disaient : Il a bien fait toutes choses; il a fait entendre les sourds et parler les muets. (Saint Marc, chap. VII, v. 31-37.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« En ce temps-là, Jésus quitta le pays de Tyr, traversa la Décapole, et alla par Sidon vers la mer de Galilée. »

Ce sourd et muet dont l'Evangile vient de nous apprendre la guérison miraculeuse par Jésus-Christ désigne dans le genre humain ceux qui méritent, par la grâce de Dieu, d'être délivrés des erreurs et des séductions du démon. L'homme, en effet, est devenu sourd à la parole de vie, pour avoir, dans son orgueil, prêté l'oreille aux discours empoisonnés du serpent contre Dieu. Il est devenu muet à chanter les louanges de son Créateur, depuis qu'il avait osé s'entretenir avec le séducteur. Et c'est avec justice que ses oreilles ont été fermées aux concerts des anges répétant les louanges du Très-Haut, puisqu'il les avait imprudemment ouvertes aux blasphèmes de l'ennemi contre le Créateur. C'est avec justice que sa bouche captive n'a pu s'ouvrir pour chanter avec les anges la

gloire du Très-Haut, puisqu'elle avait voulu perfectionner l'œuvre de Dieu, et que par une orgueilleuse désobéissance elle avait goûté au fruit défendu.

Hélas ! malheureuse condition de l'humanité ! souillée dans sa racine, elle a produit des rameaux de plus en plus corrompus; et, à l'époque de l'incarnation du Seigneur, excepté un petit nombre de Juifs restés fidèles, le monde presque tout entier errait sourd et muet dans la connaissance et la confession de la vérité ! Mais « quand le péché abonda, la grâce devint surabondante. » Le Seigneur vint près de la mer de Galilée, où il savait rencontrer le malade à guérir. La grâce de sa bonté descendit dans les cœurs superbes, orageux et inconstants des Gentils, parmi lesquels il savait trouver des hommes fidèles aux inspirations de sa grâce. Aussi l'Evangile nous marque-t-il qu'il vint, en traversant la Décapole, vers la mer de Galilée, pour guérir ce malade; abandonnant ces Juifs perfides et infidèles aux dix préceptes de la loi, il vint chez les nations étrangères, « afin, dit saint Jean, de rassembler les fils de Dieu qui étaient dispersés. »

« Alors on lui amena un homme sourd et muet, et on le pria de lui imposer les mains. » Cet homme était sourd et ne pouvait entendre le Sauveur; il était muet et ne pouvait l'implorer. Ce sont donc ses amis qui l'amènent et qui prient le Seigneur de le sauver. C'est ainsi qu'il faut agir dans les guérisons spirituelles. Si les soins de l'homme sont impuissants à convertir quelqu'un et à lui faire entendre et confesser la vérité, prions Dieu de le regarder avec miséricorde; implorons pour sa guérison le secours de la main divine. La bonté du médecin céleste ne tarde pas à se faire sentir, quand on le prie avec foi et persévérance. En effet :

« Jésus, le tirant de la foule et le prenant à part, lui mit les doigts dans les oreilles et de la salive sur la langue. » Il met les doigts dans les oreilles du sourd pour le faire entendre, lorsque, par les dons de sa grâce spirituelle, il fait écouter sa parole aux incrédules. Il touche de sa salive la langue du muet, pour lui rendre la parole, lorsque, par le ministère de la prédication, il lui fait goûter et embrasser la foi qu'il doit confesser. Jésus-Christ lui-même nous enseigne que ses doigts désignent les dons du Saint-Esprit, quand il dit : « Si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons. » Un autre évangéliste le dit plus explicitement : « Si c'est par l'esprit de Dieu que je chasse les démons. » Le Psalmiste dit aussi : « Quand je considère vos cieux, qui sont les ouvrages de vos doigts; » c'est-à-dire quand je vois vos saints, non par le mérite de leur vertu, mais par une faveur de votre esprit, élevés au-dessus de la terre et placés dans les hauteurs célestes. La salive qui sort de la bouche du Seigneur, c'est la parole de l'Evangile qu'il a daigné tirer du sanctuaire invisible de sa divinité, afin de guérir visiblement le monde.

Ayons soin de remarquer que le Seigneur, avant de toucher les oreilles et la langue du sourd-muet pour le guérir, le prend à part et le tire hors de la foule. En effet, le premier espoir de salut consiste à fuir l'agitation et le trouble habituel du vice, et ensuite à courber humblement la tête pour recevoir le don du salut. Jamais il ne pourra croire à la possibilité de son salut, celui qui persévère dans ses désordres, qui aime les conversations oiseuses, qui ne craint pas de laisser son esprit en proie aux ravages des pensées mauvaises. Mais celui qui, par la miséricorde et le secours du Seigneur, a déjà réformé le dérèglement de ses mœurs, qui a ouvert son cœur aux inspi-

rations de la grâce divine, qui, docile aux enseignements de la parole céleste, est prêt à confesser la foi véritable, celui-là n'a plus qu'à goûter les jouissances désirées de la guérison. Aussi, après que le Seigneur a tiré le malade de la foule, après qu'il lui a mis les doigts dans les oreilles et touché la langue de sa salive, l'Évangile continue en ces termes :

« Levant les yeux au ciel, il fit un soupir et dit : *Ephéta*, c'est-à-dire, ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent et sa langue se délia. »

Le Seigneur, avant de guérir le malade, a soin de lever les yeux au ciel et de pousser un soupir, afin de nous montrer où nous devons espérer le salut, et avec quelles prières mêlées de componction et de larmes nous devons le chercher et le demander. Il pousse un soupir en levant les yeux au ciel, parce qu'il gémit de nous voir exilés sur la terre, bien loin du ciel pour lequel nous avons été créés. Il pousse un soupir en levant les yeux au ciel, afin de nous faire comprendre qu'il nous faut revenir par les soupirs et les gémissements vers ces joies célestes dont nous ont éloignés les plaisirs de la terre. Il dit ensuite : *Ephéta*, c'est-à-dire, ouvrez-vous, afin de guérir ces oreilles que la surdité avait depuis longtemps fermées, mais qui se sont ouvertes et qui entendent après cet attouchement divin. C'est de là que vient dans l'Église cette coutume des prêtres, dans les cérémonies du baptême, de toucher avec leur salive les oreilles et le nez de ceux qui se disposent à recevoir ce sacrement, et dire : *Ephéta*. Leur salive désigne le goût de la divine sagesse à laquelle ils vont être initiés. L'attouchement du nez montre qu'il faut rejeter toute jouissance coupable, pour ne respirer que les doux parfums du Christ. Car, selon les paroles de l'A-

pôtre : « Nous sommes devant Dieu et en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ. » Il nous rappelle aussi qu'à l'exemple de Job, tant qu'il nous restera un souffle, tant que nous respirerons l'esprit de Dieu, nos lèvres ne doivent pas tenir le langage de l'iniquité, ni notre langue méditer le mensonge.

L'attouchement des oreilles signifie qu'elles doivent se fermer aux discours des méchants, et n'être attentives qu'aux paroles du Christ, pour les mettre en pratique; nous devons être désormais semblables à l'homme prudent qui a construit sa maison sur la pierre. C'est ainsi, mes très chers Frères, et avec toutes ces cérémonies, que nous avons été tous baptisés. Aussi devons-nous craindre de mépriser et de souiller nous-mêmes ce que le Seigneur a daigné, dans sa bonté, purifier et sanctifier en nous. Et si nous venons à retomber dans le bourbier immonde de l'iniquité, courons avec empressement nous purifier à la source de larmes et de pénitence. Renouvelons la pureté de nos oreilles, cette pureté qui nous a été conférée divinement par l'entendement de la foi. N'allons pas encourir ce reproche de l'Apôtre : « Ils fermeront l'oreille à la vérité pour l'ouvrir à des fables. » Préservons soigneusement du mal notre langue, qui a été sanctifiée par la confession de la foi. Craignons d'employer à maudire les hommes, faits à l'image de Dieu, cette langue qui est destinée à répéter les louanges du Tout-Puissant. Nous avons beau nous croire pieux; si nous ne mettons un frein à notre langue, notre piété est vaine.

L'Évangile rapporte que les oreilles de cet homme s'ouvrirent; sa langue se délia, et il parlait avec facilité. Nous donc, qui avons appris à parler facilement, au temps de notre baptême, en croyant de cœur à la justice,

en confessant de bouche la foi qui nous mène au salut, nous devons faire les plus grands efforts pour ne point nous laisser aller, après le baptême, à des paroles injustes et coupables. En effet, si, comme l'atteste le souverain juge lui-même, les hommes, au jour du jugement, rendront compte de toute parole inutile, que penserons-nous de ceux qui tiennent des discours non-seulement inutiles, mais criminels, qui ne se font pas scrupule de parler le langage de l'impureté, de l'orgueil, du blasphème, et surtout de la calomnie; qui profèrent des mensonges, qui font de fausses dépositions, qui sèment la discorde entre leurs frères? Ce n'est rien encore de fermer les oreilles et la bouche aux conversations mauvaises, si, selon le Psalmiste, nous ne prêtons une oreille attentive à la parole de Dieu, si nous ne parlons nous-mêmes le langage de la sagesse, et si la prudence ne dirige les méditations de notre cœur. Il faut donc que tous nos sens intérieurs et extérieurs, qui tous ont été lavés dans l'eau du baptême, soient conservés toujours purs et ornés de bonnes œuvres. Voyons maintenant ce qui arrive au sourd-muet.

« Jésus leur défendit d'en parler à personne; mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient; et dans leur admiration, ils disaient : Il a bien fait toutes choses; il a fait entendre les sourds et parler les muets. » Pourquoi cette recommandation, mes très chers Frères? Si le Fils de Dieu, en faisant ce miracle, avait voulu qu'il restât ignoré, et si c'est contre sa volonté qu'il fut aussitôt publié dans la foule, nous devons cependant croire, mes Frères, qu'il aurait pu, s'il l'avait réellement voulu, couvrir du silence ce miracle qu'il avait bien pu faire selon sa volonté. Il a voulu nous montrer par son exemple, quand

nous accomplirions des œuvres de vertu, à toujours fuir le vice de l'orgueil et la gloire humaine, afin que notre bonne action ne soit pas frustrée de sa divine récompense, par les vains applaudissements de la foule. Sachons toutefois que nos actions, quand elles sont dignes d'être imitées, ne peuvent rester ignorées, mais qu'elles se manifestent pour l'utilité et la conversion de nos frères, selon la volonté de celui qui a dit : « Une ville située sur une montagne ne peut être cachée. Ce que vous avez dit dans les ténèbres se publiera dans la lumière. »

C'est seulement de cette manière qu'il faut entendre cette exception au précepte du Seigneur. Jésus-Christ ne veut pas nous obliger, quand nous faisons le bien, à fuir les regard de nos frères, puisqu'il nous dit : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres; » seulement nous devons, en leur laissant voir le bien que nous faisons, avoir en vue leur édification plutôt que leurs louanges. En effet, le Seigneur ajoute : « Afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel. » Car ceux qui font ostentation de leurs bonnes œuvres uniquement pour en être loués, et non pour le profit de ceux qui les comblent d'éloges, ou pour les amener à glorifier Dieu le Père, qui est dans les cieux, ceux-là méritent ce terrible anathème du Sauveur : « En vérité, en vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. »

De même, si les disciples qui entouraient le Sauveur ne pouvaient s'empêcher, malgré sa défense, de publier ses merveilles, à plus forte raison devons-nous proclamer avec empressement les louanges de la grâce divine, nous à qui il fait un devoir de venir chaque jour nous rassasier de sa parole et de ses célestes aliments : « Que celui qui

entend dise : Venez. » L'apôtre saint Jean veut dire par ces paroles : Que celui qui a reçu dans son cœur la grâce de l'inspiration divine, qui a reçu la parole d'exhortation, pour fortifier avec avantage la foi de son prochain, n'ensevelisse jamais ce qu'il sait dans le silence, mais qu'il s'empresse de le faire connaître à ses frères. Car si nous avons soin d'enseigner avec bonté à notre prochain le bien que nous connaissons, nous posséderons « celui en qui sont tous les trésors cachés de la science et de la sagesse. » Et cette lumière de vérité que nous ne connaissons aujourd'hui qu'imparfaitement, nous la connaîtrons un jour par Jésus-Christ notre Seigneur, qui vit et règne, Dieu avec le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS DE SAINT AUGUSTIN

SUR LES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST.

Vous n'ignorez pas plus que nous, mes Frères, que Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Sauveur, est le divin médecin descendu du ciel pour rendre à nos âmes une santé qui subsistera dans toute l'éternité. Il ne s'est revêtu de l'infirmité de notre nature qu'afin que nos infirmités ne fussent pas éternelles. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il pris un corps mortel, sinon pour faire mourir la mort par la mort de ce corps adorable? Mais, s'il a été crucifié selon l'infirmité qu'il a prise de notre nature, il est vivant par la vertu de Dieu. Ce sont les paroles de l'Apôtre, qui ajoute dans un autre endroit que « Jésus-Christ, une fois

ressuscité, ne mourra plus, et que la mort n'aura plus d'empire sur lui. » Ce sont des vérités qui vous sont connues par la foi, et d'où l'on tire cette conséquence que vous ne devez pas ignorer non plus, c'est que tous les miracles qu'il a faits sur les corps sont des instructions pour nous, et que ces guérisons passagères tendent à nous faire entendre des vérités qui ne passent pas et n'auront jamais de fin. Il a rendu la vue à des aveugles qui devaient la perdre par la mort. Il a ressuscité Lazare, qui devait mourir une seconde fois. Toutes les guérisons qu'il a opérées sur les corps n'étaient que pour un temps, tandis qu'à la fin des temps il rendra à nos corps une santé qui subsistera pendant toute l'éternité. Comme les hommes ne croyaient point les choses éternelles et invisibles, il en a établi la foi par toutes ces guérisons visibles et temporelles.

Qu'on se garde bien de préférer les premiers temps de l'Eglise à ceux-ci, sous prétexte que notre Seigneur Jésus-Christ ne fait pas maintenant les miracles qu'il faisait en ce temps-là. Nous voyons, en effet, dans un endroit de l'Evangile, qu'il préfère même ceux qui croient sans avoir vu à ceux qui croyaient alors pour avoir vu. L'infirmité de ses disciples était si grande et rendait leur foi si chancelante, que bien qu'ils fussent témoins oculaires de sa résurrection, ils voulaient le toucher lui-même pour y croire. Ce qu'ils voyaient de leurs yeux ne leur suffisait pas, s'il n'était encore appuyé du témoignage de leurs mains, et s'ils ne touchaient point les cicatrices de ses plaies. Il fallut en venir à cette extrémité pour tirer de la bouche de celui qui doutait encore cette exclamation qu'il ne put retenir en touchant le corps de son Maître : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. »

Celui qui avait guéri les plaies des autres eut besoin, pour se faire connaître, de conserver les cicatrices des siennes. Il lui était facile de sortir du tombeau sans aucun vestige des plaies qu'il avait reçues; mais il en voyait dans le cœur de ses disciples, pour la guérison desquelles il conserva les cicatrices des siennes. Thomas s'étant donc écrié, après les avoir touchées : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu, Jésus-Christ lui répondit : « Vous croyez parce que vous avez vu : heureux ceux qui n'ont point vu et qui ne laissent pas de croire! » C'est nous que cette parole regarde, mes Frères, et ceux qui viendront après nous. Car, depuis son ascension, qui le déroba bientôt aux yeux des hommes pour fortifier la foi dans leur cœur, tous ceux qui crurent crurent sans avoir vu; et le mérite de leur foi fut d'autant plus grand qu'ils crurent par le seul mouvement de la piété de leur cœur, sans le secours de leurs yeux ni de leurs mains.

C'est donc pour nous porter à la foi que Jésus-Christ a fait ces miracles, à cette foi qui règne présentement dans son Eglise répandue par toute la terre. Et, s'il a bien voulu faire autrefois tant de guérisons miraculeuses sur les corps, c'était pour parvenir à celles qu'il opère maintenant sur les âmes, et qui sont bien plus importantes. Car, autant l'âme est au-dessus du corps, autant la santé de l'âme est au-dessus de la santé du corps. Si les yeux corporels des aveugles ne s'ouvrent point maintenant à la parole du Seigneur, les yeux des cœurs aveugles s'ouvrent à la vérité. Si nous ne voyons point de cadavres ressusciter, nous voyons ressusciter des âmes qui étaient mortes dans des corps vivants. Si les oreilles des sourds ne s'ouvrent point, combien de surdités intérieures sont guéries à la parole du Seigneur, qui, ouvrant les oreilles

de l'esprit, fait que des infidèles viennent à la foi. Que de pécheurs qui vivaient mal vivent bien! Combien d'âmes rebelles à Dieu lui obéissent! Ces changements nous donnent de l'admiration; et quand nous les voyons s'opérer dans quelques âmes dont la dureté nous était connue: « Quoi, disons-nous, cet homme est présentement fidèle! »

Or, qu'est-ce que nous admirons dans cet homme qui croit maintenant, qui mène une vie pure et innocente, et qui ne pense qu'à servir Dieu? que voyons-nous en lui, sinon un aveugle qui voit clair, un sourd qui entend, un mort ressuscité? Oui, c'est un mort selon l'expression même de Jésus-Christ. Un homme, vous le savez, différait de le suivre, parce qu'il fallait, disait-il, qu'il allât d'abord ensevelir son père : « Laissez, répond le Sauveur, laissez les morts ensevelir leurs morts. » Il traite donc de morts ceux qui mettent les cadavres en terre. Mais s'ils l'étaient dans le sens propre du mot, comment pouvaient-ils ensevelir d'autres cadavres? Comment sont-ils donc morts? Ils le sont intérieurement : c'est leur âme qui est morte. Et de même qu'on voit souvent le maître d'une maison étendu mort au milieu de sa famille où tout le monde se porte bien, de même beaucoup portent une âme morte dans un corps vivant et bien constitué. Ce sont ceux-là que l'Apôtre tâche de réveiller du sommeil de la mort par ces paroles qu'il leur adresse : « Levez-vous, vous qui dormez; ressuscitez d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera. » C'est le même Jésus qui éclaire les aveugles et ressuscite les morts. C'est lui qui leur crie, par la bouche de son apôtre : « Levez-vous, vous qui dormez. » Ce sont des aveugles; mais dès qu'ils seront levés, la lumière de vie les éclairera.

Comme il y a donc une mort intérieure et un aveugle-

ment intérieur, il y a aussi une surdité intérieure. Et combien Jésus-Christ voyait-il devant lui de sourds atteints de cette surdité, lorsqu'il s'écriait : « Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre ! » De tous ceux à qui il parlait, il n'y en avait aucun qui n'eût les oreilles du corps en bon état. De quelles oreilles parlait-il donc, sinon de celles mêmes de l'homme intérieur?

C'est ainsi qu'en d'autres circonstances, parlant à des hommes qui avaient sains et ouverts les yeux du corps, il leur en désirait d'autres. « Seigneur, lui disait Philippe, montrez-nous votre Père, et nous n'aurons plus rien à désirer. » Il comprenait bien que celui à qui Jésus-Christ fait voir son Père n'a plus rien à désirer. Mais comment la vue du Père aurait-elle pu suffire à celui à qui la vue du Fils, égal au Père, ne suffisait point? Et pourquoi ne lui suffisait-elle pas? C'est qu'il ne voyait pas le Fils lui-même. Et pourquoi? Parce que l'œil dont on le voit n'était pas en lui encore assez sain. Il voyait le Fils de Dieu des yeux du corps; mais il n'en voyait que la chair. Or, cette chair était vue non-seulement de ses disciples, qui le respectaient, mais des Juifs mêmes qui le crucifièrent. Jésus-Christ voulait donc être vu d'une autre manière; et c'est ce qui lui faisait chercher dans ses disciples d'autres yeux que ceux du corps. Aussi répond-il à celui qui lui faisait cette demande : « Quoi! depuis le temps que je suis parmi vous, vous ne me connaissez pas encore? Sachez, Philippe, que celui qui m'a vu a vu mon Père. » Ce fut pour fortifier les yeux de la foi dans cet apôtre que Jésus-Christ lui donna des avis qui avaient rapport seulement à l'état de la foi, mais qui lui étaient nécessaires pour lui donner moyen d'arriver à la claire vision. De peur que Philippe ne crût devoir se représenter

Dieu sous la même forme en laquelle il voyait Jésus-Christ, le divin Sauveur ajoute : « Est-ce que vous ne croyez-pas que je suis dans mon Père, et que mon Père est en moi? » Il avait déjà dit : « Qui m'a vu a vu mon Père. » Mais comme Philippe n'avait pas encore l'œil intérieur assez pénétrant pour voir le Père, ni par conséquent le Fils, qui lui est égal, Jésus-Christ, pour guérir et fortifier ses yeux encore malades, y applique, par ces paroles, le remède de la foi : « Est-ce que vous ne croyez pas que je suis dans mon Pere, et que mon Père est en moi? » Que celui qui n'est pas capable de voir ce que le Seigneur nous manifestera un jour ne prétende donc point voir d'abord ce qu'il doit croire : qu'il commence, au contraire, par le croire, afin que l'œil dont il le peut voir soit guéri et fortifié par la foi.

Comme les hommes n'étaient que des esclaves, le Fils de Dieu ne s'est montré à eux que sous la forme d'esclave. Aussi n'étaient-ils capables de le voir que sous cette forme. Jésus-Christ n'aurait pas eu besoin de la prendre, si ceux qu'il voulait guérir eussent été en état de le voir dans la nature en laquelle il est égal à Dieu. Car, c'est ce qu'il peut affirmer de lui-même, sans rien usurper. Mais s'ils n'étaient pas capables de voir Dieu, ils étaient au moins capables de voir un homme semblable à eux. Ainsi, celui qui est Dieu s'est fait homme, afin que ce qui était à la portée de nos yeux pût guérir en nous l'aveuglement qui nous rendait incapables de voir en lui autre chose que l'humanité, c'est-à-dire, afin de purifier nos cœurs. Car nous ne pouvons voir Dieu que par la pureté du cœur ; Jésus-Christ même nous l'apprend par ces paroles : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu lui-même. »

Lorsque le Sauveur dit à Philippe : « Qui m'a vu a vu mon Père, » Philippe aurait pu lui répondre : Votre Père est-il donc tel que je vous vois? Mais avant qu'une telle réponse lui pût venir dans l'esprit, le Seigneur ajoute : « Est-ce que vous ne croyez pas encore que je suis dans mon Père, et que mon Père est en moi? » Philippe n'avait pas encore les yeux du cœur assez purs pour voir ni le Père, ni le Fils, égal au Père; et c'est pour cela, comme je l'ai déjà dit, qu'il fallait mettre sur ses yeux intérieurs le remède de la foi. C'est comme si le Seigneur lui avait dit : Pour devenir capable de voir ce que vous ne voyez pas encore, il faut le croire sans le voir; marchez par la foi, pour parvenir à la claire vision. Cette vision céleste ne rendra bienheureux dans la patrie que ceux dont la foi aura été le soutien et la consolation dans le chemin de l'exil. « Car tant que nous sommes dans le corps, dit le grand apôtre, nous sommes comme dans une terre étrangère, qui nous tient loin du Seigneur. » Et pour nous expliquer que nous sommes encore des voyageurs et des étrangers, quoique fidèles, il ajoute : « C'est que nous n'en sommes encore qu'à la foi, et non pas à la claire vision. »

Tout ce que nous avons donc à faire en cette vie, mes Frères, c'est de travailler à guérir et à purifier les yeux de notre cœur, les seuls avec lesquels nous puissions voir Dieu. C'est à cette fin que se rapportent et la célébration des saints mystères, et la prédication de la parole de Dieu, et les instructions qu'on nous donne dans l'Eglise, pour nous apprendre à régler nos mœurs, à réprimer la concupiscence, enfin à renoncer au monde, non-seulement de bouche, mais par un véritable changement de vie. L'unique but de tout ce que nous enseigne l'Ecriture, c'est

de purger notre cœur de tout ce qui nous empêche de voir Dieu bien clairement.

Nos yeux corporels sont faits, comme ceux de tous les animaux, pour voir cette lumière sensible, qui est toute corporelle, quoiqu'elle vienne des cieux. Cependant dès qu'il y tombe quelque ordure qui les trouble, ils se détournent de cette lumière pour laquelle ils sont créés; et non-seulement ils sont incapables de la supporter, mais elle leur devient un supplice; elle a beau les environner de toutes parts, elle est pour eux comme si elle n'était pas présente. Ainsi dès que l'œil du cœur est malade, dès que quelque chose d'impur l'a troublé, il se détourne de la lumière de la justice; il n'ose et ne peut même pas la contempler.

Et qu'est-ce qui trouble les yeux du cœur? C'est la cupidité, l'avarice, l'injustice, l'amour des biens de ce monde. Voilà ce qui trouble, ce qui ferme, ce qui aveugle les yeux du cœur. Lorsque les yeux du corps sont malades, avec quel empressement recherche-t-on le médecin! On n'attend pas un moment, on n'oublie rien pour les guérir et pour les mettre en état de voir la lumière extérieure et corporelle. Que le moindre atome soit tombé dans l'œil, on court au secours sans différer, on n'a point de repos que le mal ne soit enlevé. Et qu'est-ce que ce soleil que nous voulons tenir nos yeux en état de voir, sinon un ouvrage de Dieu? Or, combien l'ouvrier n'est-il pas plus admirable et plus éclatant que son ouvrage! Mais sa lumière n'est que pour les yeux de l'esprit : elle est bien différente de la lumière corporelle; car ce n'est autre chose que la Sagesse éternelle. O homme, Dieu vous a fait à son image; et s'il vous a donné de quoi voir le soleil qu'il a créé, aurait-il pu ne pas vous donner les moyens

de voir votre Créateur, puisqu'il vous a fait à son image? Non, sans doute! mais autant vous aimez, autant vous avez soin de conserver ces yeux corporels et extérieurs, autant vous négligez ces yeux intérieurs. Ils sont malades, ils sont fatigués à tel point, que si votre Créateur se montrait à vous, il vous serait un supplice; ces yeux malades ne sauraient le supportersans guérison préalable. Aussi, dans le paradis terrestre, Adam n'eut pas plus tôt péché qu'il chercha à se cacher et à éviter la vue de Dieu. Tant que son cœur demeura pur et sa conscience intègre, la présence et la vue de Dieu faisaient sa joie. Mais dès que cet œil intérieur est blessé par le péché, il se trouve hors d'état de supporter l'éclat de la lumière divine. Il ne cherche plus que l'obscurité; il s'enfonce dans l'épaisseur des bois, fuyant la vérité et n'ayant plus que les ténèbres.

XIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Mes Frères, c'est par Jésus-Christ que nous avons une si grande confiance en Dieu; non que nous soyons capables d'avoir de nous-mêmes et comme de nous-mêmes aucune bonne pensée; mais notre confiance vient de Dieu. C'est lui aussi qui nous a rendus propres à être les ministres de la nouvelle alliance, non point en nous donnant une loi écrite sur des pierres, mais en nous donnant son esprit; car la lettre tue et l'esprit vivifie. Si le ministère de mort gravé sur des tables de pierre a été accompagné d'une telle gloire que les enfants d'Israël ne pouvaient arrêter leurs regards sur le visage de Moïse, à cause de l'éclat passager dont il brillait, combien le ministère de l'esprit ne doit-il pas être plus glorieux! Car si le ministère de la condamnation a été néanmoins glorieux, combien plus glorieux sera le ministère de la justice! (II saint Paul aux Corinth., ch. III, v. 4-9.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« C'est par Jésus-Christ que nous avons une si grande

confiance en Dieu. » Pour nous montrer combien il rapportait tout à Dieu, saint Paul ajoute : « Non que nous soyons capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée. » L'Apôtre, en s'exprimant ainsi, montre à quel haut degré il possédait la vertu d'humilité. Quand il dit quelque chose de grand et de relevé de lui-même, il y ajoute aussitôt une espèce de contre-poids, comme ces paroles : « Non que nous soyons capables de nous-mêmes de former aucune bonne pensée. » Quand je dis « que nous avons cette confiance, » je n'entends pas qu'il y ait quelque chose de Dieu et quelque chose de nous ; c'est Dieu qui fait tout : « C'est Dieu qui nous en rend capables. »

« Il nous a aussi rendus capables d'être les ministres de la nouvelle alliance ; » c'est-à-dire qu'il nous a mis en état de pouvoir nous acquitter de ce ministère. Quoi de plus glorieux que d'avoir apporté au monde ces lettres et ces tables de la nouvelle alliance, bien plus parfaites que celles de Moïse ! Aussi saint Paul ajoute-t-il : « Non pas de la lettre, mais de l'esprit. » Mais quoi ! direz-vous, la loi n'était-elle pas « spirituelle ? » Si elle ne l'était pas, comment saint Paul avait-il dit : « Nous savons que la loi est spirituelle ? » — Elle l'était sans doute, mais elle ne donnait pas l'esprit. Moïse n'a pas apporté l'esprit aux hommes, mais seulement la lettre. Dieu, au contraire, nous a confié le soin de donner l'esprit. Aussi, l'Apôtre ajoute-t-il :

« Car la lettre tue, mais l'esprit donne la vie. » Saint Paul ne dit pas ceci au hasard, mais dans le dessein d'humilier ceux qui s'élevaient à cause de quelques cérémonies judaïques. Il entend par « la lettre » la loi qui condamnait à mort ceux qui péchaient, et par « l'esprit » la

grâce du baptême, qui rend la vie à ceux que le péché avait fait mourir; car, après avoir montré la différence de ces tables de la nouvelle et de l'ancienne loi, il ne s'arrête pas là, mais il s'étend sur ce qui pouvait le plus gagner l'esprit de ceux à qui il parlait, c'est-à-dire sur l'utilité de la loi nouvelle et sur la facilité de son accomplissement. Il y a moins de peine maintenant, dit-il, et on reçoit une grâce bien plus abondante.

« La lettre tue, mais l'esprit donne la vie. » Celui qui dans la loi tombait dans quelque péché était puni. Ici, au contraire, celui qui est dans le péché et qui est baptisé devient juste; et étant juste, il vit, puisqu'il est délivré de la mort du péché. La loi faisait mourir un homicide; la grâce l'éclaire et lui donne la vie. La loi ordonne de lapider un homme qui avait ramassé du bois le jour du sabbat; voilà le sens de ce mot : « La lettre tue. » La grâce, au contraire, trouvant une infinité de voleurs, leur donne la vie dans le baptême et les délivre; c'est ce que veut dire : « L'esprit donne la vie. » La loi surprend un homme vivant et le fait mourir; la grâce reçoit un homme coupable, et de mort qu'il était, elle le rend vivant.

« Venez à moi, dit Jésus-Christ, vous qui êtes fatigués et dans la peine. » Il ne dit pas : Et je vous tourmenterai, mais « je vous soulagerai. » Car, dans le baptême, tous les péchés sont ensevelis, toute la vie passée est effacée, l'homme reçoit la vie, et toute la grâce est dans son cœur comme sur des tables.

Admirons donc la grandeur de la grâce de l'esprit, puisque ses tables surpassent en excellence les premières, et qu'elle opère dans l'homme quelque chose de plus grand que la résurrection des morts. La mort dont elle nous délivre est pire que celle des corps; elle est d'autant plus

dangereuse que l'âme est beaucoup plus précieuse que le corps ; et c'est dans l'âme que consiste la vie de l'esprit. Les prophètes ont donné autrefois cette vie corporelle, tandis qu'ils n'ont point donné l'autre ; car, excepté Dieu, nul ne peut remettre les péchés ; les prophètes ne rendaient pas même la vie des corps sans le secours de l'esprit. — Il ne faut pas seulement vous étonner que l'esprit donne ainsi la vie, mais encore qu'il ait donné aussi aux hommes le pouvoir de le faire descendre lui-même. « Recevez le Saint-Esprit, » dit le Fils de Dieu. Pourquoi ? C'est que Dieu voulait montrer le pouvoir suprême du Saint-Esprit, et sa souveraine puissance qui le rend égal en tout au Père et au Fils. C'est pourquoi Jésus-Christ ajoute : « Ceux à qui vous aurez remis les péchés, ils leur seront remis ; et ceux à qui vous les aurez retenus, on les retiendra. »

« Si le ministère de la loi gravée sur des pierres, et qui était un ministère de mort, a été accompagné d'une telle gloire, que les enfants d'Israël ne pouvaient arrêter leurs regards sur le visage de Moïse à cause de l'éclat passager dont il brillait, combien le ministère évangélique qui donne l'esprit ne doit-il pas être plus glorieux ? »

D'après saint Paul, les tables de Moïse étaient de pierre, et elles avaient des caractères de même nature ; et, au contraire, les autres tables étaient de chair, gravées sur le cœur même des apôtres, et elles étaient écrites par le Saint-Esprit. Il avait dit que la lettre tue, mais que l'esprit donne la vie. Il manquait encore quelque chose à cette comparaison, par rapport à la gloire de Moïse que personne n'avait vue des yeux du corps sous la nouvelle alliance. Aussi cette gloire de Moïse paraissait grande aux

yeux, tandis que la foi et l'esprit seuls découvraient la gloire de la nouvelle loi. Les hommes faibles et grossiers n'en voyaient rien, quoique ce fût cela même qui en rehaussait la gloire.

Saint Paul étant donc tombé sur cette comparaison, et voulant montrer combien la gloire des ministres de la loi nouvelle surpassait celle des ministres de l'ancienne loi, quoique cela fût difficile à comprendre pour des esprits grossiers, il le fait avec une adresse admirable. Il montre d'abord les raisons de cette différence. Si ce premier ministère était un ministère de mort, dit-il, et si le second est un ministère de vie, qui doute que la gloire de l'un ne surpasse de beaucoup celle de l'autre. Comme il ne pouvait rendre cette gloire visible aux yeux, il en montre l'excellence par de puissantes raisons.

« Si le ministère de mort a été accompagné d'une telle gloire, combien le ministère évangélique, qui donne l'esprit, ne doit-il pas être plus glorieux ? » Par ce ministère de mort, l'Apôtre nous marque la loi ; mais il évite dans cette comparaison de donner aucune prise aux hérétiques. Il ne dit pas que la loi cause la mort, mais il l'appelle « un ministère de mort. » Elle n'enfantait pas la mort ; elle en portait seulement la sentence. C'était le péché qui causait véritablement la mort, la loi le faisait connaître ; elle ne le produisait pas, mais elle le découvrait ; son ministère ne faisait point naître le péché, mais elle punissait seulement celui qui l'avait commis, et en ce sens elle effaçait le péché. Faisant voir combien la peine dont elle frappait le péché était à craindre, elle montrait en même temps combien on devait fuir le péché. Un homme qui prend l'épée en main et abat la tête d'un criminel devient le ministre du juge qui prononce la sentence ; ce n'est pas lui propre-

ment qui tue l'homme dont il tranche la tête ; ce n'est point non plus celui qui prononce la sentence et qui condamne le coupable : tout vient uniquement de la malice de celui que l'on punit. De même, ce n'était point la loi qui causait la mort ; c'était le péché qui condamnait le coupable et le faisait mourir. La loi donc, en punissant le pécheur, faisait obstacle au péché, en l'arrêtant par la crainte du supplice.

Saint Paul, pour augmenter encore l'énergie de cette comparaison, ajoute que la loi « était le ministère d'une lettre gravée sur des pierres. » Il humilie l'orgueil des Juifs en montrant que la loi dont ils se glorifiaient tant n'était autre chose que des caractères qui ne donnaient aux hommes aucun secours pareil à celui qu'on trouve actuellement dans le baptême. C'étaient des tables et des écritures qui punissaient de mort ceux qui violaient la lettre.

Pour confondre ce peuple altier, il se sert de termes qui diminuaient fortement l'autorité de la loi, comme ceux « de pierres, de lettres, de ministère de mort. » En montrant qu'elle était gravée, c'était pour faire voir qu'elle n'était écrite qu'en un certain lieu, et n'avait rien de cet esprit immense qui remplit tout de sa force. Il voulait encore montrer par ces expressions que la lettre répandait bien des menaces qui subsistaient toujours, comme étant écrites et gravées sur la pierre. Mais l'Apôtre, en paraissant relever l'ancienne loi, accuse cependant les Juifs ; car après avoir dit que ce « ministère de la loi gravée sur la pierre était accompagné de gloire, » il ajoute : « En sorte que les enfants d'Israël ne pouvaient regarder le visage de Moïse. » Ceci marquait leur faiblesse et leur attachement à la terre. Saint Paul ne dit pas même que

cette gloire vînt de la loi, mais « seulement du visage de Moïse qui devait néanmoins finir; » ce qui montre que c'était sur Moïse qui portait ces tables que rejaillissait la gloire, et non sur les tables mêmes. L'Apôtre ne dit pas non plus que les enfants d'Israël ne pouvaient regarder les tables, mais « le visage de Moïse. » Ces expressions glorieuses au saint législateur, il les tempère ensuite en disant que cette gloire n'était que passagère; non cependant pour l'accuser ou pour l'affaiblir, car il ne dit pas que cette gloire fût mauvaise, mais seulement qu'elle était passagère.

« Combien le ministère évangélique qui donne l'esprit doit-il être plus glorieux! »

Saint Paul relève enfin avec assurance le ministère et la dignité de la nouvelle alliance, puisque personne n'en devait plus douter. Il oppose la pierre au cœur, la lettre à l'esprit, et après avoir marqué ce qui arrivait de l'une et de l'autre, c'est-à-dire que la mort et la condamnation venaient de la lettre, il ne dit pas que ce qui venait de l'esprit était la vie et la justice, comme il semble qu'il devait le faire; mais il dit, avec plus de majesté et de force, que la loi nouvelle était « l'esprit lui-même; » car la nouvelle alliance ne donnait pas seulement la vie, mais elle était « l'esprit » qui donne la vie. Aussi l'appelle-t-il le ministère de l'esprit.

« Si le ministère de condamnation a été accompagné de gloire. » Saint Paul explique plus clairement ce qu'il n'avait dit qu'en un mot : « La lettre tue; » ce que nous avons expliqué en disant que la loi découvrait seulement le péché, mais ne le produisait pas.

« Le ministère de justice en aura incomparablement davantage. »

En effet, les tables de Moïse désignaient les coupables et les punissaient; la loi de grâce non-seulement ne punit pas les pécheurs, mais elle les rend justes. C'est l'effet et le don du baptême.

ÉVANGILE.

En ce temps-là Jésus, se tournant vers ses disciples, leur dit : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez! car je vous déclare que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu. Alors un docteur de la loi se leva, et lui dit, pour le tenter : Maître, que me faut-il faire pour posséder la vie éternelle? Jésus lui répondit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? Qu'y lisez-vous? Celui-ci reprit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Jésus lui dit : Vous avez fort bien répondu; faites cela, et vous vivrez. Mais celui-ci, voulant se faire passer pour un homme de bien, dit à Jésus : Et qui est mon prochain? Jésus, prenant la parole, lui dit : Un homme, allant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et s'en allèrent le laissant à demi mort. Or, il arriva qu'un prêtre allait par le même chemin : il vit cet homme et passa outre. Un lévite, étant venu près de là, le vit aussi et passa de même. Mais un Samaritain qui

voyageait vint à passer près de cet homme et, l'ayant vu, fut touché de compassion. S'étant approché, il versa de l'huile et du vin sur ses plaies et le pansa ; il le mit ensuite sur son cheval et le conduisit dans une hôtellerie où il prit soin de lui. Le lendemain, il tira de sa bourse deux deniers et les donna au maître de l'hôtellerie en lui disant : Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le remettrai à mon retour. Lequel des trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? Le docteur répondit : C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez donc, lui dit Jésus, et faites de même. (Saint Luc, ch. x, v. 23-37.)

INSTRUCTIONS DE SAINT THOMAS D'AQUIN

SUR L'AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN.

Amour de Dieu. — Trois choses sont nécessaires à l'homme pour marcher dans la voie du salut : la science de la foi, la science des désirs et la science des œuvres. De ces trois sciences, la première nous est enseignée dans le Symbole, où sont formulés tous les dogmes de notre religion ; la seconde dans l'Oraison dominicale, et la troisième dans la loi. Nous allons nous occuper de la science des œuvres. Quatre lois président à nos actions. La première est la loi naturelle, qui n'est autre chose que la conscience, cette lumière intellectuelle que Dieu a mise dans notre âme, et qui nous montre ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter. Cette lumière intel-

lectuelle, cette loi naturelle, Dieu en a fait don à l'homme une fois créé. Cependant il ne manque pas de gens qui croient excuser leurs fautes en prétextant l'ignorance de leurs devoirs. C'est à eux qu'il faut appliquer ces paroles du roi-prophète : « Beaucoup disent : Qui nous enseignera ce qui est bien? comme s'ils ne savaient point ce qu'ils doivent faire. » Mais le roi-prophète leur répond en ces termes : « Seigneur, vous avez mis en nous votre lumière, » c'est-à-dire cette lumière intellectuelle qui nous éclaire sur nos devoirs. Nul ne peut ignorer, par exemple, qu'il ne doit point faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît; et les autres préceptes de la loi naturelle sont également gravés dans la conscience de chacun. Cette loi, disons-nous, a été donnée à l'homme au moment de la création. Mais le démon a soumis la créature de Dieu à une autre loi, à la loi de concupiscence. Tant que le premier homme resta fidèle à son créateur, en observant les préceptes divins, la chair obéit aussi à l'esprit, et les sens restèrent soumis à la raison.

Une fois que, cédant aux perfides insinuations de Satan, l'homme se fut révolté contre Dieu, les sens se révoltèrent aussi contre la raison, et la chair contre l'esprit. De là vient que, tout en voulant le bien qui lui est montré par la raison, l'homme est entraîné au mal par la concupiscence. Cette lutte dont l'âme est le théâtre, saint Paul l'a décrite dans une de ses épîtres aux Romains : « Je vois, dit-il, dans mes sens, une loi qui combat la loi de mon esprit. » Il arrive souvent que la loi de concupiscence triomphe de la loi naturelle, et que la chair l'emporte sur l'esprit; aussi l'Apôtre ajoute-t-il : « Cette loi funeste m'asservit au péché. » L'homme, dominé par la loi de concupiscence, plus forte sur lui que la loi naturelle, avait donc

besoin d'être détourné du mal et ramené au bien par une loi nouvelle. Ce fut la mission de la loi mosaïque de répondre à ce besoin.

Remarquons ici qu'il y a deux motifs qui détournent l'homme du mal et le ramènent au bien, savoir, la crainte et l'amour. De ces deux motifs, le premier qui agit sur lui, c'est la crainte. Ce qui l'engage avant tout et le plus puissamment à éviter le crime, c'est la pensée de l'enfer et des peines infligées au coupable par le souverain juge. Voilà pourquoi l'Ecclésiaste a dit : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse ; » voilà pourquoi il dit encore : « La crainte du Seigneur écarte le péché. » Sans doute, celui qui s'abstient de faire le mal par crainte du châtiment n'est pas encore vertueux, mais il est arrivé au seuil de la vertu. Ainsi, la loi mosaïque détournait l'homme du mal et le ramenait au bien par la menace et la terreur. Quiconque violait un précepte de cette loi sévère était mis à mort sans pitié, en présence de deux ou trois témoins, comme le rappelle saint Paul aux Hébreux. Mais la crainte est un motif insuffisant pour détourner l'homme du mal et le ramener au bien ; la loi mosaïque n'enchaînait à ses préceptes que l'homme physique : l'homme spirituel échappait à son pouvoir. Il fallait donc à la vertu un nouveau motif, à la morale une nouvelle loi ; ce motif, c'est « l'amour ; » cette loi, c'est l'Evangile. Ainsi, la loi d'amour succéda à la loi de crainte.

Mais il faut remarquer qu'entre la loi d'amour et la loi de crainte, il existe une triple différence. La première, c'est que la loi de crainte nous impose une obéissance servile, tandis que la loi d'amour nous demande une soumission volontaire et libre. Celui qui agit par crainte

agit en esclave; mais celui dont les actions n'ont d'autre motif que l'amour agit en homme libre, et son obéissance est toute filiale. « Partout où est l'esprit du Seigneur, dit saint Paul, est aussi la liberté. » En effet, grâce à l'amour, l'homme obéit à Dieu comme un fils à son père. La seconde différence, c'est que la loi de crainte promettait les biens temporels à ceux qui observaient ses préceptes, tandis que la loi d'amour promet les biens célestes pour récompense de la vertu. Interprète de la loi de crainte, Isaïe fait parler ainsi le Seigneur : « Si vous êtes soumis à mes commandements et docile à ma voix, vous jouirez de tous les biens de la terre. » Auteur de la loi d'amour, Jésus-Christ nous dit : « Si vous voulez posséder la vie éternelle, observez les commandements de Dieu. » Précurseur de Jésus-Christ, Jean s'écrie : « Faites pénitence, car le règne de Dieu est proche. » — La troisième différence, c'est que la loi de crainte est dure, tandis que la loi d'amour est pleine de douceur. Pierre dit, en parlant des préceptes mosaïques : « Pourquoi cherchez-vous à nous imposer un joug que nos pères n'ont pu supporter, et qui nous accablerait ? » Jésus-Christ dit, en parlant de la morale de l'Evangile : « Mon joug est doux et mon fardeau léger. » Saint Paul dit à son tour : « Vous n'avez point reçu, comme les Juifs, l'esprit de crainte qui rend l'homme esclave, mais l'esprit d'amour qui fait l'homme enfant de Dieu. »

Ainsi donc, je le répète, quatre lois président à nos actions : la loi naturelle, que Dieu a gravée dans le cœur de l'homme en le créant ; la loi de concupiscence, dont le démon est l'auteur; la loi de crainte, promulguée par Moïse; et la loi d'amour, apportée au monde par Jésus-Christ. Mais il est évident que tous les hommes ne peu-

vent pas consacrer leur temps à l'étude de la morale; c'est pourquoi Jésus-Christ a exposé les préceptes de la loi d'amour avec naïveté et précision, afin que tous les hommes fussent à portée de les connaître et ne pussent, en les violant, prétexter l'ignorance de leurs devoirs. « La parole du Seigneur, dit saint Paul, retentira sur la terre, et tous la comprendront. » Maintenant, il faut remarquer que cette loi d'amour doit être la règle de toutes les actions humaines. Dans les arts, nous appelons beau ce qui est conforme au type de la beauté : ainsi, en morale, un acte est vertueux quand il est d'accord avec la loi d'amour; tout acte qui s'écarte de cette règle divine ne peut être ni bon, ni juste. Si nous étudions maintenant les effets de l'amour divin sur l'homme, nous en trouverons quatre principaux qui méritent toute notre admiration.

Premièrement, l'amour divin donne à l'homme la vie spirituelle. L'objet aimé existe dans le cœur de celui qui aime : ainsi, celui qui aime Dieu possède Dieu dans son cœur. « Quiconque a la charité vit en Dieu, et Dieu vit en lui,» dit saint Jean. L'amour transforme encore celui qui aime et le rend semblable à l'objet aimé. Aimons-nous un objet vil et méprisable, nous devenons vils et méprisables comme lui. Écoutez les paroles du prophète : « Ils sont devenus abominables comme les objets qu'ils ont aimés. » Au contraire, si nous aimons Dieu, nous devenons des hommes divins; car celui qui est uni à Dieu reçoit la vie spirituelle de lui-même. Or, dit saint Augustin, de même que l'âme est la vie du corps, ainsi Dieu est la vie de l'âme. Le corps est doué de vie, quand l'âme habite en lui et le fait agir; aussitôt que l'âme s'envole, le corps reste immobile et n'est plus qu'un cadavre : ainsi, l'âme possède la

vie parfaite, elle révèle sa puissance par la vertu, quand elle est unie à Dieu par l'amour; elle languit et meurt dès que l'amour et Dieu l'abandonnent. « Quiconque n'aime point demeure dans la mort. » Il ne faut pas oublier que celui qui possède tous les dons du Saint-Esprit sans l'amour ne possède point la vie. Le don des langues, le don de la foi et tous les autres dons de la grâce ne peuvent donner la vie, s'ils ne sont pas joints à l'amour. Qu'un cadavre soit enveloppé de vêtements où l'or brille mêlé aux pierres précieuses, ce n'en est pas moins un cadavre. Ainsi donc la vie spirituelle, tel est le premier effet de l'amour tout divin.

En second lieu, l'amour divin nous rend attentifs à observer les commandements de Dieu. Celui qui aime Dieu ne reste jamais oisif. Il accomplit de grandes choses, si l'amour l'anime véritablement; s'il se refuse à la pratique de la vertu, l'amour n'habite point dans son cœur ; par conséquent le signe le plus manifeste de l'amour divin, c'est la promptitude à accomplir les commandements de Dieu. Ne voyons-nous pas que celui qui aime se dévoue aux plus grandes, aux plus difficiles entreprises, pour obéir à la voix de l'objet aimé? « Celui qui m'aime, dit le Seigneur, gardera ma parole. » Ajoutons qu'aimer Dieu fidèlement, c'est accomplir toute la loi divine. Remarquons aussi que les préceptes de la loi divine sont de deux sortes : les uns sont positifs et commandent le bien ; les autres sont négatifs et défendent le mal. L'amour divin accomplit également les uns et les autres; car il ne peut faire le mal, et sa plénitude consiste à faire le bien.

Le troisième effet de l'amour divin, c'est de nous offrir un refuge contre l'adversité. Rien ne peut nuire, tout sert à celui qui aime bien, tout concourt à son avantage;

les peines, les afflictions lui semblent douces. Et pourrait-il en être autrement, quand celui-là même dont le cœur n'est animé que d'un amour terrestre souffre tout avec joie pour l'objet aimé?

Le quatrième et dernier effet principal de l'amour divin, c'est de nous conduire au suprême bonheur. La béatitude éternelle n'est promise qu'à ceux dont le cœur est pénétré de cet amour sublime; toutes les vertus sans lui sont insuffisantes pour nous mériter les récompenses célestes. « Il ne me reste plus, dit saint Paul, qu'à recevoir la couronne que le souverain juge me réserve. Cette couronne ne m'attend pas seul; elle attend aussi tous ceux qui, comme moi, aiment le Seigneur. » Ajoutons qu'il y a différents degrés dans la béatitude éternelle, suivant les différents degrés de l'amour divin, et non suivant ceux de toute autre vertu. Bien des hommes se sont soumis bien plus que les apôtres à de rigoureuses abstinences. Cependant, les apôtres tiennent le premier rang dans le royaume du ciel, parce que, plus que tous les autres hommes, ils étaient pénétrés de l'amour divin. « Ils avaient reçu, comme dit saint Paul, les prémices du Saint-Esprit, et voilà pourquoi ils sont récompensés plus magnifiquement. »

Mais, outre ces quatre effets principaux de l'amour divin, il en est encore d'autres que nous ne devons point passer sous silence. D'abord il nous obtient de Dieu la rémission de nos péchés. Si un homme offense son prochain et lui voue plus tard une tendre amitié, celui qu'il a offensé n'oublie-t-il pas ses torts d'autrefois en faveur de son affection? C'est ainsi que Dieu pardonne à ceux qui l'aiment les offenses dont ils se sont rendus coupables envers lui. « L'amour, dit l'Apôtre, couvre un grand nombre

de fautes. » Il les couvre si bien, qu'il les dérobe aux regards de Dieu. Si l'Apôtre dit que l'amour couvre un grand nombre de fautes, Salomon assure qu'il les couvre toutes. C'est ce que prouve l'exemple de Madeleine, de cette pécheresse repentante que le Seigneur montrait à ses disciples en disant : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. » Mais, objectera-t-on, l'amour suffit-il à lui seul pour effacer nos fautes, et ne faut-il pas qu'il soit joint au repentir? Je réponds à cela qu'il est impossible d'avoir un amour sincère, sans avoir en même temps un sincère repentir de ses fautes. Plus nous aimons quelqu'un, et plus nous éprouvons de regrets quand nous l'avons offensé.

Un autre effet de l'amour divin, c'est d'éclairer le cœur. Nous sommes tous, selon l'expression de Job, plongés dans les ténèbres. Souvent nous ne savons que faire, que désirer; mais l'amour divin, illuminant notre âme, nous enseigne tout ce qui est nécessaire à notre salut. Où règne l'amour divin règne aussi le Saint-Esprit, qui connaît toutes choses, qui nous guide dans la voie de la justice, suivant l'expression du roi-prophète. « Vous qui enseignez Dieu, dit l'Ecclésiaste, aimez-le, et vos cœurs seront éclairés, » c'est-à-dire vous saurez tout ce qui est nécessaire pour faire votre salut.

Un autre effet de l'amour divin, c'est de produire dans l'homme un contentement parfait. Nul ne peut goûter de jouissance réelle que dans le sein de Dieu. Quiconque désire quelque chose ne peut trouver de satisfaction et de repos que dans la possession de l'objet de ses désirs; souvent même, quand l'homme est agité par une affection terrestre, il désire ardemment ce qu'il ne possède pas, et il dédaigne, il méprise ce qu'il a obtenu. Il n'en est pas

ainsi quand le cœur est rempli de l'amour divin. Celui qui aime Dieu le possède tout entier, et il trouve en lui son repos et son bonheur. « Celui qui aime Dieu demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. »

L'amour divin produit encore en nous une paix parfaite. Quand le cœur de l'homme est animé d'un amour terrestre, il arrive souvent qu'après avoir possédé l'objet de ses désirs, il est encore inquiet, il désire encore autre chose; car le cœur de l'impie est comme une mer bouillonnante qui ne peut se calmer. « Point de paix pour les impies, » dit le Seigneur. Il n'en est pas ainsi de celui qu'anime l'amour divin. Quand on aime Dieu, on jouit d'une paix parfaite. « Seigneur, s'écrie le Psalmiste, une paix profonde est le partage de ceux qui aiment ta sainte loi; rien ne saurait troubler leur âme. » Pourquoi cela! N'est-ce point que Dieu seul peut remplir l'immensité de nos désirs? L'immensité de Dieu n'est-elle pas plus grande encore que le vide de notre cœur? « Mon Dieu, s'écrie saint Augustin, vous nous avez faits pour vous, et notre cœur est inquiet tant qu'il ne se repose pas en vous. » — « O mon âme! s'écrie aussi le roi-prophète, bénis le Seigneur qui remplit tous tes désirs. »

Un autre effet de l'amour divin, c'est d'ennoblir la nature humaine. Toutes les créatures rendent hommage à la majesté divine, toutes sont soumises à Dieu comme à leur créateur, comme au souverain de l'univers; mais, par l'amour divin, nous cessons d'être esclaves, nous devenons libres, nous devenons les amis de Dieu. « Je ne vous donnerai plus le titre de serviteurs, mais celui d'amis, » dit le Seigneur à ses disciples. Cependant, objectera-t-on, saint Paul et tous les apôtres ne se donnent-ils pas le titre de serviteurs de Dieu à eux-mêmes? Il est vrai, mais re-

marquons qu'il y a deux espèces de servitude. La première est la servitude de crainte; elle est pénible et sans mérite. Je dis sans mérite: celui qui ne s'abstient du mal que par crainte du châtiment n'a droit à aucune récompense, et sa soumission est encore celle d'un esclave. La seconde est une servitude d'amour. Quand on a pour motif de ses actions, non pas la crainte du châtiment, mais l'amour divin, on n'agit point en esclave; on agit en homme libre, parce qu'on obéit volontairement à Dieu. Voilà pourquoi le Seigneur dit à ses disciples : « Je ne vous donnerai plus le titre de serviteurs. Cette explication ne vous suffit-elle point? Saint Paul la complétera lui-même : « Vous n'avez point, dit-il, reçu, comme les Juifs, l'esprit de crainte qui rend l'homme esclave, mais l'esprit d'amour qui le rend libre et enfant de Dieu. La crainte est étrangère à l'amour, » ajoute saint Jean. La crainte est pénible, et l'amour est plein de douceur.

L'amour divin ne rend pas seulement l'homme libre, il le fait enfant de Dieu. Oui, grâce à l'amour, nous obtenons le titre d'enfants de Dieu, et nous le sommes véritablement, selon ce que dit encore saint Jean. Nous acquérons ainsi un droit à l'héritage de notre Père céleste, et cet héritage, c'est la vie éternelle. « L'Esprit-Saint, dit le grand Apôtre, nous rend ce témoignage que nous sommes enfants de Dieu. Si nous sommes enfants de Dieu, nous sommes aussi ses héritiers; si nous sommes héritiers de Dieu, nous sommes cohéritiers du Christ. » — « Les justes, dit aussi Salomon, sont enfants de Dieu. »

Ce qui précède fait assez comprendre les avantages de l'amour divin. Il est donc de notre devoir de faire tous nos efforts pour acquérir et pour conserver une chose si avantageuse. Mais remarquons d'abord que nul ne peut

avoir par lui-même l'amour divin, et que c'est Dieu seul qui le donne. « Si Dieu nous a montré tant de bonté, dit saint Jean, ce n'est point à cause de notre amour pour lui, mais à cause de son amour pour nous. » Car l'amour que Dieu a pour nous n'est point l'effet de l'amour que nous avons pour lui, mais l'amour que nous avons pour Dieu est l'effet de l'amour qu'il a pour nous. Ajoutons que, bien que tous les dons viennent du Père des lumières, celui de l'amour divin est supérieur à tous les autres. On peut posséder tous les autres dons sans posséder l'amour divin et le Saint-Esprit; mais le Saint-Esprit est inséparable de l'amour divin, et il est impossible de posséder l'un sans posséder l'autre aussi. « L'amour divin, dit l'Apôtre, a pénétré dans nos cœurs avec le Saint-Esprit qui nous a été donné. » Il n'en est pas de même des autres dons. On peut, je le répète, posséder le don des langues, le don de la science, le don de prophétie, sans posséder le Saint-Esprit, sans posséder l'amour divin. Bien que l'amour divin soit un don de Dieu, et le plus grand de tous, nous devons, pour le posséder, disposer notre cœur à le recevoir et à le garder.

Deux choses sont principalement nécessaires pour obtenir l'amour divin. Il faut d'abord entendre avec assiduité la parole de Dieu. La manière dont naissent les affections terrestres est une preuve de cette vérité. Quand nous entendons dire du bien d'une personne, ne sommes-nous pas portés à l'aimer? C'est ainsi qu'en entendant la parole de Dieu, notre cœur s'enflamme d'amour pour lui. « Seigneur, s'écrie le roi-prophète, votre parole est de feu, et elle enflamme d'amour ce cœur qui vous est dévoué. » « La parole du Seigneur, dit-il encore, enflamma le cœur de Joseph. » Ces deux disciples de Jésus, qui avaient ren-

contré leur Maître après sa résurrection, se disaient l'un à l'autre, tout brûlants de l'amour divin : « Notre cœur ne s'enflammait-il pas dans notre poitrine, tandis qu'il nous parlait en chemin, et nous expliquait les Écritures? » Nous lisons dans les Actes des apôtres que Simon Pierre prêchant l'Evangile à Césarée, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole divine. N'arrive-t-il pas souvent que la prédication amollit les cœurs les plus durs, et leur inspire tout-à-coup l'amour divin?

Pour obtenir l'amour divin, il faut, en second lieu, entretenir sans cesse son esprit de bonnes pensées. « Mon cœur s'enflamme au milieu de ses méditations pieuses, » dit le Psalmiste. Si vous voulez obtenir l'amour divin, occupez-vous de pieuses méditations. Il serait bien insensible, celui qui, en songeant aux bienfaits du Seigneur, aux périls qu'il a évités, à la béatitude qui lui est promise, *ne* s'enflammerait pas d'amour pour Dieu. Il a le cœur bien dur, celui qui, s'il n'aime pas le premier, ne paie pas au moins de retour l'amour qu'on a pour lui. On peut dire, en général, que les mauvaises pensées détruisent l'amour divin, et que les bonnes le font naître, le nourrissent, et veillent à sa conservation. « Otez, dit le Seigneur, ôtez de devant mes yeux vos mauvaises pensées.» « Les mauvaises pensées, dit Salomon, éloignent de Dieu. » Deux conditions principales sont nécessaires à l'accroissement de l'amour divin.

Il faut d'abord éloigner son cœur des objets terrestres. Le cœur ne peut se donner complétement à des objets divers; nul ne peut aimer à la fois le monde et Dieu. C'est pourquoi, plus notre cœur s'éloigne des affections terrestres, plus il s'affermit dans l'amour divin. « Ce qui tue l'amour divin, dit saint Augustin, c'est le désir d'ob-

tenir ou de conserver les biens temporels; ce qui le vivifie, c'est l'affaiblissement des passions; ce qui le rend parfait, c'est l'absence de toute passion, car la passion est la source de tous les maux. » Quiconque veut accroître en lui l'amour divin doit travailler à déraciner en lui les passions. J'entends par passion l'amour des biens temporels. Pour le détruire, il faut d'abord craindre Dieu, qui seul ne peut être aimé sans être craint. L'institution des ordres religieux n'a pas d'autre but que l'accomplissement de cette œuvre. L'état monastique nous éloigne des vanités du monde et des objets terrestres; il élève notre âme vers le ciel et vers Dieu. « Le soleil brille après avoir été voilé de nuages, » lisons-nous dans le livre des Machabées. Le soleil voilé de nuage, c'est l'esprit humain quand il est obscurci par les affections terrestres; le soleil qui brille, c'est l'esprit humain quand il se dégage des affections terrestres pour s'élever à l'amour divin.

La seconde condition nécessaire à l'accroissement de l'amour divin, c'est une patience inébranlable dans l'adversité. Les peines que nous endurons pour une personne aimée augmentent notre tendresse pour elle, loin de la diminuer. « Des torrents d'eau ne pourraient éteindre l'amour, » dit le Cantique des cantiques. Ces torrents d'eau, ce sont les tribulations de la vie, et ces tribulations endurées pour Dieu affermissent l'amour divin dans les âmes saintes, bien loin de l'affaiblir. L'artiste contemple avec plus d'amour l'œuvre qui lui a coûté plus d'efforts et de peines. C'est ainsi que les cœurs fidèles aiment d'autant plus Dieu qu'ils souffrent davantage pour lui. Les eaux se multiplièrent, et l'arche s'éleva avec elles. Les eaux du déluge, ce sont les afflictions du monde; l'arche qui s'élève, c'est l'Eglise ou l'âme du juste.

Quand les docteurs de la loi mosaïque demandèrent à Jésus quel était le plus grand et le premier commandement, il leur répondit : « Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit; » tel est le plus grand et le premier commandement. Et, en effet, il est le plus important et le plus sublime de tous, il contient à lui seul tous les autres. Quatre conditions sont nécessaires à l'accomplissement parfait de ce précepte.

La première, c'est une reconnaissance profonde pour les bienfaits de Dieu. Tout ce que nous possédons, soit en nous, soit hors de nous, vient de lui; il faut donc que nous lui rendions hommage de tout et que nous l'aimions d'un amour sans bornes. Ne serait-ce point une coupable ingratitude que de ne pas aimer son bienfaiteur? Le souvenir des bienfaits du Seigneur n'abandonnait jamais David. « Mon Dieu s'écrie-t-il, tout vous appartient : nous ne faisons que vous rendre ce que nous avons reçu de votre main. » Aussi, l'Ecclésiastique fait-il l'éloge du roi-prophète en ces termes : « Il a glorifié de toute son âme le nom du Seigneur; il a aimé d'un amour sans bornes le Dieu qui l'a créé. »

La seconde condition, c'est un profond respect pour la majesté divine. Dieu est plus grand que notre cœur; ainsi, quand même nous le servirions de tout notre cœur, notre soumission ne serait pas encore assez humble. « Glorifiez le Seigneur de toutes vos forces, a dit l'Eclésiastique, vous n'atteindrez jamais jusqu'à lui. Bénissez le Seigneur, exaltez-le de toute la puissance de votre âme; car il est au-dessus de toute louange. »

La troisième condition, c'est le renoncement aux vanités du monde et aux affections terrestres. C'est faire in-

jure à Dieu que de lui égaler quelque chose. « A quel rang me faites-vous descendre? » dit le Seigneur à ceux qui le rabaissent au niveau des créatures. Nous faisons injure à Dieu, nous dégradons sa majesté, quand nous mêlons les affections terrestres à l'amour divin; ou plutôt il est impossible d'aimer à la fois le monde et Dieu. « Une couche trop étroite ne peut recevoir deux personnes, dit Isaïe, et un manteau trop court ne peut les couvrir en même temps. » Ce manteau trop court, cette couche trop étroite, c'est le cœur de l'homme, qui peut à peine contenir Dieu seul, et que Dieu abandonne quand il lui faut le partager avec le monde. Il ne souffre point de rival dans notre cœur, non plus qu'un époux dans le cœur de son épouse. N'a-t-il pas dit lui-même : « Je suis votre Dieu jaloux? » Il ne veut point que nous aimions quoi que ce soit autant que lui; il ne veut point que nous aimions autre chose que lui seul.

La quatrième condition, c'est l'horreur du péché. Nul ne saurait aimer Dieu en vivant dans le mal. « Vous ne pouvez, est-il dit, servir en même temps Dieu et Mammon. » Ainsi, quiconque vit dans le péché n'aime point Dieu. Il l'aimait ce pieux monarque qui l'invoquait en ces termes : « Seigneur, souvenez-vous que j'ai marché sous vos yeux dans la voie de la vérité et dans la pureté de mon cœur. « Jusqu'à quand, s'écrie le prophète Elie, balancerez-vous incertains entre le bien et le mal? » Telle est, en effet, l'incertitude du pécheur : tantôt il se laisse entraîner sur les pas du démon, tantôt il s'efforce de chercher Dieu; mais cette incertitude déplaît au Seigneur: « Venez à moi, nous dit-il, de tout votre cœur. » Deux espèces d'hommes pèchent contre ce précepte. Les uns, en évitant un vice, par exemple, la luxure, tombent dans un

autre, comme l'avarice. Ils ne sont pas moins coupables que ceux qui tombent dans ces deux vices à la fois; « car, dit l'apôtre saint Jacques, celui qui viole un seul précepte de la loi divine viole toute la loi. » Il en est d'autres qui confessent une partie de leurs péchés et taisent le reste, ou bien qui partagent l'aveu de leurs fautes entre deux confessions. Ceux-là ne méritent point l'absolution; ils commettent, au contraire, une nouvelle faute, en cherchant à tromper Dieu et en profanant un sacrement. C'est une impiété, dit un sage, d'attendre de Dieu un pardon incomplet. « Répandez vos cœurs en présence de l'Eternel, » dit aussi le Psalmiste. Et en effet, on doit révéler tout son cœur dans la confession.

Nous avons montré que l'homme est tenu de se donner à Dieu. Mais comment peut-il se donner à lui? qu'y a-t-il en nous que nous puissions et que nous devions lui consacrer? Il y a dans l'homme quatre choses qu'il peut et qu'il doit consacrer à Dieu, savoir : le cœur, l'âme, l'esprit et la force. « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, dit l'Evangile, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toute votre puissance, c'est-à-dire de toute votre force.

Remarquons ici que le mot *cœur* signifie l'intention. L'intention est d'une telle importance dans nos actes qu'elle leur imprime à tous son propre caractère; en sorte que le bien fait dans une intention mauvaise devient un mal. « Si votre œil est mauvais, est-il dit, tout votre corps restera dans les ténèbres; « c'est-à-dire, si votre intention est mauvaise, toute la masse de vos bonnes œuvres restera sans mérite. Ainsi, dans toutes nos œuvres, notre intention doit avoir Dieu pour but : « Soit que vous mangiez, dit l'Apôtre, soit que vous buviez, quelque chose enfin

que vous fassiez, faites tout pour la plus grande gloire de Dieu. »

Mais il ne suffit pas que l'intention soit bonne pour que l'action le soit aussi. Il faut que cette bonne intention soit accompagnée d'une volonté droite, et c'est ce que nous veut faire entendre l'Evangile quand il nous commande d'aimer Dieu de toute notre âme; car *l'âme* c'est la volonté. Souvent on agit avec une bonne intention, mais sans mérite, parce que, outre cette bonne intention, on n'a pas une volonté droite. Par exemple, dérober pour nourrir un pauvre qui meurt de faim, c'est agir avec une bonne intention; mais la bonté de l'intention n'excuse point le mal que l'on commet par défaut de rectitude dans la volonté : « Ceux-là sont coupables, dit saint Paul, qui veulent faire le mal pour qu'il en arrive un bien. » La rectitude de la volonté est unie à la bonté de l'intention quand la volonté humaine est aussi d'accord avec la volonté divine; et c'est ce que nous demandons chaque jour à notre Père céleste en disant : Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. C'est ce même accord qu'exprime le roi-prophète quand il dit : « Seigneur, je veux faire votre sainte volonté. » Voilà donc pourquoi l'Evangile nous ordonne d'aimer aussi Dieu de toute notre âme; car l'âme, je le répète, est souvent prise pour la volonté dans l'Ecriture-Sainte : « La désobéissance, dit le Seigneur, déplaît à mon âme, » c'est-à-dire est en désaccord avec ma volonté.

Quelquefois enfin, l'intention est bonne, la volonté est droite, mais la pensée est coupable; et voilà pourquoi l'Evangile nous recommande d'aimer Dieu « de tout notre esprit. » Nous devons donner à Dieu toutes nos pensées, afin qu'elles soient saintes : « Notre mission, dit l'Apôtre,

est de soumettre toute intelligence à la loi du Christ. » Bien des hommes, sans accomplir l'acte même du péché, en gardent complaisamment la pensée dans leur esprit. C'est à eux qu'il faut appliquer ces paroles du Seigneur : « Otez de devant mes yeux vos pensées criminelles. » Il en est d'autres qui, pleins de confiance dans leur sagesse orgueilleuse, ne veulent point soumettre leur raison à la foi. Ceux-là ne donnent pas à Dieu leur esprit; c'est à eux que Salomon adresse ces paroles : « Ne vous fiez point à votre prudence. »

Mais il ne suffit pas d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout notre esprit; nous devons aussi l'aimer de toute notre puissance, de toute notre force : « Seigneur, dit le roi-prophète, c'est à vous servir que je veux consacrer ma force. » Il est des hommes qui consacrent leurs forces au péché, qui ne révèlent leur puissance que dans le vice; c'est à eux que s'adressent ces menaçantes paroles d'Isaïe : « Malheur à vous qui n'avez de force que pour vous livrer à la débauche, et de courage que pour vous enivrer! » Il en est d'autres qui déploient au détriment de leur prochain la puissance qu'ils devraient déployer en servant ses intérêts : « Arrachez à la mort celui qui va périr, dit Salomon; c'est ainsi qu'il convient de se montrer fort et puissant. » Nous devons donc, pour accomplir pleinement le précepte de l'amour divin, donner à Dieu notre cœur, notre âme, notre esprit, notre puissance, c'est-à-dire, dans toutes nos œuvres, avoir Dieu pour but de notre intention, de notre volonté, de nos pensées et de nos efforts.

Amour du prochain. — Quand les docteurs de la loi demandèrent à Jésus quel était le précepte fondamental de la morale, il fit à cette question unique deux réponses :

« Vous aimerez, leur dit-il, le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces, » — nous avons traité de cette première partie du précepte, — « et vous aimerez, ajouta-t-il votre prochain comme vous-même. » Remarquons que l'accomplissement de cette seconde partie du précepte renferme l'accomplissement de tous les devoirs de l'homme envers l'homme : « L'entier accomplissement de la loi, dit l'Apôtre, c'est la charité. » Quatre motifs nous invitent donc à l'amour du prochain.

Le premier, c'est l'amour divin. « Celui-là ment qui prétend aimer Dieu en détestant son prochain. » N'est-ce point mentir que de prétendre aimer quelqu'un en détestant ses enfants et sa famille? Or, tous les fidèles sont les enfants de Dieu; ils ne forment qu'une famille dont Dieu est le père : « Vous êtes, dit saint Paul, le corps et les membres de Jésus-Christ. » Par conséquent, celui qui hait son frère ne peut aimer Dieu qui est notre Père commun.

Le second motif qui nous invite à l'amour du prochain, c'est l'obéissance que nous devons à la volonté divine. Entre autres préceptes que Jésus-Christ nous a laissés avant de quitter la terre, il a principalement recommandé à notre obéissance celui de l'amour du prochain, en disant à ses disciples : « Voici le précepte que je vous donne : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » On ne peut donc accomplir la volonté de Dieu en détestant son prochain, et le témoignage le plus éclatant de notre soumission à la loi divine, c'est l'amour que nous avons pour nos frères. Aussi notre Seigneur lui-même a-t-il dit : « Voilà à quoi tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, c'est à l'amour que vous avez les uns pour les autres. » Il n'a point dit : On vous reconnaîtra au pou-

voir qui vous sera donné de ressusciter les morts, ou bien à quelque autre signe éclatant, mais à l'amour que vous avez les uns pour les autres. Saint Jean appréciait toute l'importance du précepte de son divin maître; aussi, disait-il : « Nous avons passé de la mort à la vie. » Et pourquoi? « Parce que nous aimons nos frères; celui qui ne les aime point demeure dans la mort. »

Le troisième motif qui nous invite à l'amour du prochain, c'est l'identité de notre nature : « Tout être vivant, dit l'Ecclésiastique, aime son semblable; » et puisque les hommes se ressemblent tous par leur nature, ils doivent s'aimer mutuellement, et la haine de l'homme contre l'homme n'est pas seulement une violation de la loi divine, c'est aussi une violation de la loi naturelle.

Le quatrième motif qui nous invite à l'amour du prochain, c'est l'utilité générale. Grâce à la charité, ce qui est avantageux à chacun, le devient à tous: c'est la charité qui unit les fidèles dans le sein de l'Eglise, et qui établit entre eux une communauté de sentiments, de besoins et d'intérêts. « Seigneur, s'écrie le roi-prophète, je m'unis à ceux qui vous craignent et qui observent votre sainte loi »

« Vous aimerez votre prochain comme vous-même, » tel est le second précepte de la loi morale. Nous avons dit combien nous devons aimer notre prochain; il nous reste à dire comment nous devons l'aimer. L'Evangile nous l'indique, en nous disant : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Il y a dans cette parole de l'Evangile cinq choses à considérer, et qui sont les éléments essentiels de l'amour du prochain.

Premièrement, nous devons aimer notre prochain « avec vérité, » c'est-à-dire l'aimer pour lui-même et

non pour nous. Remarquons, à ce sujet, qu'il y a trois sortes d'amour, dont une seule est l'amour vrai. L'amour repose quelquefois sur l'intérêt. « Un ami, dit l'Ecclésiastique, n'est souvent qu'un compagnon de plaisir; souvent il nous abandonne dans les jours de détresse. » Ce n'est point là le véritable amour; il naît de l'égoïsme, et l'égoïsme le tue. Tant qu'il règne dans notre cœur, ce n'est point le bonheur du prochain, mais le nôtre que nous souhaitons. Quelquefois l'amour a pour motif le plaisir : ce n'est point encore là le véritable amour, il meurt avec le plaisir qui le fait naître. Tant qu'il règne dans notre cœur, nous aimons encore notre prochain, non pour lui-même, mais pour nous. Quelquefois, enfin, l'amour a pour base la vertu, et c'est le seul véritable amour. Alors, nous n'aimons point notre prochain pour nous-mêmes, mais bien pour lui.

Secondement, nous devons aimer notre prochain « avec mesure, » c'est-à-dire ne pas l'aimer plus que Dieu, ni autant que Dieu, mais juste autant que nous devons nous aimer nous-mêmes. « Il a modéré son amour pour moi, » est-il dit dans le Cantique des cantiques. Le Seigneur a pris soin de nous indiquer la mesure d'affection que nous devons avoir pour notre prochain, en disant : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas non plus digne de moi. »

Troisièmement, nous devons aimer notre prochain « avec efficacité. » L'homme ne se borne point pour lui-même à un amour stérile; il fait tous ses efforts pour obtenir ce qui lui est avantageux, pour éviter ce qui lui est funeste. C'est ainsi qu'il doit aimer son prochain. « Que notre amour, dit saint Jean, ne se témoigne point par

de vaines paroles, mais par des actes de dévoûment sincère. » Ceux-là sont les pires de nos ennemis, dont la bouche est remplie de paroles d'amitié et le cœur plein de sentiments de haine. C'est d'eux que parle le roi-prophète, quand il dit : « Leur bouche a des paroles de paix pour le prochain, et leur cœur cache des pensées criminelles. » « Que votre amour soit sans feinte, » dit aussi l'Apôtre.

Quatrièmement, nous devons aimer notre prochain « avec persévérance, » comme nous faisons pour nous-mêmes. Un véritable ami aime toujours, et la puissance de son affection se révèle dans les jours de détresse ; il nous est fidèle dans le malheur comme dans la prospérité, et c'est quand la fortune nous abandonne qu'il s'attache plus fortement à nous, ainsi que l'observe Salomon. Deux choses contribuent à la durée de l'amitié : d'abord, la patience ; en effet, un homme irascible ne cherche que les querelles; ensuite, l'humilité, qui produit la patience; car la discorde est compagne de l'orgueil. Celui qui est fier de lui-même, et qui méprise les autres, ne peut supporter leurs défauts.

Cinquièmement, nous devons aimer notre prochain « avec justice et sainteté, » c'est-à-dire, ne pas l'aimer jusqu'à faire le mal pour lui; car, ce n'est pas ainsi que nous devons nous aimer nous-mêmes, et une pareille amitié serait contraire à l'amour divin, qui doit être la règle principale de notre conduite, et que Salomon appelle la source des nobles affections.

« Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Les Juifs et les Pharisiens comprenaient mal ce précepte, en croyant que Dieu ordonnait aux hommes d'aimer leurs amis et de haïr leurs ennemis. Le terme de prochain était

pour eux synonyme de celui d'amis; mais cette interprétation est fausse, et la preuve en est dans ces paroles de Jésus-Christ : « Aimez vos ennemis. » Il ne faut pas oublier que quiconque déteste son frère n'est point en état de grâce : « Celui qui déteste son frère, dit saint Jean, « est plongé dans les ténèbres. »

Il y a cependant ici une distinction à faire. Des hommes d'une sainteté éminente ont connu la haine : « Seigneur, s'écrie le roi-prophète, je hais, d'une haine profonde, ceux qui foulent aux pieds votre sainte loi. » Jésus-Christ déclare lui-même qu'on ne peut être son disciple, si on ne hait pas et son père, et sa mère, et toute sa famille. Or, nous devons en toutes choses suivre l'exemple de ce divin maître, et savoir aimer et haïr, comme lui, à propos : car Dieu connaît aussi l'amour et la haine. Pourquoi cela? C'est qu'il y a dans l'homme deux choses à considérer, la nature humaine et le vice. La nature humaine, dans tout homme, a droit à l'amour; dans tout homme, le vice mérite la haine. Souhaiter à son prochain la damnation éternelle, c'est détester en lui la nature humaine et aimer le péché; mais faire des vœux pour son salut, c'est détester en lui le péché et aimer la nature humaine. « Seigneur, dit le Psalmiste, vous haïssez tous ceux qui font mal. » « Seigneur, dit Salomon, vous aimez tout ce qui existe, et vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait. » Quels sont donc les objets de l'amour et de la haine de Dieu? L'objet de son amour, c'est la nature; l'objet de sa haine, c'est le mal.

Ajoutons que l'homme peut quelquefois faire du mal à son prochain sans péché. C'est ce qui arrive, quand il lui fait du mal avec la volonté de servir ses véritables intérêts; et Dieu lui-même en agit souvent de la sorte avec

nous. Ainsi, il afflige le pécheur d'infirmités et de maladies, afin de le ramener au bien; ainsi encore, il accable le méchant sous les coups de l'adversité, afin que cette dure leçon lui fasse, selon l'expression d'Isaïe, ouvrir les yeux sur ses égarements. On peut donc sans péché désirer la chute d'un tyran qui désole l'Eglise; on le peut, dis-je, sans péché, en tant qu'on désire le bien de l'Eglise par la chute du tyran. « Béni soit le Seigneur qui a frappé les impies! » lisons-nous dans le livre des Machabées.

Et c'est un devoir pour tous, non-seulement de souhaiter la ruine des méchants, mais encore d'y travailler dans l'intérêt général. Certes, ce n'est point un péché que de donner la mort à ceux qui l'ont méritée par leurs crimes. « Les princes, dit saint Paul, sont les ministres de Dieu, et ce n'est point en vain qu'ils sont armés du glaive de la justice. » Ceux qui veillent au maintien des lois ne violent point le précepte de la charité en frappant le coupable; s'ils le punissent, c'est quelquefois pour le châtier, quelquefois pour garantir la sûreté publique, qui est plus précieuse que la vie d'un homme. Cependant on ne serait pas exempt de péché en punissant le coupable avec la seule intention de ne point lui nuire, si l'on ne joignait à cette intention celle de servir ses véritables intérêts, c'est-à-dire de lui infliger un châtiment salutaire et de lui procurer la vie éternelle.

On peut vouloir du bien à son prochain de deux manières : d'abord d'une manière générale, en tant qu'il est la créature de Dieu et qu'il a part à la promesse de la vie éternelle; puis d'une manière spéciale, en tant qu'il est notre ami ou notre parent. On ne peut refuser à personne l'affection générale qu'on doit à l'humanité; tout homme est obligé de prier pour les autres, quels qu'ils

soient, et de les secourir dans leurs besoins; mais nous ne sommes pas tenus d'accorder à qui que ce soit des marques particulières de bienveillance, à moins qu'on ne nous demande le pardon d'une offense. Celui qui nous adresse une pareille demande n'est plus pour nous une personne indifférente, et ne pas l'admettre dans notre intimité, ce serait repousser un ami, ce serait nous priver d'une puissante intercession auprès de Dieu. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Si vous pardonnez aux hommes leurs péchés, votre Père céleste vous pardonnera aussi les vôtres. Si vous ne faites point grâce aux hommes, votre Père céleste ne vous fera point grâce non plus? » Ne disons-nous pas à Dieu, dans l'Oraison dominicale : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés? »

« Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Nous avons dit que c'était un péché de refuser le pardon qu'on nous demande. Le plus haut degré de vertu que nous puissions atteindre, c'est d'aimer tendrement ceux qui nous ont fait du mal; nous n'y sommes pas obligés, mais de nombreux motifs nous y engagent.

Le premier, c'est le maintien de notre dignité. Les divers degrés de dignité se reconnaissent à des signes divers, et nul ne doit perdre le signe de sa dignité propre. Or, entre toutes les dignités, la plus élevée est celle que nous donne le titre d'enfants de Dieu, et le signe qui la fait reconnaître, c'est notre amour pour nos ennemis. « Aimez vos ennemis, est-il dit dans l'Evangile, afin que vous soyez les dignes enfants de votre Père qui est dans les cieux. » En effet, il ne suffit pas d'aimer ceux qui nous aiment pour être enfants de Dieu. Les publicains et les Gentils observent aussi bien que nous cette loi de la nature.

Le second motif qui nous engage à aimer ceux qui nous font du mal, c'est le triomphe des nobles affections sur les passions mauvaises. Le désir de la supériorité en toutes choses est inné dans l'homme. Il faut donc ou qu'à force de bonté nous obligions celui qui nous offense à nous aimer, et alors nous sommes vainqueurs, ou que nous nous laissions entraîner à la haine par une influence étrangère, et alors nous sommes vaincus. « Ne permettez pas au mal de triompher de vous, dit saint Paul, mais triomphez du mal par le bien. »

Le troisième motif qui nous engage à aimer ceux qui nous font du mal, c'est notre intérêt même. Nous les forçons ainsi à devenir nos amis. « Si votre ennemi a faim, dit encore saint Paul, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire; ainsi faisant, vous amassez des charbons de feu sur sa tête. » — « Rien ne provoque à l'amour, dit saint Augustin, comme d'aimer le premier. » Nul n'a le cœur assez dur pour ne pas payer au moins de retour l'amour qu'on lui témoigne. « Un ami fidèle est le plus précieux de tous les trésors, » suivant Salomon. Et, « quand le Seigneur voit marcher un homme dans la bonne voie, il change le cœur de ses ennemis, » dit encore le sage couronné.

Le quatrième motif qui nous engage à aimer ceux qui nous font du mal, c'est que, grâce à ce généreux effort de vertu, nos prières sont plus agréables à Dieu. « Quand même Moïse et Samuel se présenteraient devant moi, dit le Seigneur, je ne ferais point de grâce à ce peuple. » Si Dieu, observe saint Grégoire, cite de préférence Moïse et Samuel, et s'il exprime par cela même le pouvoir qu'ils ont sur lui, c'est que Moïse et Samuel avaient aimé leurs ennemis, qu'ils avaient prié pour eux. Jésus-Christ pria

aussi pour ses bourreaux, et les prières du bienheureux saint Etienne en faveur de ceux qui le lapidaient furent d'une très grand utilité à l'Eglise, en obtenant la conversion de Paul.

Le cinquième et dernier motif qui nous engage à aimer ceux qui nous font du mal, c'est le désir de sortir du péché, désir qui doit être le plus puissant de tous dans notre cœur. Quelquefois il nous arrive de pécher et de ne point chercher Dieu : alors Dieu nous ramène à lui en nous faisant sentir rudement le besoin de son appui. « Je couvrirai votre chemin d'épines, » nous dit-il par la bouche du prophète Osée. C'est ainsi qu'il frappa Paul d'aveuglement sur le chemin de Damas, afin de le ramener à lui. « Seigneur, s'écrie le Psalmiste, je me suis égaré comme une brebis loin du troupeau : venez chercher votre serviteur. » Dieu vient à notre secours, si nous pardonnons à nos ennemis, si nous les ramenons au bien par l'indulgence et la bonté. « Dieu, est-il dit dans l'Evangile, se servira à votre égard de la mesure dont vous vous serez servi à l'égard des autres. Pardonnez, et il vous sera pardonné. Heureux ceux qui font miséricorde, car ils obtiendront miséricorde à leur tour. » Or, le plus éclatant témoignage de miséricorde, c'est de pardonner à ceux qui nous font du mal.

HOMÉLIE D'ORIGÈNE.

« Maître, que me faut-il faire pour posséder la vie éternelle? »

De tous les nombreux préceptes de la loi, le Sauveur

n'a indiqué dans son Evangile que les plus essentiels, c'est-à-dire ceux qui conduisent à la vie éternelle l'homme qui les observe. C'est ce que nous voyons dans l'Evangile de ce jour. Un docteur de la loi demandait au Seigneur : « Maître, que me faut-il faire pour posséder la vie éternelle? Jésus lui répondit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? Qu'y lisez-vous? Celui-ci reprit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Jésus lui dit : Vous avez fort bien répondu ; faites cela, et vous vivrez. »

Nul doute qu'en accomplissant tous ces préceptes vous n'obteniez cette même vie éternelle, que le docteur de la loi priait Jésus-Christ de lui enseigner. En effet, la loi énonce très clairement le précepte de l'amour de Dieu. Il est écrit dans le Deutéronome : « Ecoutez, Israël : le Seigneur notre Dieu est le seul et unique Seigneur. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur... et votre prochain comme vous-même. » De plus, le Sauveur confirme cette double obligation en disant : « Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements. »

Le docteur de la loi veut se justifier en insinuant qu'il ignore ce qu'il doit entendre par le *prochain*. Aussi dit-il au Seigneur : « Qui est mon prochain? » Jésus lui répond par une parabole. « Un homme, dit-il, allant de Jérusalem à Jéricho, etc. » Il lui montre par là que cet homme de la parabole n'a pu regarder comme son prochain que celui qui, fidèle à observer les commandements, était toujours prêt à porter secours aux autres dans leurs besoins.

En effet, à la fin de la parabole, Jésus-Christ demande au docteur de la loi : « Lequel de ces trois hommes vous semble avoir été le prochain par rapport à cette victime tombée entre les mains des voleurs? » Ce ne fut ni le prêtre, ni le lévite, mais, comme le reconnut même le docteur de la loi, « c'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. » Aussi le Sauveur ajoute-t-il : « Allez et faites de même. »

L'homme, mes Frères, qui va de Jérusalem à Jéricho, n'est tombé entre les mains des voleurs que pour avoir voulu quitter Jérusalem. Ces voleurs, le Sauveur les désigne en ces termes : « Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des larrons. »

Cet homme ne tombe pas entre les mains de simples voleurs ; le texte de l'Evangile désigne des brigands toujours beaucoup plus cruels que de simples voleurs. Ce sont ces brigands qui attaquent l'âme à sa sortie de Jérusalem, la dépouillent et la couvrent de blessures. Quelles sont ces plaies? Quelles sont ces blessures dont la victime est couverte? Ce sont les vices et les péchés. Bientôt les voleurs qui l'avaient dépouillée et blessée ne restent plus auprès d'elle, mais l'abandonnent après l'avoir accablée de coups. L'Evangile ajoute, en effet, « qu'ils le laissèrent à demi mort. Ils le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et le laissèrent à demi-mort. »

Un prêtre d'abord, ensuite un lévite, vinrent à passer par le même chemin. Sans doute ils avaient fait du bien à d'autres ; cependant ils ne viennent nullement en aide à celui qui allait de Jérusalem à Jéricho. Le prêtre, c'est-à-dire la loi, l'aperçut. Il n'échappa point non plus, je pense, aux regards du lévite, c'est-à-dire aux écrits des

prophètes. Et tous deux, après l'avoir vu, le laissèrent et continuèrent leur chemin. La Providence, en effet, conservait cet homme à demi mort pour quelqu'un qui était plus fort que la loi et les prophètes, c'est-à-dire pour le Samaritain, dont le nom signifie *gardien*. Ce Samaritain par excellence ne s'endort jamais; c'est lui qui veille à la garde d'Israël. Il arrive près de l'homme à demi mort. Il n'allait pas, comme le prêtre et le lévite, de Jérusalem à Jéricho; ou, s'il y allait, c'était uniquement pour sauver ce malheureux et le préserver de la mort. C'est à lui que les Juifs disaient : « Vous êtes un Samaritain et vous êtes possédé du démon. » Il protesta qu'il n'était pas possédé du démon, mais ne se défendit pas d'être Samaritain. Car il savait qu'il était *gardien* du troupeau d'Israël.

Etant donc arrivé auprès de cet infortuné qui gisait à demi mort, et le voyant baigné dans son sang, il s'approche de lui, touché de compassion, afin de le traiter comme son prochain. Il panse ses blessures, il y verse de l'huile et du vin, se gardant bien de ces paroles citées par le prophète : « Il ne faut point appliquer de remèdes sur les blessures, ni les adoucir avec de l'huile, ni bander les plaies. » Voilà, mes Frères, le Samaritain dont tous les malheureux doivent réclamer les soins et le secours. C'est lui surtout que doit invoquer tout fidèle qui, après avoir quitté Jérusalem, tombe entre les mains des brigands, est par eux couvert de blessures et laissé pour mort.

Or, afin que vous reconnaissiez que c'est par la providence de Dieu que ce Samaritain est venu au secours de l'homme surpris par les voleurs, rappelez-vous qu'il por-

tait sur lui des bandes pour les blessures, de l'huile et du vin. Et ce n'est pas pour ce seul moribond, c'est pour tous ceux qui ont reçu quelques blessures à divers titres, que ce Samaritain porte avec lui les bandes, l'huile et le vin qui peuvent être nécessaires. Il avait l'huile, de laquelle il est écrit : « Afin que l'huile réjouisse son visage. » Nul doute que l'huile n'ait adouci les blessures de celui qu'il avait pansé, comme le vin les avait purifiées par sa vertu énergique. Alors le Samaritain place le blessé sur son cheval, c'est-à-dire que Jésus-Christ daigne prendre l'humanité en son propre corps. « C'est lui qui porte nos péchés, » et qui les pleure pour nous. C'est lui qui prend le blessé à demi mort et le mène dans une hôtellerie, c'est-à-dire dans l'Eglise où sont reçus tous les hommes, et qui ne refuse à personne son puissant secours. C'est vers elle que Jésus nous appelle tous en disant : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

Après y avoir fait entrer son malade, il ne le quitte pas aussitôt : il reste toute une journée dans l'hôtellerie auprès du blessé, non-seulement le jour, mais encore la nuit, et ne cesse de lui prodiguer les soins les plus empressés.

Le véritable prochain de nos âmes, mes Frères, est donc ce gardien de la loi et des prophètes, qui a exercé la miséricorde envers l'homme tombé entre les mains des voleurs; il s'est montré son prochain plus en œuvre qu'en parole. Nous pouvons imiter en cela Jésus-Christ, prendre pitié de ceux qui tombent entre les mains des voleurs, nous approcher d'eux, bander leurs plaies, y verser de l'huile et du vin, les placer enfin sur notre

propre monture et nous charger de leur fardeau. Le Fils de Dieu nous y invite. Chaque jour il nous répète comme au docteur de la loi : « Allez, et faites de même. » Agissons donc comme ce divin Sauveur, et nous obtiendrons la vie éternelle en Jésus-Christ, à qui sont la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

XIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Mes Frères, les promesses de Dieu ont été faites à Abraham et à celui qui devait naître de lui. L'Ecriture ne dit pas : Et à ceux qui naîtront, comme si elle eût voulu en indiquer plusieurs; mais elle dit, parlant d'un seul : Et à celui qui naîtra de vous, c'est-à-dire à Jésus-Christ. Donc ce testament, confirmé par Dieu, aura son effet, et la loi, qui n'a été donnée que quatre cent trente ans après, ne peut l'annuler, ni anéantir la promesse. Car, si c'est par la loi que nous sommes faits héritiers de la bénédiction, ce n'est donc plus en vertu de la promesse; et c'est en vertu de la promesse que la bénédiction a été donnée à Abraham. A quoi donc a servi la loi? Elle a été établie pour arrêter le péché jusqu'à l'avénement de celui qui devait naître et que la promesse regardait : ce sont les anges qui ont donné la loi par l'entremise d'un médiateur. Or, un médiateur ne l'est pas pour un seul, et Dieu était seul quand il fit la promesse. La loi est-elle donc contre cette promesse de Dieu? Nullement. Car si la loi avait pu donner la véritable vie, la justice viendrait de la loi. Mais

l'Ecriture a tout renfermé sous le péché, afin que l'effet de la promesse fût donné par la foi en Jésus-Christ à ceux qui croient. (Saint Paul aux Galat., ch. III, v, 16-32.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Les promesses de Dieu ont été faites à Abraham, et à celui qui devait naître de lui. L'Ecriture ne dit pas : Et à ceux qui naîtront, comme si elle eût voulu en indiquer plusieurs; mais elle dit, parlant d'un seul : Et à celui qui naîtra de vous, c'est-à-dire à Jésus-Christ. Donc ce testament, confirmé par Dieu, aura son effet, et la loi, qui n'a été donnée que quatre cent trente ans après, ne peut l'annuler, ni anéantir la promesse. Car si c'est par la loi que nous sommes faits héritiers de la bénédiction, ce n'est donc plus en vertu de la promesse; or, c'est en vertu de la promesse que la bénédiction a été donnée à Abraham. »

Voilà donc un testament que Dieu a fait en faveur d'Abraham, en disant que toutes les nations seront bénies dans sa postérité. La loi peut-elle l'abroger? Prenez garde que ceci ne vous inspire des pensées outrageantes pour la majesté de Dieu. Comme cet exemple ne se rapporte pas complétement au sujet, l'Apôtre prend les devants et dit « qu'il parle selon l'homme. » Examinons en détail cet exemple.

Dieu avait promis à Abraham « que toutes les nations seraient bénies dans sa postérité, » qui est Jésus-Christ, si on le regarde selon la chair. La loi ne fut donnée que quatre cent trente ans après; de telle sorte que, si elle peut être le principe de la bénédiction, de la vie et de la

justice, la promesse de Dieu est vaine. Peut-il se faire que la loi, au bout de quatre cent trente années, abolisse le testament de Dieu, que personne n'a pu abolir? Car s'il ne remplit pas toutes les promesses du testament, et que la loi les remplisse, le testament n'a plus de force : peut-on le dire avec quelque apparence de raison?

« A quoi donc a servi la loi? » demandera-t-on. Ecoutez la raison : « A arrêter le péché. » La loi n'est donc pas inutile. L'Apôtre a réponse à toute objection. Parce qu'il avait beaucoup vanté la foi, en la mettant bien au-dessus de la loi, il ajoute, pour que l'on ne crût pas la loi inutile, qu'elle ne nous a pas été donnée sans de puissantes raisons : c'est pour arrêter le péché et pour empêcher les Juifs de tomber dans les derniers désordres. Elle leur sert de frein, elle les instruit, elle les retient dans l'ordre et les empêche de violer au moins une grande partie des préceptes. Aussi en retire-t-on les plus grands fruits; et pour montrer combien de temps la loi devait durer, l'Apôtre ajoute : « Jusqu'à l'avénement de celui qui devait naître et que la promesse regardait. »

Il entend par là Jésus-Christ. Si elle n'a été donnée que pour ce temps-là, pourquoi voulez-vous la faire durer davantage? « Ce sont les anges qui ont donné la loi par l'entremise d'un médiateur. » Il appelle les prêtres des anges qui ont été les ministres de la loi; mais le médiateur c'est Jésus-Christ, qui est avant la loi, et qui l'a donnée lui-même. « Or, un médiateur ne l'est pas pour un seul, et Dieu était seul quand il fit la promesse. » Que diront à cela les hérétiques? Car si le Père seul est Dieu, le Fils ne sera point Dieu, puisqu'il est dit du Père qu'il est le seul Dieu. Mais si le Fils est Dieu aussi bien que le Père, puisque le Père est véritablement Dieu, le Fils le sera

aussi. Il n'est pas le médiateur d'un seul, mais de deux, c'est-à-dire de Dieu et des hommes.

Il prouve encore de cette manière qu'il est aussi l'auteur de la loi. S'il l'a donnée, il peut l'abolir. « La loi est-elle donc contre cette promesse de Dieu? » Car si les promesses ont été faites dans la postérité d'Abraham, et si la loi est la cause de la malédiction, elle est contre les promesses de Dieu. Comment l'Apôtre répond-il à cette objection? De deux manières, négativement et positivement. « Si la loi avait pu donner la véritable vie, la justice viendrait de la loi. » Si nous avions reçu l'esprit de vie par la loi, et qu'elle eût été la cause de notre salut, vous auriez raison de parler ainsi. Mais tout au contraire, si vous êtes sauvés par la foi, et si la loi nous rend abominables, on ne vous a point fait de tort en vous donnant la foi, qui vous affranchit de toute servitude. Car si les promesses vous avaient été faites en vertu de la loi, vous auriez raison d'appréhender qu'en renonçant à la loi vous ne fussiez privés de la justice. Mais si la loi a été donnée pour servir de frein à tous les hommes et pour les reprendre, en leur faisant connaître leurs péchés, non-seulement elle ne peut vous empêcher de recevoir le fruit des promesses de Dieu, mais encore elle vous aide à le recevoir.

« L'Écriture a tout renfermé sous le péché, afin que l'effet de la promesse fût donné par la foi en Jésus-Christ à ceux qui croient. » Les Juifs ne connaissant pas même leurs péchés et par conséquent se mettant peu en peine d'en obtenir le pardon, la loi a été donnée pour leur faire voir leurs blessures et les obliger de recourir au médecin. Le mot de *renfermer* a presqu'ici la signification de *reprendre et de maintenir dans le devoir*. La loi n'est donc pas contraire aux promesses de Dieu; je dirai plus, elle les

appuie. On aurait raison de le dire, si la loi avait toute l'autorité; mais si elle est subordonnée à quelque autre chose, on ne peut la regarder comme en contradiction avec les promesses divines. Sans la loi tous se seraient précipités dans le péché et nul d'entre les Juifs n'aurait écouté Jésus-Christ. C'est la loi qui a produit ce double avantage. Elle a conduit du moins à une vertu médiocre ceux qui l'ont écoutée, et elle leur a mis sous les yeux leurs péchés, ce qui les a disposés à rechercher le Fils de Dieu. Aussi ceux qui n'ont point reçu la loi, qui ne connaissaient ni ne désapprouvaient leurs péchés, n'ont point cru en Jésus-Christ. « Ignorant la justice de Dieu et voulant établir leur propre justice, ils n'ont point été soumis à celle de Dieu. »

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus traversait la Samarie et la Galilée pour se rendre à Jérusalem. Comme il entrait dans un village, il rencontra dix lépreux qui s'arrêtèrent loin de lui et s'écrièrent : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les aperçut, il leur dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Et pendant qu'ils y allaient, ils se trouvèrent guéris. L'un d'eux, aussitôt qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas en glorifiant Dieu à haute voix, et se prosternant le visage contre terre aux pieds de Jésus, il lui rendit grâces. Or, c'était un Samaritain. Jésus dit alors : Les

dix n'ont-ils pas été guéris ? où sont donc les neuf autres ? Il n'y a que cet étranger qui soit revenu pour rendre gloire à Dieu. Et s'adressant au Samaritain : Levez-vous, lui dit-il; allez, votre foi vous a sauvé. (Saint Luc, ch. XVII, v. 11-19.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« En ce temps-là, Jésus traversait la Samarie et la Galilée pour se rendre à Jérusalem. Comme il entrait dans un village, il rencontra dix lépreux. » Par ces lépreux, on peut raisonnablement entendre ceux qui, n'ayant pas la science de la foi véritable, professent les différentes doctrines de l'erreur. Loin de cacher leur ignorance, ils en font publiquement parade comme d'une science remarquable, et ils en parlent avec jactance et ostentation. Il n'est pas de doctrine, si fausse qu'elle soit, qui ne renferme quelque chose de vrai. Le vrai et le faux, mêlés ainsi au hasard dans les discussions ou les récits des hommes, sont figurés par la lèpre, qui parsème en divers endroits le corps humain de taches de couleurs différentes. L'Église doit éviter ces hommes avec le plus grand soin et les reléguer le plus loin possible. Aussi, c'est de très loin qu'ils appellent Jésus-Christ à grands cris, comme la suite nous le montre.

« Ils s'arrêtèrent loin de lui et s'écrièrent : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. » En appelant Jésus pour les sauver, ils ont soin de l'appeler leur maître. Ils reconnaissent ainsi qu'ils ont marché dans la voie de l'erreur, et ils conjurent humblement leur maître de venir à leur

secours. En reconnaissant qu'il est leur maître, ils sont bien près d'être sauvés.

« Dès qu'il les aperçut, il leur dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Pendant qu'ils y allaient, ils se trouvèrent guéris. » De tous ceux dont Jésus-Christ guérit les infirmités corporelles, il n'envoie aux prêtres que les seuls lépreux. En voici la raison. Le sacerdoce des Juifs était l'image du futur sacerdoce royal, qui existe dans l'Église, et par lequel sont consacrés tous les membres du corps de Jésus-Christ, le souverain et le véritable prince des prêtres. Et quiconque, par la grâce du Seigneur, n'a point été corrompu par la perversité des hérésies, par la superstition des Gentils, par la perfidie des Juifs, par le schisme enfin, qui divise les frères, et n'a point ainsi été revêtu d'une couleur étrangère, doit aller vers l'Église et montrer la véritable couleur de la foi qu'il a reçue. Quant aux autres infirmités de la santé et des différentes facultés de l'âme et des sens, c'est le Seigneur qui les guérit et les corrige, en descendant lui-même dans notre conscience et dans notre intelligence.

Enfin, saint Paul lui-même, ayant entendu la voix du Seigneur qui lui disait : « Pourquoi me persécutez-vous ?... Je suis Jésus que vous persécutez, » fut cependant envoyé à Ananie, afin de recevoir, par ce sacerdoce établi dans l'Église, le sacrement de la doctrine de la foi, et afin de faire voir qu'il avait maintenant la couleur véritable. Ce n'est pas que le Seigneur ne pût le recevoir par lui-même (car quel autre que lui opère toutes ces merveilles, même dans l'Église ?) ; c'est seulement afin que la société des fidèles qui sont réunis, approuvant et se communiquant entre eux la doctrine de la vraie foi, montre toujours et exclusivement à tout autre la couleur véri-

table dans toutes les paroles qu'elle prononce et dans tous les sacrements qu'elle confère.

Lorsque l'ange vient annoncer à Corneille que ses aumônes avaient été acceptées et ses prières exaucées, il lui ordonne cependant de s'adresser à Pierre, à cause de l'unité de la doctrine et des sacrements. Il semble lui dire, ainsi qu'aux complices de ses erreurs : « Allez, montrez-vous aux prêtres. » En effet, « pendant qu'ils y allaient, ils se trouvèrent guéris. » Déjà Pierre était venu vers eux ; mais ils n'avaient pas encore reçu le sacrement du baptême ; ils n'étaient pas encore allés spirituellement trouver les prêtres ; mais la descente du Saint-Esprit et l'admirable don des langues dont ils furent témoins opérèrent leur guérison.

« L'un d'eux, aussitôt qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas, en glorifiant Dieu à haute voix ; et se prosternant le visage contre terre aux pieds de Jésus, il lui rendit grâces. » Ce seul lépreux, qui revint en glorifiant Dieu, désigne l'humilité profonde que l'Église professe seule pour le Christ. Il vient se jeter aux pieds du Seigneur pour lui rendre grâces. Or, celui-là rend vraiment grâces à Dieu qui, réprimant toute pensée présomptueuse, reconnaît humblement toutes ses infirmités, ne s'attribue aucune vertu et avoue qu'il ne peut faire le bien sans la grâce de son Créateur.

« Or, c'était un Samaritain. » Samaritain signifie *gardien*. Ce nom désigne parfaitement ce peuple qui, rendant grâces à celui dont il a reçu des faveurs, lui rapporte tout le bien qu'il en reçoit, et s'écrie en quelque sorte avec le Psalmiste : « C'est en vous que je conserverai ma force, parce que vous êtes, ô mon Dieu, mon défenseur. La miséricorde de mon Dieu me préviendra. » Il tombe

la face contre terre, parce qu'il rougit au souvenir du mal qu'il a commis. L'homme tombe en effet quand il est confondu. Aussi saint Paul disait, en s'adressant à quelques pécheurs qui se jetaient en quelque sorte la face contre terre : « Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces désordres dont vous rougissez maintenant ? » Au contraire, en parlant de celui qui monte à cheval, c'est-à-dire de celui qui s'enorgueillit de la gloire de ce monde, il est dit dans l'Ecriture : « Afin que celui qui le monte tombe à la renverse . » Il est encore écrit au sujet de ceux qui poursuivaient le Seigneur : « Ils furent tous renversés et tombèrent par terre. » Ces différents textes nous montrent que les élus tombent la face contre terre, tandis que les réprouvés tombent à la renverse. Quiconque en effet tombe à la renverse tombe sans savoir où ; tandis que celui qui tombe sur le visage voit où il est tombé. Et comme les impies tombent sans voir leur chute, on dit qu'ils tombent à la renverse ; car, en tombant, ils sont loin d'en voir les suites. Les justes se jettent la face contre terre dans ce monde visible, pour être relevés dans le monde invisible ; ils tombent en quelque sorte sur le visage, parce que, remplis de crainte, ils s'humilient eux-mêmes à la vue de leurs fautes.

« Jésus dit alors : Les dix n'ont-ils pas été guéris ? Où sont donc les neuf autres ? » De même que ce seul lépreux, qui rendit grâces et qui symbolise l'Eglise de Jésus-Christ, fut approuvé et comblé d'éloges, de même les neuf autres, qui ne sont pas venus remercier Jésus-Christ, ont été réprouvés et exclus du partage de l'unité. Aussi le Seigneur demande-t-il où ils sont, comme s'il ne le savait pas. Ceux, en effet, que Dieu connaît sont ses élus, et ceux qu'il ne connaît pas sont ceux qu'il réprouve.

« Il n'y a que cet étranger qui soit revenu pour rendre gloire à Dieu. » Pour ce qui regarde le corps, il est facile de comprendre qu'un homme peut être guéri de la lèpre sans qu'il en ait pour cela l'esprit plus sain. Mais quant au sens mystique de ce miracle, on éprouve quelque difficulté à comprendre comment un homme *purifié* peut être ensuite appelé *ingrat*. Il est cependant facile de concevoir qu'un homme dans la société de l'Eglise suive fidèlement la véritable doctrine dans toute son intégrité, parle toujours selon la foi catholique, distingue le Créateur de la créature, enfin, soit évidemment purifié de la lèpre du mensonge, tout en se montrant ingrat envers son Dieu et son Seigneur qui l'a purifié. C'est ce qui arrive quand l'orgueil dont il est enflé l'empêche de se prosterner pour lui rendre d'humbles actions de grâces; alors il devient semblable à ceux dont parle l'Apôtre : « Ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ils ne lui ont point rendu grâces. » En disant « qu'ils ont connu Dieu, » l'Apôtre montre qu'ils ont été « purifiés de la lèpre ; » mais il les accuse tout aussitôt d'ingratitude.

« Et s'adressant au Samaritain : Levez-vous, lui dit-il; allez, votre foi vous a sauvé. » Cet homme, qui s'était pieusement jeté aux pieds du Seigneur, reçoit l'ordre de se lever et de s'en aller. En effet, celui qui reconnaît ses infirmités et qui se prosterne humblement reçoit les consolations de la parole divine et l'ordre de se relever pour opérer des actions généreuses, pour accroître de jour en jour ses mérites et parvenir ainsi peu à peu à exécuter des œuvres plus parfaites. Si la foi d'un côté a sauvé celui qui, par inspiration, est venu se prosterner aux pieds de son Sauveur et lui rendre grâces de sa guérison, l'ingratitude d'un autre côté a perdu ceux qui ont

négligé de rendre gloire à Dieu pour les bienfaits qu'ils en avaient reçus. Aussi le sens de cet Evangile a beaucoup de rapport avec le dernier. L'un montre, par une parabole, que la foi reçoit de l'humilité un grand accroissement; l'autre prouve avec évidence qu'il ne suffit pas de croire, si l'on ne justifie sa foi par les œuvres. Car ce sont les œuvres seules qui sauvent celui qui croit, et qui glorifient Dieu le Père, qui est dans les cieux. Ainsi soit-il.

DISCOURS DE SAINT AUGUSTIN

SUR LA RECONNAISSANCE DES BIENFAITS DE DIEU.

Dans ce qu'on nous a lu de l'Apôtre, il nous apprend en quoi consistent les actions de grâces; c'est aussi ce que tend à nous montrer la lecture qu'on vient de faire dans l'Evangile. Vous vous souvenez de quelle manière notre Seigneur Jésus-Christ loue d'un côté celui des lépreux qui était venu lui rendre grâces, et blâme de l'autre ceux qui, n'ayant eu nulle reconnaissance de leur guérison, étaient demeurés lépreux dans le cœur, quoique leur chair eût été purifiée.

« Il y a une vérité incontestable dit l'Apôtre, et qui doit être reçue avec une entière déférence... » Quelle est cette vérité? « C'est que Jésus-Christ est venu dans le monde. » Et qu'y est-il venu faire? « Sauver les pécheurs. » Et qui est pécheur? « Le premier, répond-il, qui se déclare sans péché et nie qu'il en ait jamais commis, est ingrat envers le Sauveur. » Il est donc sûr que

de tous les hommes, de tous les mortels, qui font partie de la masse descendue d'Adam, il n'en est aucun sans exception qui ait été ou ne soit malade; il n'en est aucun qui n'ait été guéri autrement que par la grâce de Jésus-Christ. La question est donc tranchée, même en ce qui concerne les enfants : dès qu'ils descendent d'Adam, ils sont malades comme les autres. Aussi les porte-t-on à l'Eglise; n'y pouvant courir eux-mêmes, ils y courent par les pieds des autres. L'Eglise, notre sainte mère, les leur prête ces pieds des autres, pour y courir; le cœur des autres, pour y croire; la bouche des autres, pour faire leur profession de foi, afin que, comme le mal qui est en eux est venu par le péché d'un autre, et que c'est la source de leurs infirmités, de même leur guérison s'opère par la confession d'un autre, et que ce soit par là qu'ils puissent être sauvés. Que personne ne soit donc assez hardi pour vous inspirer en secret sur cette question des doctrines étrangères. Ce que je vous en ai dit a toujours été reçu dans l'Eglise : elle l'a toujours enseigné; elle l'a tiré de la foi de ses pères; elle le conservera constamment jusqu'à la fin.

« Ce sont les malades, et non ceux qui se portent bien, comme dit Jésus-Christ, qui ont besoin de médecin. » Si donc cet enfant n'est point malade, qu'a-t-il besoin de Jésus-Christ? S'il est sain, pourquoi cherche-t-il le médecin par le ministère de ceux qui l'aiment? Si l'on dit que les enfants n'ont tiré aucun péché de leur origine, pourquoi les porte-t-on à l'Eglise? pourquoi viennent-ils à Jésus-Christ? D'où vient que les ministres de l'Eglise ne disent point à ceux qui les apportent : Otez d'ici ces innocents. Les sains n'ont que faire de médecins : ce sont les malades qui en ont besoin; « ce sont les pécheurs, et non

les justes, que Jésus-Christ est venu appeler. » Un pareil langage n'a jamais été tenu à ceux qui présentaient des enfants au baptême, et il ne se tiendra jamais. Que chacun de vous, mes Frères, parle donc autant que possible pour ceux qui ne sauraient parler pour eux-mêmes. Si l'on recommande avec tant de soin aux évêques le patrimoine des pupilles, combien plus ce qui fait entrer les enfants en participation de la grâce divine doit-il vous être recommandé! Si un évêque veille pour empêcher qu'un pupille qui n'a ni père ni mère ne soit opprimé par des étrangers, combien plus doit-il veiller pour empêcher qu'un enfant ne soit livré à la mort par ceux mêmes qui l'ont mis au monde! Qu'il s'écrie donc pour cet enfant avec l'Apôtre saint Paul : « C'est une vérité incontestable, et qui doit être reçue avec une entière déférence, que Jésus-Christ est venu dans le monde, et qu'il n'y est venu que pour sauver les pécheurs. » Quiconque vient à Jésus-Christ a donc en lui quelque chose à guérir; celui qui n'a rien à guérir n'a que faire d'être présenté au médecin. Que les pères et les mères prennent donc parti: qu'ils confessent et qu'il y a du péché dans leurs enfants, et que le médecin doit les en guérir; ou bien, qu'ils cessent de les lui présenter; ce serait se moquer que de présenter au médecin des enfants en qui il n'y aurait nul mal à guérir. Qu'apportez-vous à l'Eglise? Un enfant à baptiser. A qui le présentez-vous? est-ce à Jésus-Christ, à ce Christ qui est venu dans le monde? Oui, sans doute, répondent-ils. Et pourquoi est-il venu dans le monde? Ils ne sauraient s'empêcher de répondre avec l'Apôtre: « C'est pour sauver les pécheurs. » Il y a donc, vous le voyez, quelque chose à guérir et à sauver dans celui que vous lui présentez.

Ne vous désespérez donc point, mes Frères; vous êtes malades, il est vrai, mais allez à Jésus-Christ, il vous rendra la santé. Et vous qui êtes déjà guéris, rendez-lui les actions de grâces que vous lui devez; vous qui êtes encore malades, courez à lui, afin qu'il vous guérisse. Dites les uns et les autres : « Venez, adorons le Seigneur, prosternons-nous devant lui, pleurons devant celui qui nous a faits, » c'est-à-dire, qui nous a faits hommes, et qui ensuite nous a faits justes. Il a fait l'un et l'autre, et s'il ne nous avait faits qu'hommes, et que nous nous fussions faits justes, nous aurions fait quelque chose de meilleur que ce qu'il a fait; car être juste, c'est quelque chose de meilleur que d'être seulement homme. Si donc Dieu ne nous a faits qu'hommes, et que nous nous soyons faits justes, ce que nous avons fait vaut mieux que ce que Dieu a fait. Mais gardez-vous bien, mes Frères, de le penser et de vous élever au-dessus de Dieu. Soumettez-vous à lui, adorez-le, prosternez-vous devant lui. Rendez grâces à celui qui vous a faits, confessez-lui ce que vous êtes. Nul ne rétablit l'homme que celui qui l'a créé; nul ne le refait que celui qui l'a fait. Aussi, un autre psaume nous dit-il : « C'est lui qui nous a faits, et non pas nous. » Mais si vous n'avez pas pu coopérer à votre existence, maintenant que vous la possédez, vous avez des devoirs à remplir. Courez à ce divin médecin, qui est partout; implorez son secours. Mais sachez bien que vous ne l'implorez que parce qu'il vous y a excités, et que vous n'auriez même pu l'implorer, s'il ne vous en avait donné le pouvoir. « C'est Dieu qui produit en vous, comme dit l'Apôtre, et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir. » Sa vocation vous a prévenus, pour vous inspirer ce que vous avez de bonne volonté. Dites-lui donc : Vous êtes

mon Dieu, votre miséricorde me préviendra. Aussi vous a-t-elle prévenus, non-seulement pour vous donner l'être et le sentiment, mais pour vous faire entendre sa parole, et vous y faire consentir. Elle vous a prévenus en tout. Prévenez-le donc aussi en quelque chose, prévenez sa colère. Et comment? En reconnaissant que tout ce qu'il y a de bien en vous vient de lui, et tout ce qu'il y a de mauvais, de vous-mêmes. Gardez-vous bien de méconnaître son ouvrage dans ce que vous avez de bon, et de vous en louer vous-mêmes. Mais gardez-vous également de l'accuser de ce que vous avez de mauvais, et de ne pas vous en reconnaître coupables.

Voilà la vraie confession qu'il demande de vous. Celui qui vous a prévenus par tant de biens viendra vers vous; il considérera ses biens et vos maux, et il examinera l'usage que vous aurez fait de ses biens. Comme il vous a donc prévenus par tant de faveur, prévenez sa venue; et si vous voulez savoir comment, écoutez le Psalmiste : « Prévenons sa venue par un humble aveu de ce que nous lui devons, et de ce que nous étions par nous-mêmes; apaisons-le, rendons-le-nous propice, avant qu'il vienne, avant qu'il se présente à nous. » Pour y parvenir, vous « avez comme pontife auprès de Dieu celui qui, étant Dieu comme son Père, » s'est fait homme, pour vous exaucer et pour vous sauver. En faisant ce que je viens de vous dire, vous chanterez des cantiques de louange à sa gloire, et vous préviendrez sa venue par la confession qu'il attend de vous. Agissez donc de la sorte, et que les psaumes que vous chanterez à la gloire de Jésus-Christ soient accompagnés de la confession sincère de vos péchés. Accusez-vous vous-mêmes : celui qui est mort pour vous doit un jour venir; s'il vous trouve vous accusant vous-mêmes, et

louant celui qui vous a faits, comptez sur une vie immortelle.

Tenez-vous à ce que je viens de vous dire; ne vous en départez jamais; que personne ne tombe dans l'incontance figurée par les taches livides et mobiles des lépreux. La doctrine qui varie, et qui n'est pas toujours pour ainsi dire de la même couleur, est la lèpre de l'âme; mais Jésus guérit cette maladie comme les autres. Peut-être que vous avez varié en certaines choses, mais qu'y ayant regardé de plus près, vous avez rectifié vos sentiments, et qu'ainsi ce qui variait chez vous est présentement tout d'une couleur. S'il en est ainsi, ne vous l'attribuez pas à vous-mêmes, de peur d'être comme ces neuf lépreux qui ne vinrent pas rendre grâces à Jésus-Christ. Un seul lui rendit grâces; les autres étaient juifs, et celui-ci étranger; il était la figure des Gentils, et il paya à Jésus-Christ comme la dîme du monde entier. Souvenons-nous que tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons de vie et d'intelligence, nous le lui devons. Si nous prenons rang parmi les hommes, si nous avons bien vécu, si notre intelligence est droite et éclairée, nous devons tout à Jésus-Christ; de nous-mêmes, nous n'avons que le péché. « Qu'avons-nous, en effet, qui ne nous ait été donné? » Vous tous qui m'entendez, et vous surtout qui comprenez ce que ma bouche vous fait entendre, si votre cœur est guéri de ses maux, s'il est purgé de la lèpre de l'inconstance, ayez soin de le tenir élevé vers le ciel, et de rendre à Dieu les actions de grâces que vous lui devez.

XIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Mes Frères, conduisez-vous selon l'esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair. Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair, et la contrariété de ces mouvements est cause que vous ne faites pas ce que vous voudriez. Si vous obéissez à l'esprit, vous n'êtes pas sous la loi. Or, il est facile de connaître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure, l'idolâtrie, les empoisonnements, les contestations, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les débauches et autres crimes semblables, au sujet desquels je vous déclare, comme je l'ai déjà fait, que ceux qui les commettent ne posséderont pas le royaume de Dieu. Mais les fruits de l'esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la longanimité, la dou

ceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté. Il n'y a pas de loi qu'on puisse opposer à ceux qui pratiquent ces vertus. Or, ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses désirs déréglés. (Saint Paul aux Galates, chap. v, v. 16-27.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Conduisez-vous selon l'esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair. » Saint Paul indique le chemin qui mène le plus sûrement à la vertu. C'est le chemin qui conduit à la charité et qui l'établit dans notre cœur. Car il n'est rien qui nous rende plus spirituels que la charité, et qui rende plus facile le séjour du Saint-Esprit en nous. « Conduisez-vous selon l'esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair. » Il avait découvert le principe du mal : il donne le remède, qui consiste à se conduire selon l'esprit. Après cette recommandation, il ajoute :

« Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair, et la contrariété de ces mouvements est cause que vous ne faites pas ce que vous voudriez. » Quelques-uns font un reproche à l'Apôtre d'avoir en quelque sorte partagé l'homme en deux. Car il le représente comme s'il était composé de deux natures contradictoires : ce qu'il exprime par le combat du corps contre l'esprit. Ces hommes sont dans l'erreur. Car l'Apôtre n'entend point par chair ce qui est proprement le corps ; autrement il ne

parlerait pas exactement en disant que la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit; car le corps ne se meut ni n'agit point : il faut qu'il reçoive l'action et le mouvement. Comment donc a-t-il des désirs, puisque la concupiscence est un mouvement de l'esprit et non du corps? C'est ce que dit le prophète : « Mon âme désire; » et ailleurs : « Que désires-tu, mon âme, et je te le donnerai? » — « Ne marchez point selon les désirs de votre âme. » Comment l'Apôtre peut-il donc dire que « la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit? » C'est qu'il appelle chair une volonté corrompue, comme lorsqu'il dit : « Vous n'êtes point dans la chair, mais dans l'esprit. — Ceux qui suivent les mouvements de la chair ne peuvent plaire à Dieu. » Faut-il donc renoncer à la chair, et celui qui parlait de la sorte n'était-il pas revêtu de chair? Ces sentiments ne viennent donc pas de la chair, mais du démon, « qui est homicide dès le commencement. » L'Apôtre entend par la chair une pensée terrestre, oisive et déréglée; c'est le crime de l'âme plutôt que du corps. On ne s'en prend point à l'instrument, mais à celui qui s'en sert mal; on ne hait et on ne punit pas l'épée, mais le meurtrier.

Examinez toutes les fonctions dont le corps est le ministre. Quand les sens sont éteints, l'âme n'a plus de moyens d'action. Si les ouvrages de Dieu nous donnent une idée de sa puissance, comment pourrions-nous les voir sans l'aide de nos yeux? Et si la foi dépend de l'ouïe, que ferions-nous si nous manquions d'oreilles? On ne peut prêcher ni marcher sans langue et sans pieds : « Comment prêcheront-ils, dit l'Apôtre, si on ne les envoie? » L'écriture est impossible sans la main. Ainsi le corps est la cause de biens innombrables. Donc, quand

saint Paul dit « que la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, » il faut l'entendre d'une double connaissance de l'âme opposée l'une à l'autre : c'est la connaissance du bien et du mal. Il ne parle pas du corps et de l'esprit; car s'ils étaient contraires l'un à l'autre ils se détruiraient comme le feu et l'eau, les ténèbres et la lumière.

Mais, si l'âme a soin du corps et qu'elle aime mieux tout souffrir que de s'en séparer; si le corps de même sert à l'âme dans ses connaissances et ses fonctions, comment peut-on dire que le corps et l'âme sont contraires et dans une guerre continuelle ? Bien plus : je dis qu'ils sont d'accord, et qu'ils vivent en bonne harmonie, comme on peut le montrer par les opérations de l'un et de l'autre. C'est donc du combat des pensées qu'il faut entendre ces paroles. L'âme veut ou ne veut pas : ces deux mouvements sont contraires, et il ne dépend que de l'âme de ne pas persévérer dans ses mauvaises affections. L'Apôtre leur a dit ces paroles comme un maître qui veut intimider ses disciples.

« Si vous obéissez à l'esprit, vous n'êtes pas sous la loi. » Cette conséquence est de toute évidence. Car celui qui suit les mouvements de l'esprit éteint toutes les mauvaises concupiscences, et quand on en est affranchi, on n'a plus à craindre les rigueurs de la loi ; on est au-dessus des préceptes. Celui qui ne se met pas en colère n'a pas à craindre qu'on l'accuse d'homicide. Celui dont les yeux sont chastes et réservés n'a pas besoin de loi contre l'adultère. Quand on a arraché les racines de la malice, on n'en porte plus les fruits : la colère est la racine de l'homicide; la curiosité des yeux est la racine de l'adultère.

Voilà pourquoi saint Paul a dit : « Si vous obéissez à l'esprit, vous n'êtes plus sous la loi. »

L'Apôtre donne ici de grandes louanges à la loi, en disant qu'elle tenait lieu de l'esprit, et qu'elle en avait la force avant sa venue, mais que cependant il ne faut point rester plus longtemps sous sa discipline. Il nous était nécessaire de vivre sous la loi, pour éteindre nos concupiscences par la crainte, puisque l'esprit ne nous conduisait pas encore. Mais maintenant que la grâce est venue, elle qui ne se contente pas de nous défendre seulement les mauvais désirs, mais qui nous porte à des choses plus sublimes et à une plus grande perfection, qu'avons-nous besoin de la loi? Quand on remplit tous ses devoirs, on se passe aisément de maître. Pourquoi vous avilir, mes Frères ? Après vous être donné à l'esprit, pourquoi vous ranger encore sous la loi?

« Or, il est facile de connaître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure, l'idolâtrie, les empoisonnements, les contestations, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les débauches, et autres crimes semblables, au sujet desquels je vous déclare, comme je l'ai déjà fait, que ceux qui les commettent ne posséderont pas le royaume de Dieu. » Dites-moi, vous qui accusez la chair, et qui croyez que saint Paul, en tout ce qu'il vient de dire, parle de la discorde qui règne entre elle et l'esprit, comment vous pourrez-vous tirer de ce passage? Si l'adultère et la fornication sont, comme vous le dites, des œuvres de la chair, les jalousies, les animosités, les contestations, les hérésies, de quelle source viendront-elles? S'ils sont

des effets d'une volonté corrompue, aussi bien que les autres désordres, comment le seront-ils de la chair? Ce n'est donc pas d'elle qu'il est ici question, mais d'une pensée vile et terrestre. Voilà pourquoi il leur adresse cette menace : « Ceux qui commettent ces crimes ne posséderont pas le royaume de Dieu. »

Si tous ces désordres étaient les effets d'une mauvaise nature plutôt que d'une mauvaise volonté, l'Apôtre ne dirait pas : « Ceux qui les commettent; » il dirait plutôt : Ceux qui les souffrent seront bannis du royaume de Dieu. Les récompenses et les châtiments sont pour les vertus ou pour les vices de l'âme, et non pour les perfections ou les défauts de la nature.

« Les fruits de l'esprit sont la charité, la joie, la paix. » Il ne dit pas : Ce sont les œuvres de l'esprit, mais les fruits. Est-ce que l'âme est inutile, puisqu'il ne parle que de la chair et de l'esprit? En effet, puisqu'il attribue tout le mal à la chair, et tout le bien à l'esprit, l'action de l'âme est donc inutile? Il n'en est rien. Car c'est elle qui modère les affections : elle est entre le vice et la vertu. En se servant du corps, elle le spiritualise en quelque manière. Mais si elle s'écarte de l'esprit et s'abandonne aux mauvaises concupiscences, elle le rend terrestre et grossier. L'Apôtre parle donc, non de la chair, mais de la volonté bonne ou mauvaise. Pourquoi dit-il « les fruits de l'esprit, » et non les œuvres? Parce que nous sommes les seuls auteurs de nos œuvres mauvaises, et c'est pour cela qu'il les appelle *œuvres;* tandis que les bonnes ne dépendent pas seulement de nous, puisque les secours de la grâce nous sont nécessaires pour les accomplir.

« La charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité,

la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté. Il n'y a point de loi qu'on puisse opposer à ceux qui pratiquent ces vertus. » Que peut-on commander à celui qui possède une charité parfaite? Un cheval docile et bien dressé n'a pas besoin d'éperon; de même la loi est inutile à une âme qui se conduit par les mouvements de l'esprit. L'Apôtre fait ici peu de cas de la loi, non qu'il la regarde comme mauvaise, mais comme bien inférieure à la sagesse du Saint-Esprit.

« Or, ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses désirs déréglés. » Il montre par les œuvres quels sont ceux qui se conduisent selon l'*esprit*, et il entend par la *chair* les mauvaises actions. Il n'avait garde de proscrire absolument la chair, sans laquelle on ne peut vivre; mais les concupiscences, quelque surexcitées qu'elles soient, combattues par l'esprit ne font point de mal. Puisque la force de l'esprit est si grande, vivons donc pour lui et ne cherchons rien que lui.

ÉVANGILE.

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Personne ne peut servir deux maîtres; car s'il aime l'un, il haïra l'autre; et s'il respecte l'un, il méprisera l'autre. Vous ne

pouvez servir Dieu et l'argent. C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez ni de la nourriture nécessaire à la vie, ni des vêtements qui doivent couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans des greniers ; cependant votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus que les oiseaux du ciel? Et qui d'entre vous peut, avec tous ses soins, ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? Et pour le vêtement, de quoi vous inquiétez-vous? Voyez les lis des champs, comme ils croissent : ils ne travaillent point, ils ne filent point ; cependant je vous déclare que Salomon lui-même, dans toute sa magnificence, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu a soin de vêtir ainsi une herbe des champs, qui est aujourd'hui et qu'on jettera demain dans le feu, comment pourra-t-il vous oublier, hommes de peu de foi? Soyez donc sans inquiétude, et ne dites pas : Que mangerons-nous? que boirons-nous? ou, de quoi nous vêtirons-nous? Ce sont là les soins qui occupent les païens; mais pour vous, votre Père connaît vos besoins. Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. (Saint Matth., ch. VI, v. 24-34.)

HOMÉLIE DE SAINT HILAIRE, DE POITIERS.

« En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Personne ne peut servir deux maîtres; car s'il aime l'un, il haïra

l'autre ; et s'il respecte l'un, il méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. »

Le service de deux maîtres à la fois est impraticable, et le même homme ne peut s'appliquer également à plaire au siècle et à Dieu ; mais il lui faut en même temps nourrir de l'amour pour l'un et de la haine pour l'autre. Car la même action ne convient pas à des maîtres qui ont une volonté différente, et les pauvres d'esprit, qui sont agréables à Dieu, ne recherchent pas la jactance et l'ambition de ce monde.

« C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point de la nourriture nécessaire à la vie, ni des vêtements qui doivent couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? »

Jésus-Christ avait recommandé le mépris du siècle et la confiance aux biens futurs dans tout le discours précédent. Quand il nous ordonne de souffrir patiemment et même de bon cœur l'injustice et le dommage, de réprimer en nous les désirs de vengeance, de chérir également amis et ennemis, de dédaigner la gloire humaine, il s'efforce de nous fortifier dans l'espoir des biens éternels. L'écueil le plus ordinaire de la foi consiste dans l'amour du présent, sans espérance de l'avenir. Le présent nous entraîne par ses charmes, tandis que l'avenir nous rebute par son incertitude. Notre Seigneur veut donc que nous espérions, sans le moindre doute et la moindre hésitation, ce royaume des cieux, annoncé par les prophètes, prêché par Jean, et qui ne réside qu'en lui-même. Autrement nous ne serons pas justifiés par notre foi, si cette foi est elle-même entourée d'incerti-

tudes. Il nous recommande donc de ne prendre aucun soin de notre vêtement et de notre nourriture, disant que notre âme est plus précieuse que la nourriture, et notre corps plus précieux que les vêtements.

Ah! c'est qu'il est beau de mépriser les choses de ce monde, pour n'avoir désormais en vue que les choses du ciel!

« Et qui d'entre vous peut, avec tous ses soins, ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? Et pour le vêtement, de quoi vous inquiétez-vous? » Notre Seigneur ici confirme la confiance que nous devions mettre en lui pour notre propre subsistance par l'exemple des oiseaux du ciel; il laisse au sens commun la démonstration de notre condition future.

« Voyez les lis des champs, comme ils croissent; ils ne travaillent point, ils ne filent point; cependant je vous déclare que Salomon lui-même, dans toute sa magnificence, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. »

Les lis ne travaillent ni ne filent, et cependant Salomon, ce grand prophète, si sage et si cher à Dieu, n'a jamais été vêtu avec autant d'éclat que ces lis. Au reste, par ces lis qui ne travaillent ni ne filent, il faut entendre les intelligences célestes que Dieu a revêtues d'une glorieuse blancheur et placées au-dessus de toute science humaine, au-dessus de toutes les récompenses qu'elles peuvent avoir méritées, afin de leur enlever l'idée qu'elles ne les doivent qu'à leurs travaux et à leurs efforts. Et comme, au jour de la résurrection, les hommes seront semblables aux anges, il a voulu nous proposer l'exemple de leur gloire éclatante, afin de nous faire espérer d'obtenir dans le ciel ce vêtement glorieux. Le lis, par sa nature, peut très

bien servir de terme de comparaison pour les substances célestes. Lorsqu'il est en fleur et qu'on détache sa tige, dont les racines restent enfouies dans le sol, la plante semble morte; mais bientôt elle s'épanouit en fleurs nouvelles. Elle tire d'elle-même ses sucs nourriciers. De même les substances célestes, comme les lis, puisent en elles-mêmes leur perpétuelle durée. Les lis n'ont donc pas à travailler ou à filer, et les vertus des anges existent éternellement par une propriété spéciale de leur céleste origine.

« Si donc Dieu a soin de vêtir ainsi une herbe des champs, qui est aujourd'hui et qu'on jettera demain dans le feu, comment pourrait-il vous oublier, hommes de peu de foi? etc. »

Jésus-Christ confirme, par l'autorité des exemples qu'il nous propose, l'inébranlable fermeté de notre foi; de sorte que nous serons d'autant plus coupables de douter qu'il a plus soin de nous enlever tout sujet de doute et d'incrédulité. L'herbe des champs ne pousse pas pour être jetée au feu, et Dieu ne prend pas un soin tout particulier de la vêtir pour qu'elle soit brûlée. Par ce mot d'herbe des champs, Dieu désigne fréquemment les nations. Ces plantes, une fois défleuries, se dessèchent aux ardeurs du soleil. Les nations n'auront donc aucun repos, pas même le repos de la mort; elles seront éternelles, même corporellement, afin d'alimenter toujours le feu éternel et d'être sans cesse en proie à l'éternelle vengeance. Si donc les nations reçoivent l'éternité du corps, pour être livrées ensuite au feu du jugement, ne serait-ce pas un blasphème de la part des justes d'avoir des doutes sur l'éternité de leur gloire, puisque les impies subissent

d'éternels châtiments? Dieu exige donc que nous placions toutes nos espérances dans la fidélité de ses promesses et dans la puissance de sa vertu; que nous n'ayons aucune inquiétude sur ce qui nous manque, pour attendre tout de celui dont nous avons reçu la vie, et pour aspirer pendant cette vie au royaume de Dieu. La récompense de ceux qui mènent une vie juste et parfaite sera d'échanger la matière corruptible de notre corps contre une nouvelle substance céleste, et la corruption de la terre contre la pureté incorruptible du ciel. Les nations infidèles seules doivent se tourmenter et s'inquiéter de toutes ces choses. Captivées par l'amour du siècle, livrées à toutes les jouissances corporelles, elles n'ont à rechercher ni à désirer le chemin qui conduit au royaume des cieux, et qu'on ne peut trouver que par la foi et par la confession des croyances divines.

DISCOURS DE SAINT BASILE

SUR L'AVARICE.

Nous sommes exposés dans ce monde à deux sortes d'épreuves. Elles nous viennent soit des afflictions et des adversités qui éprouvent l'âme, comme le feu éprouve l'or, et font connaître, en exerçant sa patience, ce qu'elle a de force et d'énergie; soit des prospérités mêmes, contre lesquelles elle n'a souvent pas moins à lutter. Car il est également difficile de conserver dans l'infortune cette

grandeur de courage que rien ne peut abattre, et de se défendre de l'orgueil qu'inspire la prospérité. Job nous offre un exemple de la première épreuve. Ce grand homme, cet athlète invincible opposa aux assauts du démon, qui vint fondre sur lui avec l'impétuosité d'un torrent, une constance inébranlable; et dans cette lutte son courage se montra avec d'autant plus d'éclat que les coups qui lui furent portés étaient plus terribles et plus inévitables. L'histoire du riche, dont vous avez entendu la lecture, vous donne entre autres un exemple de la seconde épreuve. Déjà possesseur de grands biens, il en espérait encore de nouveaux. La bonté de Dieu ajournait le châtiment de son ingratitude; elle allait même jusqu'à lui permettre de grossir ses richesses, pour essayer si, en rassasiant son cœur, il pourrait le tourner vers la sensibilité et la bienfaisance. Or, voici ce que dit le texte sacré : « Les terres d'un homme riche lui ayant rapporté des grains en abondance, il se demandait à lui-même : Que ferai-je? Je détruirai mes greniers, et j'en construirai de plus grands. » Pourquoi donc rendre les champs de ce riche si fertiles, puisqu'il ne devait résulter aucun bien de cette fertilité? C'était pour qu'on vît se manifester avec plus d'éclat la miséricorde de Dieu, dont les bienfaits s'étendent jusque sur de pareils hommes; « car il fait pleuvoir sur les justes comme sur les méchants, et son soleil se lève sur les méchants comme sur les bons. » Mais sa lenteur à punir leurs crimes ne fait aussi que leur préparer de plus rigoureux châtiments. Il répand la pluie sur un champ cultivé par des mains avares. Il ordonne au soleil d'échauffer les semences, de les féconder, de les multiplier. Un terrain fertile, une température favorable,

des semences abondantes, des animaux destinés à son service, et les avantages divers qui font prospérer la culture, tels sont les bienfaits dont Dieu a prévenu le riche de notre Evangile. Et que voyons-nous dans ce riche? Des mains fermées à toute largesse, un cœur dur, insensible aux souffrances du reste des hommes. Voilà de quelle reconnaissance il paie les avances de son bienfaiteur. Pas une pensée qui lui rappelle la commune nature de tous les hommes; pas même le désir de faire part aux indigents de son superflu; pas le moindre souvenir de ces préceptes : « Ne cessez pas de faire du bien aux pauvres. Que l'aumône et la bonne foi soient vos compagnes fidèles. Rompez votre pain avec celui qui a faim. » Vainement la voix de tous les prophètes et de tous les docteurs les faisait retentir à son oreille. Ses greniers n'étaient plus assez grands pour contenir les récoltes qu'il y entassait; ils rompaient sous le poids; et cependant son cœur avare n'était pas encore satisfait. Ajoutant sans cesse à ce qu'il avait déjà et grossissant des productions de chaque année les produits des années précédentes, devenu pauvre par l'excès même de ses richesses, en proie à son avarice qui ne lui permet pas de se dessaisir des anciennes récoltes, n'ayant plus de place où entasser les nouvelles, il ne sait à quoi se résoudre, et dans son embarras il est réduit à se demander : « Que dois-je faire? » Qui n'aurait pitié de cet homme ainsi tourmenté par son opulence? Sa richesse l'effraie; les biens qu'il possède l'appauvrissent, ceux qu'il espère le rendent plus misérable encore. Ce sont moins des fruits que des gémissements qui naissent pour lui du sein de la terre. Ce sont moins des revenus qu'il amasse que des embarras, des peines, de

cruelles sollicitudes; il se désole comme le pauvre. Car n'est-ce pas là le cri de détresse du malheureux pressé par l'indigence : « Que ferai-je? » Où trouver du pain, des vêtements? « Que ferai-je? » dit aussi ce riche. Le voilà donc torturé par l'incertitude, dévoré de soucis. Car ce qui est pour les autres un sujet de joie n'est pour l'avare qu'un affreux supplice. L'abondance qui règne partout dans sa maison ne saurait le satisfaire. Il s'afflige de l'excès même de ses richesses que les greniers ne peuvent plus contenir; il craint d'en voir tomber une légère portion dans le sein de l'indigence, et d'être ainsi généreux malgré lui.

La cupidité insatiable qui le dévore le rend semblable à ces gourmands qui préfèrent charger leur estomac outre mesure et se nuire à eux-mêmes plutôt que d'abandonner leurs restes à ceux qui sont dans le besoin. Reconnaissez, ô riche, celui de qui vous tenez vos richesses; rappelez-vous qui vous êtes, quels sont les biens dont vous êtes le dispensateur, quel est celui qui vous les a confiés, et pourquoi il vous a préféré à tant d'autres. Vous êtes l'intendant d'un Dieu de bonté, l'économe de vos semblables; gardez-vous de croire que vos champs ne soient fertiles que pour satisfaire votre avidité. Considérez-vous comme le dépositaire des biens que vous avez entre les mains; songez qu'après vous avoir donné une jouissance passagère, ils ne tarderont pas à vous échapper, et que vous aurez à en rendre un compte sévère. Vous les enfermez sous une double garde de portes et de verrous; vous les scellez avec soin, vous les enchaînez, pour ainsi dire; puis vous veillez à l'entour avec inquiétude; vous prenez l'avis d'un mauvais conseiller; vous délibé-

rez avec vous-même contre vous-même. Vous vous demandez : « Que ferai-je ? » La réponse se présente naturellement : « Je rassasierai les pauvres; j'ouvrirai mes greniers et je convoquerai tous les indigents; je prendrai Joseph pour modèle, comme lui je ferai retentir au loin ces généreuses paroles : « O vous tous qui manquez de « pain, accourez à moi. Prenez tous votre part des biens « que la bonté de Dieu a déposés entre mes mains comme « dans un trésor commun. » Ah! que vous êtes loin de lui ressembler, vous qui enviez au reste des hommes la jouissance de ces biens auxquels ils ont droit, et qui vous tourmentez sans cesse pour trouver les moyens, non de soulager les besoins des pauvres, mais de garder pour vous seul ce que vous recueillez, et de priver tous les autres de l'avantage qu'ils pourraient en retirer! Ceux qui devaient lui redemander son âme étaient à ses côtés, et il s'entretenait avec elle de l'usage de ses richesses. On allait la lui ravir cette nuit-là même, et il rêvait de longues années de jouissance. Dieu lui permettait de délibérer à loisir, de manifester ses sentiments secrets, afin de lui faire subir la sentence que méritait sa résolution criminelle.

Craignez le même sort; l'Ecriture ne nous présente cet exemple que pour nous faire éviter ce funeste égarement. O hommes, imitez la terre; prodiguez comme elle vos trésors, et ne vous montrez pas inférieurs à un être inanimé. Et cependant ce n'est pas pour elle qu'elle produit, c'est pour vous, c'est pour votre usage. Mais vous, quand vous répandez autour de vous des fruits de bienfaisance, vous vous enrichissez vous-mêmes; car tout l'avantage, tous les mérites des bonnes œuvres remontent

à celui qui les fait. Vous avez nourri l'indigent : ce que vous lui avez donné vous revient avec usure. Et comme la semence qui tombe sur la terre profite à celui qui la jette, de même le pain jeté dans le sein du pauvre vous rendra la plus abondante récolte. Ne songez à recueillir sur la terre qu'afin de semer pour le ciel. « Semez, dit le prophète, semez pour vous-même dans la justice. » Pourquoi ces inquiétudes, ces tourments qui vous rendent malheureux? Pourquoi cet empressement à emprisonner vos biens dans des murs de boue et de briques? « Une bonne renommée vaut mieux que de grandes richesses. » Si vous les estimez, ces richesses, pour la considération qui s'y attache, n'est-il pas plus glorieux pour vous d'entendre mille infortunés vous appeler leur père que de compter dans votre bourse mille pièces d'or? Cet argent, il vous faudra bon gré mal gré le laisser après vous; mais la gloire que vous recueillerez de vos bonnes œuvres, vous l'emporterez au tribunal du souverain juge, alors qu'en présence de tout un peuple reconnaissant vous serez proclamé le père, le nourricier, le bienfaiteur des pauvres, et salué des autres noms que l'on prodigue à la bienfaisance. Vous voyez des hommes jaloux de donner des spectacles de baladins et d'athlètes, spectacles qu'on ne peut voir sans les détester, vous les voyez répandre l'or avec profusion pour repaître leur vanité d'un honneur frivole, pour entendre les cris et les applaudissements du peuple ; et vous, vous calculez la dépense avec une sordide avarice quand il s'agit d'acquérir une gloire que rien n'égale. Un Dieu qui reçoit vos présents, les anges qui célèbrent votre libéralité, toutes les générations qui ont vécu depuis l'origine du monde applaudissent à votre

bonheur; une gloire éternelle, une couronne de justice, un royaume céleste, telles sont les récompenses promises à la distribution des matières périssables. Et cependant vous ne pensez à aucun de ces avantages; et votre amour pour les biens présents vous fait mépriser l'espérance des biens futurs qui vous sont réservés! Distribuez donc vos richesses; soyez libéral, magnifique même dans vos largesses envers le pauvre. Méritez que l'on dise de vous : « Il a donné, il a semé ses biens dans le sein des indigents; sa justice demeure éternellement. » N'aggravez pas le sort des malheureux en vendant à plus haut prix; n'attendez pas la disette pour ouvrir vos greniers, car « le monopoleur est maudit du peuple. » Que la soif de l'or ne vous fasse pas épier la famine; que votre intérêt propre ne vous porte point à spéculer sur la misère commune, ni à trafiquer des calamités publiques. Que la colère divine ne soit pas pour vous une occasion de grossir vos trésors; n'aigrissez pas par de nouvelles blessures les plaies de ceux que Dieu a frappés. Mais non, vous ne voyez que votre or, et vous ne songez pas à votre frère. Vous savez bien apprécier la valeur des monnaies, et distinguer d'avec la fausse celle qui est de bon aloi; mais pour votre frère, s'il est dans le besoin, vous ne le connaissez plus.

L'éclat de l'or a pour vous des charmes inexprimables; et vous ne songez pas à cette foule de malheureux qui vous assiégent de leurs plaintes déchirantes. Comment vous présenter le tableau de toutes les misères du pauvre? Il porte ses regards autour de lui, point d'argent; nul espoir de s'en procurer; quelques meubles, quelques vêtements, tristes et dernières ressources de son indigence

et qui valent à peine quelques oboles, voilà tout ce qui lui reste. Quel parti prendre? Ses regards se portent sur ses enfants. S'il allait les exposer sur la place publique, peut-être trouverait-il dans le prix de leur liberté un secours contre la mort qui le menace. Arrêtons-nous un moment pour contempler le combat qui déchire cet infortuné partagé entre la faim qui le presse et la tendresse paternelle. La faim l'épouvante en lui présentant la mort la plus affreuse; la nature l'arrête et le conjure de mourir avec ses enfants. Après une lutte longue et cruelle où l'une et l'autre triomphent tour-à-tour, il cède enfin, vaincu par l'impérieuse nécessité. Mais d'où vient qu'il hésite encore? De ces enfants lequel vendrai-je le premier? sur qui s'arrêteront de préférence les regards de cet homme qui a du blé à vendre? Sera-ce l'aîné? mais je dois respecter son droit d'aînesse. Le plus jeune? mais j'ai pitié de son âge; hélas! il ne sent pas encore son malheur. Celui-ci est la fidèle image de ses parents; celui-là est né avec les plus heureuses dispositions pour les sciences. Affreuse perplexité! que devenir? que faire? quelle sera la première victime? auquel des animaux féroces vais-je ressembler? Etoufferai-je la voix de la nature? Si je les conserve tous, je les verrai tous périr de faim. Si j'en livre un seul, comment oserai-je lever les yeux sur les autres auxquels je ne serai devenu, hélas! que trop suspect? Comment pourrai-je habiter ma maison où tout me rappellera le souvenir d'un fils perdu par ma faute? Comment irai-je m'asseoir à une table où le pain que je mangerai m'aura coûté si cher? Et ce malheureux père e parti en versant un torrent de larmes, pour aller vend le plus tendrement aimé de ses enfants. Vous, insens le

à ses pleurs, vous fermez votre âme à tous les sentiments de la nature. La faim le presse, et vous marchandez avec lui; vous vous faites un jeu de sa douleur, vous prolongez son supplice. Il vous offre ses propres entrailles en échange d'un peu de nourriture; et votre main ne tremble pas en lui comptant le prix de son sacrifice! Vous disputez même avec lui, vous craignez d'acheter trop cher la victime. Vous ne songez qu'à conclure un marché avantageux; vous faites subir à cet infortuné mille tortures à la fois. Ni ses larmes ne peuvent émouvoir votre compassion, ni ses gémissements attendrir votre cœur; vous êtes inflexible, impitoyable. Vous ne voyez que l'or, vous ne pensez qu'à l'or; l'or seul occupe votre pensée durant votre sommeil; l'or est l'unique objet de vos soins quand vous êtes éveillé. Ceux qui sont atteints d'une aliénation mentale ne voient pas les objets tels qu'ils sont, mais tels que les leur présente leur imagination malade. Ainsi votre âme, possédée de la fureur de l'avarice, ne voit partout que de l'or, que de l'argent. Vous préféreriez la vue de l'or à celle même du soleil. Vous voudriez que tout se changeât en or entre vos mains; c'est là le but constant de tous vos efforts.

Que de moyens n'employez-vous point pour vous procurer de l'or? Pour vous le blé devient or, le vin se durcit en or, la laine se change en or; tous vos commerces, toute votre industrie vous rapportent de l'or; enfin l'or même, multiplié par l'usure, vous produit de l'or. Rien ne satisfait l'avarice : cette passion insatiable ne connaît point de bornes. On laisse quelquefois des enfants gourmands se rassasier à leur gré de ce qu'ils aiment davantage, afin que la satiété engendre le dégoût. Il n'en est pas ainsi de

l'avare : plus il se remplit d'or, plus il en désire. « Si les richesses abondent dans votre maison, n'y attachez pas votre cœur, » dit l'Ecriture. Vous, vous les retenez lorsqu'elles débordent, et vous leur fermez toute issue. Enfermées et retenues de force, que font-elles? Elles rompent toutes les digues, s'échappent avec d'autant plus de violence qu'elles ont été resserrées plus étroitement, et comme un ennemi dont rien ne peut arrêter la furie, elles renversent les greniers qui les retenaient captives et ne laissent plus à leur maître avare que des ruines. Il en construira de plus grands, a-t-il dit; mais qui l'assure qu'il ne les laissera pas à un héritier avant de les avoir relevés? Ne peut-il pas être enlevé du milieu des vivants, avant même d'avoir mis la main à ces constructions nouvelles que médite son avarice. Telle fut la fin du riche de l'Evangile, et cette fin était digne de ses projets. O vous qui m'écoutez, suivez mes conseils. Ouvrez toutes les portes de vos greniers; donnez à vos richesses les plus larges issues. Vous avez vu souvent les eaux d'un grand fleuve se diviser en mille canaux qui vont porter au loin la fécondité : ouvrez de même à vos richesses divers passages pour qu'elles se répandent de toutes parts dans les maisons des pauvres. Les eaux d'un puits deviennent plus abondantes et plus belles lorsqu'on y puise souvent; autrement elles se corrompent. Ainsi l'or enfermé dans des coffres n'est qu'un fonds mort et stérile; mis en mouvement par la circulation, il se divise pour l'utilité commune. Quel concert de louanges de la part de ceux que vous aurez comblés de vos bienfaits! Ne les dédaignez point ces louanges; elles sont le gage de la récompense que vous réserve le juste Juge, récompense immense que

vous pouvez regarder comme assurée. Ne perdez jamais de vue la conduite insensée du riche de l'Evangile. Tout occupé du soin de conserver les biens qu'il possède, inquiet pour ceux qu'il espère, sans savoir s'il vivra le lendemain, il prévient le lendemain par les péchés qu'il commet le jour même. Le pauvre n'est pas encore venu solliciter ses secours et déjà la dureté de son cœur se déclare; il n'a pas encore fait sa nouvelle récolte et déjà son avarice se manifeste. La terre, docile à ses vœux, lui prodiguait tous ses trésors; elle lui montrait dans ses champs d'épaisses moissons, dans ses vignes les ceps chargés de raisins, dans ses divers plants les oliviers et les autres arbres dont les branches courbées sous les fruits annonçaient une heureuse abondance. Pour lui, son cœur reste endurci et stérile, il envie déjà aux malheureux ces biens qu'il ne possède pas encore. Cependant que de chances à courir avant que les récoltes soient dans les greniers! Souvent la grêle les brise et les renverse, une chaleur excessive les dévore, une pluie d'orage les anéantit et ruine en un moment toutes nos espérances. Que n'adressez-vous donc vos prières au Seigneur pour qu'il daigne achever son ouvrage? Mais non; vous vous rendez indigne des biens qu'il vous destine.

Vous avez beau ne parler qu'en vous-même, vos paroles sont entendues et pesées dans le ciel, et il vous vient d'en haut des réponses terribles. « Mon âme, dites-vous, tu as de grands biens en réserve; mange, bois, réjouis-toi chaque jour. » O étrange folie! vous seriez un animal immonde que vous ne tiendriez pas un autre langage. Etes-vous donc dégradé à ce point? êtes-vous devenu si étranger à l'idée des biens spirituels, que vous n'ayez

plus à offrir à votre âme qu'une grossière nourriture et que vous lui destiniez ce que le corps même rejette? Si votre âme était ornée de vertus, pleine de bonnes œuvres, unie étroitement à Dieu, elle serait riche, elle goûterait une joie pure, un bonheur légitime. Mais puisque vous ne goûtez que les choses de la terre, que vous vous faites un dieu de votre ventre, que vous êtes tout charnel, l'esclave de vos vices et de vos passions, écoutez le nom que vous méritez et que vous donne, dans l'Evangile, non pas un homme, mais Dieu lui-même : « Insensé, on va vous redemander votre âme cette nuit même; et ce que vous avez amassé à qui reviendra-t-il? » L'extravagance de ce riche est telle qu'une éternité de supplices ne saurait assez le punir. Il va disparaître de ce monde; dans un moment, il ne sera plus, et quelles sont les pensées qui l'occupent? « Je détruirai mes greniers, et j'en construirai de plus grands. » Vous avez raison, lui dirai-je, ils méritent sans doute d'être détruits ces magasins d'iniquité. Renversez de vos propres mains ce que vous avez criminellement élevé; abattez ces greniers d'où personne ne sortit jamais moins malheureux qu'il n'y était entré; ruinez cette maison tout entière, l'asile de l'avarice; que ce toit s'écroule, que ces murs tombent; que le soleil puisse enfin voir ce blé que vous laissez pourrir; rendez la liberté à ces richesses que vous retenez captives; que tous les yeux viennent contempler ces antres ténébreux qui recélaient vos trésors. « Je détruirai mes greniers et j'en rebâtirai de plus grands. » Mais, quand ces derniers seront encore pleins, que ferez-vous ensuite? les détruirez-vous de nouveau pour les reconstruire encore? Quoi! se tourmenter sans fin pour construire et détruire tour-à-tour avec la

même ardeur ! quelle démence ! Il vous faut de vastes greniers : n'avez-vous pas les maisons des pauvres? « Amassez des trésors dans le ciel. » Ceux que vous y mettrez en réserve ne seront ni rongés par les vers, ni dévorés par la rouille, ni enlevés par les voleurs. Je songerai aux pauvres, dites-vous, lorsque j'aurai rempli mes nouveaux greniers. Ainsi vous assignez vous-même un long terme à votre vie. Mais, prenez garde que la mort ne se hâte de devancer ce terme ! Votre promesse annonce plutôt la dureté que la sensibilité. Vous promettez non pour donner dans la suite, mais pour vous débarrasser dans le moment. Car, enfin, qui vous empêche de donner maintenant que vous en avez les moyens? Le pauvre n'est-il pas à votre porte? vos greniers ne sont-ils pas remplis? la récompense ne vous est-elle pas assurée? le précepte n'est-il pas clair, évident? L'indigent meurt de faim ; le pauvre nu tremble de froid; le créancier impitoyable saisit son débiteur à la gorge pour le traîner en prison, et vous remettez l'aumône au lendemain ! Écoutez Salomon : « Ne dites pas à celui qui vous demande : Revenez, et je vous donnerai demain, car vous ignorez ce qui arrivera le jour suivant. » Quels préceptes vous méprisez, parce que l'avarice vous a dès longtemps fermé les oreilles ! Quelle reconnaissance ne devriez-vous pas au souverain dispensateur de tous ces dons ! Quels sentiments de joie et de bonheur ne devraient pas pénétrer votre âme à la pensée que vous auriez pu, vous aussi, assiéger les portes étrangères de vos sollicitations ! Et quand vous voyez les pauvres à votre porte, leur présence vous importune; à peine daignez-vous vous laisser aborder par eux ; vous évitez leur rencontre, de peur d'être forcé de

laisser échapper de vos mains le moindre don. Vous n'avez jamais que cette seule réponse à leur faire : « Je n'ai rien, je ne puis donner, je suis pauvre moi-même. » Oui, vous avez raison, vous êtes pauvre, pauvre de tout vrai bien, pauvre d'amour de Dieu, pauvre d'humilité, pauvre de foi, pauvre d'espérance pour l'éternité. Ah! partagez vos récoltes avec vos frères, donnez aujourd'hui à celui qui a faim un blé qui demain sera en proie à la corruption. C'est porter à son dernier excès le crime de l'avarice que de refuser aux indigents les biens mêmes qui se corrompent.

Mais, dites-vous, est-ce faire tort à autrui que de garder, que de retenir ce qui est à moi? Comment à vous? Répondez : où l'avez-vous pris? d'où l'avez-vous apporté dans ce monde? C'est comme si quelqu'un, étant entré le premier dans une salle de spectacle, voulait en éloigner ceux qui se présentent et prétendait jouir seul d'un plaisir destiné à tous. Tels sont les riches. Les biens qui devraient être communs, ils les regardent comme leur propriété exclusive, parce qu'ils s'en sont emparés les premiers. Si chacun, après avoir pris sur son bien ce qui est nécessaire à ses besoins, abandonnait le superflu aux pauvres, il n'y aurait ni riches, ni pauvres. N'êtes-vous pas sorti nu du sein de votre mère? Ne retournerez-vous pas nu dans le sein de la terre? D'où viennent donc les biens qui sont actuellement en votre possession? Du hasard? Ce serait une impiété de le penser, ce serait méconnaître votre Créateur, ce serait payer ses bienfaits de la plus noire ingratitude. Si vous reconnaissez qu'ils vous viennent de Dieu, dites-moi, dans quel but vous les a-t-il confiés? Dieu ne serait-il pas injuste d'avoir fait des

choses les plus nécessaires à la vie un partage aussi inégal? Car, pourquoi êtes-vous riche et pourquoi votre frère est-il pauvre? N'est-ce pas afin que vous puissiez recevoir, vous, le prix de votre bienfaisance et de votre fidèle administration, lui, la récompense magnifique de sa résignation et de sa patience? Et quand votre insatiable avarice s'empare de toutes les jouissances et ne laisse à tant d'autres que les privations, vous croyez ne faire tort à personne! Qu'est-ce donc que l'avare? C'est celui qui n'a pas assez du nécessaire. Qu'appelez-vous un voleur? C'est celui qui dépouille les autres. N'êtes-vous pas un avare, n'êtes-vous pas un voleur, vous qui vous appropriez des biens que vous aviez reçus en dépôt pour les distribuer? On appelle voleur celui qui enlève à un riche l'habit qui le couvre; mais celui qui ne donne pas au pauvre, quand il le faut, l'habit qui lui manque, mérite-t-il un autre nom? Le blé que vous enfermez appartient à celui qui a faim; l'habit que vous conservez dans vos coffres à celui qui est nu; cette chaussure, qui deviendra chez vous la proie des vers, à celui qui n'en a pas; cet or que vous enfouissez, à celui dont il soulagerait l'indigence. Ainsi, vous faites tort à tous ceux dont vos bienfaits pourraient adoucir la misère.

Voilà de beaux discours, direz-vous; mais l'or est encore plus beau. Ainsi, quand on parle de chasteté à celui qui vit dans un commerce criminel, l'horreur qu'on cherche à lui inspirer pour l'objet de sa passion ne fait que réveiller son ardeur et l'enflammer davantage. Comment donc présenter à vos yeux toutes les douleurs, toutes les misères du pauvre, pour réussir à vous faire comprendre de combien de larmes et de gémissements vous

composez votre trésor ? Oh ! de quel prix vous paraîtront, au jour du jugement, ces paroles : « Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé depuis l'origine du monde ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu. » Mais aussi, quel effroi, quelle épouvante, quel désespoir, lorsque vous entendrez cet arrêt de condamnation : « Retirez-vous de moi, maudits ! allez dans les ténèbres extérieures qui ont été préparées pour le démon et ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu. » Le souverain juge n'accuse pas ici celui qui a volé; mais il condamne celui qui n'a pas donné. Tout ce que je viens de dire, c'est votre intérêt qui me l'a dicté : si vous êtes dociles à mes conseils, vous pouvez compter sur la récompense qui vous est promise ; si vous les rejetez, vous connaissez le sort qui vous menace. Puissiez-vous l'éviter par de plus sages résolutions ! Puissent vos richesses devenir, entre vos mains, la rançon de vos péchés, et vous ouvrir la route qui conduit aux biens éternels que Dieu vous destine, par la grâce de Celui qui nous a tous appelés à son royaume, et à qui appartiennent la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

XVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Mes Frères, si nous vivons par l'esprit, conduisons-nous aussi par l'esprit. Ne cherchons pas la vaine gloire, nous provoquant les uns les autres et nous portant envie. Mes Frères, si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché, vous qui êtes spirituels, relevez-le dans un esprit de douceur, chacun de vous faisant réflexion sur soi-même et craignant d'être tenté comme lui. Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ; car si quelqu'un pense être quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien. Examinez vos actions en elles-mêmes, sans vous comparer aux autres, et alors vous verrez si vous avez vraiment sujet de vous glorifier. Car chacun, au tribunal de Dieu, portera son propre fardeau. Que celui que l'on instruit des vérités de la foi assiste de ses biens en toute manière celui qui l'instruit. Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu. L'homme recueillera ce qu'il aura

semé. Ainsi, celui qui sème dans la chair ne recueillera de la chair que la corruption; et celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle. Ne nous lassons donc point de faire de bonnes œuvres; semons-les abondamment, puisque nous en recueillerons un jour le fruit dans l'éternité. C'est pourquoi, tandis que nous en avons le temps, faisons du bien à tout le monde, mais surtout à ceux qui composent la famille des fidèles. (Saint Paul aux Galates, ch. v et vi, v. 25-26 et 1-10.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Si nous vivons par l'esprit, conduisons-nous aussi selon l'esprit. » Nous avons vu, dans l'homélie précédente, que l'esprit nous avait affranchis de toutes les contraintes de la loi. Saint Paul nous déclare que la vertu de l'esprit nous doit suffire, sans avoir besoin de recourir à la loi. Pour montrer que ceux qui reprenaient et voulaient remettre en vigueur les anciennes pratiques de la loi le faisaient par vanité, il ajoute : « Ne cherchons pas la vaine gloire, nous provoquant les uns les autres et nous portant envie. » Cette dernière parole a pour objet d'apaiser les disputes et les contentions, parce que la vaine gloire est la mère de l'envie, et l'envie traîne une infinité de maux à sa suite.

« Mes Frères, si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché. » Les Galates, sous prétexte de faire des corrections publiques, vengeaient leurs ressentiments personnels, et n'avaient d'autre désir que de s'ériger en

maîtres et de dominer. Aussi saint Paul leur dit : « Mes Frères, si quelqu'un se trouve surpris. » Il ne dit pas s'il a failli, mais simplement s'il se trouve surpris. « Redressez-le, vous qui êtes spirituels. » Il ne dit pas : Condamnez-le, ou punissez-le; il dit seulement qu'il faut le corriger. Il va même plus loin, et afin de leur montrer jusqu'où il faut pousser la douceur pour des personnes égarées, il ajoute : « Dans un esprit de douceur. » Il ne dit pas simplement avec douceur, mais dans un esprit de douceur, pour montrer que cette conduite plaît au Saint-Esprit, et que c'est un de ses dons de corriger avec douceur ceux qui ont manqué à leur devoir. Mais de crainte que celui qui reprend les autres ne s'enfle de vanité, il lui donne cet avis : « Que chacun de vous fasse réflexion sur soi-même et craigne d'être tenté comme lui. » Il excuse aussi celui qui a failli, en disant : « S'il se trouve surpris. » Puis il rappelle le souvenir de la faiblesse humaine : Vous qui parlez de la sorte, prenez garde d'être tentés. Corrigez votre frère, s'il s'égare; mais corrigez-le avec douceur. Il semble qu'il rejette la faute sur la malice du démon plutôt que sur la négligence de celui qui a manqué.

« Portez les fardeaux les uns des autres. » Il est impossible de vivre sans quelque défaut. L'Apôtre conseille aux Galates de ne pas examiner les autres avec trop de rigueur, mais de dissimuler plutôt leurs égarements, afin qu'on leur fasse la même grâce. Toutes les pierres n'ont pas la même position dans un bâtiment : celle qui est propre pour un angle ne le serait pas pour les fondements. La même chose arrive à peu près au corps de l'Eglise. Il faut bien que les membres se souffrent les uns

les autres; ils ne sont pas propres pour toutes sortes de fonctions, mais leur assemblage constitue toute l'Eglise.

« Et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. » Le terme dont l'Apôtre se sert signifie : Vous l'accomplirez tous ensemble, en vous supportant les uns les autres. Votre frère est colère ; vous, vous aimez le repos : souffrez l'impétuosité de votre frère afin qu'il souffre votre indolence. Si vous excusez ses défauts, il sera moins criminel, et vos imperfections paraîtront moins, si votre frère les dissimule. Si quelqu'un d'entre vous est en danger de tomber, accourez à son secours, afin de prévenir sa chute. Remplissez à l'égard les uns des autres la loi de charité en vous rendant de bons offices, et ainsi, ce qui manque à votre prochain, vous le suppléerez par votre condescendance. Si vous n'en usez de la sorte, et si vous examinez trop sévèrement la conduite de vos frères, vous ne garderez jamais entre vous les bienséances que vous devez. Le corps ne peut se soutenir, si l'on exige les mêmes fonctions de tous les membres; de même nos frères ne pourront se souffrir, si l'on veut absolument qu'ils se rendent tous les mêmes devoirs.

« Car si quelqu'un s'estime quelque chose, n'étant rien, il s'abuse lui-même. » Faites attention qu'il s'agit de l'orgueil dans ce texte. Celui qui se croit du mérite fait un acte de présomption orgueilleuse, et donne par là une marque de son néant. « Examinez vos actions en elles-mêmes. » L'Apôtre recommande ici de peser avec une attention scrupuleuse tous les motifs de nos actions. Si vous avez fait quelque bien, prenez garde que ce ne soit par des motifs de vaine gloire, par nécessité, par haine, par hypocrisie ou par respect humain. L'or est

mélangé avant d'être jeté dans la fournaise; mais le creuset sépare le bon d'avec le faux et empêche de confondre l'un avec l'autre. On connaît aisément nos bonnes œuvres en les examinant avec soin, et nous nous trouvons coupables de mille péchés.

« Sans vous comparer aux autres, et alors vous verrez si vous avez vraiment sujet de vous glorifier. » L'Apôtre, par ces paroles, entend que, si vous voulez vous élever, que ce ne soit point en rabaissant votre prochain, à l'exemple du pharisien. Quand on a gagné cela sur soi, peu à peu on s'abstient du reste. L'Apôtre ne semble permettre de se glorifier qu'en soi-même, et non pas aux dépens des autres, afin de couper entièrement la racine de la vanité. La première démarche une fois accomplie, il est facile de faire la seconde. Celui qui ne se préfère point aux autres et qui s'examine avec soin, quand même il ressentirait d'abord quelques mouvements de complaisance, pourra s'en défaire aisément dans la suite. C'est ce que déclare l'Apôtre; et, pour faciliter le moyen d'y parvenir, il conseille de bien s'examiner soi-même, et il ajoute : « Chacun, au tribunal de Dieu, portera son propre fardeau. »

Il propose ainsi un motif qui empêchera de s'élever au-dessus des autres; et pour qu'on n'ait pas trop de complaisance au sujet des bonnes qualités qu'on peut avoir, il veut que chacun jette les yeux sur ses propres défauts, qu'il appelle charge et fardeau. « Que celui que l'on instruit des vérités de la foi assiste de ses biens, en toute manière, celui qui l'instruit. » Il s'agit ici des docteurs; car il veut que leurs disciples en prennent grand soin, parce que Jésus-Christ l'a ainsi ordonné.

Il y a une loi expresse dans le Nouveau-Testament qui ordonne que celui qui prêche l'Evangile vive de l'Evangile. Mais l'Apôtre veut donner pour fondement de cette prescription les lois de la modestie et de la charité. Les docteurs sont assez susceptibles de vanité. Pour modérer cet esprit d'orgueil, il réduit les maîtres à la nécessité d'avoir besoin de leurs disciples; et afin que les disciples soient plus dociles, il veut qu'ils se comportent envers leurs maîtres avec une extrême bienveillance : c'est le moyen de devenir doux et honnête envers tout le monde, et ces attentions entretiennent la charité de part et d'autre.

S'il n'en était pas ainsi, pourquoi Dieu aurait-il réduit les apôtres à une si grande nécessité, lui qui fit pleuvoir la manne dans le désert pour nourrir les Juifs ingrats? N'est-il pas évident qu'il voulait de la pauvreté des apôtres faire résulter de grands avantages, la modestie et la charité? Il voulait encore détruire le sentiment de honte que pouvaient éprouver les disciples d'être soumis à des gens qui paraissaient dans la misère; car c'est une espèce de honte d'être réduits à demander. Cette honte cependant n'existait plus depuis que les maîtres ne se faisaient pas scrupule de demander publiquement. Cet exemple d'humilité était d'une grande utilité pour les disciples, qui apprenaient par là à mépriser la gloire du monde. Voilà pourquoi l'Apôtre voulait « que celui que l'on instruit des vérités de la foi assiste de ses biens, en toute manière, celui qui l'instruit, » c'est-à-dire qu'il l'assiste libéralement dans tous ses besoins.

Le disciple ne doit rien avoir en propre; il faut qu'il fasse part de tout ce qu'il a, parce qu'il reçoit plus qu'il

ne donne, et que les biens spirituels ne se peuvent comparer aux temporels. C'est ce qu'il dit expressément en écrivant aux Corinthiens : « Puisque nous vous avons communiqué les biens spirituels, est-ce une trop grande récompense, si vous nous faites part des biens temporels? Voilà pourquoi il se sert d'un mot qui signifie communication et reconnaissance. Tout cela sert à entretenir et à fortifier la charité. Si le maître demande ce dont il a besoin, il ne perd rien de sa dignité; tout au contraire, s'il manque de tout, on doit le louer; car c'est une marque qu'il s'applique exclusivement à son ministère, jusqu'à mépriser les choses nécessaires à la vie. S'il témoigne trop d'avidité, il avilit ses fonctions, non parce qu'il reçoit ce qu'on lui donne, mais parce qu'il ne se contente pas d'une honnête médiocrité.

« Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu. L'homme recueillera ce qu'il aura semé. Ainsi celui qui sème dans la chair ne recueillera de la chair que la corruption, et celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle. » Celui qui a semé de l'orge ne recueillera pas de froment, parce que le fruit est toujours de même espèce que la semence. On peut dire à peu près la même chose de nos bonnes œuvres. Celui qui veut goûter tous les plaisirs de la chair, qui s'enivre, qui s'abandonne à la concupiscence, recueillera les fruits qu'il mérite; et quels fruits? La peine, le supplice, le mépris, l'infamie, la corruption, qui sont inséparables des plaisirs et des débauches de la table. Les mets exquis et délicats corrompent le corps en se corrompant. Les fruits de l'esprit sont bien différents. Vous avez fait des aumônes, vous aurez en récompense des trésors célestes

et une gloire éternelle. Vous avez gardé la chasteté : les anges vous en féliciteront, et le Seigneur vous donnera la couronne.

« Ne nous lassons donc point de faire de bonnes œuvres; semons-les abondamment, puisque nous en recueillerons un jour le fruit dans l'éternité. C'est pourquoi, tandis que nous en avons le temps, faisons du bien à tout le monde, mais surtout à ceux qui composent la famille des fidèles. »

On aurait pu croire qu'il fallait se contenter d'avoir grand soin des maîtres, et qu'on était libre de négliger tous les autres. Aussi, dans ces paroles, l'Apôtre a-t-il soin de comprendre tout le monde en général, et il exhorte tous les fidèles à remplir ce devoir avec une sainte émulation. Il ordonne aussi de distribuer des aumônes aux Juifs et aux Gentils, mais il y met quelque distinction. Il veut qu'on ait plus d'empressement pour les fidèles; il le marque dans toutes ses autres épîtres aussi bien que dans celle-ci. Il ne veut point qu'on se relâche sur cet article. C'est ce que signifient les termes dont il sert en disant « qu'il faut semer, et ne point se fatiguer. »

Mais si la chose qu'il demande est difficile, grande est la récompense qu'il promet sous la figure d'une riche moisson en pleine maturité. Dans la culture d'un champ, celui qui récolte a beaucoup de peine, aussi bien que celui qui a semé; il faut souffrir de grandes fatigues, le chaud, la poussière, la lassitude; mais la récompense de nos bonnes œuvres sera sans mélange d'aucune peine. « Nous moissonnerons dans le temps sans nous fatiguer. » Cette promesse est séduisante. Mais il presse vivement

d'un autre côté : « Faisons le bien, tandis que nous en avons le temps. » Car, comme il n'est pas toujours en notre pouvoir de semer, il ne l'est pas non plus de donner l'aumône; il ne sera plus temps de le vouloir quand nous ne serons plus au monde, témoin ces vierges qui furent chassées de la chambre de l'époux. Elles avaient bonne volonté, mais elles oublièrent d'emporter de l'huile avec elles. Le riche qui avait méprisé Lazare prouve aussi cette vérité. Parce qu'il n'avait pas donné l'aumône, Abraham ne fut touché ni de ses pleurs, ni de ses gémissements, et il fut condamné au supplice d'un feu éternel.

Faisons donc du bien à tout le monde, tandis que nous en avons le temps. Cette étendue d'une charité universelle passe les bornes de la médiocrité judaïque; les Juifs restraignaient à leur nation leurs devoirs d'humanité; mais la grâce embrasse tout l'univers, tout en admettant quelque distinction particulière en faveur des fidèles.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus allait à une ville appelée Naïm, et ses disciples suivis d'une grande foule de peuple l'accompagnaient. Comme il approchait de la porte de la ville, il vit qu'on portait un mort en terre : c'était le fils unique d'une veuve, et il y avait avec elle un grand

nombre de personnes de la ville. A la vue de cette mère affligée, le Seigneur, touché de compassion, lui dit : Ne pleurez pas. Puis, s'étant approché, il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. Aussitôt celui qui était mort se leva et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur, et ils glorifiaient Dieu en disant : Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. (Saint Luc, ch. VII, v. 11-16.)

HOMÉLIE DE SAINT AUGUSTIN.

Tous ceux qui entendent parler des miracles de Jésus-Christ notre Seigneur et notre Sauveur, et qui les croient, en sont touchés ; mais les uns d'une manière et les autres d'une autre. Les uns, frappés de ce qu'il y a de surprenant dans ces prodiges faits sur des corps, les admirent, mais ils en demeurent là. Les autres s'élèvent, par ces merveilles opérées sur des corps, à celles qui se font sur les âmes, et les admirent bien plus que les résurrections corporelles. Il se fait donc des résurrections spirituelles, et c'est ce que Jésus-Christ nous apprend, quand il dit que « comme le Père ressuscite les morts et les vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il lui plaît. » Ces paroles ne veulent pas dire que les uns soient vivifiés par le Fils et les autres par le Père ; les mêmes le sont par le Père et par le Fils, et le Père ne fait rien que par son Fils. Mais enfin ces paroles nous apprennent que des morts ressus-

citent encore tous les jours; et c'est de quoi nul chrétien ne saurait aucunement douter.

Tous ceux qui ont des yeux sont capables de voir les résurrections corporelles, comme celle du fils de cette veuve dont il est parlé dans ce qu'on nous a lu de l'Evangile. Mais tous ne sont point capables de voir les résurrections qui s'opèrent dans le cœur; il n'y a que ceux qui sont eux-mêmes ressuscités de cette manière qui aient moyen de les voir. Or, c'est un bien plus grand miracle de ressusciter un homme pour qu'il ne puisse plus mourir, que d'en ressusciter un qui doit encore mourir.

Cette veuve, mère du jeune homme dont notre Evangile nous apprend la résurrection, eut la joie de le voir ressuscité. Et l'Eglise, mère de ceux qui ressuscitent tous les jours spirituellement, a aussi la joie de les voir ressuscités. Celui-là était mort de la mort corporelle, ceux-ci l'étaient de la mort de l'âme. La mort de l'un était visible, et on le pleurait visiblement; la mort des autres était invisible, et bien loin qu'on s'en aperçût, on ne s'en doutait même pas, et on ne cherchait point à les ressusciter. Mais celui qui les connaissait pour morts est venu les chercher pour leur redonner la vie; et comme il était le seul qui pût la leur rendre, il était aussi le seul à voir clairement qu'ils l'avaient perdue.

Jésus-Christ est donc venu pour ressusciter cette espèce de morts; autrement saint Paul n'aurait pas dit : « Levez-vous, vous qui dormez; ressuscitez d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera. » Quand l'Apôtre dit : « Levez-vous, vous qui dormez, » il semble ne parler que de gens endormis : mais quand il ajoute : « Ressus-

citez d'entre les morts, » on voit bien que ceux dont il parle étaient véritablement morts. Aussi, la mort même corporelle n'est-elle appelée que du nom de sommeil en beaucoup d'endroits de l'Ecriture. Et, en effet, les morts mêmes ne sont qu'endormis, par rapport à celui qui les peut retirer du sommeil de la mort. Tout mort est véritablement mort à notre égard; et nous avons beau le pousser, nous avons beau l'aiguillonner et le mettre en pièces, il ne se réveille point. Mais pour Jésus-Christ, ce jeune homme n'était qu'endormi, puisqu'il se leva à l'instant même où Jésus lui dit : « Levez-vous. » Car il est plus aisé à Jésus-Christ de réveiller un mort qui dort dans son sépulcre, qu'il ne nous est aisé de réveiller un homme vivant qui dort dans son lit.

Nous trouvons dans l'Evangile trois morts de la mort corporelle ressuscités visiblement par Jésus-Christ; mais pour ces morts de la mort spirituelle, il en est des milliers qu'il ressuscite invisiblement. Qui sait même combien il a ressuscité de ces victimes de la mort ordinaire? Car saint Jean nous apprend que tout ce que Jésus a fait n'est point écrit. « Jésus, nous dit ce saint apôtre, a fait beaucoup d'autres choses, et si on voulait les écrire toutes, je ne crois pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en ferait. » Il y a donc eu sans doute beaucoup plus de morts ressuscités par Jésus-Christ que l'Evangile ne nous en rapporte. Mais ce n'est pas en vain que les trois résurrections que nous y voyons ont été citées entre toutes les autres. Le dessein de Jésus-Christ était de faire entendre des vérités spirituelles, par les miracles sensibles qu'il opérait sur les corps. Il ne faisait pas des miracles pour faire des miracles; mais c'était afin

que ces prodiges, en portant l'étonnement dans l'esprit de ceux qui les voyaient, apportassent la vérité dans le cœur de ceux qui auraient de l'intelligence.

Un homme qui voit dans un livre des caractères bien formés, mais qui ne sait lire, loue la main et l'adresse de l'écrivain; il admire la hardiesse et la netteté des traits, mais il ne sait ce que ces traits signifient. Il les loue sur le rapport de ses yeux, mais son esprit n'en comprend point l'usage et la force. Il en est de même de la plupart de ceux qui voyaient les miracles de Jésus-Christ. Ils ne faisaient que les admirer, sans comprendre ce qu'ils signifiaient, et ce qu'ils faisaient concevoir à d'autres qui avaient l'intelligence. Ceux-ci les admiraient aussi, mais en même temps ils en comprenaient la signification. Voilà comment nous devons être à l'école de Jésus-Christ.

Celui qui croit que Jésus-Christ n'a fait des miracles que pour faire des miracles pourra croire également que lorsqu'il allait chercher du fruit sur un arbre qui n'en avait point, c'est qu'il ignorait que ce n'était point alors la saison des fruits. Et, en effet, ce n'était point la saison, comme le remarque expressément l'évangéliste. Cependant Jésus, pressé de la faim, alla chercher du fruit sur cet arbre. Jésus-Christ donc ne savait point ce que le moindre paysan savait? Ce qui était connu du jardinier qui cultivait l'arbre était inconnu à celui qui l'avait créé?

Quand le Sauveur, mes Frères, pressé de la faim, vint chercher du fruit sur cet arbre, c'est pour faire entendre qu'il était pressé d'une faim qui lui faisait chercher et désirer autre chose que des fruits. L'ayant trouvé couvert de feuilles, mais sans fruits, il le maudit, et au même moment

l'arbre se dessécha. Mais qu'avait mérité cet arbre, pour n'avoir point porté de fruit? La stérilité d'un arbre le rend-il coupable? Non. Mais il en est dont la volonté est la seule cause de leur stérilité; et cette stérilité rend coupables ceux en qui elle n'est que le défaut de la bonne volonté. Les Juifs, qui avaient les paroles de la loi, mais qui étaient dépourvus des œuvres que la loi demande, étaient, à proprement parler, des arbres couverts de feuilles, mais sans fruit.

Voilà, mes Frères, ce que j'ai cru vous devoir dire pour vous montrer que notre Seigneur Jésus-Christ, en faisant des miracles, a voulu qu'ils fussent les signes de certaines vérités; il voulait qu'outre ce qu'ils ont de grand, d'admirable et de divin, ils fussent encore instructifs, et que nous en pussions retirer des lumières et des connaissances pour notre salut.

Cela supposé, voyons ce que Jésus-Christ a eu intention de nous faire entendre par ces trois résurrections dont il est parlé dans l'Evangile. Il a ressuscité la fille d'un chef de synagogue, quoiqu'on n'eût eu recours à lui que pour la guérison de la maladie où elle était tombée. Il allait donc pour la guérir, lorsqu'on vint dire au père de la jeune fille qu'elle était morte; et ceux qui apportèrent la nouvelle, croyant que Jésus, qui continuait toujours de marcher, ne faisait plus que se fatiguer inutilement, dirent au père : « Puisque votre fille est morte, à quoi bon donner encore cette peine au Sauveur? » Mais ce divin Maître, marchant toujours, dit au père de la jeune fille : « Croyez seulement, et ne craignez rien. » Il arrive à la maison où elle était, et, ayant trouvé les choses déjà prêtes pour les funérailles, il dit à ceux de la maison :

« Ne pleurez pas; cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie. » Et il disait vrai. Car la fille n'était qu'endormie à l'égard de celui qui pouvait la retirer de son sommeil. Aussi l'en retira-t-il, et il la rendit à ses parents pleine de vie.

Il ressuscita de la même manière ce jeune homme, fils de la veuve dont il est parlé dans notre Evangile, et c'est ce qui m'a donné lieu d'entrer avec vous dans ces détails et de vous dire ce qu'il plairait au Seigneur de m'inspirer. Vous venez d'entendre comment le prodige se passa. Jésus-Christ était déjà près de la porte de la ville lorsqu'il en vit sortir des gens qui portaient un mort en terre. C'était le fils unique d'une veuve qui par là se trouvait sans enfant et sans secours; et le Sauveur, touché des larmes de cette femme, fit ce que vous venez d'entendre. « Jeune homme, dit-il au mort, levez-vous, je vous le commande. » A l'instant même le mort se lève et commence à parler, et Jésus le rend à sa mère.—Il ressuscita aussi Lazare, qui était déjà dans le tombeau. A l'égard de celui-ci, comme ses disciples savaient qu'il était malade, Jésus leur dit : « Notre ami Lazare dort. Car Jésus aimait Lazare. » Pour eux, croyant qu'il voulait parler d'un sommeil ordinaire et qui ne pouvait être que profitable à un malade, ils lui répondirent : « S'il dort, Seigneur, il est sauvé. » Alors, parlant plus clairement, il leur dit : « Lazare est mort. » Il disait vrai dans l'une et dans l'autre réponse; c'est comme s'il avait dit : Lazare dort à mon égard, mais pour vous il est mort.

Ces trois sortes de morts nous représentent trois sortes de pécheurs que Jésus-Christ ressuscite encore tous les jours. La fille du chef de la synagogue était morte, mais

elle était encore dans l'intérieur de la maison ; elle n'avait pas encore été transportée de là pour être exposée à la vue du public. Elle fut donc ressuscitée au dedans de sa demeure et rendue pleine de vie à ceux qui l'avaient mise au monde. Pour le fils de la veuve de Naïm, il n'était plus dans la maison, mais il n'était pas encore dans le sépulcre. On l'emportait hors de la ville, mais il n'était pas encore en terre. Celui qui avait ressuscité cette fille, morte à la vérité, mais encore dans la maison de son père, ressuscite ce jeune homme, déjà enlevé de la maison de sa mère, mais non encore enterré. Il restait à ressusciter un mort d'une troisième espèce, c'est-à-dire déjà dans le sépulcre; et c'est ce que Jésus-Christ a fait en ressuscitant encore Lazare.

Il y a, mes Frères, des pécheurs qui répondent à ces trois sortes de morts. Il en est dont le péché n'est encore que dans le cœur, et n'a pas été porté jusqu'à l'action extérieure. Par exemple, il se sera formé un mauvais désir dans le cœur d'un homme, le péché est déjà en lui ; car le Seigneur a dit : « Quiconque aura regardé une femme avec un mauvais désir a déjà commis le péché dans son cœur. » Quoiqu'il ne l'ait point touchée, dès que son cœur s'est laissé aller au mauvais désir, c'est un mort, mais qui est encore au dedans de la maison, et qui n'en a pas été enlevé pour être exposé aux yeux du public. Dans cet état, il arrive souvent que celui qui a la mort dans le cœur vient à être frappé de la parole de Dieu, comme si Jésus lui disait : « Levez-vous, ouvrez les yeux. » Dès lors il condamne et rétracte le consentement qu'il avait donné au péché, et commence à respirer l'air du salut et de la justice. Voilà un mort qui ressus-

cite dans la maison même. Son cœur reprend vie dans le secret de ses pensées. C'est ainsi que se fait la résurrection d'une âme morte dans l'intérieur de sa conscience, à l'exemple de cette jeune fille ressuscitée dans l'intérieur de la maison de son père.

D'autres pécheurs vont du consentement à l'action. Ce sont des morts qu'on porte en terre, lorsque ce qui était caché au dedans vient à paraître au dehors. N'y a-t-il donc plus d'espérance pour eux? Ils ont exécuté le péché dont ils avaient conçu le dessein. Mais Jésus-Christ ne dit-il pas à ce jeune homme, qui non-seulement était mort, mais déjà porté en terre : « Levez-vous, je vous l'ordonne? » Ne fut-il pas rendu à sa mère comme la fille du chef de la synagogue? Ainsi donc celui même qui a passé du mauvais désir à l'action vient-il a recevoir quelque avis salutaire, à être touché des paroles de la vérité, s'il se lève à cette voix de Jésus-Christ, il sera rendu plein de vie à l'Eglise sa mère. Il a pu aller jusqu'à l'action criminelle; mais il n'a pu périr éternellement.

Enfin il y a une troisième espèce de pécheurs. Ce sont ceux qui, à force de faire le mal, en contractent une habitude tyrannique; bientôt elle ne leur permet plus même de reconnaître leur péché; ils le justifient même et le défendent, à l'exemple de ces habitants de Sodome qui, trouvant mauvais que le juste Loth les reprît de leurs abominables desseins, lui disaient : « On vous a reçu ici pour y habiter, et non pour y donner des lois. » Car leurs infamies et leurs abominations les dominaient et les aveuglaient tellement, que l'iniquité passait pour justice. Ceux qui s'y opposaient leur paraissaient plus blâmables que ceux qui la commettaient.

Les hommes que l'habitude du mal domine à ce point sont, à proprement parler, des morts dans le sépulcre, et si bien dans le sépulcre, que, comme on l'a dit de Lazare, l'infection et la pourriture les accompagnent déjà. La pierre qui couvrait le tombeau de Lazare représente le poids et la force de la mauvaise habitude, dont l'âme est tellement pressée et accablée, que, loin d'être en état de se lever, elle n'a même pas la liberté de respirer.

Lazare, qui était la figure des pécheurs dont nous parlons, était mort depuis quatre jours, dit l'Ecriture. Ces quatre jours représentent les quatre degrés par lesquels se forme l'habitude.

Le premier est un sentiment de plaisir qui commence à amollir le cœur. Le second est le consentement au mal. Le troisième est l'action criminelle; et le dernier est l'habitude, qui se forme à mesure que les mauvaises actions se multiplient.

Car, entre ceux qui sont tentés, il en est qui rejettent si promptement tout ce qui se présente d'illicite à leurs pensées, qu'ils ne donnent pas à leur cœur le temps d'y prendre plaisir. D'autres y prennent plaisir, mais n'y consentent pas. Ce plaisir qu'ils y prennent est bien un commencement de mort; mais si le consentement n'y est joint, ce n'est pas encore une mort entière.

D'autres passent du plaisir au consentement; et alors la condamnation est encourue. D'autres enfin vont du consentement à l'action, et l'action, étant répétée plusieurs fois, produit l'habitude. Ceux-là sont pour ainsi dire désespérés; ce sont des morts de quatre jours, déjà livrés à l'infection et à la pourriture. Aussi, Marthe disait-elle à Jésus-Christ de Lazare son frère, figure de ces pécheurs

d'habitude : « Seigneur, il y a quatre jours qu'il est mort, et il sent déjà mauvais. » Mais voici que le Seigneur vient, et, quoique tout lui soit facile, il semble trouver de la difficulté à ressusciter un mort de quatre jours. Il frémit au dedans de lui-même, et par la voix forte avec laquelle il appelle Lazare, il fait voir assez que pour retirer de la mort du péché ces âmes endurcies par des habitudes criminelles, il faut employer toute la force des exhortations les plus vives et les plus énergiques.

Mais enfin à la voix du Seigneur les liens de la mort se brisent, les puissances de l'enfer tremblent, Lazare revient du trépas à la vie. Car le Seigneur sait tirer des chaînes de la mauvaise habitude ces morts mêmes de quatre jours. Aussi Lazare même, quoique dans le tombeau depuis quatre jours, était-il plutôt endormi que mort à l'égard de Celui qui voulait le ressusciter.

Mais voyez de quelle manière ce mort ressuscite. Il sort vivant du tombeau, mais il ne peut encore marcher, et c'est pour cela que Jésus dit à ses disciples : « Déliez-le, et laissez-le aller. » C'est Jesus qui le tire de la mort, ce sont les apôtres qui vont pour le délier.

Remarquez qu'il y a dans ce prodige quelque chose qui n'appartient qu'à la seule majesté de Dieu; c'est à lui seul de ressusciter. On fait des exhortations au pécheur engagé dans une habitude criminelle; on fait retentir à ses oreilles les paroles les plus terribles de la vérité; mais combien demeurent sourds à ces remontrances! Qui donc agit dans le cœur de ceux qui les entendent? qui leur inspire la vie intérieure? qui les retire de la mort invisible de l'âme? qui leur rend la vie de cette âme? Après tous nos conseils nous ne pouvons que laisser les hommes

se livrer aux pensées de leur cœur. C'est dans leur âme qu'ils commencent à considérer combien la vie qu'ils mènent est abominable, et combien l'habitude criminelle qui les domine est funeste et pernicieuse. Par là ils viennent à concevoir de l'horreur pour eux-mêmes, et ils prennent la résolution de changer entièrement de vie.

Ceux-là sont vraiment ressuscités; ceux-là sont passés de la mort à la vie, puisque le mal commis excite leur repentir. Mais tout ressuscités qu'ils sont, ils ne sauraient encore marcher; ils sont encore dans les liens, et ces liens sont ceux du péché même. Ainsi, quoique ressuscités, ils ont besoin qu'on les délie, et qu'on les mette en état de marcher. C'est ici le devoir des disciples; le Seigneur les en a chargés lorsqu'il leur a dit : « Ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. »

Ecoutons donc ces importantes vérités, mes très chers Frères, et écoutons-les de manière que ceux d'entre nous qui sont vivants aient soin de conserver leur vie, et que ceux qui sont morts ressuscitent. Que ceux qui ont seulement conçu le péché dans leur cœur, et qui n'ont pas été jusqu'à l'action, se repentent du consentement donné. Qu'ils se corrigent et qu'ils changent la disposition de leur cœur.

Ceux mêmes qui ont commis l'action criminelle dont ils avaient conçu le dessein ne doivent pas cependant désespérer. S'ils ne sont pas ressuscités dans la maison même, qu'au moins ils ressuscitent entre la maison et le tombeau. Qu'ils se hâtent de faire pénitence de leur crime; qu'ils passent, sans différer, de la mort à la vie; qu'ils ne descendent pas jusque dans le fond du sépulcre;

et qu'ils ne se laissent pas accabler par le poids de leur habitude criminelle.

Mais peut-être que parmi ceux auxquels je parle plusieurs sont déjà dans ce funeste état de l'habitude; peut-être déjà sont-ils chargés de cette pierre si dure et si pesante, et ayant passé par les quatre degrés marqués, sont-ils parmi ces morts de quatre jours que l'infection a déjà gagnés. Hélas! que ceux-là mêmes ne s'abandonnent point non plus au désespoir. Ils sont, pour ainsi dire, dans le plus profond abîme de la mort. Mais il n'y a point de sépulcre si profond que la bonté et la puissance de Jésus-Christ ne puissent nous en tirer. Sa voix a la vertu de briser les pierres dont le poids accable ces morts. Il saura les vivifier intérieurement par lui-même, et les remettre entre les mains de ses disciples, pour être déliés par leur ministère. Ah! que ceux qui sont dans ce dernier degré de mort, s'il en est ici, aient recours à la pénitence; qu'ils se souviennent que Lazare, ressuscité au bout de quatre jours, se trouva parfaitement délivré de la corruption dont il était infecté dans le tombeau. Donc, encore une fois, mes Frères, que ceux qui sont vivants aient soin de conserver leur vie; que ceux qui, rentrant dans leur conscience, se reconnaîtront morts de l'une des trois morts que j'ai expliquées, se hâtent d'écouter la voix de Jésus-Christ, qui seule peut les passer de la mort à la vie. Ainsi soit-il.

DISCOURS DE SAINT AMBROISE

SUR LES AVANTAGES DE LA MORT.

Les considérations exposées dans un discours précédent sur la nature de l'âme nous amènent naturellement et sans effort à parler des avantages de la mort. Si la mort pouvait nuire à l'âme, elle serait un mal; mais elle n'en saurait être un, puisque l'âme est placée hors de ses atteintes. Or, ce qui n'est pas un mal est un bien, parce qu'il n'y a de mal que ce qui est entaché de vice; mais où il n'y a pas de vice là se trouve le bien. Il y a vertu partout où il y a absence d'intention criminelle; celui-là est innocent qui n'a pas trempé dans le crime; celui qui oublie une offense est bon et généreux; mais ne cherchez pas un sentiment d'humanité dans celui qui ne sait rien pardonner et que rien ne saurait fléchir.

Mais on dira peut-être : Quoi de plus opposé que la mort et la vie? Si donc la vie est un bien, comment la mort ne sera-t-elle pas un mal? Voyons ce qu'est la vie, voyons ce qu'est la mort. La vie, c'est la faculté de respirer; la mort, c'est la privation de cette même faculté. Ce don de respirer est mis généralement au nombre des biens. Vivre, c'est donc jouir d'un bien; mourir, c'est en être dépouillé. Rappelons-nous cette parole de l'Écriture : « Voilà que j'ai placé sur tes pas la vie et la mort, le bien et le mal, » identifiant la vie et le bien, ainsi que la mort et le mal, ou comparant entre eux les deux premiers et les deux

derniers termes. Pour ne pas sortir des divines Écritures, disons encore que l'homme fut placé dans le paradis terrestre avec permission de manger des fruits de l'arbre de vie et de tous ceux qui ornaient ce lieu de délices, mais avec défense de toucher à l'arbre de la science du bien et du mal, sous peine de mourir du moment où il y porterait la main. Adam transgressa la défense du Seigneur, et bientôt tout son bonheur s'évanouit, et chassé du paradis, il connut la mort. La mort est donc un mal, puisqu'elle est une sanction pénale.

On peut distinguer trois espèces de morts. La première, la mort que donne le péché, selon cet oracle des livres saints : « L'âme qui pèche mourra. » La mort mystique, par laquelle on meurt au péché, afin de ne vivre que pour Dieu; c'est de cette mort que parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Par le baptême nous avons été ensevelis avec lui pour mourir. » La troisième, enfin, est celle qui termine notre vie par la séparation de l'âme et du corps. La première mort, celle qui vient du péché, est la seule que nous ne saurions trop redouter. La seconde est un très grand bien, puisqu'elle nous dégage des liens du péché. La troisième tient le milieu entre les deux; car si le juste la voit venir avec bonheur, la plupart des hommes tremblent à son approche : elle donne le signal de l'affranchissement pour tous, un bien petit nombre s'en réjouit. Faut-il s'en prendre à la mort? N'est-ce pas là plutôt la conséquence de cette faiblesse déplorable qui nous soumet à l'empire des sens, et nous inspire la plus vive terreur, au moment de toucher au terme de cette carrière où nous avons cependant rencontré bien plus souvent les larmes et la douleur que les félicités et la joie? Tels n'é-

taient pas les sentiments de ces saints personnages qui gémissaient sur la longueur de leur pèlerinage, désirant s'envoler dans les régions heureuses qu'habite le Christ, et dans leur sainte impatience, allant jusqu'à maudire le moment qui les avait vus naître, à l'exemple de celui qui a dit : « Périsse le jour où je suis né ! »

Qu'y a-t-il de si attrayant dans cette vie pleine de misères et de soucis, où l'on est continuellement assiégé par la calomnie et par la violence, où l'on entend sans cesse les plaintes de ceux qui souffrent et qui ne trouvent personne pour les consoler? Aussi l'Ecclésiaste regarde-t-il la condition des morts comme préférable à celle des vivants. « Plus heureux, dit-il, est celui qui n'a pas vu le jour, qui n'a pas été témoin de tant de maux. » Ailleurs, le même Ecclésiaste préfère le sort d'un enfant mort dans le sein de sa mère à celui du vieillard qui a vécu de longues années; car il n'a pas vu les nombreuses injustices qui se commettent sur la terre, il n'a pas marché dans les ténèbres et dans les vanités du siècle. Aussi jouit-il d'un repos parfait, tandis que celui qui a été condamné à vivre sur la terre est tourmenté d'une agitation continuelle. Quel bonheur l'homme trouve-t-il dans ce monde, lui qui est enveloppé de ténèbres, lui qui ne peut jamais arriver à la complète satisfaction de ses désirs? Amasse-t-il des richesses, le voilà dans les soucis; il s'agit maintenant de garder la fortune que sa cupidité a su acquérir, d'autant plus malheureux qu'il ne peut pas en profiter. Est-il rien de plus misérable que d'avoir d'immenses trésors, dont la conservation nous accable de soucis et dont la possession n'ajoute rien à notre bien-être?

La vie n'est donc qu'un pesant fardeau : l'effet de la

mort est de nous en délivrer ; la mort, comme tout ce qui soulage, doit être envisagée comme un grand bien. C'est ce qui faisait la joie de Siméon. L'Esprit divin lui avait promis que ses yeux ne se fermeraient pas à la lumière avant d'avoir contemplé le Christ envoyé de Dieu; il le prit entre ses bras lorsqu'il fut présenté au temple, et alors, voyant ses vœux accomplis, il s'écria : « Maintenant, Seigneur, vous permettrez à votre serviteur de se retirer en paix; » faisant entendre que ce n'était pas de son gré, mais par obéissance, qu'il était resté jusque-là dans ce monde. Il demande de s'en aller, comme s'il s'agissait pour lui de quitter la servitude, pour s'envoler dans les régions de la liberté. Oui, ce sont des chaînes qui nous lient à cette chair périssable, et, ce qui est encore plus déplorable, c'est l'attrait du vice, c'est en quelque sorte la puissance du mal qui nous retient sous le joug flétrissant de l'esclavage. Mais au moment solennel où l'âme s'apprête à prendre son essor vers les cieux, on la voit, pour ainsi dire, rompre peu à peu les liens qui l'unissent au corps et sortir radieuse de cette prison étroite et obscure où elle était captive. Le saint roi David soupirait après l'heureux instant qui mettrait un terme à son long pèlerinage : « Je ne suis, disait-il, en ce monde, qu'un étranger et un voyageur, comme l'ont été mes pères. » C'est ainsi que, semblable à un voyageur, il aspirait avec ardeur vers cette patrie céleste qui doit réunir tous les saints, demandant, pour prix des fatigues dont il avait été accablé, que ses péchés lui fussent remis avant de franchir le seuil de la vie. Il n'y aura pas de place dans le ciel pour celui qui sur la terre n'aura pas obtenu le pardon de ses fautes; car les joies éternelles sont réservées à ceux

dont les péchés auront été effacés. Aussi l'entend-t-on s'écrier : « Pardonnez-moi, Seigneur, laissez-moi prendre quelque rafraîchissement avant que je parte et que je cesse d'exister. »

Pourquoi donc tenir si fort à la vie qui, en se prolongeant, ne fait qu'accroître le nombre de nos péchés et en augmenter le fardeau? Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « A chaque jour suffit sa peine; » et Jacob : « Les jours de mon existence forment cent trente ans; ils sont peu nombreux et bien mauvais; » non que le saint patriarche ait voulu dire que chaque jour fût mauvais; mais c'est qu'avec nos jours qui se multiplient, nos crimes vont toujours s'accroissant; car aucun jour ne s'écoule sans péché.

C'est pourquoi l'Apôtre dit très bien : « Vivre pour le Christ m'est un devoir, mourir serait un gain, » envisageant la vie comme une nécessité, la mort comme un avantage. En effet, la vie pour nous c'est le Christ, dont nous sommes les serviteurs et à qui nous devons obéissance, comme l'ont fait ses saints dans la prédication de l'Evangile. Siméon dit : « Seigneur, permettez maintenant que votre serviteur se retire, » parce qu'il attendait l'avénement du Christ. Le Christ est notre roi; ses ordres sont sacrés pour nous nous, ne pouvons en négliger l'exécution. Combien n'y a-t-il pas d'officiers que l'empereur retient dans des pays éloignés, ou pour qu'ils y maintiennent l'honneur de son empire, ou pour qu'ils y remplissent quelque charge! Abandonnent-ils leur poste avant d'en avoir obtenu l'autorisation? Combien faut-il être plus docile aux ordres de Dieu qu'à ceux des hommes! Aux yeux des saints, la vie, c'est le Christ; mourir, c'est un

gain. Aussi l'Apôtre, comme un esclave résigné, traîne sans murmurer le fardeau de la vie; mais, comme un sage éclairé de la plus vive lumière, il embrasse la mort avec joie. N'est-ce pas un avantage d'échapper au péché qui va s'augmentant sans cesse? N'est-ce pas un avantage de terminer une existence malheureuse pour en recommencer une autre pleine de félicité? Il ajoute : « Mourir pour aller partager la gloire du Christ vaut cent fois mieux; mais il est plus utile pour vous que je reste dans la chair. » Ainsi l'un est infiniment meilleur, mais l'autre est nécessaire : nécessaire pour les œuvres, meilleur à cause de la grâce et de l'union avec le Christ.

Maintenant que nous avons appris de l'Apôtre que l'âme, en se dégageant de son enveloppe terrestre, va régner avec le Christ, pourvu que par ses œuvres elle ait mérité cette faveur, recherchons plus particulièrement ce qu'est la vie, ce qu'est la mort. D'après l'enseignement des livres saints, la mort, c'est la séparation de l'âme d'avec le corps, c'est la division de l'homme en deux parties. A l'instant où nous rendons le dernier soupir, le lien qui unit l'âme et le corps est rompu. Voilà ce qui faisait dire à David : « Vous avez brisé mes liens, je vous offrirai un sacrifice de louanges. » On ne peut douter qu'il s'agit ici des liens de la vie, des liens qui forment l'union de l'âme avec le corps; on en voit la preuve dans le verset suivant du même psaume : « La mort des saints est précieuse devant le Seigneur. » Le prophète se transporte en esprit dans cet avenir heureux où il sera réuni aux âmes pures qui ont avec piété réuni leurs âmes en Jésus-Christ, et il se sent pénétré d'allégresse; car il n'a pas craint de se dévouer pour le salut du peuple de Dieu,

en marchant seul contre Goliath, pour se mesurer avec lui dans un combat singulier, et détourner le fléau qui menaçait la nation entière. C'est ainsi qu'il affrontait la mort pour apaiser le courroux du Seigneur, ou qu'il s'offrait en holocauste à la vengeance divine pour sauver son peuple du trépas. Il savait qu'il est bien plus glorieux de mourir pour le Christ que de régner sur la terre. Quoi de plus grand, en effet, que de devenir la victime de Jésus-Christ? Bien qu'il parle fréquemment de sacrifices offerts par lui au Seigneur, remarquez comment il s'exprime dans cette circonstance : « Je vous offrirai un sacrifice de louanges. » Il ne dit point : Je vous offre, mais je vous *offrirai*, voulant signifier par là qu'il n'y a de sacrifice vraiment digne de Dieu que celui d'une âme qui se présente comme victime à sa gloire, après avoir rompu les chaînes qui l'assujétissaient au corps; car avant la mort il n'y a pas de louange parfaite, et sur la terre on ne peut louer personne complétement et sans restriction, puisqu'on ignore la conduite qu'il tiendra dans la suite. La mort est donc la séparation de l'âme et du corps, suivant ces paroles de l'Apôtre : « Il vaut beaucoup mieux se séparer de la terre pour aller vivre avec le Christ. » Quels peuvent être les résultats de cette séparation? Le corps abandonné par l'âme reste impassible; l'âme retrouve sa liberté, son repos, et va participer au bonheur du Christ, si elle s'en est rendue digne.

Quel est sur la terre l'objet constant des efforts du juste, si ce n'est de se dégager du contact impur de ce corps qui l'enlace de toutes parts de ses liens; d'échapper à ses exigences importunes; de renoncer aux plaisirs, à la mollesse; de se dérober à l'ardeur des passions? N'est-ce pas

imiter la mort, même dès la vie, que de mourir à toutes les jouissances de la chair, à ses convoitises, aux vaines sollicitudes du siècle, comme saint Paul qui a dit : « Le monde a été crucifié pour moi, et j'ai été crucifié pour le monde ? » Pour ne pas nous laisser ignorer qu'on peut mourir même pendant la vie, et de la mort la plus heureuse, il nous exhorte à introduire la mort de Jésus dans nos sens ; car celui qui aura subi la sainte mort de Jésus jouira de sa vie éternelle. Efforçons-nous donc de mourir, afin de mériter de vivre. Une vie de bonheur nous attend après la mort, c'est-à-dire après la victoire. Lorsque nous aurons vaillamment combattu, alors la chair ne sera plus en opposition avec l'esprit ; alors plus de lutte, plus de combat, nos passions amorties seront enchaînées par la victoire. O mort glorieuse, ton repos est cent fois préférable à cette vie de tourments ! Voici les paroles de l'Apôtre dont je m'autorise : « Ainsi la mort travaille en nous ; mais en vous, c'est la vie. » Combien la mort d'un seul édifia-t-elle de peuples nombreux ? Aussi saint Paul enseigne que cette mort doit être l'objet des vœux de l'homme ici-bas, afin que la mort du Christ éclate dans notre corps. Mort heureuse sans doute, dans laquelle s'anéantit l'homme extérieur, pour que l'homme intérieur soit régénéré, et que, brisant sa prison terrestre, il aille habiter les demeures préparées aux élus dans le ciel. C'est imiter la mort du Christ que de s'arracher à la chair, que d'en rejeter loin de soi les étreintes, suivant les paroles que Dieu a mises dans la bouche d'Isaïe : « Rompez les chaînes de l'iniquité, anéantissez les obligations que la violence a imposées ; renvoyez libres ceux qui sont opprimés, et faites cesser toute exigence injuste. »

C'est encore imiter la mort que de fouler aux pieds toute satisfaction terrestre, de soupirer après les joies divines, et, prenant son essor, de s'élever jusqu'à ces hautes régions où saint Paul, même de son vivant, s'entretenait en esprit, selon qu'il a écrit : « Notre conversation est dans les cieux; » ce qui peut se rapporter également à l'idée qu'on se fait à l'avance du bienfait, et à la méditation. Là étaient ses pensées, là étaient ses entretiens, là était la source où il puisait la sagesse; car son âme n'était point retenue par les barrières étroites de la chair. L'homme sage, qui se met à la recherche des biens célestes, fait divorce avec son corps, refuse de vivre avec lui, lorsqu'il désire contempler la vérité sans voile et dans toute sa splendeur; il faut donc qu'il se dégage des filets où le corps le retient, et des nuages dont il est enveloppé. La vérité pure habite une sphère qui est loin de la portée de nos mains, de nos yeux ou de nos oreilles. Nos yeux ne voient que des objets périssables; ce qui est éternel leur échappe. A combien d'erreurs la vue ne donne-t-elle pas lieu, en nous montrant les objets tout autrement qu'ils ne sont; que d'illusions ont leur source dans la faiblesse de nos oreilles! Si nous voulons ne pas être trompés, laissons les choses visibles, bornons nos recherches aux objets invisibles. Quand notre âme n'est-elle plus la dupe des sens, quand peut-elle s'élever jusqu'au trône où la vérité réside, si ce n'est lorsque, se dérobant à l'empire du corps, elle se met à l'abri de ses déceptions? La vue, l'ouïe, la rendent le jouet de mille illusions : qu'elle rejette donc ces instruments défectueux! Ecoutez la défense de l'Apôtre : « Ne touchez, ne regardez, ne goûtez rien de ce qui porte à la corruption. » Or, quels sont les objets

qui portent à la corruption, sinon ceux qui flattent les sens? Et pour nous montrer que ce n'est point en cédant aux inclinations charnelles, mais bien en suivant les inspirations élevées de l'esprit et l'humilité du cœur, qu'on arrive au sanctuaire de la vérité, il ajoute : « Notre conversation est dans les cieux. » C'est donc là que nous devons chercher la vérité de ce qui est et ne périt pas. Que notre âme se replie sur elle-même, et qu'elle rassemble toutes ses forces; qu'elle ne se confie à rien de ce qui lui est étranger; qu'elle cherche à se connaître elle-même et à se comprendre; qu'elle s'attache à tout ce qui lui paraît être la vérité; qu'elle regarde comme faux, erroné, tout ce qui présente un attrait à nos penchants; qu'elle s'en éloigne avec précipitation; car elle n'y trouverait que mensonge et que ruine.

L'Apôtre a donc raison de rabaisser et de flétrir le corps en l'appelant le corps de la mort. Quel œil a jamais contemplé la vertu dans sa splendeur? La justice est-elle palpable pour nos mains? Nos regards ont-ils jamais pu saisir les formes de la sagesse? Lorsque notre esprit est plongé dans la méditation, nous n'aimons pas que personne vienne nous interrompre, qu'aucun bruit se fasse entendre à nos oreilles, et quelquefois notre âme est tellement absorbée, que les objets même présents ne sont plus sensibles pour nous. Nos pensées ne sont-elles pas environnées d'une plus grande lucidité au milieu de la nuit? La vérité ne semble-t-elle pas choisir les ténèbres pour se montrer à nous à découvert? Aussi le prophète nous dit-il : « Les projets que vous aurez formés, méditez-les lorsque vous prendrez votre repos de la nuit. » Il en est qui ferment les yeux pour suivre une idée avec

plus d'attention, comme si la vue était un obstacle à la découverte de la vérité. Souvent nous recherchons la solitude, de crainte que des discours étrangers, parvenant à nos oreilles, ne viennent jeter notre âme comme dans un chemin détourné, loin des objets qu'elle poursuit.

Que d'obstacles, que d'embarras, dont notre corps est l'origine, et qui ôtent à l'âme une grande portée de sa vigueur et de sa liberté! Job a prononcé une grande vérité, lorsqu'il a dit : « Souvenez-vous que je suis une boue que vous avez pétrie. » Si donc notre corps n'est que limon, il nous enduit en quelque sorte d'une matière grossière qui étend jusqu'à notre âme la souillure de l'intempérance : « Vous m'avez revêtu de peau et de chair, et mon corps est affermi d'os et de nerfs. » Notre âme est donc enlacée par une multitude de nerfs; voilà pourquoi elle se trouve si souvent gênée dans ses mouvements. Il ajoute : « Vous ne m'avez pas purifié de mon iniquité. Si je suis impie, malheur à moi! mais si je suis juste, je ne relèverai pas la tête. Je suis plein de confusion : vous m'avez livré en proie aux tentations. » La vie est-elle autre chose qu'un tissu de piéges? Nous marchons sur des précipices cachés; les tentations nous assiégent de toutes parts. Job a dit encore : « La vie de l'homme sur la terre n'est-elle pas une tentation continuelle? » La vie de l'homme « sur la terre, » déclare-t-il; car il est un autre vie « dans le ciel. » « La vie de l'homme est comme la vie d'un mercenaire, » dont l'existence s'écoule au milieu de pénibles travaux, que des fables amusent, flottant sans cesse au gré de vains discours qui l'entraînent. Sa demeure est construite de boue, et il passe sa vie dans la fange. On ne

trouve en lui ni fermeté de caractère, ni fixité dans les idées; le jour il soupire après la nuit, la nuit il soupire après le jour; il gémit avant de s'asseoir à la table du festin, il arrose ses mets de pleurs; toujours des larmes, toujours la crainte et les soucis cuisants; point de relâche à ses tourments, point de repos dans ses fatigues; toujours la colère, l'indignation et les furieux transports. Il se prend à invoquer la mort, et la mort est sourde à ses prières; s'il la voit s'approcher, il la salue avec joie, car il n'y a de paix pour l'homme qu'au sein de la mort.

On dira peut-être : La mort n'est pas l'ouvrage de Dieu. La vie seule avait été placée par lui dans le paradis terrestre, où s'élevait l'arbre de vie, et la vie était la lumière des hommes. La mort est donc un mal, puisqu'elle y est venue plus tard, et qu'elle y a été introduite par le péché. Comment serait-il permis d'adopter une pareille opinion? Suivant les philosophes païens, la mort détruit toute sensation; et l'Apôtre nous déclare qu'elle est un bienfait immense, puisqu'elle nous met en possession de la gloire du Christ. Peut-on dire que la mort soit funeste, si elle éteint en nous la faculté de sentir? Du moment que tout sentiment est anéanti, nous ne sommes plus accessibles à la douleur, parce que la douleur est une sensation. Si, au contraire, nous pouvons, même après la mort, recevoir des impressions, comme l'âme seule est capable de les éprouver, il s'ensuit qu'il n'y a pas eu destruction pour elle. La vie, qu'on regarde comme une source de bonheur, n'a donc pas disparu; l'âme doit, au contraire, sentir des jouissances beaucoup plus vives; la mort ne saurait lui faire obstacle.

Son action est plus vive, parce qu'elle ne s'exerce que sur elle-même, sans aucune participation du corps, qui lui est plus à charge qu'utile. Qu'a donc perdu l'âme qui a conservé avec l'innocence les inspirations vertueuses? Que si elle s'est jetée dans les souillures de l'impureté, ce n'est pas la mort, c'est la vie qui est un mal, parce qu'elle n'est plus la vie. Qu'est-ce, en effet, que la vie que flétrissent les péchés et les vices? Pourquoi donc accuser la mort, qui est ou la rançon de la vie, ou la fin de nos douleurs et de nos larmes? Ainsi, ou la mort nous endort dans son repos, ou si elle a des peines, elles ne sont pas son ouvrage.

Pensez-y donc. Si la vie est un fardeau, la mort nous en délivre; si elle est un tourment, la mort y met un terme; si au-delà il y a un jugement à subir, au-delà encore est la vie. Ici-bas, la vie n'est donc pas un bien; ou si elle est un bien sur la terre, comment la mort n'est-elle pas un bien à son tour, puisqu'elle n'a pas à redouter dans le ciel la colère d'un juge irrité? Mais si la vie est un bien sur la terre, à quelles conditions? Avec les vertus sans doute et les bonnes œuvres. Il ne faut donc pas l'estimer sous le rapport de l'union de l'âme et du corps, mais seulement sous le rapport des vertus et par ses efforts à triompher du mal, parce qu'elle entre ainsi en possession des biens dont la mort est la source; il faut l'estimer, afin qu'elle travaille plutôt à tout ce qui est du ressort de l'âme, qu'à ce qui tient à l'alliance de cette dernière avec le corps. Que si la vie est un bien quand elle est l'image de l'âme brisant les entraves du corps; que si, à son tour, l'âme est sainte quand, dans un noble essor, elle fuit cette société dangereuse, la mort, sans

doute, est un bien aussi, puisqu'elle rompt les liens qui retenaient l'âme attachée à la chair.

Quel bien n'opère pas la mort! Elle sépare l'âme et le corps, qui se faisaient une guerre cruelle, et leur rend la paix; elle fait entrer dans le port ceux qui, longtemps battus par les terribles orages de ce monde, cherchent une retraite sûre; elle n'aggrave la condition de personne; elle laisse chacun, pour le jour du jugement, dans l'état où elle l'a trouvé; elle nous soustrait aux maux présents, elle nous console par la perspective d'un avenir plus heureux. Ajoutons que les hommes ont tort de craindre la mort, comme si avec elle la nature rentrait dans le néant. Car, si nous nous rappelons que Dieu n'est pas l'auteur de la mort, mais qu'après la chute de l'homme, après ses prévarications, il fut condamné à rentrer dans la terre d'où il était sorti, il sera démontré que la mort est la fin du péché, Dieu craignant sans doute que plus la vie se prolongerait, plus les fautes seraient nombreuses. Le Seigneur permit donc à la mort d'apparaître sur la terre pour mettre fin au péché. Mais, pour que la nature ne s'anéantît pas une seconde fois dans la mort, d'un autre côté, la résurrection perpétue la nature. La mort est un passage qu'il faut franchir avec intrépidité; oui, c'est le passage de la corruption à la pureté, de la nécessité de mourir à la jouissance de l'immortalité, de la guerre à l'état de paix. Que le nom de la mort ne vous effraie donc pas; rappelez-vous plutôt les heureuses conséquences qu'elle doit avoir. La mort détruit le règne du vice et commence celui de la vertu. De là cette parole de l'Écriture : « Que mon âme meure avec les âmes des justes, » c'est-à-dire qu'elle soit ensevelie avec elles, pour

déposer ses souillures, et qu'ensuite elle commence à vivre de la vie sainte de ces hommes qui ont soumis et leur corps et leur âme aux lois sévères de la mortification du Christ. Or, la mortification du Christ, c'est la rémission des péchés, le pardon de tous les crimes, l'oubli de toutes les erreurs et la rosée la plus abondante de la grâce. Enfin, pour compléter l'apologie de la mort, ne suffit-il pas de dire que c'est la mort qui a racheté le monde?

Mais parlons de cette mort qui n'épargne personne. Pourquoi la craindrions-nous, puisqu'elle ne porte aucun préjudice à notre âme? Les livres saints ne nous disent-ils pas : « Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps; car ils ne peuvent tuer l'âme? » C'est par elle en effet que notre âme, s'échappant enfin de cette demeure terrestre où elle était étroitement enchaînée, jouit de toute la plénitude de sa liberté. Tant que dure notre commerce avec le corps, efforçons-nous, en marchant sur les traces de la mort, d'arracher notre âme à sa couche charnelle, et sortons de ce sépulcre infect, dégageons-la des liens du corps; affranchissons-nous de toute affection passagère, afin que notre ennemi, lorsqu'il se présentera, ne trouve rien en nous qui soit à lui. Aspirons aux choses éternelles; que notre cœur, s'élevant sur les ailes de la charité, aille se reposer dans le sein de Dieu! Quittons ces lieux, c'est-à-dire quittons les vaines sollicitudes du monde, les criminelles préoccupations du siècle; le Seigneur nous en fait un devoir : « Levez-vous, dit-il, partons, » intimant à chacun l'ordre de rompre toute attache honteuse, de relever notre âme qui penche vers la terre, et de lui faire prendre l'essor sublime de l'aigle, suivant qu'il est

écrit : « Ta jeunesse rera renouvelée comme celle de l'aigle. » Ces consolantes paroles doivent s'entendre de l'âme. Que notre âme, semblable à l'aigle, s'élève au-dessus des nuages, dans les hautes régions de l'espace; qu'elle quitte sa grossière dépouille pour se revêtir de splendeur, et qu'elle s'enfonce dans les profondeurs du ciel, où elle n'a pas à redouter de perfides filets. L'oiseau qui descend sur la surface de la terre, ou qui ne peut s'élever au haut des airs, périt souvent victime de mille piéges qui lui sont tendus de toutes parts. Ainsi l'âme doit craindre de s'abaisser aux choses de la terre. L'or, l'argent, un domaine, l'attrait du plaisir, voilà quels sont les piéges qu'elle doit redouter. Nous recherchons la fortune, et bientôt elle nous étouffe dans ses bras; nous courons après l'argent, c'est la glu où nos pieds s'embarrassent; nous envahissons l'héritage du prochain, et nous sommes chargés de chaînes. Pour du bien sans valeur nous exposons notre âme qui est d'un prix infini. Tous les trésors du monde ne valent pas une seule âme. Que sert à l'homme de gagner le monde, si son âme est perdue? Que peut-il donner en échange? Ni l'or, ni l'argent ne peuvent la racheter; c'est l'or qui le plus souvent fait sa ruine. Et que peuvent les attraits d'une femme? Laissez-vous séduire, et vous serez bientôt réduit au plus dur esclavage. La débauche, la tristesse, la colère, sont comme un poids énorme qui pèse sur l'âme, ou plutôt ce sont autant de pointes acérées qui la clouent en quelque sorte et qui l'attachent au corps.

Fuyons tous ces dangers, efforçons-nous de faire de notre âme l'image et la ressemblance de Dieu. Eviter le mal, pratiquer la vertu, c'est se rendre semblable à Dieu.

Ce sublime artiste s'est plu à nous peindre des couleurs de la vertu. « C'est moi, dit le Seigneur, en s'adressant à Jérusalem, c'est moi qui ai peint tes murailles. » Prenons garde que notre négligence, armée d'un sombre pinceau, ne décolore et n'obscurcisse ces murailles, c'est-à-dire les remparts de notre âme. « J'ai peint tes murailles, » dit-il, afin que nous puissions repousser les assauts de l'ennemi.

Notre âme est comme une citadelle entourée de remparts, au-dessus desquels elle domine, selon ces paroles de l'Ecriture : « Je suis une ville fortifiée, je suis une ville assiégée. » Ces remparts lui sont utiles pour repousser les attaques de ses ennemis. Aussi nous lisons dans les Cantiques : « Je suis comme un rocher. » Que peut-on craindre à l'abri des remparts que le Seigneur lui-même a embellis? « J'ai peint tes murs de mes propres mains, dit-il, et mon regard veille constamment sur toi. » Qu'elle est heureuse l'âme sur laquelle s'étend la sollicitude de Dieu, que Dieu soutient de sa main puissante, comme l'âme du saint prophète qui était sans cesse en présence et sous le regard de Dieu ! « Car les yeux du Seigneur sont continuellement ouverts sur les justes, » et le prophète lui-même a dit : « J'étais sous ses yeux, comme ayant trouvé en lui ma paix. » Celui-là est abrité d'un bon rempart qui connaît ce qu'il a été donné à l'homme de connaître, et qui a étudié la règle des mœurs.

L'âme, ornée de toutes ses grâces, s'avance, et trouvant son époux assis qui s'entretenait avec ses amis, elle lui dit : « Toi qui reposes au milieu de ces jardins, fais-moi entendre ta voix, à moi, dit-elle, et non point aux amis de l'époux. Fuyez ! mon frère. » Elle exhorte son époux à

fuir, parce qu'elle peut elle-même suivre ses pas loin des choses de la terre. Elle lui recommande d'imiter dans sa course le daim léger, qui échappe à un piége : car elle veut fuir et s'envoler loin de ce monde.

FIN DE LA PARTIE D'ÉTÉ.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LE JOUR DE LA SAINTE TRINITÉ.

Épître de saint Paul (Rom., XI, 33-36). 1

Homélie de saint Jean Chrysostôme 2

Évangile (Matth., XXVIII, 18-20). 12

Homélie de saint Jean Chrysostôme. . . . . *Ib.*

Discours de saint Jean Chrysostôme sur la grandeur et l'incompréhensibilité de la nature de Dieu 14

Méditation de saint Augustin sur la grandeur de Dieu et sur le mystère de la sainte Trinité 24

FÊTE DU SAINT-SACREMENT.

Épître de saint Paul (I Cor., XI, 23-29). 77

Homélie de saint Ambroise. 78

Voir l'homélie de saint Jean Chrysostôme sur l'épître du *jeudi-saint* (partie du printemps).

Évangile (Jean, VI, 56-59). 80
Homélie du vénérable Bède. 81
Discours de saint Ambroise sur l'Eucharistie. 83
Discours de saint Grégoire de Nysse sur la présence réelle (Catéchèse) 90

IIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Jean (I Éph., III, 13-18). 45
Homélie du vénérable Bède. . . . . *Ib.*
Évangile (Luc, XIV, 16-24). 49
Homélie de saint Augustin. 50
Discours de saint Grégoire, pape. 60

IIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Pierre (I Eph., V, 6-11). 95
Homélie du vénérable Bède . . . . . *Ib.*
Évangile (Luc, XV, 1-10). 98
Homélie de saint Pierre Chrysologue sur la parabole des cent brebis. 99
Homélie de saint Pierre Chrysologue sur la parabole des dix drachmes. 102
Homélie de saint Grégoire, pape. 104

IVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (Rom., VIII, 18-23). 115
Homélie de saint Jean Chrysostôme. 116

Évangile (Luc, v, 1-12). 122
Homélie du vénérable Bède. 123
Discours de saint Ambroise. 128

Ve DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Pierre (I Eph. III, 8-18) 134
Homélie du vénérable Bède. 135
Évangile (Matth., v, 20-24) 138
Homélie de saint Jean Chrysostôme. 139
Discours de saint Basile sur la colère. 151

VIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (Rom., VI, 3-12). 166
Homélie de saint Jean Chrysostôme. 167
Évangile (Marc., VIII, 1-9). 178
Homélie de saint Augustin. 179
Sermon de saint Bernard. 188

VIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (Rom., VI, 19-23). 193
Homélie de saint Jean Chrysostôme. . . . . *Ib.*
Évangile (Matth., VIII, 15-21). 197
Homélie de saint Jean Chrysostôme. 198
Sermon de saint Augustin sur la foi et la justification. . . . 202

VIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (Rom., VIII, 12-17). 215
Homélie de saint Ambroise. . . . . *Ib.*
Evangile (Luc, XVI, 1-9). 219
Homélie de saint Astère sur l'économe infidèle 220
Sermon de saint Pierre Chrysologue. 235

IXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (I Cor., X, 6-14). 246
Homélie de saint Jean Chrysostôme. 247
Évangile (Luc, XIX, 41-47). 255
Homélie d'Origène. . . . . *Ib.*
Homélie de saint Grégoire, pape. 259

Xe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (I Cor., XII, 2-11). 273
Homélie de saint Jean Chrysostôme. 274
Évangile (Luc, XVIII, 9-14). 285
Discours de saint Augustin. 286
Homélie du vénérable Bède. 290

XIe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (I Cor., XV, 1-10). 295
Homélie de saint Jean Chrysostôme. 296

Évangile (Marc, VII, 31-37). 309
Homélie du vénérable Bède. 310
Discours de saint Augustin sur les miracles de Jésus-Christ. . 317

XIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (II Cor., III, 4-9) 226
Homélie de saint Jean Chrysostôme. . . . . *Ib.*
Évangile (Luc, X, 23-37). 333
Instruction de saint Thomas d'Aquin sur l'amour de Dieu et du prochain. 334
Homélie d'Origène. 360

XIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (Galat., III, 16-32) 366
Homélie de saint Jean Chrysostôme. 367
Évangile (Luc, XVII, 11-19) 370
Homélie du vénérable Bède. 371
Discours de saint Augustin sur la reconnaissance des bienfaits de Dieu. 376

XIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (Galat., V, 16-27). 382
Homélie de saint Jean Chrysostôme. 383
Évangile (Matth., VI, 24-34) 388
Homélie de saint Hilaire de Poitiers. 389
Discours de saint Basile sur l'avarice. 393

XVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (Galat., v et vi, 25-26 et 1-10). 409
Homélie de saint Jean Chrysostôme. 410
Évangile (Luc, vii, 11-16). 417
Homélie de saint Augustin 418
Discours de saint Ambroise sur les avantages de la mort. . . 430

Nota. Voir au quatrième volume, pour les Fêtes non comprises dans le Propre du temps.

FIN DE LA TABLE.

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Année 2023
canadienfrancais.org